



National Library  
of Canada

Bibliothèque nationale  
du Canada

Canadian Theses Service

Service des thèses canadiennes

Ottawa, Canada  
K1A 0N4

## NOTICE

The quality of this microform is heavily dependent upon the quality of the original thesis submitted for microfilming. Every effort has been made to ensure the highest quality of reproduction possible.

If pages are missing, contact the university which granted the degree.

Some pages may have indistinct print especially if the original pages were typed with a poor typewriter ribbon or if the university sent us an inferior photocopy.

Reproduction in full or in part of this microform is governed by the Canadian Copyright Act, R.S.C. 1970, c. C-30, and subsequent amendments.

## AVIS

La qualité de cette microforme dépend grandement de la qualité de la thèse soumise au microfilmage. Nous avons tout fait pour assurer une qualité supérieure de reproduction.

S'il manque des pages, veuillez communiquer avec l'université qui a conféré le grade.

La qualité d'impression de certaines pages peut laisser à désirer, surtout si les pages originales ont été dactylographiées à l'aide d'un ruban usé ou si l'université nous a fait parvenir une photocopie de qualité inférieure.

La reproduction, même partielle, de cette microforme est soumise à la Loi canadienne sur le droit d'auteur, SRC 1970, c. C-30, et ses amendements subséquents.

Permission has been granted to the National Library of Canada to microfilm this thesis and to lend or sell copies of the film.

The author (copyright owner) has reserved other publication rights, and neither the thesis nor extensive extracts from it may be printed or otherwise reproduced without his/her written permission.

L'autorisation a été accordée à la Bibliothèque nationale du Canada de microfilmer cette thèse et de prêter ou de vendre des exemplaires du film.

L'auteur (titulaire du droit d'auteur) se réserve les autres droits de publication; ni la thèse ni de longs extraits de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation écrite.

ISBN 0-315-53835-X

UN MODÈLE FREUDIEN DE  
CONNAISSANCE DE L'INDIVIDU:  
L'HOMME AUX RATS

Thèse présentée à l'École des études  
supérieures et de la recherche de  
l'Université d'Ottawa en vue de  
l'obtention du Doctorat en philosophie

UN MODÈLE FREUDIEN DE CONNAISSANCE DE L'INDIVIDU:  
L'HOMME AUX RATS

---

Résumé de la thèse de Gérard Vachon présentée à  
l'École des études supérieures et de recherche de l'Université d'Ottawa  
en vue de l'obtention du doctorat en Philosophie

---

Le point de départ de cette thèse se trouve dans un livre de Jean-Claude Pariente publié en 1973 et portant le titre Le langage et l'individuel.

Contrairement à l'affirmation d'Aristote selon laquelle il n'y a de science que de l'universel, Pariente soutient qu'il est possible d'atteindre une connaissance scientifique de l'individuel au moyen d'un certain type de modèle. Il utilise surtout des ouvrages de trois auteurs modernes pour développer et illustrer cet aspect de sa pensée: Bergson, Bachelard et Freud.

Pariente montre comment ce qu'il appelle les "hésitations bergsoniennes" ont oscillé entre deux pôles:

- (1) une position selon laquelle les concepts ne retiennent que ce qu'il y a d'identique dans les objets auxquels ils s'appliquent (dont ils ne peuvent donc pas saisir l'individualité); et
- (2) une autre approche fondée sur des concepts fluides "capables de suivre la réalité dans toutes ses sinuosités et d'adopter le mouvement même de la vie intérieure des choses".

Bergson a présenté une comparaison entre les concepts raides et les concepts fluides dans son "Introduction à la métaphysique". C'est là également qu'il a fourni un seul exemple de concepts fluides, emprunté au calcul infinitésimal. Il affirme que pour former la notion de dérivée, l'esprit doit invertir la direction habituelle de son travail: au lieu de s'intéresser au "tout fait," il doit s'intéresser au "se faisant"; il doit se retourner vers la genèse au lieu de s'attacher au résultat.

Bergson n'a pas davantage explicité la théorie des concepts fluides. Il s'est plutôt tourné vers l'intuition comme moyen de saisir ce qu'il y a d'unique dans un objet. Selon Pariente, dans l'argumentation de Bergson contre la connaissance de l'individuel par concepts, il y aurait confusion entre le plan empirique et le plan de la connaissance proprement dite. Pariente se propose d'éviter cette confusion en faisant une distinction nette entre une notion formelle et une notion matérielle de l'individuel. Pour lui, il y a des formes d'individualité autres que l'empirique.

Pariente emprunte à un livre de Bachelard, Le rationalisme appliqué, un exemple de concept scientifique qui donne une certaine connaissance de l'individuel. C'est la formule pour calculer la capacité d'un condensateur. Deux démarches sont à l'oeuvre dans la construction d'un concept scientifique: la sélection et l'élaboration. Le scientifique identifie les variables efficaces: celles dont la modification est associée à une modification du phénomène considéré. Seules ces variables sont sélectionnées pour l'application de la deuxième démarche, celle de l'élaboration. Dans cette phase, on identifie un espace de différenciation pour chaque variable efficace, c'est-à-dire un champ à l'intérieur duquel la variable peut prendre diverses positions. Ainsi, dans le cas du condensateur, on peut, par la mesure, identifier la position occupée par chacune de trois variables efficaces dans son espace de différenciation. L'élaboration assure l'existence d'une correspondance entre chacune des valeurs éventuelles des variables efficaces et l'objet étudié. La formule pour calculer la capacité du condensateur permet de déterminer l'effet sur cette capacité de chaque combinaison de positions qu'occupe un condensateur particulier dans l'espace de différenciation de chacune des trois variables efficaces.

Dans cet exemple, la mesure joue le rôle d'un opérateur d'individualisation. Cependant, selon Pariente, l'individualisation est possible sous d'autres formes: il suffit que les variables efficaces soient pourvues d'espaces de différenciation, et que les points remarquables de ces espaces aient été clairement définis.

Pariente passe ensuite à la question suivante: les sciences humaines peuvent-elles élaborer des concepts capables d'obtenir les mêmes succès que ceux des sciences exactes, parce qu'ils présenteraient les mêmes caractéristiques qu'eux?

Ses recherches le mènent à la conclusion qu'on retrouve ces caractéristiques dans un type de modèle que l'on peut construire dans les sciences humaines. Pour illustrer comment ce type de modèle se construit et comment s'articulent ses éléments, il utilise l'ouvrage de Freud intitulé Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci.

Cependant, l'ouvrage de Freud sur Léonard n'est pas une psychanalyse. En plus, cette oeuvre a subi de nombreuses critiques qui ont affaibli ou mis en doute une partie de ses conclusions. Un premier but de ma thèse est donc de vérifier si on trouve bien dans une cure effective, (l'Homme aux rats), le type de modèle que Pariente propose. Cette étude, en plus de fournir une réponse affirmative, montre comment le modèle est construit et comment il donne une certaine connaissance de l'individu. Elle confirme aussi que ce modèle semble capable de satisfaire aux exigences que Bergson attendait des concepts fluides.

Finalement, la thèse expose les possibilités ainsi que les limites du modèle. L'aspect positif le plus important est que ce type de modèle donne une connaissance scientifique de certains aspects de l'individualité empirique, si les hypothèses qu'il utilise méritent d'être qualifiées de scientifiques.

La limite la plus significative provient du fait que le modèle utilise des théories préalablement constituées. Ça n'est pas le modèle qui affirme des relations en principe universellement valables: c'est la théorie sous l'égide de laquelle il est construit. Il faut donc sortir du modèle pour évaluer la validité des hypothèses de la théorie qu'il utilise.

Or, les théories freudiennes sont fortement contestées. J'ai brièvement exposé les positions de quelques auteurs sur cette question. J'ai tiré la conclusion que les théories psychanalytiques ne peuvent pas, en général, satisfaire aux normes exigées par des auteurs tels que Popper ou Hempel. Par contre, d'autres auteurs tels que Sherwood, Dray et Pariente n'acceptent pas que les théories des sciences humaines soient mises à l'épreuve selon les seuls critères que fournissent les mathématiques et les sciences de la nature. Ces auteurs partagent, chacun à sa façon, l'opinion qu'il faut concentrer l'attention sur les caractéristiques de l'objet étudié afin d'identifier correctement les questions auxquelles il faut répondre dans une discipline donnée, et afin d'établir les critères qui permettent d'évaluer la pertinence et la justesse des réponses. Cette approche, malgré les grandes difficultés que comportent son application, est plus utile que celle de tenter de fondre les théories psychanalytiques (ou celles de d'autres sciences humaines) dans le moule des déductions nomologiques.

Parmi les théories freudiennes, il y en a dont il serait extrêmement difficile, sinon impossible, de les mettre à l'épreuve, e.g., les théories "mythiques" sur l'histoire de l'humanité. Par contre, d'autres théories se prêtent à certaines formes de mise à l'épreuve. Par exemple, Freud lui-même a modifié ou abandonné plusieurs de ses théories, à la lumière de nouveaux éléments révélés par l'expérience, et il a ainsi pratiqué une certaine forme de falsification.

## INTRODUCTION

Le point de départ de la présente étude se trouve dans un ouvrage de Jean-Claude Pariente dans lequel il a analysé les divers moyens de connaître l'individu. Dans le domaine de la médecine psychosomatique, il a identifié deux "vecteurs" selon lesquels se déroule le processus de la connaissance.

Sous l'empire du premier de ces vecteurs, l'individu est traité comme un élément d'une classe ou d'un ensemble de classes valables pour tout individu y appartenant. Cette façon de procéder ne rendrait pas compte des singularités de l'individu. Il s'agit d'une connaissance par système, et la méthode de C.G. Jung en serait une illustration.

Lorsqu'elle suit le second vecteur, la connaissance de l'individu est atteinte en construisant pour chaque cas un schéma intelligible qui rend compte des singularités de l'individu. C'est la connaissance par modèle, et la méthode de S. Freud en fournirait un exemple.

Pour illustrer la connaissance par modèle, Pariente a choisi le cas de Léonard de Vinci que Freud a étudié dans son livre publié en 1910: Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci. Il souligne que cet exemple "a sans doute quelque chose d'exceptionnel puisqu'il ne s'agit pas d'une cure effective; mais il se prête mieux à l'investigation que les cas réunis dans les Cinq psychanalyses parce qu'il présente moins de complexité qu'eux étant donné la relative minceur du matériel dont dispose Freud".<sup>(1)</sup> Pariente n'a illustré la méthode de Freud que pour un des quatre traits que Freud aurait retenu comme constitutif de l'individualité de Léonard.

Compte tenu de ces limitations, il paraît utile d'examiner l'application de l'approche de Freud dans une "cure effective" et de façon plus détaillée que Pariente ne pouvait le faire dans un travail où la méthodologie de Freud était invoquée à titre d'exemple, parmi d'autres, pour illustrer un type de connaissance de l'individu.



Nous nous proposons donc de faire une telle étude d'une cure opérée par Freud et dont il a publié un compte rendu. Un des buts principaux sera de vérifier si la façon de construire un modèle, telle que décrite par Pariente à partir du cas de Léonard de Vinci, est appliquée dans le cas choisi pour étude. Finalement, nous allons essayer d'évaluer les possibilités et les limites de cette approche en ce qui touche surtout la connaissance de l'individu.

Notre enquête sera donc structurée autour des points saillants signalés par Pariente à propos du modèle freudien et comportera les étapes suivantes:

- ° passer en revue les cas qui pourraient servir à une telle entreprise et expliquer le choix de "l'Homme aux rats";
- ° faire ressortir les points essentiels du modèle freudien selon Pariente;
- ° reconstruire autant que possible "l'individualité empirique" de l'Homme aux rats;
- ° examiner la constitution de "l'individualité-écart" de l'Homme aux rats: c'est-à-dire l'identification des "traits-objets";
- ° identifier les théories utilisées par Freud dans son traitement de ce cas;
- ° vérifier si et comment Freud explique les traits-objets au moyen de "traits-facteurs";
- ° retracer la constitution de "l'individualité épistémique" de l'Homme aux rats;

- ° évaluer les possibilités et les limites de la méthode de Freud quant à la connaissance de l'individu;

Des expressions comme "individualité épistémique" ou "traits-objets" sont tirées de la terminologie de Pariente. Leur signification sera explicitée en cours de route.

## CHAPITRE I

### LE CHOIX D'UN CAS

On peut se demander: pourquoi choisir un seul cas plutôt que de faire l'examen de tous les cas disponibles, en vue de tirer des conclusions qui pourraient vraisemblablement avoir une portée plus générale? Deux raisons principales militent en faveur d'un examen complet de cas particuliers. La première est que, comme il s'agit d'une étude sur la connaissance de l'individu, il est essentiel de concentrer notre attention sur les particularités qui constituent un individu et de ne pas les escamoter en les regroupant avec les particularités d'autres individus sous une notion abstraite. La deuxième raison est que pour bien saisir la méthode freudienne, il faut voir l'ensemble d'un cas. Toutes les étapes d'une cure s'enchaînent de telle façon qu'il serait trompeur d'en extraire des éléments et de les considérer isolément sans tenir compte des liens organiques avec tous les autres éléments et toutes les phases d'un cas particulier.<sup>(2)</sup>

Il serait par contre désirable d'étudier de la même façon d'autres cas de la tradition freudienne. Des conclusions générales sur cette méthode de connaissance de l'individu pourraient être dégagées après l'examen de plusieurs cas, chacun dans son intégrité individuelle.

Freud a exposé quatre "Histoires de malades" dans les Études sur l'hystérie publiées en 1895.<sup>(3)</sup> Cependant, les détails fournis sont relativement sommaires, et il s'agit d'une période où la technique et la théorie psychanalytiques étaient encore à leur état embryonnaire.

Freud fait de courtes allusions à de nombreux patients dans plusieurs autres écrits, mais ces passages fournissent peu de particularités sur les individus en question.

Il reste six cas qui apportent plus de détails. Les cinq premiers se trouvent dans les Cinq psychanalyses.<sup>(4)</sup>

- ° Dora: un cas d'hystérie (1905);
- ° Le petit Hans: une phobie (1909);
- ° L'Homme aux rats: une névrose obsessionnelle (1909);
- ° Le président Schreber: une paranoïa (1911);
- ° L'Homme aux loups: une névrose infantile (1918);

Le sixième cas est celui publié en 1920 et intitulé: "Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine".<sup>(5)</sup>

Le cas Dora est un fragment d'une analyse d'hystérie, parce que le traitement a été interrompu après une courte durée - donc malgré les succès réalisés par l'analyse, elle reste incomplète. Il en est de même pour le cas d'homosexualité féminine. Dans le cas du petit Hans, il ne s'agit pas d'une analyse faite directement par Freud lui-même, mais par le père du garçon. Pour ce qui est du président Schreber, il ne s'agit pas d'une cure, mais de "Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa".<sup>(6)</sup> Donc, comme dans le cas de Léonard de Vinci, Freud a fondé ses remarques sur les documents dont il disposait.

Il reste donc deux cas de cures effectives, "l'Homme aux rats" et "l'Homme aux loups", et les deux se prêteraient bien au genre d'enquête que nous nous proposons d'entreprendre.

"L'Homme aux rats" a l'avantage de fournir un compte rendu relativement complet de l'analyse que Freud a faite, tandis que "l'Homme aux loups" est un "Extrait de l'histoire d'une névrose infantile".<sup>(7)</sup> C'est-à-dire que le cas publié par Freud ne couvre qu'une partie de l'analyse. Ce cas a été écrit dans une intention explicitement polémique en vue de combattre les "réinterprétations que C.G. Jung et Alf. Adler voulaient donner aux découvertes psychanalytiques".<sup>(8)</sup> Freud veut confirmer que: "L'étude des névroses infantiles démontre la totale insuffisance de ces tentatives de réinterprétation superficielle ou arbitraire. Elle fait voir le rôle prépondérant joué dans la formation des névroses par les forces libidinales que l'on désavoue si volontiers, révèle l'absence de toute aspiration vers des buts culturels lointains, dont l'enfant ne sait rien encore et qui, par

conséquent, ne peuvent rien signifier pour lui".<sup>(9)</sup> Pour bien étudier ce cas, il faudrait tenir compte de cet arrière-plan chargé de controverse, ce qui nous mènerait dans des considérations qui dépasseraient les possibilités de la présente recherche. Un troisième facteur complique le cas de l'Homme aux loups - c'est qu'après l'analyse menée par Freud, et suite à laquelle il le laissa partir, à son avis guéri,<sup>(10)</sup> le patient subit une série d'autres analyses.<sup>(11)</sup>

Pour toutes ces raisons, nous avons décidé d'arrêter notre choix sur le cas de l'Homme aux rats, malgré l'intérêt exceptionnel du cas de l'Homme aux loups, à qui Freud a consacré "son plus riche compte rendu de cas",<sup>(12)</sup> à un moment où il avait ajouté d'autres éléments à son appareil théorique et publié de nouveaux textes fondamentaux comme la Métapsychologie (1915) et l'Introduction à la psychanalyse (1917).

Comme tous les cas publiés par Freud, celui de l'Homme aux rats a fait l'objet de beaucoup d'études dont plusieurs figurent dans la bibliographie qui se trouve en annexe. Nous voudrions signaler dès maintenant trois de ces études auxquelles nous avons puisé abondamment.

En premier lieu, nous pensons à l'ouvrage de Michael Sherwood, déjà cité, The Logic of Explanation in Psychoanalysis, qui contient une analyse fouillée du cas de l'Homme aux rats, en vue d'examiner, comme le titre le suggère, les ressemblances et les différences entre la logique des explications psychanalytiques, d'une part, et celle des explications dans les sciences physiques, d'autre part.

Nous avons également tiré grand profit de l'Introduction, des Notes, du Commentaire et de la Conclusion que Elza Ribeiro Hawelka a joints à sa traduction de L'Homme aux rats. Journal d'une analyse.<sup>(13)</sup> Ce journal précieux, publié intégralement pour la première fois en 1974, sera une de nos sources de base et nous permettra de comparer les notes que Freud avait rédigées au cours de l'analyse de l'Homme aux rats avec le cas publié dans les Cinq psychanalyses.

Finalement, nous avons grandement bénéficié des références nombreuses au cas de l'Homme aux rats contenues dans l'ouvrage de Ghyslain Charron, Freud et le problème de la culpabilité,<sup>(14)</sup> et particulièrement du "modèle simplifié"<sup>(15)</sup> qu'il y a présenté de l'Homme aux rats en s'inspirant de l'ouvrage de Pariente.<sup>(16)</sup>

## CHAPITRE II

### LE MODÈLE FREUDIEN SELON PARIENTE

#### 1. La démarche de Pariente

Avant d'étudier en détail le modèle freudien, il convient de prendre note du contexte beaucoup plus large dans lequel Pariente aborde cette question. Une des préoccupations de l'auteur est de savoir si le langage ordinaire est identique au langage de connaissance. Il adopte l'hypothèse de travail suivante: "établir une corrélation entre le discours et son objet, et chercher si cette corrélation ne permet pas d'étudier les termes entre lesquels elle joue; aller des opérations de l'esprit aux types de langage dans lesquels elles se formulent, et de ces langages aux objets qu'ils appréhendent, décrivent ou constituent."<sup>(17)</sup>

Afin de poursuivre son enquête, il lui faut déterminer quel statut accorder aux objets en tant qu'objets de discours. Il serait impossible de les considérer dans leur diversité matérielle infinie - il faut disposer d'une caractéristique formelle, et l'auteur a choisi la notion d'individualité à cette fin. C'est une propriété qui est accordée ou non à un être selon qu'il fait ou non l'objet d'une procédure d'individualisation, et cette procédure parvient à la conscience sous une forme linguistique: "c'est pourquoi l'individualité ne peut être définie que relativement au type ou au niveau de langage par lequel elle est appréhendée, c'est pourquoi on la traite ici comme une caractéristique formelle".<sup>(18)</sup> En analysant les procédures d'individualisation mises en oeuvre par le langage ordinaire et par le langage scientifique, on tentera de découvrir sur quel type d'individualités ces deux formes de langage peuvent porter.

La première partie du volume, intitulée "Parler", démontre que le langage ordinaire utilise deux procédures d'individualisation - les opérateurs (noms propres et indicateurs de lieu, de temps et de relations entre

interlocuteurs) et les descriptions. La conclusion de cette partie est que dans le langage ordinaire "l'individualisation relève toujours du repérage, elle ne s'élève pas au niveau de la connaissance".<sup>(19)</sup>

Dans la deuxième partie, l'auteur examine l'hypothèse selon laquelle, dans le langage de connaissance, la localisation dans un univers social ou physique ne serait pas une tâche essentielle, et qu'à cette forme de langage correspondraient des formes d'individualités différentes de la forme empirique, des formes qui ne conviendraient pas aux objets de l'expérience, mais à des individualités d'un autre type. Il faut préciser les traits caractéristiques de ce langage et de ces individualités afin de pouvoir prendre l'hypothèse en considération.<sup>(20)</sup>

En premier lieu, Pariente, s'inspirant de Bachelard, étudie les moyens mis au point par les sciences exactes afin de parvenir à une connaissance de l'individuel. La constitution d'un concept scientifique exige la sélection de variables efficaces - celles dont la modification est associée à une modification du phénomène considéré. Les variables efficaces sont ensuite munies d'un espace de différenciation - dans les sciences exactes, cet espace de différenciation est pourvu d'une métrique, et il faut assurer l'existence d'une correspondance entre chacune des valeurs éventuelles de la variable efficace et les points de l'espace de différenciation. La formule par laquelle on calcule la capacité d'un condensateur en fournit un exemple. Pour trouver la capacité d'un condensateur donné, il faut trouver où le condensateur se trouve dans l'espace de différenciation de chacune des trois variables efficaces identifiées dans la formule:

- ° le pouvoir diélectrique de l'isolant;
- ° la surface des armatures;
- ° l'épaisseur de l'isolant.

La formule en question est: 
$$C = \frac{KS}{4\pi e}$$

C désigne la capacité, K le pouvoir diélectrique, S la surface d'une armature et e l'épaisseur de l'isolant.



Les données particulières au condensateur individuel sont entrées dans la formule qui, elle, contient les relations établies entre les trois variables efficaces. L'application de la formule générale aux données individuelles donne la capacité du condensateur individuel.<sup>(21)</sup>

Pariante fait la comparaison suivante entre le concept scientifique et le discours ordinaire: "Et si, dans ce cas, on est en droit de dire que l'individu est connu et non plus repéré, c'est que les opérateurs d'individualisation qui sont à l'oeuvre dans le concept scientifique ne sont plus, comme dans le discours ordinaire, des signes sans contenu, applicables aux éléments de n'importe quelle classe, c'est qu'ils sont maintenant eux-mêmes des concepts, surface, épaisseur, pouvoir diélectrique, aux propriétés bien connues et susceptibles de se prêter à leur tour à une élaboration plus approfondie".<sup>(22)</sup>

Dans l'exemple du condensateur, l'espace de différenciation de chacune des trois variables efficaces est d'ordre numérique. Cependant, la connaissance de l'individuel peut se réaliser sous des espèces non-numériques - l'essentiel n'est pas qu'il y ait mesure, mais que soit découvert l'angle sous lequel on doit observer un phénomène pour le percevoir comme variable. Il faut que les variables efficaces soient pourvues d'espaces de différenciation et que les points remarquables de ces espaces aient été clairement définis - lorsqu'il n'y a pas de valeurs numériques, les relations entre deux points ne seront pas contrôlées par l'esprit de la même manière que les relations entre deux valeurs numériques, "mais si, compte tenu des données théoriques ou techniques dont on dispose, on se satisfait du degré de précision atteint, on est en droit de considérer que ce processus non numérique de différenciation conduit lui aussi à une forme valable de connaissance de l'individuel".<sup>(23)</sup>

Pariante nous informe que, dans la suite de son livre, lorsqu'il s'agira des sciences de l'homme, la notion d'espace de différenciation conservera ces caractères, mais "nous n'exigeons pas la définition d'une métrique".<sup>(24)</sup>

Après avoir souligné d'autres différences entre le concept scientifique et le concept ordinaire, l'auteur parvient au point où la question est "maintenant de chercher si les sciences humaines peuvent élaborer des concepts capables d'obtenir les mêmes succès que ceux des sciences exactes parce qu'ils présenteraient les mêmes caractéristiques qu'eux." (25)

Pariante examine ensuite trois échantillons empruntés aux sciences humaines afin de déterminer si ces savoirs ont posé le problème de l'individualisation et, dans l'affirmative, s'ils l'ont résolu. Il constate que dans le premier cas, où il s'agit d'économie politique, l'auteur, L. Walras, n'a pas posé le problème. (26) Dans le deuxième cas, Montesquieu a posé le problème mais l'a mal résolu, parce que les opérateurs d'individualisation qu'il a mis au point n'ont pas été suffisamment intégrés aux concepts théoriques auxquels ils devaient se combiner. (27) Dans l'étude du troisième exemple, celui du développement de la clinique, on peut saisir le moment même où se réalise l'intégration des opérateurs aux concepts. (28) "Ainsi sera atteint le but défini plus haut: établir par le fait que la problématique de l'individualisation peut être importée des sciences de la nature dans les sciences humaines, ou que la démarche de la connaissance est une même quand elle fait appel à des médiations différentes". (29)

Cependant, l'intégration des opérateurs aux concepts théoriques s'est réalisée, dans la clinique, au terme d'une longue évolution qui devait franchir de nombreux obstacles. Les progrès de la connaissance peuvent emprunter trois voies qui modifieront soit:

- (1) les concepts proprement théoriques;
- (2) les concepts qui servent d'opérateurs d'individualisation;
- (3) les deux catégories de concepts.

"On rangera... dans le dernier type d'évolution celui duquel résulte la constitution, qui se fait sous nos yeux, d'une médecine psycho-somatique. Ici tout est mis en jeu, concepts théoriques aussi bien qu'opérateurs d'individualisation: ceux-là, parce que, pour le psycho-somaticien, la maladie ne relève pas exclusivement de conditions organiques; ceux-ci, parce que

l'originalité de la psycho-somatique réside dans la combinaison d'opérateurs d'individualisation organiques avec des opérateurs précédemment considérés comme purement psychiques. Cherchant à substituer une perception unitaire du malade à la perception dualiste de la médecine traditionnelle, la psycho-somatique pose de difficiles problèmes à l'épistémologue".(30)

Nous voici arrivés dans le domaine qui comprend l'oeuvre de Freud. Il nous reste une dernière étape à franchir avant d'aborder la méthode freudienne et la connaissance de l'individu qu'elle peut fournir.

Les tests de Rorschach peuvent être utilisés de deux façons:

- ° pour classer des patients dans des catégories de malades;
- ° en combinant les résultats des tests avec ceux d'une interprétation psychanalytique, et en analysant le contenu des réponses et leur séquence, tenter de reconstituer "la dynamique singulière d'une personnalité".(31)

La différence essentielle entre ces deux processus ne se trouve pas dans le résultat, qui s'exprime dans les deux cas par un énoncé conceptuel, mais dans le vecteur le long duquel s'est réalisée l'opération: "tantôt un système de classes est considéré a priori comme recouvrant la totalité du réel, et le problème est de découvrir de quelle classe tel individu est un élément; tantôt, au contraire, il s'agit, partant d'un individu, d'élaborer théoriquement la classe ou le produit de classes qui lui convient".(32)

C'est pour analyser avec plus de précision le type de connaissance que donne chacun de ces deux vecteurs que Pariente choisit les oeuvres de Freud et de Jung, car chacune d'elles privilégie un des deux vecteurs. Comme nous l'avons signalé dans l'introduction, c'est la méthode de Freud qui illustre une façon de suivre le deuxième vecteur - celui qui conduit à la connaissance par modèle par opposition à celui qui conduit à la connaissance par système.

Il y a quatre types de modèles:

- (1) Ceux qui ont pour représenté un objet dont on veut faire l'étude et pour représentant un objet connu, e.g. un conducteur électrique ou un circuit électrique comme modèle du nerf;
- (2) Les modèles employés par les logiciens et les mathématiciens pour étudier des systèmes formels (non pas une individualité empirique);
- (3) Les modèles constitués par un réseau de relations de déterminant à déterminé, e.g. un modèle du développement des villes italiennes entre le XVI<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècle - stade marchand, suivi d'une période d'industrialisation, ensuite spécialisation dans l'activité bancaire. L'historien peut comparer le développement d'une ville donnée à ce modèle et en tirer des conclusions.
- (4) Les modèles dont le représentant est une individualité épistémique composée à partir de traits empruntés à une individualité empirique. Ces traits sont ceux qui sont pertinents pour un système préexistant de concepts - une théorie plus générale que le modèle. Ce dernier est l'ensemble des relations intelligibles qui s'établissent entre l'individualité empirique et l'individualité épistémique et qui assurent une correspondance de droit entre les deux. Le modèle doit fournir les moyens de rendre compte rationnellement de cette correspondance (pas seulement la constater).<sup>(33)</sup>

Nous verrons beaucoup plus en détails les caractéristiques de ce quatrième type de modèles. Pour le moment, gardons en tête que le modèle freudien appartient à ce type et qu'il faut le distinguer des trois autres qui, eux, ne fournissent pas une connaissance de l'individualité comme telle.

Le présent préambule est un résumé très schématique des points qui permettent de comprendre la démarche de Pariente et les questions qu'il pose en abordant l'oeuvre de Freud. Les considérations signalées ci-haut laissent

de côté une foule d'autres aspects dont l'auteur a tenu compte pour arriver à ses conclusions principales, e.g., que la problématique de l'individualisation peut être importée des sciences de la nature aux sciences humaines (note 29 ci-haut); que la médecine psychosomatique fournit un bon exemple d'un progrès dans la connaissance par le moyen de changements dans les concepts théoriques et dans les concepts qui servent d'opérateurs d'individualisation (note 30 ci-haut); que Freud peut figurer comme le représentant de la connaissance par modèle et Jung comme le représentant de la connaissance par système.<sup>(34)</sup>

Voyons maintenant comment Pariente explique la construction du modèle que Freud aurait développé pour connaître l'individualité de Léonard de Vinci. "Quelles sont donc les démarches logiques par lesquelles se réalise progressivement la connaissance de Léonard, voilà la question qu'il faut résoudre".<sup>(35)</sup>

## 2. Le modèle freudien de Léonard de Vinci

Ce que Freud pouvait connaître de "l'individualité empirique"<sup>(36)</sup> de Léonard, il devait le tirer des documents à sa disposition. Il cite de nombreux ouvrages à caractère biographique en plus des textes de Léonard lui-même et il s'inspire également des dessins, des peintures et des autres oeuvres de l'artiste.

De cette masse de données, il a relevé un certain nombre de traits différents de ceux auxquels on peut s'attendre normalement - qui ont en commun le fait qu'ils étaient objet de surprise pour ses contemporains ou matière à embarras pour ses biographes. Selon Pariente, Freud aurait retenu quatre particularités constitutives de l'individualité de Léonard:

- ° il est l'auteur de la Joconde et de la Sainte-Anne;
- ° il a toujours manifesté une étrange négligence à propos du destin de ses oeuvres;
- ° il était un homosexuel platonique;
- ° il était un investigateur acharné.

Ce sont ces traits qui individualisent Léonard, soit à l'intérieur de la classe des artistes ou à l'intérieur de la classe des hommes. En plus, la présence conjointe des quatre traits dans le même homme "fait de lui un être discernable de tous les autres, un élément distingué de la classe des hommes".<sup>(37)</sup> Dans le choix de ces particularités, la théorie est déjà entrée en jeu: "... toute théorie obéit à un principe de pertinence au nom duquel elle détermine les variables qu'elle considère comme efficaces."<sup>(38)</sup> Pour se saisir d'un objet, la théorie doit faire une première partition parmi les traits caractéristiques de l'objet, entre ceux qui sont pertinents et ceux qui ne le sont pas. Ces derniers sont laissés de côté et le travail se continue par une deuxième partition qui se rapporte uniquement aux traits pertinents. Ils sont divisés en traits-objets et en traits-facteurs. Les traits-objets sont ceux qu'il faut expliquer. Ce sont eux qui constituent "l'individualité - écart" - donc, dans le cas de Léonard, ce sont les quatre particularités que nous avons vues plus haut.<sup>(39)</sup>

La prochaine étape est également sous la gouverne de la théorie. Celle-ci dispose de relations qu'elle considère comme universellement valables. Par exemple, la théorie de la psychanalyse tient pour valable que si un homme manifeste une très grande soif de savoir, ce trait-objet sera expliqué si le sujet a manifesté une grande curiosité sexuelle pendant l'enfance, si cette curiosité a été refoulée et si, après le refoulement, les forces qui étaient au service de l'intérêt sexuel ont été vigoureusement sublimées. "Si donc on peut faire la preuve que l'enfant manifestait une intense curiosité des choses sexuelles, on ne s'étonnera plus de constater que l'adulte se consacre électivement à la connaissance de la nature".<sup>(40)</sup> Cette preuve, Freud la trouve dans les résultats de son analyse du fantasme au vautour: "ils attestent sans laisser place au doute la précocité de l'investigation sexuelle chez Léonard".<sup>(41)</sup> Puisque Léonard, adulte, mène une vie sexuelle étiolée, Freud peut conclure qu'il a sublimé sa tendance première.

Nous sommes arrivés à un point extrêmement important dans le processus que nous sommes en train d'étudier. On pourrait être tenté de conclure d'après ce qui précède que lorsqu'on constate qu'un individu est un chercheur acharné il s'ensuit qu'il doit avoir eu une grande curiosité sexuelle et

qu'il doit l'avoir sublimée. Ce raisonnement permettrait de faire de la psychanalyse instantanée, mais rien ne serait plus loin de la pensée freudienne, ni du modèle que Pariente en dégage. Il est essentiel de bien saisir comment le lien se fait entre les propositions universellement valables et les caractéristiques de l'individu. Ce rapport est la clef qui permet au modèle de fournir une connaissance de l'individualité comme telle. Voyons ce qu'en dit Pariente.

C'est l'analyse du fantasme qui donne l'autorisation "à Freud d'écrire certains énoncés concernant Léonard, d'écrire par exemple que Léonard a très tôt fait preuve de cette tendance à l'investigation qui devait s'emparer de toute sa vie".

"Or, les énoncés de ce type présentent, pour la connaissance de l'individu, une importance extrême. Sans eux, en effet, le chercheur ne disposerait que d'énoncés universellement valables desquels il ne serait possible de tirer aucune conséquence concernant l'individu étudié; quelque transformation qu'on fasse subir aux propositions énonçant la relation qui unit la classe des adultes qui s'adonnent à la recherche et celle des enfants qui ont sublimé leur curiosité sexuelle, on n'en tirera jamais que des relations entre classes sans parvenir à rejoindre le niveau de l'individuel. Pour y parvenir, il faut, à un moment donné, introduire dans la déduction une variable qui représente l'individu étudié; dès que cette introduction a eu lieu, l'individu devient en effet le support des relations préalablement définies, et la connaissance peut avoir prise sur lui. Mais il faut prendre garde qu'il ne servirait à rien d'introduire dans la déduction une variable représentant un individu si on ne savait, en l'introduisant, de quelle classe cet individu est membre: tant que cette condition n'est pas remplie, on ne peut rien dire de l'individu en question. Si, au contraire, on fait apparaître l'individu comme membre d'une des classes dont on a préalablement défini les rapports qu'elles entretiennent, on pourra, en jouant sur ces rapports, établir que comme membre de la classe A, il est également membre de la classe B, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on réussisse à établir qu'il possède bien la propriété à laquelle on s'intéressait. Ainsi, chez Freud, est-ce parce que Léonard est présenté comme un investigateur précoce et un adulte à la vie

sexuelle faible qu'on peut conclure à la sublimation et, de là, expliquer sa vocation scientifique".<sup>(42)</sup>

Voici donc l'enchaînement du raisonnement:

- (1) chercheur acharné (trait-objet à expliquer, observé chez l'adulte Léonard);

Explication par:

- (2) relation universellement valable: si un enfant manifeste une grande curiosité sexuelle, si celle-ci est refoulée et sublimée, ceci expliquera une grande curiosité scientifique chez l'adulte;
- (3) curiosité sexuelle précoce (trait-facteur confirmé chez l'enfant Léonard);
- (4) sublimation (trait-facteur déduit du contraste chez Léonard entre (3) et sa faible sexualité comme adulte).

Sans la confirmation de sa curiosité sexuelle précoce, il n'y aurait rien de prouvé à propos de l'individu Léonard. La curiosité scientifique ne se trouve pas uniquement chez ceux qui ont suivi cette voie. Une faible sexualité aurait pu avoir été une caractéristique plus ou moins permanente d'un autre individu. Inversement, une forte sexualité aurait pu, elle aussi, se maintenir de l'enfance à l'âge adulte sans empêcher une forte curiosité scientifique. La nécessité de confirmer les faits explique l'insistance bien connue qu'a manifestée Freud lorsqu'il s'agissait de trouver ce qui s'était passé pendant la vie de ses patients et surtout pendant leur enfance.

Pariente souligne un autre élément de grande importance, le rôle d'opérateur d'individualisation joué par la sublimation. Car, lors du refoulement, les forces qui étaient au service de la curiosité sexuelle auraient pu prendre deux autres voies différentes; soit l'obsession soit l'inhibition. Si l'une ou l'autre de ces deux possibilités s'était produite, le comportement de Léonard aurait été différent: "du point de vue freudien, ce qui individualise Léonard eu égard à la vie intellectuelle, c'est la sublimation".<sup>(43)</sup>

Nous avons vu plus haut que l'espace de différenciation des variables efficaces n'est pas nécessairement numérique.<sup>(44)</sup> En voici un exemple - "S'opposant les unes aux autres, sublimation, obsession et inhibition se



présentent comme les trois positions remarquables d'un espace de différenciation non numérique, celui qui est attaché à l'opérateur d'individualisation que constitue le destin de la curiosité infantile".<sup>(45)</sup>

Pariante attire également l'attention sur le fait que, dans l'application du modèle, on ne cherche pas à expliquer les traits-facteurs - ils sont fournis par la théorie, ils servent comme instruments de l'explication, mais on n'en reconstitue pas la genèse.<sup>(46)</sup> "La psychanalyse n'explique pas pourquoi Léonard avait une intense curiosité sexuelle infantile ni pourquoi il l'a sublimée".<sup>(47)</sup>

Donc, au bout du compte, Freud a expliqué un trait-objet de l'adulte Léonard (sa tendance à l'investigation scientifique) par deux traits-facteurs tirés de son enfance (la curiosité sexuelle et la sublimation). Un de ces traits-facteurs (la sublimation) joue en outre le rôle d'opérateur d'individualisation.

Pariante affirme, mais sans en faire la démonstration, qu'on "aboutirait aux mêmes conclusions si l'on examinait la façon dont Freud traite les trois autres singularités relevées chez Léonard".<sup>(48)</sup>

Ayant expliqué tous les traits-objets par des traits-facteurs "dans un jeu de relations entre classes fourni par la théorie psychanalytique",<sup>(49)</sup> on obtient une certaine connaissance de l'individu Léonard. Ses comportements ne sont plus "autant de bizarreries".<sup>(50)</sup> On peut les expliquer par son enfance et les lois de l'inconscient. C'est Léonard, "et nul autre homme, que l'on connaît parce que c'est sur les événements de son enfance, et nulle autre, qu'on s'est appuyé pour élaborer le schéma intelligible dans lequel on le capture. Telle se présente, à gros traits, la voie ouverte par Freud à la connaissance de l'individu".<sup>(51)</sup>

Pariante souligne un point qui "transforme radicalement du point de vue épistémologique la portée des conclusions de Freud". En effet: "L'affirmation que seul Léonard peut avoir mené la vie de Léonard, pour évidente qu'elle soit, n'est pas justifiée par l'analyse freudienne, elle repose seulement sur le bon sens; elle résulte, si l'on veut, de constatations

historiques, elle ne résulte pas de la psychanalyse elle-même. Freud avait une exacte conscience de la portée des résultats obtenus quand il écrivait simplement que, pour avoir l'individualité de Léonard, il fallait avoir eu sa vie: affirmation... qui ne préjuge en rien le nombre d'hommes qui ont eu cette vie".(52) La prudence de Freud s'explique par le fait que dans les diverses déductions qui sont faites, Léonard est toujours membre d'une classe qui possède plusieurs membres, e.g. la classe des enfants ayant une forte curiosité sexuelle.

C'est ce qui mène Pariente à dire que Léonard est membre de la classe des léonards" et de conclure: "Connaître l'individu, c'est faire de sa singularité une classe et montrer que, du fait de son histoire, il appartient à cette classe".(53)

Connaître, c'est toujours classer, mais dans "la méthode des modèles, on classe l'objet dans une classe (ou un ensemble de classes) constituée pour lui, sur la base même que fournissent ses singularités".(54) Seule la méthode des modèles répond aux exigences de la connaissance de l'individu en tant qu'individu, contrairement aux systèmes qui, eux, ne tiennent compte des particularités de l'individu que pour le placer dans une classe pré-constituée avant que ne soit étudié cet individu.

Dans ce type de modèle, l'individualité-écart n'est que provisoire; si elle était définitive, l'individualité ne serait pas connue en tant que telle. Pour qu'elle le soit, "il faut produire la transformation caractéristique de la pensée par modèle: les traits qui faisaient de Léonard un écart vont servir à constituer une classe (ou une conjonction de classes) jusqu'alors inédite, celle des hommes dont le comportement présente ces mêmes traits".(55)

L'individualité-écart a été transposée en individualité épistémique. "Ce que Freud explique, ce n'est pas une individualité empirique prise avec l'infinité virtuelle de ses déterminations, c'est un objet construit à partir de certains des prédicats de cette individualité: ceux que la psychanalyse considère comme pertinents".(56)

Comme l'individualité épistémique ne contient qu'une partie de l'individualité empirique, il serait possible de construire d'autres modèles de Léonard, sous l'empire d'une autre théorie qui considérerait d'autres traits comme pertinents ou qui considérerait que les mêmes traits sont pertinents pour d'autres raisons. Par exemple, à partir de l'ouvrage de l'historien Burckhardt, La Civilisation de la Renaissance en Italie, on pourrait construire ou du moins esquisser une autre individualité épistémique de Léonard. "Une seule individualité empirique se fragmente en plusieurs individualités épistémiques, dont aucune ne la recouvre complètement." (57)

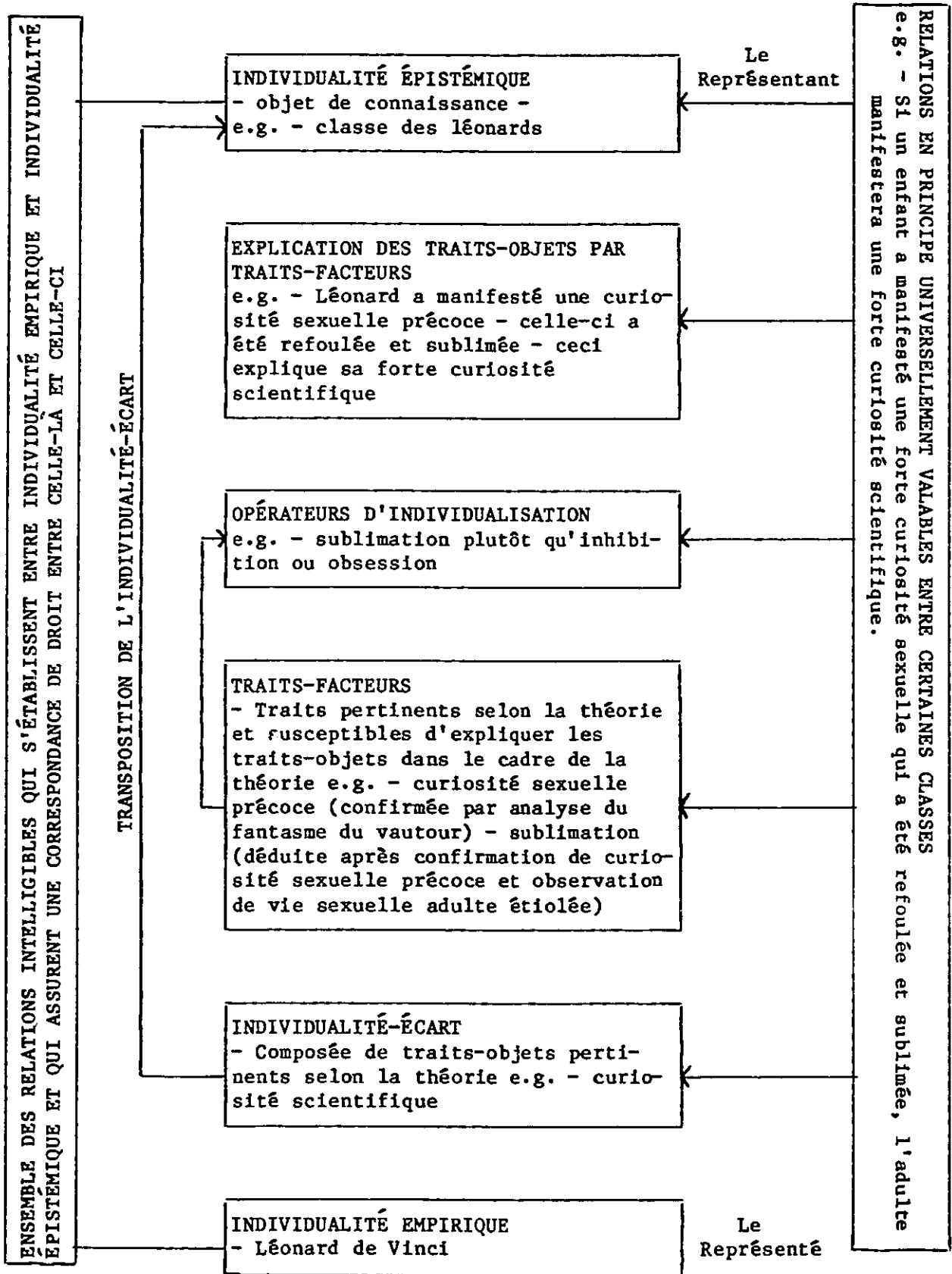
Pariante souligne un autre point connexe lorsqu'il compare les modèles et les systèmes. Il affirme que la théorie, dans la méthode des modèles, "se présente comme une procédure d'invention: elle ne contient pas d'avance la solution de tous les problèmes qui lui sont proposés, elle doit seulement permettre de construire en chaque cas cette solution... Elle se présente... comme la matrice d'un nombre en principe indéfini de modèles que le chercheur élaborera cas par cas d'après elle." (58) Cette caractéristique de la théorie a sa contre-partie dans les modèles. "Réciproquement, la notion de modèle est nécessairement plurielle: un modèle n'individualise son représenté que dans la mesure où il est conceptuellement discernable des autres modèles qu'on peut construire au sein de la même théorie; un modèle unique, une théorie qui se prêterait à l'élaboration d'un seul modèle n'offrent pas d'intérêt pour la connaissance de l'individuel. Non seulement la théorie doit être capable d'engendrer plusieurs modèles, mais en outre chacun d'eux doit pouvoir se distinguer méthodiquement de tous les autres." (59)

Ces considérations, encore une fois, mettent en valeur l'importance des liens étroits entre la théorie et les modèles qu'elle gouverne.

Le Schéma que l'on trouve à la page suivante constitue une tentative de représenter les principaux éléments que nous venons de voir ainsi que quelques-unes de leurs relations. Comme tout essai de ce genre, il simplifie beaucoup une réalité fort complexe, mais il est présenté dans l'espoir qu'il pourra être utile comme illustration partielle des composantes et de la dynamique de la construction du modèle que Pariante a dégagé de l'ouvrage de Freud sur Léonard.

SCHEMA DE LA CONSTRUCTION DU MODELE FREUDIEN

MODELE



THÉORIE

### CHAPITRE III

#### L'INDIVIDUALITÉ EMPIRIQUE DE L'HOMME AUX RATS

Nous avons parlé au chapitre précédent de l'individualité empirique, mais sans en donner une définition. Nous pouvons trouver dans l'ouvrage de Pariente des indices qui nous permettent de cerner la signification de cette expression. Ainsi, l'individualité empirique de Léonard est "celle du Léonard historique, tel que l'ont connu ses parents, ses amis, ou ses protecteurs, porteur d'une infinité de prédicats, bâtard de Ser Piero, Toscan de naissance, gaucher, dévoré du goût de savoir, constructeur d'engins surprenants, etc."<sup>(60)</sup> Donc, il s'agit de l'individu en chair et en os, l'individu complet tel qu'il existe.

On pourrait évidemment se poser beaucoup de questions sur son mode d'existence et sur la perception ou la connaissance que l'on peut en avoir. Cependant, Freud n'avait accès qu'à une infime partie de cette "infinité de prédicats" dont l'Homme aux rats était le porteur. Donc, pour les possibilités de la présente étude, il y a dès le départ une réduction de l'individualité empirique. La partie de l'individualité empirique qui est pertinente pour notre enquête est celle dont nous savons que Freud en avait connaissance pendant l'analyse. Ceci comporte une deuxième réduction, car Freud n'a pas rapporté tout ce qu'il savait ni tout ce qu'il a ressenti.

Pour prendre connaissance de ce que Freud savait à propos de son patient, nous avons deux sources principales: le Journal<sup>(61)</sup> et le cas publié.<sup>(62)</sup>

Freud explique dans le cas publié que les dires de son patient ont été rédigés "d'après des notes prises le soir, après la séance, et se rapprochant autant que possible des paroles mêmes du malade".<sup>(63)</sup>

Le manuscrit de ces notes a heureusement été conservé, ce qui était inhabituel pour Freud qui "avait l'habitude de détruire les manuscrits et les

notes dont il s'était servi et cela pour tous les articles qu'il publiait." (64) Le Journal confirme de façon plus explicite ce qui était indiqué dans le cas publié, c'est-à-dire que des notes détaillées ont été rédigées sur les sept premières séances seulement. Par la suite, il arrive quelquefois que les notes soient rédigées après-coup (c'est-à-dire, à une date ultérieure à la journée de la séance), et que les notes rédigées à une date indiquée englobent les souvenirs de Freud à propos de plus d'une séance. Ces notes ont été publiées en partie pour la première fois dans la Standard Edition, en 1955. Ce sont précisément les notes détaillées des sept premières séances qui manquaient. Donc, la traduction de E.R. Hawelka a révélé au public cet important document pour la première fois dans son intégrité. (65)

C'est dans le Journal que nous avons le plus de chances de trouver l'Homme aux rats lui-même, sa personnalité et son histoire. Sa personnalité, parce que Freud nous affirme que ses notes se rapprochaient autant que possible des paroles mêmes de son patient, du moins pour les sept premières séances. Son histoire, parce que le Journal contient beaucoup de renseignements omis dans le cas publié. Par contre, ce dernier contient quelques renseignements additionnels que l'on pourrait considérer comme des manifestations de l'individualité empirique de l'Homme aux rats.

Même si, comme nous venons de le voir, nous n'avons accès qu'à une toute petite portion de l'individualité empirique de l'Homme aux rats, nos deux sources principales apportent une masse de renseignements qu'il serait bien difficile de manier s'il fallait les inclure tous dans le modèle que nous tentons de reconstruire. Cependant, comme nous l'avons vu plus haut, le modèle tel que Pariente le présente, doit être fondé sur une sélection de traits pertinents. Dans le prochain chapitre, qui traitera de l'individualité-écart, nous allons voir les traits-objets que Freud a retenus parmi tous ceux qui se présentaient à son attention. C'est-à-dire que nous pourrions constater quels sont les anomalies ou les problèmes que Freud a identifiés comme des écarts qu'il fallait expliquer ou résoudre.

Dans le présent chapitre nous allons tenter de donner une vue d'ensemble de la partie qui nous est accessible de l'individualité empirique de l'Homme aux rats en présentant les données fournies par nos deux sources principales.

Quels sont les faits nouveaux que le Journal nous fait connaître? Quels sont les faits que Freud a ajoutés dans le cas publié qui ne paraissent pas dans le Journal? Dans quelle mesure le matériel apporté par le Journal peut-il nous renseigner sur la technique de Freud en 1907-1908 et sur la marche du traitement?

Plusieurs auteurs ont signalé l'intérêt de telles questions. M. Sherwood déplorait en 1969 le fait que la Standard Edition ne contenait pas les notes de Freud sur les sept premières séances. Cependant, on y trouve les notes de Freud sur la rencontre préliminaire avec son patient, le 1er octobre 1907, le jour précédant la première séance. Sherwood a comparé ce court texte au cas publié et y a vu plusieurs points importants.

Il a constaté que dans le résumé de la rencontre préliminaire du cas publié, on trouve deux références qui ne paraissent pas dans les notes sur la même rencontre. Les points en question sont cependant mentionnés plus tard dans les notes, ce qui amène Sherwood à supposer que Freud a transposé dans son rapport sur la rencontre préliminaire des associations que le patient n'a révélées que plus tard. Sherwood pense que ce genre de transposition peut induire le lecteur en erreur s'il essaie de juger de la justesse des interprétations de Freud d'après le critère selon lequel une interprétation juste suscite de nouvelles associations chez le patient.<sup>(66)</sup>

Sherwood attire l'attention sur trois déclarations du patient qui paraissent dans les notes mais qui sont omises dans le cas publié. Il souligne particulièrement l'omission de la déclaration de l'Homme aux rats qu'il doit en parler à sa mère avant d'accepter les conditions de Freud. Selon Sherwood, l'analyse aurait pu suivre un cours bien différent si Freud avait demandé à cet homme de 29 ans et demi pourquoi il devait consulter sa mère avant d'entreprendre le traitement.<sup>(67)</sup>

Le peu d'attention portée à la mère du patient dans le cas publié avait déjà été signalé par Elizabeth R. Zetzel en 1965, en s'inspirant elle aussi de la comparaison entre les notes partielles de Freud et le cas publié. Son analyse fait ressortir plusieurs autres points importants qui ne paraissent pas dans le cas publié mais qui sont révélés par les notes, e.g., les rapports de l'Homme aux rats avec ses soeurs.<sup>(68)</sup>

Le Commentaire de E.R. Hawelka contient une foule de remarques pleines d'intérêt sur les sujets qui l'ont frappée en comparant le Journal et le cas publié: la technique de Freud à cette époque; sa conception du transfert et les indices sur ce qui sera plus tard appelé le contre-transfert; l'enchaînement des séances, compte tenu de leur évolution par rapport aux interventions de Freud; l'importance réduite que Freud semble accorder au rôle de la mère, dans le cas publié.<sup>(69)</sup>

En plus des nombreux renseignements et commentaires qu'elle nous a fournis, E.R. Hawelka a soigneusement identifié les passages du Journal qui ne figurent pas dans le cas publié. En outre, elle a énuméré à l'intérieur de ces passages les références à la mère, celles concernant les fantasmes et celles concernant les rêves. Il va sans dire que ce matériel facilite énormément la comparaison du Journal au cas publié.<sup>(70)</sup>

Nous allons faire une première présentation de l'Homme aux rats en nous inspirant surtout du cas publié mais en tenant compte de quelques points révélés par le Journal surtout à propos de la chronologie des événements. Ensuite nous allons, avec l'aide des précieux instruments de travail mis à notre disposition par E.R. Hawelka, identifier les faits nouveaux révélés par le Journal. En troisième lieu, nous allons signaler quelques faits rapportés dans le cas publié qui ne paraissent pas dans le Journal. Ainsi nous allons fournir des éléments de réponse à deux des questions posées ci-haut (page 24).

Quant à la troisième question posée à ce moment-là, à propos de la technique de Freud et la marche du traitement, nous y ferons allusion à plusieurs reprises, mais nous ne pourrons guère approfondir cet aspect. Comme le dit si bien E.R. Hawelka, "le sujet s'est révélé tellement riche qu'il nous a paru inépuisable".<sup>(71)</sup>



#### A. PRÉSENTATION DE L'HOMME AUX RATS À PARTIR DU CAS PUBLIÉ

Il conviendrait maintenant de présenter le personnage en question de façon moins impersonnelle que par la désignation de "l'Homme aux rats". En effet, dans le langage ordinaire, c'est le nom propre qui identifie le plus souvent l'individualité empirique.<sup>(72)</sup> Jusqu'à tout récemment, nous ne connaissions pas celui de l'Homme aux rats.<sup>(73)</sup> Dans le cas publié, Freud l'identifie la plupart du temps comme "le patient" ou "notre patient". Il s'y trouve une référence au "lieutenant H... (c'est-à-dire notre patient)".<sup>(74)</sup> Son prénom, Paul, est prononcé par la gouvernante et par son père<sup>(75)</sup>, mais il s'agit d'un pseudonyme.

Lors de la publication du Journal en traduction, celui qui n'avait pas de nom a reçu deux pseudonymes - dans la Standard Edition on le nomme Paul Lorenz, dans le Journal on l'appelle Ernst Lehrs. C'est ce dernier nom que nous lui donnerons.

Le cas publié commence par une courte introduction suivie de deux parties dont la première est intitulée "Fragments de l'histoire de la maladie" et la deuxième "Considérations théoriques". Nous allons identifier les faits qui sont rapportés dans ces deux parties à propos du patient. Nous laisserons de côté pour le moment la plupart des interprétations de Freud ainsi que ses exposés théoriques, pour y revenir dans les chapitres suivants.

Lehrs a 29 ans et demi lorsqu'il se présente au cabinet de Freud le 1er octobre, 1907. Freud nous apprend que sa maladie consiste principalement en appréhensions; il craint qu'il n'arrive quelque chose à son père et à une dame à qui il a voué un amour respectueux. Il éprouve aussi des pulsions obsessionnelles, comme se trancher la gorge avec un rasoir. Il se forme en lui des interdictions à propos de choses insignifiantes. Il a perdu des années à lutter contre ses idées. Il a essayé des cures, mais sans succès, sauf qu'un traitement hydrothérapique l'a soulagé, probablement parce qu'il y avait connu une femme avec qui il avait eu des rapports sexuels suivis. À

Vienne, il n'en a pas l'occasion. Les prostituées le dégoûtent. Sa vie sexuelle a été pauvre. L'onanisme n'a joué qu'un rôle insignifiant à 16 ou 17 ans. Sa puissance serait normale. Il a eu son premier coït à 26 ans.

Freud a l'impression d'un homme intelligent à l'esprit clair. Il met au premier plan des données sur sa vie sexuelle, parce que c'est ce qu'il connaît des théories de Freud. Il aurait feuilleté un des livres de Freud, la Psychopathologie de la vie quotidienne, et y aurait trouvé des ressemblances avec ses "élucubrations cogitatives" et ses propres idées, ce qui le décida à se confier à Freud.

Le traitement commence le jour suivant. Lehrs raconte qu'il a un ami qu'il estime énormément à qui il s'adresse chaque fois qu'une pulsion criminelle le hante. Son ami le réconforte en l'assurant qu'il est irréprochable. Un autre homme avait eu une influence semblable. C'était un étudiant de 19 ans, quand il en avait lui-même 14 ou 15. Cet étudiant exalta à tel point le sentiment de sa valeur que Lehrs s'était pris pour un génie. L'ami devint son précepteur et alors il changea son comportement, le traitant d'imbécile. Lehrs s'aperçut que son précepteur s'intéressait à une de ses soeurs, ce qui avait été la seule raison de son amitié. Ce fût le premier grand choc de sa vie.

Lehrs continue en racontant sa vie sexuelle infantile. Vers l'âge de quatre ans, il avait obtenu la permission de Mlle Pierre, une jeune et très belle gouvernante, de se glisser sous ses jupes. Il lui avait touché les organes génitaux et le ventre, qui lui parurent singuliers. Depuis il avait gardé une curiosité intense de voir le corps féminin (dans le Journal, Mlle Pierre s'appelle Mlle Robert).

Vers sa sixième année, il avait eu d'autres expériences avec une autre jolie gouvernante, Mlle Lina. Il guettait le moment où il pourrait la voir presser des abcès qu'elle avait sur les fesses. Plus tard, il entendit Mlle Lina dire à la cuisinière et à une autre domestique: "Avec le petit on pourrait faire ça, mais Paul (lui-même) est trop maladroit". Il ressentit de

l'humiliation et se mit à pleurer (son frère était un an et demi plus jeune que lui). Lehrs prenait beaucoup de liberté avec Mlle Lina. Lorsqu'il allait dans son lit, il la découvrait et la touchait sans qu'elle l'en empêche (Mlle Lina s'appelle Mlle Rosa dans le Journal).

Dès l'âge de six ans il avait des érections, et il s'en est plaint à sa mère. Il avait l'idée morbide que ses parents connaissaient ses pensées. Il y voit là le début de sa maladie. Il aurait voulu voir nues les bonnes de la maison, mais ces désirs produisaient chez lui un sentiment d'inquiétante étrangeté (unheimlich), comme s'il devait arriver quelque chose s'il pensait cela et comme s'il devait tout faire pour l'empêcher.

Depuis son très jeune âge il craignait la mort de son père et en était très triste. Son père est mort depuis plusieurs années.

Lors de la deuxième séance Lehrs raconte l'événement qui le pousse à venir consulter Freud. C'était au mois d'août de 1907, donc à peine 2 mois plus tôt. Il participait aux manoeuvres militaires et lors d'une halte pendant une marche, il perdit son lorgnon. Il aurait pu facilement le retrouver, mais ne voulait pas retarder le départ. Il télégraphia à son opticien à Vienne pour lui demander de lui en envoyer un autre par retour du courrier.

Pendant la halte, un capitaine qui aimait la cruauté donna la description d'un supplice oriental particulièrement épouvantable. Lehrs eut beaucoup de difficulté à révéler la nature de ce supplice, mais avec l'aide de Freud, il finit par raconter comment le condamné est attaché et comment on renverse sur ses fesses un pot dans lequel on introduit des rats qui s'enfoncent dans l'anus de la victime.

En entendant ce récit, l'idée vint à Lehrs que cela arrivait à une personne qui lui était chère - la dame, mais une autre idée avait surgi, celle que le supplice s'appliquait aussi au père. Il se débarrassa des deux idées en utilisant sa formule habituelle: "Mais", accompagné d'un geste de rejet et en se disant à lui-même: "Voyons, que vas-tu t'imaginer?"

Le lendemain soir, le capitaine cruel lui remit un colis qui contenait le lorgnon commandé par télégramme, et lui dit: "Le lieutenant A... en a acquitté pour toi le montant. Tu dois le lui rendre." Aussitôt se forma une sanction: Ne pas rendre l'argent, sinon le supplice se réalisera. Ensuite, selon un schéma habituel pour lui, un commandement pour combattre la sanction: Tu rendras les 3 couronnes .80 au lieutenant A...

Les manoeuvres se terminèrent 2 jours plus tard. Lehrs s'efforça pendant deux jours de rendre la somme à A..., qui refusa l'argent parce qu'il n'avait rien déboursé. Lehrs imagina plusieurs scénarios pour remplir son serment à la lettre, malgré qu'il ne devait rien à A...

Au cours de la troisième séance, il s'avéra que Lehrs avait su avant son départ pour Vienne que c'était l'employée de la poste qu'il devait rembourser, ce qu'il fit effectivement, en suivant le conseil de son ami. Cependant ce fait rendait encore plus incompréhensibles toutes les manoeuvres compliquées qu'il avait imaginées pour remettre l'argent à A..., ainsi que l'exigeait son serment, qu'il se sentait obligé de suivre à la lettre.

Lorsqu'il quitta son ami, le patient fut repris par ses doutes. Il voulait même consulter un médecin pour que celui-ci lui remette un certificat destiné à convaincre A... d'accepter la somme.

Lors de la quatrième séance, le patient raconte la maladie et la mort de son père qui est disparu il y a neuf ans. Le soir de la mort, Lehrs se coucha pour prendre un peu de repos et lorsqu'il se réveilla à 1 heure du matin, il apprit que son père venait de mourir. Il se reprocha de ne pas avoir été au chevet de son père, mais ces reproches ne furent pas pénibles au début, parce que pendant longtemps il ne réalisa pas la mort de son père. Quand il entendait une histoire amusante, il se disait qu'il la raconterait à son père. Après un an et demi, le souvenir de sa négligence se mit à le tourmenter effroyablement de sorte qu'il se crut un criminel. Ces remords furent déclenchés par une visite au salon mortuaire à l'occasion de la mort d'une tante par alliance. Son oncle avait dit que lui-même n'avait vécu que pour sa femme, tandis que d'autres hommes se permettaient toutes sortes de

choses. Lehrs avait pensé que son oncle faisait allusion à son père. À partir de ce moment, il commença de penser que son père serait puni dans l'au-delà pour les méfaits du fils. Sa crise inhiba gravement son travail. Seules les consolations de son ami l'avaient soutenu.

Pendant la cinquième séance, Lehrs manifeste surtout de la résistance contre les explications de Freud.

Lors de la sixième séance, il revient à sa crainte infantile que ses parents devinent ses pensées. Il raconte qu'à 12 ans, il aimait une fillette, mais pas de façon sensuelle: il ne voulait pas la voir nue, elle était trop petite. Cependant, elle n'était pas aussi tendre qu'il l'aurait voulu avec lui. L'idée lui vint qu'elle serait plus affectueuse si un malheur lui arrivait, c'est-à-dire la mort de son père. Il écarta l'idée immédiatement. Lehrs rejette l'interprétation de Freud à l'effet qu'il avait souhaité la mort de son père, mais il rapporte d'autres souhaits de morts (s'il meurt je serai assez riche pour la marier) (la perte d'une autre personne me serait plus douloureuse que la sienne). Cependant, il reste tout à fait sceptique et apporte de nouvelles résistances.

La résistance continue pendant la septième séance. Toutefois, il rapporte une tentative de faire très mal à son frère, ce qui l'amène à parler de pulsions de vengeance contre la dame, qui ne l'aime pas. Il raconte un fantasme: épouser une dame riche, visiter la dame vénérée pour lui faire de la peine. Il se trouve lâche. Sa maladie s'est beaucoup aggravée depuis la mort de son père.

Comme nous l'avons vu, dans le cas publié on ne peut plus, au-delà de ce point, suivre l'analyse d'une séance à l'autre.

La prochaine section du cas publié traite de "Quelques obsessions et leur explication". Chez Lehrs, la compulsion au suicide était fréquente. Une fois, pendant que son amie s'était absentée pour aller soigner sa grand-mère, il perdit trois semaines dans ses études. Il lui vint à l'esprit un

ordre de se couper la gorge avec un rasoir. Il se précipita vers l'armoire pour prendre le rasoir, mais l'idée lui vint qu'il devait plutôt aller assassiner la vieille femme. Il tomba par terre, de terreur.

Une autre compulsion était celle de se faire maigrir. Pendant qu'il était en villégiature, il se précipitait en plein soleil dans des courses où il gravissait des montagnes. Un jour il se forma en lui l'ordre de sauter en bas, ce qui eût été sa mort certaine.

Sa compulsion à protéger son amie prenait la forme d'avoir à compter entre l'éclair et le tonnerre, sans savoir pourquoi.

Pendant un séjour à la campagne, lorsque vint le jour du départ de la dame, il avait enlevé une pierre de la rue pour éviter qu'elle ne subisse un accident. Quelques instants plus tard il remit la pierre à la même place.

La compulsion de comprendre le rendait insupportable. Il faisait répéter ce qu'on venait de lui dire, pensait qu'il avait entendu autre chose la première fois et restait insatisfait.

Avant son départ pour la campagne, il avait cru que la dame l'avait désavoué devant d'autres personnes. Lorsque la dame lui expliqua qu'il avait mal compris, il redevint heureux, mais développa cette compulsion à être sûr qu'il avait bien compris.

À un moment donné, il redevint pieux et inventa des prières qui pouvaient durer une heure et demie, mais, contre son gré, ses demandes se transformaient en leur contraire. C'était le malin qui lui soufflait un "ne" lorsqu'il disait, par exemple, "Que Dieu le protège" et transformait sa prière en son contraire.

C'est pour combattre ce phénomène que Lehrs abandonna ses prières et les remplaça par des formules composées des initiales de plusieurs prières. Il disait ces formules si rapidement que rien ne pouvait s'y glisser.

Il avait rêvé que la mère de Freud était morte. Il voulait aller lui faire ses condoléances, mais avait peur d'être pris de ce rire impertinent qui s'emparait de lui dans des occasions de ce genre. Il laissa donc une carte sur laquelle il voulait écrire p.c. (pour condoléances) mais, pendant qu'il écrivait, ces lettres se transformèrent en p.f. (pour féliciter).

Un jour que son amie était très malade, il lui vint à l'esprit le souhait qu'elle restât toujours alitée. Un fantasme de vengeance: elle a épousé un haut fonctionnaire; il entre dans la même carrière et le mari devient son subordonné. Ce dernier commet une indélicatesse, sa femme supplie Lehrs de sauver son mari. Il le fait, mais lui dévoile qu'il n'est entré dans cette carrière que par amour pour elle, en prévoyant une telle éventualité. Ensuite il démissionne, sa mission étant terminée.

Il avait d'autres fantasmes où, par exemple, il lui rendait un grand service sans qu'elle sût qu'il en était l'auteur. Il n'y voyait que de la tendresse. Ces impulsions apparaissaient surtout lorsqu'elle était absente, et disparaissaient en sa présence.

La prochaine section du cas publié est intitulée: "La cause occasionnelle de la maladie". Elle se déclencha un an et demi après la mort du père, donc six ans avant la psychanalyse: c'était un projet dont sa mère lui avait fait part.

Les parents de Lehrs étaient nés de condition modeste. Cependant, la mère avait été élevée chez des parents éloignés, une riche famille de gros industriels. Après son mariage le père devint employé dans cette maison et était ainsi parvenu à une fortune assez considérable grâce à son mariage. Le père avait courtoisé une jeune fille modeste mais jolie quelque temps avant de connaître son épouse.

Le projet de la mère était le suivant: elle avait parlé à ses riches parents et un cousin consentirait à lui donner en mariage une de ses filles lorsqu'il aurait terminé ses études. Des relations d'affaires avec cette importante maison lui offraient de brillantes perspectives pour son avenir

professionnel. Freud affirme que ce plan réveilla un conflit: devait-il rester fidèle à son amie pauvre, ou épouser la jeune fille, belle, distinguée et riche, qu'on lui destinait? Il résolut ce conflit en tombant malade. Lehrs n'accepte pas cette explication. Il affirme que le projet de sa mère ne lui avait pas fait la moindre impression.

Freud explique que, par le transfert, Lehrs revêcut, comme une chose nouvelle et actuelle, ce qu'il avait oublié ou ce qui s'était déroulé en lui inconsciemment. Il avait pris pour la fille de Freud une jeune fille rencontrée dans l'escalier. Il s'imagina que Freud le voudrait pour gendre. Mais l'amour pour la dame luttait en lui contre cette tentation. Après avoir adressé à Freud les pires injures et surmonté nombre de résistances, il devint convaincu de l'analogie la plus complète entre les fantasmes du transfert et la réalité de naguère. Un rêve de cette période difficile du traitement: il voit la fille de Freud qui a deux morceaux de crotte à la place des yeux. Freud interprète: il épouse sa fille, non pas pour ses beaux yeux, mais pour son argent.

Vient ensuite la dernière section de la première partie du cas publié: "Le complexe paternel et la solution de l'obsession aux rats".

Le père avait été un excellent homme. Avant de se marier, il avait été sous-officier et avait gardé une franchise militaire et une prédilection pour des expressions crues. Il se distinguait par un humour cordial et une bienveillante indulgence envers ses semblables, malgré qu'il était parfois emporté et violent. Ces emportements l'amenaient à châtier durement les enfants quand ils étaient turbulents. Lorsqu'ils furent grands, au lieu d'essayer de s'imposer comme autorité sacrée, il portait à la connaissance de ses enfants des petits malheurs et erreurs de sa vie. Lehrs et son père avaient été les meilleurs amis du monde, excepté dans quelques rares domaines où père et fils ont l'habitude de s'écarter l'un de l'autre. C'est dans le domaine de la sensualité que le père était un obstacle à l'évolution précoce du fils.

Lorsque Lehrs éprouva la joie de son premier coït, une idée lui vint: c'est magnifique! pour éprouver cela, on pourrait assassiner son père!



Quand le père s'était aperçu de l'attachement de son fils pour la dame vénérée, il lui avait déconseillé de trop s'engager et lui avait dit qu'il faisait une bêtise qui le rendrait ridicule.

Lehrs avait eu un comportement très particulier à propos de la masturbation. Il ne l'avait pas pratiquée pendant la puberté mais peu après la mort de son père, dans sa 21<sup>e</sup> année, il commença à se masturber. Il en était honteux et y renonça bientôt. Depuis, le désir revenait seulement lors de moments particulièrement beaux de sa vie ou lorsqu'il lisait un très beau passage d'un livre. Lehrs lui-même trouvait cela assez étrange.

Lorsqu'il préparait son examen, il s'imaginait que son père était encore vivant et pourrait rentrer d'un moment à l'autre. Il travaillait la nuit. Entre minuit et une heure, il ouvrait la porte d'entrée comme si son père s'y tenait, rentrait et contemplait son pénis dans la glace de l'entrée.

En réponse à l'hypothèse de Freud que son père l'aurait puni en rapport avec la masturbation, Lehrs raconta un événement que sa mère lui avait conté. Lorsqu'il avait à peu près trois ans, il avait commis quelque méfait que son père avait puni par des coups. Le petit s'était mis dans une telle rage et aurait injurié son père de telle manière que celui-ci déclara: "Ce petit-là deviendra ou bien un grand homme ou bien un grand criminel". Son père ne l'avait plus jamais battu. Lehrs rendait cette scène responsable d'un changement dans son caractère. Par crainte de la violence de sa propre rage il était devenu lâche. Il avait, toute sa vie, eu une peur terrible des coups.

Le père avait eu, lorsqu'il était militaire, une petite aventure qui concernait une dette à payer. Il avait perdu au jeu une somme d'argent dont il était responsable. Il aurait eu de gros ennuis si un camarade ne lui avait pas avancé l'argent. Plus tard son père rechercha ce camarade pour rembourser l'argent, mais Lehrs n'était pas sûr qu'il eût jamais réussi à le faire. Le souvenir de ce péché de jeunesse de son père lui était très désagréable.

Pendant les manoeuvres, au même endroit où se trouvait le bureau de poste, Lehrs avait rencontré la jolie fille de l'aubergiste, qui lui avait

fait beaucoup d'avances, et il s'était proposé d'y retourner après les manoeuvres pour tenter sa chance auprès d'elle.

Lehrs avait beaucoup souffert de vers intestinaux lorsqu'il était enfant. Le châtiment par les rats éveilla une foule d'associations. Les rats acquirent plusieurs significations. En rapport avec l'argent: au lieu de tant de florins ou de couronnes, il pensait "tant de rats". L'idée de "rat de jeu" ramenait le souvenir du père qui avait perdu au jeu de l'argent qui n'était pas le sien. Le rat signifiait aussi l'infection syphilitique (il se doutait que son père avait peut-être été syphilitique). Le rat symbolisait également le pénis, les vers, le mariage (heiraten), les prostituées, les rapports sexuels per anum. Un jour il se souvint de la demoiselle aux rats du Petit Eyolf d'Ibsen.

En visitant le tombeau de son père il avait vu un animal qu'il avait pris pour un rat. Il crut qu'il sortait de la tombe de son père où il était venu pour dévorer son cadavre.

Il avait lui-même été un petit animal dégoûtant et sale qui savait mordre et était puni. Il avait souvent ressenti de la pitié pour ces pauvres bêtes.

Les rats signifiaient aussi les enfants. Lehrs raconte que la dame qu'il adorait avait subie une opération et qu'elle ne pourrait pas avoir d'enfants. C'était une des raisons pourquoi il ne pouvait pas se décider à l'épouser.

Passons maintenant à la deuxième partie du cas publié: les "Considérations théoriques". Nous y trouverons encore quelques faits se rapportant au patient. La première section de cette partie traite de "Quelques caractères généraux des formations obsessionnelles".

Lorsque Lehrs s'adonnait à ses scènes nocturnes, il essayait de se raisonner en pensant à ce qu'aurait dit son père s'il avait encore vécu. Mais cet argument n'eut aucun effet. La pensée qui le fit cesser ces pratiques

fut la menace: "S'il faisait encore une fois une pareille sottise, il arriverait malheur à son père dans l'au-delà".

Pendant l'analyse, le patient modifia sa formule de défense "Mais" suivi d'un geste de rejet. Au lieu de "Mais" (Aber) il disait "Abér". L'e muet de la seconde syllabe ne lui donnait plus de sécurité contre l'introduction de quelque chose d'étranger et de contraire, et c'est pour cela qu'il accentuait l'é. En réalité l'Abér était une assimilation au mot Abwehr qui veut dire "défense", terme qu'il avait appris depuis le début de la psychanalyse.

Une des idées obsédantes était: "Si j'épouse la dame, il arrivera un malheur à mon père". Un jour il lui vint cette idée: "Si tu te permets un coït il arrivera un malheur à Ella (elle mourra)". Elle était sa petite nièce (il s'agit de deux cas d'omission elliptique, des idées incompréhensibles à moins de trouver les chaînons qui pouvaient expliquer de tels raisonnements).

Une autre idée bizarre: "Oui, aussi vrai que le père et la dame auront des enfants, aussi certainement je rendrai l'argent à A...".

La deuxième section des considérations théoriques porte le titre: "Quelques particularités psychologiques des obsédés, leur attitude envers la réalité, la superstition et la mort".

Lehrs était très superstitieux, malgré qu'il fût très instruit, cultivé et extrêmement intelligent. Quelquefois il affirmait ne pas croire à ces balivernes.

Il croyait aux présages et aux rêves prophétiques. Il rencontrait souvent des personnes à qui il venait de penser sans raison, et il recevait des lettres de personnes auxquelles il avait soudain pensé après de longues périodes d'oubli. Pourtant, il reconnaissait que dans certains cas ses pressentiments ne se produisaient pas, e.g., lorsqu'il se rendait en villégiature, il avait eu le pressentiment certain de ne pas revenir à Vienne. Il lui revint un souvenir: sa mère, lorsqu'il fallait choisir une date, disait: "Tel ou tel jour, je ne pourrai pas, je serai couché", et elle gardait le lit ce jour-là.

Lehrs était très habile à éviter tout renseignement qui eût pu le porter à prendre une décision dans ses conflits. Il ne savait pas si l'opération de sa bien-aimée avait porté sur un ovaire ou sur les deux.

En rapport avec la toute-puissance qu'il attribuait à ses idées, Lehrs raconta que quand il alla la deuxième fois à l'établissement d'hydrothérapie où sa maladie s'était améliorée, il demanda la même chambre qui avait favorisé ses relations avec une des infirmières. La chambre était déjà occupée par un vieux professeur. Il souhaita qu'il meure d'apoplexie. Quinze jours plus tard, il se réveille, troublé par l'idée d'un cadavre. Il apprend le lendemain matin que le professeur est mort d'apoplexie et que son cadavre a été rapporté dans sa chambre à peu près au moment où Lehrs s'est réveillé.

Un autre événement concernait une demoiselle qui lui faisait beaucoup d'avances et qui lui avait demandé s'il ne se sentait aucune affection pour elle. Il répondit évasivement. Quelques jours plus tard elle se jeta par la fenêtre. Il se fit des reproches en se disant qu'il aurait pu la sauver en lui offrant son amour.

Lehrs prenait part à tous les deuils. On l'appelait, dans sa famille, "l'oiseau charognard". La mort d'une soeur plus âgée, lorsqu'il avait 3 à 4 ans, jouait un grand rôle dans ses fantasmes, et il y avait un rapport très étroit entre cette mort et les petits méfaits qu'il avait commis à cet âge.

La dernière section du cas publié est intitulée "La vie instinctuelle et l'origine de la compulsion et du doute". Lehrs était un flaireur qui, comme un chien, reconnaissait dans son enfance tout le monde d'après leur odeur. Il avait eu des tendances coprophiles très marquées. Devenu adulte les sensations olfactives lui importaient plus qu'à d'autres.

Bien que ceci ne touche pas l'individualité empirique de Lehrs telle que Freud pouvait la connaître pendant l'analyse, rappelons, pour compléter notre première présentation de Lehrs, la note terminale ajoutée en 1923: "Le patient auquel l'analyse qui vient d'être rapportée restitua la santé psychique a été tué pendant la Grande Guerre, comme tant de jeunes hommes de valeur sur lesquels on pouvait fonder tant d'espoir". (76)

## B. LES FAITS NOUVEAUX RÉVÉLÉS PAR LE JOURNAL

Dans cette section, nous allons étudier les parties du Journal que Freud n'a pas reproduites dans le cas publié. Sur un total de 110 pages de manuscrit (en suivant la numérotation du Journal), l'équivalent d'environ 70 pages n'a pas été répété, donc au delà de 60%. Proportionnellement, les omissions sont beaucoup plus considérables après la septième séance, ce qui a influencé les éditeurs de la Standard Edition dans leur décision de ne pas publier les notes des sept premières séances.<sup>(77)</sup>

Pourtant, Freud avait dit: "Des séances suivantes, je ne veux retenir que quelques faits essentiels, sans reproduire la démarche de l'analyse".<sup>(78)</sup> Pourquoi a-t-il éliminé d'aussi grandes tranches de ces faits essentiels? Il faut sans doute prendre à la lettre ce qu'il nous dit dans le cas publié lorsqu'il affirme qu'il s'agit d'un compte rendu fragmentaire et qu'il contient quelques "brèves notions sur la genèse et les mécanismes subtils des phénomènes de compulsion psychique" et que ces notions sont destinées à compléter et à continuer les "Nouvelles observations sur les psychonévroses de défense" publiées en 1896.<sup>(79)</sup> Donc Freud voulait délibérément concentrer son attention sur certains points. Il faut également accepter tel quel son avertissement qu'il aurait "voulu pouvoir et avoir le droit d'en dire bien davantage"<sup>(80)</sup> ou encore lorsqu'il affirme: "Les connaissances fragmentaires, si péniblement mises au jour et présentées ici, sembleront sans doute peu satisfaisantes, mais l'oeuvre d'autres chercheurs pourra s'y rattacher, et des efforts communs seront à même d'accomplir une tâche trop lourde peut-être pour un seul".<sup>(81)</sup> Il n'était pas dans le tempérament de Freud de faire de telles déclarations par fausse modestie ni pour des raisons de rhétorique. Quelques 17 ans plus tard, en 1926, il déclarait encore: "La névrose obsessionnelle est, à n'en pas douter, l'objet le plus intéressant et le plus fécond de la recherche analytique. Mais le problème qu'elle pose n'est toujours pas dominé. Il faut avouer que si nous voulons pénétrer plus avant sa nature, nous ne pouvons encore nous dispenser d'avancer des hypothèses incertaines et des suppositions dépourvues de preuves".<sup>(82)</sup> Donc, ici encore, acceptons ce qu'il nous dit lorsqu'il affirme qu'il doit tenir compte "de difficultés provenant du fond même de cette communication".<sup>(83)</sup>

Rien de surprenant, donc, que Freud n'ait utilisé explicitement qu'une partie du matériel du Journal. Nous aurons l'occasion d'examiner, dans les chapitres subséquents, l'importance et la signification de certains de ces passages omis. Pour le moment, il s'agit, d'en identifier le contenu, en vue de prendre connaissance des renseignements supplémentaires que le Journal apporte sur l'individualité empirique de Lehrs. Dans cette analyse, nous n'avons pas éliminé les commentaires de Freud, pour ne pas fragmenter encore davantage un texte déjà très condensé. Aussi, beaucoup de ces commentaires apportent une lumière additionnelle sur la personnalité empirique du patient. Il n'est pas toujours possible de tracer une ligne de démarcation claire et nette entre ce qu'on pourrait appeler les données brutes et l'interprétation. Il reste quand même que cette section anticipera quelque peu sur les chapitres à venir en nous révélant quelques-unes des interprétations de Freud.

E.R. Hawelka a identifié 91 "Passages non reproduits dans le cas publié".<sup>(84)</sup> Nous ne sommes pas en mesure d'en présenter une analyse détaillée, mais nous allons tenter de capter les principaux aspects de leur contenu. À une extrémité, en termes d'importance, on trouve plusieurs noms de lieux - Munich, Galicie, Spas, Przemyśl, la Brühl, Baden, Gmunden. On peut sans grand risque penser qu'il n'est pas très essentiel de connaître ces noms de lieux, mais en les connaissant nous avons une idée plus claire de l'aire dans laquelle le Dr Lehrs a évolué. On trouve aussi quelques passages qui servent de rappels à Freud comme: "Son père est mort (quand?)"<sup>(85)</sup> ou "Pas bien reproduit; beaucoup est manqué, s'est estompé, parmi les beautés singulières du cas".<sup>(86)</sup> On comprend facilement pourquoi de tels commentaires ne paraissent pas dans le cas publié.

Nous allons examiner plus en détail les premiers passages qui n'ont pas été reproduits dans le cas publié, étant donné que Freud fait sien un commentaire d'Alfred Adler selon lequel les toutes premières communications des patients ont une importance particulière. "En voici une preuve. Les paroles d'introduction prononcées par le patient mettent en relief l'influence qu'ont les hommes sur lui, font ressortir le rôle dans sa vie du choix objectal homosexuel et laissent transparaître un autre thème qui, plus tard, resurgira avec vigueur: le conflit et l'opposition entre l'homme et la femme".<sup>(87)</sup>

Le premier passage non reproduit de la rencontre préliminaire est le suivant: "...et c'est pourquoi il n'est devenu attaché-stagiaire au tribunal que tout récemment. Dans son activité professionnelle, ces idées n'apparaissent que lorsqu'il s'agit de droit pénal".<sup>(88)</sup> Sans doute afin de protéger l'anonymat de son patient, Freud ne révèle pas la profession du Dr Lehrs dans le cas publié. Il est "de formation universitaire" et à force de lutter "contre ses idées, il a perdu des années et se trouve pour cette raison en retard dans la vie".<sup>(89)</sup>

Le deuxième passage: "Cependant, être loin d'elle - elle habite Vienne - lui a toujours fait du bien".<sup>(90)</sup> Cette phrase a probablement été omise parce qu'elle prête à confusion. En effet, Lehrs vient de dire qu'il souffre de l'impulsion à faire du mal à la dame qu'il vénère, et que cette impulsion se tait la plupart du temps lorsque la dame est présente, mais vient en avant lorsqu'elle est absente. Il est assez difficile, sans explication, de comprendre pourquoi cela lui fait du bien de souffrir de l'impulsion à faire du mal à sa bien-aimée, mais nous verrons souvent par la suite des exemples de ce conflit entre l'amour et la haine.

Troisième passage: "... et sagace. Après que je lui ai indiqué mes conditions, il dit qu'il lui faut en parler à sa mère, revient le lendemain et accepte".<sup>(91)</sup> Nous avons déjà rencontré ce passage. Il fait partie d'une longue série d'omissions à propos de la mère dont nous avons déjà parlé et auxquelles nous reviendrons. Quant aux mots "et sagace" ils complètent la phrase: "Il donne l'impression d'un esprit clair et sagace". On lit dans le cas publié: "Le malade fait l'impression d'un homme intelligent à l'esprit clair".<sup>(92)</sup> Freud a probablement pensé que l'adjectif "sagace" était un peu trop fort.

Voilà pour la rencontre préliminaire. Passons maintenant à la première séance. La première omission signalée par E.R. Hawelka se lit comme suit "les deux conditions principales". En réalité, il s'agit plutôt d'une modification, puisque dans le cas publié, Freud mentionne "la seule condition à laquelle l'engage la cure"<sup>(94)</sup>, c'est-à-dire la règle fondamentale de tout dire ce qui lui vient à l'esprit. Nous pourrions spéculer sur ce qu'aurait été la deuxième condition, mais nous n'avons aucun moyen de le savoir.

La prochaine omission: "Un jour qu'ils se promenaient avec un camarade de Lewy, ce dernier incita son camarade à lui faire avaler des blagues de carabin et, comme il les crut, tous deux se moquèrent de sa bêtise".<sup>(95)</sup> Lewy était l'étudiant en médecine qui avait témoigné de l'affection envers Lehrs pendant un certain temps, et qui avait relevé sa confiance en lui-même, mais qui avait changé son comportement lorsqu'il devint son précepteur, le rabaissant au rang d'imbécile. Freud a sans doute jugé qu'après avoir rapporté ce changement dans l'attitude de Lewy il n'était pas essentiel de rapporter cet exemple de la façon dont Lehrs avait été traité d'imbécile.

Troisième omission de la première séance: "Je reviens sur Mlle Robert et veux savoir son prénom; mais il l'ignore. Ne s'étonne-t-il pas d'avoir oublié le prénom, qui, comme on le sait, est seul employé pour désigner une femme, et de n'avoir remarqué que son nom de famille? Il ne s'en étonne pas, ...".<sup>(96)</sup> L'essentiel de ce passage est contenu dans la suite de la note que nous avons déjà vue où Freud rappelle l'importance que le Dr Alfred Adler attachait aux toutes premières remarques des patients: "Il faut rattacher à ce contexte qu'il a nommé cette première belle gouvernante par son nom de famille, lequel est, par hasard, un prénom masculin. Dans les milieux bourgeois de Vienne, on a généralement coutume d'appeler une gouvernante par son prénom, et c'est plutôt de celui-ci qu'on se souvient".<sup>(97)</sup>

La première omission de la 2e séance est un autre exemple de modification plutôt que d'une mise de côté pure et simple. "Nous nous interrompons pour échanger des propos sur ses idées obsédantes"<sup>(98)</sup>, devient dans le cas publié: "Il interrompt son récit pour m'assurer combien ces pensées lui répugnent..."<sup>(99)</sup>

La prochaine omission couvre environ une page et demie du manuscrit.<sup>(100)</sup> À peu près un tiers de ce passage est consacré à des plaintes formulées par Lehrs contre les médecins consultés avant Freud. Un de ceux-là est Julius Wagner von Jauregg, un médecin bien connu. Donc pour cette partie, il s'agit probablement de protéger l'anonymat d'un collègue d'une part, et, d'autre part, Freud n'a probablement pas voulu paraître critiquer ses confrères médecins par personne interposée. Il savait très bien formuler ses propres griefs lui-même!



Le reste du passage omis décrit plusieurs des implusions obsessionnelles dont Lehrs était déjà tourmenté, beaucoup plus que maintenant, e.g., s'enfoncer un couteau dans le coeur, ne jamais céder à une idée obsédante. Freud souligne les résistances qui se manifestent, les difficultés que Lehrs trouve à parler. Toute cette partie est très révélatrice du mode très particulier de penser qui accompagne les obsessions.

La raison principale pourquoi ce passage a été omis dans cette partie du cas publié est probablement qu'il s'agit d'une section intitulée "La grande appréhension obsédante".<sup>(101)</sup> Comme Freud voulait ici exposer l'obsession déclenchée lors des manoeuvres militaires à propos du supplice aux rats, le passage omis était une "intercalation"<sup>(102)</sup> par rapport au récit que Lehrs était en train de faire.

L'omission suivante "... 'À ce moment-là je fus saisi par cette pensée: il va y avoir des difficultés, tous seront voués à subir cette peine' (parce qu'il ne pourrait pas tenir son serment). 'Tous' signifie surtout son père défunt et cette dame".<sup>(103)</sup> Il est vrai que ce passage n'est pas rapporté dans le cas publié en rapport avec la 2e séance. Cependant, on trouve à la fin d'une autre section du cas une référence au même sujet. C'est dans la section (g) intitulée "Le complexe paternel et la solution de l'obsession aux rats": "Un mot encore sur l'interprétation du contenu de la sanction: ... 'sinon les deux personnes subiront le supplice aux rats'".<sup>(104)</sup>

Prochaine omission: "Je lui fais remarquer l'importance de l'élément infantile dans sa religiosité, et lui indique que c'est précisément dans son enfance qu'on trouvera les rapports entre sa pensée involontaire et sa pensée consciemment normale; là-dessus, il signale que, lorsqu'il était enfant, les récits bibliques lui plaisaient beaucoup, mais que tout ce qui s'y rapporte à des punitions avait déjà pour lui un caractère obsessionnel".<sup>(105)</sup> Ce passage illustre bien deux tendances de Freud qui se sont manifestées tout au long de cette analyse: (1) la tendance à intervenir souvent et (2) la tendance à fournir beaucoup d'explications à son patient.

La dernière omission de la 2e séance: "Tout en se plaignant de l'incompréhension des médecins, il me loue discrètement et mentionne qu'il a lu un extrait de ma théorie sur les rêves".<sup>(106)</sup> On peut y voir un signe de

l'installation du transfert dans son stade positif. Encore une fois, Freud a probablement éliminé ce passage parce qu'il voulait concentrer son analyse sur la grande obsession.

Première omission de la 3e séance: "À mes questions il répond que son père est mort quand lui-même avait 21 ans. L'adjonction sur l'au-delà ne lui est venue que quelque temps après".<sup>(107)</sup> Freud obtient ici la réponse à la question qu'il se posait à la fin de la première séance et il obtient une clarification sur un point soulevé à la deuxième séance, c'est-à-dire, quand son patient libre penseur avait commencé à craindre que son père soit puni dans l'au-delà.

Deuxième omission: "Ici subsistent une obscurité et une incertitude du souvenir, comme s'il avait arrangé quelque chose après coup".<sup>(108)</sup> Même si cette phrase est omise, Freud explique clairement, plus tard dans le cas publié (p. 211), de quoi il s'agit. Lehrs savait depuis le début que c'était à l'employée de la poste qu'il devait les 3 couronnes 80, mais son obsession l'obligeait d'obéir à la lettre à l'ordre du capitaine qui lui avait dit par erreur qu'il devait remettre la somme au lieutenant A...

Troisième omission (après avoir mentionné que Lehrs n'avait pas trouvé son ami dans l'hôtel où il s'attendait de le rencontrer): "... mais seulement quelqu'un de sa connaissance, qui l'invite à passer la nuit chez lui. Il décline l'offre, car il veut coucher chez son ami Guthmann; il y sonne encore à 11 heures, tout en ayant des scrupules, car il craint de déranger la vieille mère, et lui expose l'affaire cette même nuit. L'ami lève les bras au ciel!" E.R. Hawelka commente: "Le cas publié ne mentionne pas cette mère; on n'est donc pas informé des égards du patient envers elle".<sup>(109)</sup> La raison qui semble la plus plausible, c'est que Freud est encore en train d'exposer la grande appréhension et que ce passage n'ajoute pas beaucoup à ce qui avait été dit dès la première séance à propos du besoin de Lehrs de se confier au Dr Guthmann.

Passons à la 4e séance. Une seule omission: "Là-dessus j'interviens et, enchaînant sur les tentatives de son ami pour le calmer,...".<sup>(110)</sup> Encore une fois, il s'agit plutôt d'une modification puisque, dans le cas

publié, Freud en dit plus que dans le Journal. "Il me raconte que, seules alors, l'avaient soutenu les consolations de son ami, qui réfutait toujours ses remords, en les jugeant excessifs et exagérés".(111)

5e séance, première omission: "... qui lui seraient présentés comme des modèles"(112) Lehrs vient de se demander s'il récupérera l'unité de sa personnalité. Dans l'affirmative il accomplira de grandes choses, plus que d'autres "qui lui seraient présentés comme modèles". Dans le cas publié, ce bout de phrase est atténué considérablement. Lehrs affirme que s'il retrouve l'unité de sa personnalité "je suis certain de réussir bien des choses, plus peut-être que d'autres gens".(113)

2e omission: "... je veux dire le sexuel,"(114) Ce bout de phrase se trouve après les mots suivants: "Maintenant il reste encore à découvrir un [autre] caractère". Lehrs a découvert le caractère infantile de l'inconscient et Freud l'incite en vain à trouver un autre caractère - le sexuel. Cependant, il découvrira ce caractère de l'inconscient à la prochaine séance, et Freud dira à ce moment-là, dans le cas publié, de quoi il s'agit.(115)

La dernière omission de la cinquième séance est relativement longue:

"Il raconte encore que le caractère de son état s'est beaucoup modifié. Début 1903 et pendant quelque temps, c'étaient des accès: l'idée s'emparait de lui subitement et se maintenait aiguë pendant 8 à 10 jours, puis était surmontée et il en était complètement libéré pour quelques jours jusqu'à l'apparition de l'accès suivant. Maintenant il en est autrement; il s'est en quelque sorte résigné, suppose qu'il a déjà commis la chose en question et se dit alors dans sa lutte défensive: 'Tu ne peux de toute façon plus rien faire, puisque tu as déjà perpétré la chose'. Cette supposition d'une culpabilité antérieure est pour lui plus terrible que la tentation, qui existait au début, de faire quelque chose qui le rendrait coupable. - Je lui fais compliment de la clarté avec laquelle il exprime ces états. - Il ne sait pas si cette modification est en rapport avec une nouvelle vivance, quelle qu'elle soit."(116)

Ce passage est sûrement d'un grand intérêt à cause des renseignements qu'il apporte sur l'évolution de la maladie et sur cette culpabilité antérieure plus terrible que la tentation de faire quelque chose qui le rendrait coupable.

Première omission de la 6ième séance: "... il se souvient maintenant de l'exemple d'une jeune fille, à Tebach, qui rêve de la mort de son neveu (il dit: nièce), alors qu'il n'y avait là aucun souhait de sa part - Correct, mais dans ce cas le véritable souhait a été passé sous silence, et pour cette raison le caractère du souhait s'est déplacé sur la condition tout à fait inadaptée au souhait. Dans son cas, le souhait est nettement désigné et on a l'impression que quiconque veut atteindre un but en désire aussi les moyens".(117)

Ce passage fait suite à la discussion sur une révélation de Lehrs faite au début de la séance. Lorsqu'il avait 12 ans il avait pensé qu'une petite fille serait affectueuse envers lui s'il lui arrivait un malheur, la mort de son père, idée qu'il avait rejetée tout de suite. Freud essaie de le convaincre qu'il avait souhaité la mort de son père. Le passage omis est précédé des mots: "Très frappé", c'est-à-dire que Lehrs a été très frappé par l'argumentation de Freud. Dans le cas publié, on trouve: "Le patient est visiblement frappé, mais n'abandonne pas son opposition, de sorte que j'interromps la discussion..."(118)

Ce commentaire pourrait expliquer au moins en partie pourquoi le passage en question n'a pas été reproduit. En effet, le passage omis expose la dernière forme qu'a prise la résistance du patient avant que Freud ne décide de changer son approche. Au lieu de poursuivre la discussion afin de convaincre Lehrs qu'il avait souhaité la mort de son père, Freud rappelle à Lehrs que l'idée de la mort du père s'était déjà manifestée quand il était encore plus jeune, et c'est dans cette période de sa vie qu'il faudra la rechercher.

Deuxième passage non reproduit: "plus merveilleux". La phrase complète est: "Cela est d'autant plus merveilleux, dit-il, qu'il est sûr de n'avoir jamais pensé qu'il pût souhaiter la mort de son père".(119) Il s'agit encore d'une modification plutôt que d'une omission. Dans le cas publié, on

trouve: "Il avait été très surpris d'avoir de telles pensées, car il est tout à fait sûr que la mort du père n'a jamais pu être l'objet de ses souhaits, mais uniquement de ses craintes".<sup>(120)</sup> Il va sans dire que le mot "merveilleux" est riche de sens, mais Freud n'a peut-être pas voulu s'étendre sur ce mot qui aurait appelé une explication.

Première omission de la 7e séance: "un bourreau de vous-même". La phrase complète: "Précisément parce que vous êtes un bourreau de vous-même, et que, des reproches, vous tirez de la jouissance".<sup>(121)</sup> Freud a peut-être jugé que les mots omis n'ajouteraient rien d'essentiel au reste de la phrase.

Deuxième omission: "Des détails sur elle, dont il tient le nom encore secret. C'est une parente, il l'a connue en 1898; en 1899 son père est mort."<sup>(122)</sup> Il s'agit de la dame vénérée - Freud a peut-être voulu simplement fixer pour mémoire la suite des événements.

Dernière omission de la 7e séance: "dans chaque cas particulier". La phrase complète: "Il doute que toutes ses mauvaises pensées proviennent de là, mais je lui promets que le traitement le lui prouvera dans chaque cas particulier".<sup>(123)</sup> Freud vient d'expliquer à Lehrs que ses élans répressibles proviennent de son enfance et en sont des rejetons qui survivent dans l'inconscient. Il a un peu atténué son optimisme dans le cas publié en disant: "Je lui promets de le lui prouver au cours du traitement".<sup>(124)</sup>

Nous allons maintenant tenter de faire le bilan des constatations qui se dégagent de l'étude des passages du Journal qui n'ont pas été reproduits dans le cas publié, en rapport avec les 7 premières séances. Comme nous l'avons déjà vu, les omissions sont relativement peu nombreuses et généralement courtes. Une bonne proportion s'explique par le désir de protéger l'anonymat. D'autres sont plutôt des modifications, c'est-à-dire des formulations d'idées très semblables et non pas des omissions complètes. Quelques passages sont omis parce qu'ils ne cadrent pas bien avec le thème principal que Freud est en train d'exposer. Dans toute cette partie du cas publié, Freud a superposé deux approches qui ne s'accordent pas toujours parfaitement. D'une part, il

a suivi ses notes de très près, mais il a aussi divisé la partie I de son texte intitulée "Fragments de l'histoire de la maladie" en quatre sections intitulées:

- a) Le début du traitement (Commencement de la première séance)
- b) La sexualité infantile (Fin de la première séance)
- c) La grande appréhension obsédante (deuxième et troisième séances)
- d) Introduction à l'intelligence de la cure (quatrième à septième séances).

C'est surtout dans la section sur "La grande appréhension obsédante" que le matériel des deuxième et troisième séances ne s'intègre pas toujours facilement à ce thème.

On peut conclure que le Journal, pour ce qui est des premières 7 séances, n'ajoute pas beaucoup de renseignements sur l'individualité empirique de Lehrs. Par contre, il apporte des précisions intéressantes et utiles sur la façon dont Freud a conduit l'analyse et sur la suite des associations fournies par son patient.

Passons maintenant à la partie du Journal qui vient après les 7 premières séances. Comme les passages non reproduits dans le cas publié sont, en général, beaucoup plus longs que ceux que nous venons de voir, nous les citerons rarement en entier. Nous allons plutôt les résumer, apportant quelques commentaires à l'occasion, et nous tenterons de formuler une vue d'ensemble sur ce matériel à la fin de cette section.

Lors de la huitième séance, trois courts passages sont omis. Le premier, au tout début, nous informe que Lehrs veut parler du commencement de ses obsessions, c'est-à-dire de ses commandements. Le deuxième petit passage donne un exemple de ces commandements, la compulsion de courir autour de la pièce. La troisième omission contient des réflexions de Freud à la fin des notes sur cette séance. Qui lui ordonne cela? La dame est encore un mystère. Serments que le patient a oubliés. Lutte défensive oubliée aussi.

Dans le cas publié, la plupart du matériel de la 8e séance paraît sous la section (e) intitulée "Quelques obsessions et leurs explications". Au début de cette section, Freud explique comment trouver la solution aux obsessions qui paraissent immotivées ou absurdes. Il faut confronter les obsessions avec les événements de la vie, chercher à quelle époque elles sont apparues, et dans quelles conditions elles reparaissent. On peut supposer que l'obsession de courir autour de la pièce n'a pas été analysée aussi clairement que les deux autres obsessions données en exemple - la compulsion au suicide et celle de maigrir. En effet, le Journal et le cas publié donnent le moyen de les rattacher à la vie du patient, tandis que la compulsion de courir autour de la pièce n'est que mentionnée sans explication.<sup>(125)</sup> Elle reviendra sur le tapis quand Lehrs la revivra dans le transfert.<sup>(126)</sup>

Dans les notes sur la 9e séance, on trouve sept courts passages omis dans le cas publié, et qui se rapportent aux sujets suivants:

- 1) La résistance à la demande de Freud d'apporter une photo de la dame. Freud s'est peut-être senti mal à l'aise à propos de cette demande probablement assez inusitée. Encore une fois, un point très intéressant dans l'approche de Freud en 1907..
- 2) L'explication de Freud à l'effet que toutes les méthodes pour se rassurer comportent une incertitude de principe: ce qui est combattu s'infiltré peu à peu (il s'agit d'un moyen de se défendre contre ses obsessions: les prières par lesquelles il voulait demander la protection de Dieu; elles se transformaient malgré lui en demandes contraires: "Puisse Dieu - ne pas - le protéger").
- 3) Un commentaire sur l'idée de proférer des jurons en plein milieu des prières: "Ce ne serait alors sûrement pas une idée obsédante... (le sens originaire du refoulé). Lehrs arrêta subitement tout cela au bout d'un an et demi". Le cas publié est beaucoup plus clair: "Un jour, lui vint alors l'idée de proférer des injures: il espérait que là aussi se glisserait une contradiction. Il s'agit de l'explosion de l'intention primitive refoulée par la prière".

- 4) Le mot composé avec les initiales des prières - quelque chose comme Gigellsamen (détails à demander). (Ce sujet reviendra plus tard dans le Journal et le cas publié).
- 5) Un commentaire de Freud sur la superstition qui renforce la toute-puissance ("phrase confuse", dit avec raison la note 148 de E.R. Hawelka).
- 6) "Il l'écarta, mais": il s'agit d'écarter l'idée d'un cadavre qui avait troublé son sommeil, en rapport avec le vieux professeur.
- 7) "dont il me raconte le premier": il s'agit d'un rêve prophétique, mais Freud ne le raconte pas.

Le matériel de la 9e séance se retrouve, dans le cas publié, en partie dans la section sur "Quelques obsessions..." où Freud veut montrer comment le conflit et la haine se manifestent dans les prières qui deviennent des souhaits de malheur. Une autre partie du matériel se trouve dans la IIe partie du cas publié, les "Considérations théoriques", dans la Section (b), "Quelques particularités psychologiques des obsédés, leur attitude envers la réalité, la superstition et la mort". Ici, Freud veut illustrer la toute-puissance que Lehrs attribuait à ses pensées.<sup>(127)</sup> Donc, on voit que le cas publié ne suit plus l'analyse pas à pas. De plus en plus, le matériel fourni sera réparti sous diverses rubriques.

Dans les notes sur la 10e séance, il y a 4 longs passages et une très courte référence qui ne paraissent pas dans le cas publié. En voici un résumé:

- 1) Lehrs raconte qu'il a embrassé sa femme de chambre et s'est ensuite enfui. Il en vient à parler de masturbation.
- 2) Il dit avoir juré solennellement un jour, sans aucune raison, de renoncer à la masturbation. Quelques années plus tard, il voulait faire le voyage pour rejoindre la dame, dont la grand-mère était



morte. Sa mère: Sur mon âme, tu ne feras pas ce voyage! (Même formule de serment qu'il avait utilisée en jurant de ne plus se masturber). Ne veut pas être plus lâche envers lui-même qu'envers les autres: Il recommencerait à se masturber s'il persistait dans son intention de rejoindre la dame. On lui écrit de ne pas s'y rendre. (Bel exemple de deux tendances de Lehrs: (a) de fausser la logique [voir la note 159 de E.R. Hawelka] et (b) de laisser les événements résoudre ses problèmes).

- 3) "Lili Schönemann?" C'est une question que Freud se pose. Lehrs vient de raconter qu'ayant lu un beau passage de Dichtung und Wahrheit, il s'est masturbé. Une amoureuse de Goethe avait proféré une menace contre quiconque baiserait les lèvres du poète. Goethe s'est laissé retenir par cette malédiction pendant un certain temps, mais un jour il brisa ses entraves et couvrit de baisers sa bien-aimée. Freud se demande s'il s'agit de Lili Schönemann. La note 164 de E.R. Hawelka explique cet incident de la vie de Goethe.
- 4) Lehrs donne des renseignements sur sa vie sexuelle: Masturbation, son horreur des prostituées, rapports avec une domestique à Salzbourg et une serveuse à Munich, son besoin de séparer nettement les rapports qui n'existent qu'en vue du coït et tout ce qui s'appelle amour.
- 5) Freud révèle sa construction à l'effet que le père aurait menacé Lehrs en lui disant que la masturbation conduit à la mort ou qu'il aurait le membre tranché. Lehrs dit en fin de séance qu'un grand nombre de choses lui viennent à l'esprit à ce sujet. Adjonctions: L'intention de se suicider est sérieuse, et seules deux considérations l'en détournent: il ne supporte pas l'idée de sa mère trouvant son cadavre ensanglanté. Freud, "chose étrange", a oublié la deuxième considération. Trois souvenirs de la 4e année de Lehrs à propos de sa soeur aînée Helga: (i) on la porte au lit; (ii) il demande "où est Helga?" Son père pleure; (iii) son père se penche

sur sa mère qui pleure. Freud ne se souvient pas si ce sont les souvenirs de Lehrs ou de Thüringer. (Il sera question de ces souvenirs à nouveau dans la prochaine séance).

Dans le cas publié, le peu de matériel qui paraît de la 10e séance est consacré à la masturbation et à la construction de Freud. Cependant, au lieu d'être seulement menacé (voir no. 5 ci-haut) Lehrs "aurait été sévèrement châtié par le père." Ce matériel paraît dans la section (g) de la première partie, intitulée "Le complexe paternel et la solution de l'obsession aux rats".(128)

Dans la 11e séance, on trouve quatre passages omis dans le cas publié:

- 1) Au début, Freud revient sur le doute et l'oubli de la séance précédente. Les souvenirs sur la mort de la petite Helga sont bien ceux de Lehrs. L'oubli (la deuxième considération qui empêche Lehrs de se suicider - voir ci-haut le no. 5 de la séance précédente) c'est que Helga avait dit, lorsque les deux étaient très jeunes: "Sur mon âme, si tu meurs je me tue". Donc pour le doute et l'oubli, il s'agit de la mort de la soeur. Freud ajoute qu'il a oublié cela à cause de ses propres complexes (E.R. Hawelka rappelle, dans la note 181, une lettre à Fliess dans laquelle Freud parle de sa jalousie enfantine contre un frère cadet dont la mort avait laissé un germe de remords en lui). Par ailleurs, dit Freud, ce tout premier souvenir (le serment d'Helga) "s'accorde bien avec ma construction," c'est-à-dire que la mort avait touché Lehrs de près et qu'il a vraiment cru que si l'on se masturbe on en meurt.
- 2) Lehrs raconte ce qui lui était venu à l'esprit, à la séance précédente, lorsque Freud lui avait fait part de sa construction. La représentation de son membre tranché l'a tourmenté intensément pendant ses études. Il attribue cela à ses désirs ardents de se masturber. Deuxièmement, ce qui lui semble bien plus important, deux fois dans sa vie au moment de coïts (ici s'arrête le passage omis) il eut l'idée: N'est-ce pas grandiose? Pour cela on pourrait assassiner son propre père.

- 3) Lehrs se dit très reconnaissant envers son père de ce que, selon ses souvenirs, il ne l'aît jamais rossé.
- 4) Lehrs reconnaît que sa fureur et son désir de vengeance remontent à un passé lointain (suite à la scène où son père l'aurait battu et où il aurait injurié son père). Freud lui explique le principe de l'Adige de Vérone, qui paraît clair à Lehrs. (C'est moins clair pour nous. La note 189 de E.R. Hawelka tente une explication et se termine en demandant: "Est-ce cette image que Freud évoque?")

D'autres détails sur son désir de vengeance: jalousie contre son frère, lutte corps à corps. Ce n'est qu'après avoir été terrassé qu'il se sentit en paix.

Dans le cas publié, la matériel de la 11e séance est réparti entre la section (e) de la partie I, "Quelques obsessions..." et la section (g) "Le complexe paternel..." Il s'agit d'une brève référence à la mort de la soeur aînée; de l'exclamation lors du coït (voir no. 2 ci-haut); du récit de sa colère lorsque son père l'avait battu; et d'un fantasme de vengeance contre la dame. (129)

Après la 11e séance, qui eut lieu le lundi, le 14 octobre 1907, il n'est plus possible de numérotter les séances. La prochaine entrée dans le Journal porte la date du vendredi 18 octobre et commence par la mention: "Noté après coup". Suivent environ six pages de notes qui sont omises dans le cas publié, sauf trois courtes références aux superstitions de Lehrs, qui paraissent dans la section (b) de la deuxième partie: "Quelques particularités psychologiques..."

Voici un bref résumé des passages omis dans le cas publié:

- 1) Lehrs avoue avoir triché en jouant aux cartes;
- 2) Son père l'avait poussé à dérober quelques Kreuzer du porte-monnaie de sa mère;

- 3) Lehrs a des scrupules en matières financières - il a laissé son héritage à sa mère. Il se comporte comme un ladre, contre son inclination;
- 4) Lehrs raconte sept rêves - trois sont des rêves angoissés dans lesquels figure la dame vénérée; quatre sont des rêves prémonitoires;
- 5) À Salzbourg, un homme avait parlé de cambriolage. Lehrs avait pris cela pour un oracle - il le reverrait comme criminel, ce qui se produisit;
- 6) Autre scène prémonitoire à Trieste;
- 7) Un commentaire de Freud sur l'imprécision des idées obsessionnelles de Lehrs - elles sont plus nettes dans les rêves.<sup>(130)</sup>

Vient ensuite une autre série de notes portant également la date du 18 octobre. On pourrait présumer qu'il s'agit de notes sur la séance de cette journée. Lehrs raconte un autre rêve à propos de la dame, que Freud interprète en révélant l'ambivalence des sentiments de Lehrs envers elle. Rien de ces notes ne paraît dans le cas publié.<sup>(131)</sup>

La prochaine série porte la date du 27 octobre, qui est un dimanche, et commence encore une fois par: "Noté après coup". Au début, Freud se plaint des difficultés que Lehrs fait pour livrer le nom de la dame, mais plus loin il dit qu'il l'a amené à révéler son nom. Donc, E.R. Hawelka suppose (note 229) que Freud a continué la rédaction des notes sans dater à nouveau. Voici un résumé des passages omis dans le cas publié:

- 1) Un rêve qui confirme l'opposition de Lehrs à la dame et sa tentation d'en marier une autre;
- 2) Un autre rêve ambivalent envers la dame;
- 3) Depuis que le nom de la dame est connu, son récit devient clair et systématique;
- 4) Lehrs a toujours plusieurs intérêts et courants sexuels simultanés, provenant de la pluralité de ses soeurs. (Un point que nous reverrons dans les prochains chapitres);
- 5) Un rêve lorsqu'il avait 20 ans, à propos de Maria II et Rita;

- 6) Un rêve du lendemain du jour où la dame l'a refusé. Ce rêve rappelle l'interdiction du père: "Ne va pas là-haut si souvent" c'est-à-dire, "Ne va pas voir la dame si souvent". Freud note qu'il soupçonne "qu'il est venu à la sexualité par l'intermédiaire de ses soeurs, peut-être pas de lui-même mais ayant été séduit." (Un autre point auquel nous reviendrons).

De ces notes portant la date du 27 octobre, seulement deux courtes références se trouvent dans le cas publié: Une autre formule d'interdiction du père, "Tu te rendras ridicule!", et un commentaire à l'effet que les idées inconscientes de Lehrs ont la valeur de discours réels qu'il n'entend qu'en rêve. (132)

Vient ensuite une autre série de notes portant la date du 27 octobre. Si c'est bien la bonne date, il ne s'agirait probablement pas de notes sur une séance de la même journée, car Freud ne rencontrait pas ses patients le dimanche, habituellement. Cependant, E.R. Hawelka pense qu'il pourrait s'agir du lundi 28 octobre. On y trouve trois passages non reproduits dans le cas publié. En voici le résumé:

- 1) L'idée que son oncle faisait allusion à son père, lorsqu'il parlait d'hommes qui s'amusent au dehors, ne lui vint pas tout de suite. Il en parla à la dame qui se moqua de lui. L'oncle porta le père aux nues et nia carrément l'avoir visé. Lehrs est surpris de cet épisode.

En préparant son deuxième examen, il avait omis de lire deux passages et c'est justement sur ceux-là qu'il fut interrogé.

- 2) À cette époque, ses fantasmes se rattachaient "à cette lacune dans le cognoscible". Il s'agit de sa persuasion que son père mort restait en contact avec lui.
- 3) Ses idées obsédantes quand il se préparait au troisième examen semblent avoir été en rapport avec l'arrivée de New York d'un oncle de la dame, dont il était terriblement jaloux.

Dans le cas publié, le matériel tiré de ces notes datées du 27 octobre se trouve dans la section (g) de la partie I, "Le complexe paternel" et dans la section (a) de la partie II, "Quelques caractères généraux".<sup>(133)</sup>

Il s'agit du récit de la déclaration de l'oncle à propos des hommes qui s'amuse en dehors; des commentaires sur la piété de Lehrs et sa croyance que son père restait en contact avec lui; et finalement de sa crainte que son père souffre dans l'au-delà à cause de ses propres agissements.

La prochaine date est le mardi 29 octobre. Rien de ces notes ne paraît dans le cas publié. Freud fait part à Lehrs de son soupçon que sa curiosité sexuelle a commencé au contact de ses soeurs. Réaction immédiate: c'est en voyant Helga sur le pot, ou quelque chose de semblable, qu'il a remarqué la différence des sexes. Ensuite, un rêve du temps où il préparait son troisième examen. "Un mot d'esprit qu'il aurait aussi bien pu faire à l'état de veille" écrit Freud.<sup>(134)</sup>

La date suivante est vendredi le 8 novembre, donc une semaine et demie plus tard. Un seul passage de ces notes paraît dans le cas publié, une allusion à des pensées sacrilèges.

Voici le résumé de ce qui ne paraît pas dans le cas publié:

- 1) Petit, il était un grand cochon. Maintenant, il est d'une propreté excessive;
- 2) Une fantaisie: marié à la dame, il lui baise les pieds. Mais comme ils ne sont pas propres, horreur;
- 3) Le derrière des femmes excite sa libido;
- 4) Le capitaine avait dit que la torture devrait être appliquée à certains députés. Le nom de la dame était le même que celui d'un

politicien bien connu. (Passage probablement omis parce qu'incompréhensible sans révéler le nom de la dame);

- 5) Compulsion sacrilège, comme chez les religieuses. Rêve sur injures plaisantes de son ami Richter: "fils de putain" et "fils d'un singe borgne". À onze ans, initiation à la vie sexuelle par un cousin qu'il déteste maintenant, et qui avait dépeint toutes les femmes comme des putains, y compris la mère et les soeurs de Lehrs.<sup>(135)</sup>

Viennent ensuite des notes datées de lundi, le 11 novembre. Deux passages ne paraissent pas dans le cas publié. Il s'agit de:

- 1) Freud explique que Lehrs veut voir la dame sans défense parce qu'elle a refusé son amour; un fantasme où il voudrait la voir morte;
- 2) Un commentaire de Freud sur les déformations que la censure fait subir au désir inconscient. De là, les pensées hybrides.

Ce qui paraît dans le cas publié, venant de ces notes du 11 novembre est réparti entre la section (e) de la première partie, et dans les toutes dernières remarques de la partie II. Il s'agit (i) du récit de la maladie de la cousine qui a provoqué le désir qu'elle reste toujours alitée, et (ii) des trois personnalités de Lehrs: normale, ascétique et perverse.<sup>(136)</sup>

Les notes datées du dimanche, 17 novembre sont entièrement omises de son cas publié, sauf une référence à la sanction contre son père dans l'auto-analyse. Cette sanction est facile à comprendre comme une ellipse, selon Freud. Les passages omis peuvent se résumer ainsi:

- 1) Jovial, libéré, actif;
- 2) Idée juste - son infériorité mérite d'être punie par sa maladie;
- 3) Aveux - assauts sur Rita, sa soeur cadette;
- 4) Rêve de copulation avec Rita. Repentir;

- 5) Conclusion que la punition infligée par le père était en rapport avec un méfait envers les soeurs. Mais quel méfait et avec quelle soeur? (Conclusion certainement importante, peut-être omise à cause de ces incertitudes);
- 6) Il y a peu d'années, il a découvert sa plus jeune soeur lorsqu'elle dormait, de sorte qu'on voyait tout;
- 7) Depuis la mort de son père, c'est sa mère qui pose un obstacle à ses activités sexuelles. (Autre constatation importante);
- 8) Scène où Lehms s'est exhibé devant une femme de chambre et quand il était plus jeune jusqu'à 13 ans devant Rosa, la deuxième gouvernante avec qui il avait eu des expériences sexuelles précoces.<sup>(137)</sup>

Lundi, 17 novembre. Entièrement omis du cas publié. Il s'agit de la névrose de sa cousine (la dame vénérée). Son beau-père l'aurait attaqué sexuellement. Le patient semble l'avoir su. Probablement omis à cause de beaucoup d'incertitude.<sup>(138)</sup>

Jeudi, 21 novembre. Entièrement omis du cas publié, sauf une explication sur le mot composé à même les initiales des prières. Le résumé des passages omis:

- 1) Au début de sa masturbation, il avait cru qu'elle pouvait nuire à sa cousine bien-aimée. C'est pourquoi il a inventé sa formule de protection. Ce mot (Glejisamen) signifie qu'il unit sa semence (samen) au corps de sa bien-aimée. Le patient en est convaincu. (Freud a expliqué dans le cas publié qu'il ne pouvait pas révéler le mot protecteur);
- 2) Le lendemain, mauvaise humeur - il est dans une crise. Quarante minutes de lutte entre Freud et son patient avant que ce dernier ne révèle, à la fin de la séance, qu'il s'agit de la fille de Freud. (Il semblerait que la séance a été prolongée). Représentations dégoûtantes impliquant la fille et la mère de Freud avec explications de chacune. (Des détails très importants sur la marche de l'analyse, et sur le transfert que Freud a probablement omis à cause de leur crudité, et de leur rapport à sa propre famille).<sup>(139)</sup>



Prochaine date: vendredi, le 22 novembre. Les passages non reproduits se rapportent aux sujets suivants:

- 1) Lehrs est gai mais devient déprimé quand Freud le ramène au sujet;
- 2) Freud demande si Lehrs a déjà pensé que la mort de sa mère le libérerait de ses conflits;
- 3) Il se frappe lui-même en faisant ses aveux. "Vous allez me flanquer à la porte". Autres images dégoûtantes impliquant Freud et sa femme, ainsi que leur fille;
- 4) Histoire assez obscure sur son ami et le garçon d'un café, qui représente Lehrs lui-même;
- 5) Calembour sur le nom de Freud "fille de maison de joie".

Les raisons pour lesquelles Freud a omis ces passages sont évidentes, pour la plupart. Dans le cas publié on trouve des références moins crues au transfert, mais Freud dit bien: "Aussi finit-il bientôt par m'injurier dans ses rêveries et ses associations, moi et les miens, de la façon la plus ordurière, cependant que consciemment il n'éprouvait pour moi que le plus grand respect".

Ce qui paraît dans le cas publié touche un "nouveau transfert", un fantasme selon lequel la mère de Freud est morte - il voudrait faire une visite de condoléance, mais craint d'être saisi du rire impertinent qui s'empare de lui lors de décès. Il laisse une carte sur laquelle paraît, au lieu de "p.c." (pour condoléances), "p.f." (pour félicitations). C'est suite à la narration de ce rêve que Freud lui pose la question à propos de la mort de sa propre mère (no. 2 ci-haut).<sup>(140)</sup>

Samedi, le 23 novembre. Entièrement omis du cas publié: Il s'agit du transfert "le plus épouvantable". La mère de Freud est désespérée. Tous ses enfants sont pendus. Le beau-frère de Lehrs lui a raconté qu'un des frères de Freud a commis un assassinat à Budapest. Freud le rassure qu'il n'a jamais eu de parents à Budapest. <sup>(141)</sup>

Lundi, le 25 novembre. Entièrement omis dans le cas publié. Résumé:

- 1) Lehrs est soulagé que Freud ne lui ait pas tombé dessus. Son beau-frère aime les combines de ce genre (prétendre que Freud a un frère assassin), parce que l'opprobre pèse sur sa propre famille. Raison pour l'hostilité envers la famille de Freud: la soeur de Lehrs, Rita, avait déclaré qu'Alex, le frère de Freud, serait un bon parti pour la cousine;
- 2) Rêve. Il dirige un canon contre une ville. Son père est à côté de lui. Les murailles horizontales deviennent verticales et se dressent comme des cercles faits de ficelles. La ficelle n'est pas assez raide et ne cesse de s'écrouler. Freud ajoute: "Adjonction, analyse", mais ne communique pas son analyse.<sup>(142)</sup>

Mardi, le 26 novembre. Entièrement omis, sauf la phrase: "Les rats signifient la peur de la syphilis". Résumé des omissions:

- 1) Deux autres transferts dégoûtants, impliquant la mère et le fils de Freud, ainsi que Freud lui-même;
- 2) Fantasme sur une autre cousine, celle-là mal élevée. Le père de Lehrs aimait beaucoup les mots vulgaires. La mère s'en épouvantait. Une fois, il avait fait une action honteuse en essayant d'imiter son père. Sa mère voulait le laver à fond. Il lui demanda: Veux-tu me frotter au cul? Son père l'aurait châtié sévèrement si sa mère ne l'avait pas sauvé;
- 3) Orgueil familial. Sa haine envers Freud était un cas de haine-de-beaux-frères, c'est-à-dire une expression d'hostilité envers "tout élément étranger au petit clan familial". (Expression de E.R. Hawelka, dans la note 329);
- 4) Hier, il a porté secours à un épileptique. Ensuite, colère contre sa cousine, et il eut une crise de larmes. Rêve de fantasme anal qui vise Rita, à qui il avait dit: "De toi, rien ne me dégoûterait". Dilemme: Doit-il épouser la fille de Freud, ou sa cousine? Ceci représente l'hésitation entre deux de ses soeurs;

- 5) Rêverie: S'il gagnait le gros lot, il épouserait sa cousine et cracherait à la figure de Freud, ce qui signifie que Freud le veut pour gendre. Il avait probablement été un nourrisson qui retenait ses selles, annonce Freud abruptement (vraisemblablement à cause du fantasme anal au no. 4 ci-haut);
- 6) Aujourd'hui, il a été invité à un rendez-vous et a pensé "des rats". Lorsqu'il vit le beau-père de la cousine pour la première fois, il raconta des histoires de bravade de son enfance. (Il n'est pas clair qui a raconté ces histoires - Lehrs ou le beau-père, mais E.R. Hawelka pense que c'est le beau-père; voir sa note 334). Le capitaine cruel a dû lui rappeler le beau-père qui est syphilitique. (C'est là que Freud souligne "Les rats signifient la peur de la syphilis", idée qui paraît dans le cas publié.)<sup>(143)</sup>

Vendredi, le 29 novembre. Les omissions du cas publié identifiées par E.R. Hawelka peuvent se résumer ainsi:

- 1) Il a eu beaucoup d'occasions de se fâcher à cause d'affaires d'argent avec ses amis. Les rats ont un rapport particulier à l'argent. Hier, en empruntant 2 florins à une soeur, il se dit: "Chaque florin - un rat". Quand Freud avait indiqué ses honoraires, il avait pensé: "Pour chaque couronne, un rat pour les enfants". Jeu de mots sur Ratten (rats) et Raten (paiements partiels);
- 2) Il a entendu dire qu'au régiment, tous étaient syphilitiques. Le régiment lui rappelle Elster, le beau-père de la cousine, et son propre père qui était peut-être syphilitique. L'idée des rats concernant sa cousine signifie la crainte qu'elle n'ait été infectée par son beau-père. Aussi, crainte que, comme son père paralytique, elle soit malade elle-même. Fantasme: souhaite que son père à lui ait été syphilitique, pour qu'il n'ait rien à reprocher à sa cousine et puisse de nouveau songer à l'épouser.

Le cas publié fait allusion aux liens entre les rats, l'argent, les honoraires, les quote-parts (ou paiements partiels), la syphilis et les enfants ainsi qu'au doute de Lehrs selon lequel son père aurait été syphilitique, mais dans un ordre et dans des termes assez différents. Il ne s'agit donc pas d'omissions totales.<sup>(144)</sup>

Samedi, le 30 novembre. Entièrement omis du cas publié, sauf: l'incident de la perte d'argent encourue au jeu par le père, son emprunt pour le rembourser et ses difficultés à trouver le prêteur; et une référence au fait que sa mère avait été élevée comme fille adoptive. Les passages omis concernent les points suivants:

- 1) D'autres histoires de rats. Commentaire de Freud: Il les réunit pour ne pas dire ses fantasmes de transfert. La cousine et son oncle de New York avaient trouvé une queue de rat dans une saucisse. Il surveillait comment on prend des rats aux bains romains. Il avait vu un ouvrier frapper contre le sol un sac contenant un chat, et avait eu l'idée que son père était dans le sac. Son père s'était laissé emporter une seule fois contre une recrue à qui il avait donné un coup avec la crosse d'un fusil. Son père avait beaucoup dépensé à la loterie;
- 2) Sa mère avait été maltraitée chez ses parents adoptifs. Un des fils de cette famille était très cruel;
- 3) Son père a exigé que sa femme lui jure qu'elle n'avait pas été infidèle pendant son absence. Il apprécie la nature spontanée de son père, révélée par cet incident, et par son aveu d'avoir maltraité une recrue au régiment et d'avoir commis un abus en jouant aux cartes;
- 4) Choses importantes là-dessous: L'histoire des rats devient de plus en plus un POINT NODAL, écrit Freud.

Les notes portant cette date s'achèvent sans révéler ce que Lehrs voulait cacher.<sup>(145)</sup>

Dimanche, le 8 décembre. Les passages manquants dans le cas publié, en résumé:

- 1) Bonne humeur grandissante suite au rendez-vous avec la couturière, lequel aboutit à un coït précoce. Peu après, un assombrissement menant à un transfert dans la cure. Tentation de ne pas employer les doigts qui avaient touché la fille pour tirer du tabac de la blague offerte par sa cousine, mais résiste à cette tentation. Détails sur manières grossières de son père. Sa mère le qualifiait de type vulgaire parce qu'il lâchait des vents sans se gêner;
- 2) Le père se décrivait humoristiquement en tant que soupirant. La mère le raillait parce qu'il avait courtisé la fille d'un boucher;
- 3) Il reproche à Freud de se fourrer les doigts dans le nez, refuse de donner la main, pense qu'on finira bien par dresser un pareil cochon, trouve trop intime la carte que Freud lui a envoyée, signée "cordialement". Se défend contre fantasme qu'il épouserait la fille de Freud au lieu de sa cousine, et contre tentation d'injurier la femme et la fille de Freud. Un transfert s'exprime crûment: Mme F. peut le lécher dans le cul. Révolte contre la famille plus considérée, note Freud en parenthèse;
- 4) Sa couturière, Clara,<sup>(146)</sup> a des beaux yeux. Les premiers jours, il a résisté virilement à sa mère qui lui reprochait d'avoir gaspillé de l'argent.

Au sujet des rats, note Freud, il manque une contribution visant sa mère; c'est d'elle que part la résistance nettement la plus forte. En mettant Ratten et Raten à égalité, il se moque de son père qui avait confondu Laue (tiède) et Laie (profane). Tous les indices d'inculture de son père le gênent terriblement. Son père faisait

des essais d'économie et d'éducation spartiate, mais sans y persévérer. Sa mère est économe, mais aime le confort dans la maison. La façon de Lehrs d'aider secrètement ses amis est une identification au père qui payait le loyer d'un locataire et aidait d'autres personnes. Il apprécie son père, mais a honte de sa simplicité soldatesque.

En plus de ces passages qui apportent beaucoup de matériel dont nous reverrons une partie, ces notes contiennent des explications, qui paraissent dans le cas publié, sur le projet de la mère de Lehrs qui voulait qu'il épouse une fille des Speransky, sa famille adoptive. Aussi, un exemple de transfert: La fille de Freud a deux morceaux de crotte à la place des yeux.<sup>(147)</sup>

Lundi, le 9 décembre. Entièrement omis du cas publié. Lehrs est joyeux, tombe amoureux de la jeune fille; bavardage; rêve à élucider demain (Journal, p. 185).

Mardi, le 10 décembre. Passages omis dans le cas publié:

- 1) Raconte le rêve entièrement, mais n'en sait rien. Suppositions qui ne sont pas claires;
- 2) Lehrs veut perfectionner sa formule protectrice (Glejsamen). Il la raccourcit en "Wie" (pour des raisons inconnues). Les transferts dans la cure diminuant beaucoup. Grande peur de rencontrer la fille de Freud. "Tout innocemment", il raconte qu'une de ses testicules est retenue dans la cavité abdominale, mais sa puissance est satisfaisante. Rêve qui se rapporte à l'opération de sa cousine.

Le seul passage rapporté dans le cas publié est à propos d'une autre de ses formules de défense: Abér.<sup>(148)</sup>

Jeudi, le 12 décembre. Passages omis du cas publié:

- 1) Des transferts répugnants continuent et d'autres s'annoncent: (Ce qui semble contredire ce que Freud avait constaté dans ses notes de mardi);
- 2) Pour Lehrs, il y a des odeurs familiales. Il aime sentir les cheveux des femmes. Il a déplacé son amour pour sa cousine sur la couturière, et il la fait entrer en concurrence avec la fille de Freud. Il ose attaquer sa mère qui a des sécrétions dégoûtantes, ce qui l'horrifie. Il fut étonné de découvrir qu'il n'en était pas ainsi chez toutes les femmes.

Deux histoires charmantes d'enfants.

Le seul passage qui paraît dans le cas publié est une référence aux talents de renifleur de Lehrs.<sup>(149)</sup>

Samedi, le 14 décembre. Entièrement omis du cas publié. Il s'agit de son succès auprès de la couturière et de manifestations d'hostilité envers sa mère, à cause des reproches qu'elle lui faisait pendant son éducation à propos de la propreté. Histoire sur les renvois de sa mère qui le dégoûtaient tellement qu'il ne pouvait pas manger, à l'âge de 12 ans.

Lundi, le 16 décembre. Passages omis du cas publié:

- 1) Auprès de sa couturière, il pense: "À chaque coût un rat pour la cousine" c'est-à-dire que chaque coût lui fraie le chemin pour un autre avec sa cousine et chaque coût est un défi envers elle. Son tableau se compose d'idées claires et conscientes, de fantasmes, de délires et d'irruptions d'idées obsédantes, de transferts. (Commentaire de Freud);
- 2) Ses idées sur la survie sont, dans son inconscient, d'un matérialisme semblable à celles des anciens Égyptiens. Illusion après le discours du capitaine sur les rats: le sol se soulevait comme s'il y avait un rat dessous; il avait pris cela pour un présage. Il ne

se doutait pas de ce lien. (Dans la note 413, E.R. Hawelka rattache ce passage aux théories infantiles sur la sexualité auxquelles Freud fait allusion dans le cas publié).

En effet, dans le cas publié, dans le seul passage tiré de ces notes, il s'agit de la scène où Lehrs a vu une bête semblable à un rat passer à côté de la tombe de son père. Il supposa que l'animal venait de prendre un repas auprès de son père. (C'est de là que vient le commentaire de Freud sur le matérialisme des idées de Lehrs).<sup>(150)</sup>

Jeudi, le 19 décembre. Passages omis dans le cas publié:

- 1) Son avarice s'explique. (L'explication partielle qui suit paraît dans le cas publié - il s'agit de la conviction de Lehrs que son père a abandonné la femme qu'il aimait et a épousé sa mère pour des avantages matériels);
- 2) Cette conviction lui fait détester la pauvreté. Aussi les embarras du père pendant son service militaire. C'est la pauvreté qui fait commettre de tels crimes. Ainsi son mépris pour sa mère trouve son apaisement. Il fait des économies pour ne pas avoir à trahir son amour. Il laisse son argent à sa mère: Il ne veut rien d'elle. L'argent lui appartient à elle et ne serait pas bûni. Tout ce qui est mauvais dans sa nature lui vient du côté maternel. Son grand-père maternel était brutal, maltraitait sa femme. Toutes ses soeurs et son frère sont devenus des gens très dignes, alors qu'ils étaient des enfants méchants, mais son frère est moins bien que les autres - manières de parvenu.<sup>(151)</sup>

Samedi, le 21 décembre. Entièrement absent du cas publié. Il s'agit des points suivants:

- 1) Il s'identifie à sa mère dans son comportement et dans le transfert de la cure. Comportement: par des discours bêtes, choses désagréables dites à ses soeurs et son frère, des critiques contre la tante



et la cousine. Transfert: il a l'idée de dire qu'il ne comprend pas Freud, et la pensée: "20 couronnes sont assez pour le Parch" (teigne). Sa mère emploie le même mot à propos de la famille de sa cousine. Il continue probablement en lui le conflit de ses parents, en critiquant son père et s'identifiant ainsi à sa mère, écrit Freud. Rêve ancien dans lequel il établit un parallèle entre ses propres raisons et celles de sa mère de détester le père. (152)

Lundi, le 23 décembre. De longs passages sont omis du cas publié:

- 1) Lehrs est bouleversé par la rechute du Dr Schl. qui est comme son père: honnête, d'une franchise rude. Son chagrin s'accompagne d'un désir de vengeance. Idées de toute-puissance - il tue Schl. par son désir, comme il pourrait le maintenir en vie. Il pense avoir deux fois sauvé la vie de sa cousine par son souhait.

Il demande d'où lui vient son idée de toute-puissance. Freud croit que cela remonte à la mort d'Helga. Il corrige et élargit le premier souvenir d'elle. Ce n'est pas le papa qui la porte au lit, et c'est avant qu'elle ne soit malade. Freud discute des raisons pour lesquelles il peut se sentir coupable de cette mort.

- 2) Le lendemain, il s'étonne de n'avoir ressenti aucun remords à cause de la mort d'une autre couturière qu'il avait attaquée quand il avait 20 ans. Il refusa de lui affirmer qu'il l'aimait et quelques semaines plus tard elle se suicida. (Cet incident est rapporté dans le cas publié).

Lehrs veut développer l'histoire de ses idées obsédantes. La première remonte à 1902 - il lui fallait passer son examen en janvier 1903, ce qu'il fit.

- 3) Il comprend cela comme un zèle tardif. Si son père vivait, la paresse de Lehrs lui causerait du tort. Freud explique qu'à la base

de toute sa névrose, il y a la tentative de repousser la réalité de la mort du père. Ruminations sur la mort. Idée de se jeter à l'eau pour que rien n'arrive à son père. Comparaison avec sa cousine qui l'avait traité mal pour la deuxième fois. Colère intense. "C'est une putain" avait-il pensé - probablement comparaison avec sa mère dit Freud. Pour avoir une telle colère contre son père il devait souffrir. Déjà, il craignait tantôt pour son père, tantôt pour sa cousine.<sup>(153)</sup>

Vendredi, le 27 décembre. Voici le résumé des passages non reproduits dans le cas publié:

- 1) Correction des dates données précédemment à propos du début de ses obsessions. Reproches violents au printemps de 1903, retour de sa piété et croyance dans l'au-delà. Cela signifie donc le christianisme et fréquentation de l'église à Unterach, après qu'il eût qualifié sa cousine de putain. Son père n'avait jamais voulu se faire baptiser, mais ne s'opposait pas à ce que son fils le soit. Son baptême aurait mis fin au projet du côté des Speransky. Il se rappelle le dénouement du projet. Il fit la visite avec son futur beau-frère de l'endroit où il était question d'installer Lehrs comme stagiaire à l'emploi de son futur beau-frère. Celui-ci insulta Lehrs en lui disant. "Maintenant, arrange-toi pour être prêt à temps";
- 2) Inquiétude à propos de son pénis trop petit. Pendant les mises en scène nocturnes (qui sont racontées dans le cas publié), un début d'érection, ce qui le rassurait. Parfois, il se mettait un miroir entre les jambes;
- 3) Lehrs confirme une supposition de Freud rapportée dans le cas publié, mais quant à une deuxième, il cherche un souvenir d'enfance qui ne vient pas. (La première supposition est qu'il attendait la visite de son père entre minuit et une heure, qu'il travaillait la nuit pour que son père le voit à l'oeuvre. La deuxième était

qu'après une période d'attente, il se mettait nu et se regardait dans la glace, geste qu'il considérait comme un substitut de la masturbation, donc un défi au père). Avant le départ pour la campagne, il prit congé de sa cousine qui était venue avec l'oncle Cramer. C'est là qu'il s'était cru désavoué par elle. À Unterach, regardant par les fentes d'une cabine de bain, il vit une toute jeune fille nue et se fit les reproches les plus acerbes en imaginant combien la conscience d'être épiée pourrait l'affecter. Freud note: "Ici son récit systématique noie tout autre sujet actuel." (Donc, le récit historique est une forme de résistance). Une bonne partie de ces notes est consacrée aux mises en scène nocturnes qui sont rapportées dans le cas publié.<sup>(154)</sup>

Samedi, le 28 décembre. Passages omis:

- 1) Il a faim et on le nourrit. (Ce commentaire, comme beaucoup d'autres passages du Journal, est très instructif à propos de la technique freudienne en 1907);
- 2) Un souvenir de sa vie militaire. Difficultés à grimper sur les montagnes - il traînait en arrière. Idées obsédantes sous formes hypothétiques: "Si tu devais maintenant commettre une insubordination..." Si, marchant dans les rangs, il voyait son père s'écrouler devant lui, irait-il le soutenir? Il n'était pas à l'aise au régiment. Son lieutenant traitait ses hommes comme des chiens. Fantômes de provocation en duel, mais il y renonça. Son père aurait été affligé de son comportement comme soldat.

Autre compulsion à Unterach, provoquée par le désaveu de sa cousine: compulsion au bavardage avec sa mère.

- 3) Explications du lien entre la compulsion à comprendre et le désaveu de la cousine;

- 4) L'âge qu'il pourrait bien atteindre". (Ce commentaire, souligné par Freud, et pourtant omis du cas publié, explique la compulsion de compter qui révèle l'angoisse de mort);
- 5) Lehrs confirme l'interprétation de Freud à propos de l'aspect suicidaire de ses courses au soleil, rapportées dans le cas publié. Depuis son enfance, il avait des idées de suicide, e.g., lorsqu'il devait rapporter de mauvaises notes de l'école. Il raconte un cas de suicide dont l'amour pour sa soeur aurait été l'origine. À cause de sa mère, il ne se tuera jamais. Sa soeur Erika l'a averti que ses courses le mèneraient à l'apoplexie. Il croit que ses impulsions suicidaires sont une auto-punition pour avoir souhaité la mort de sa cousine. Freud lui prête La joie de vivre de Zola.

Dans le cas publié, les références suivantes sont tirées des notes du 28 décembre: Les récits des courses de Lehrs pour maigrir; sa compulsion à compter; sa compulsion à comprendre; l'explication de l'angoisse de compter comme signe d'angoisse de mort (vue ci-haut); la conclusion que les courses sous le soleil ont un aspect suicidaire; l'incident où il enlève une pierre de la route afin de protéger sa cousine, mais revient la remettre en place; une allusion à son pressentiment de ne pas entrer vivant à Vienne.<sup>(155)</sup>

Jeudi, le 2 janvier 1908. Il s'agit de notes rédigées après coup, et entièrement omises du cas publié. En voici le résumé:

- 1) Interruption due à la maladie et à la mort du Dr Schl. qu'il traitait comme un père, mais traits hostiles: Souhaits de rats, parce qu'il touchait de l'argent comme médecin de la famille. Identification à sa mère qui reproche au docteur de ne pas avoir persuadé le père de se retirer des affaires. Sur le trajet du cimetière, sourire étrange qui le gêne toujours aux funérailles. Fantasme où le docteur viole sa soeur Rita. Probablement de l'envie à propos d'examens médicaux, note Freud. Le père de Lehrs a dû faire quelquechose d'inconvenant avec elle lorsqu'elle avait 10 ans. Cris perçants venant de la chambre, le père qui sort en disant: "Cette

gamine a vraiment un cul de pierre". Chose étrange: Il reconnaît toutes les raisons logiques d'avoir été en colère contre son père, mais sa conviction d'avoir fait de telles colères n'a pas progressé.

Un fantasme de transfert: Entre la femme et la mère de Freud, un hareng s'étend de l'anus de l'une à celui de l'autre. Une jeune fille le coupe en deux et les deux morceaux tombent. Il déteste les harengs. La fillette est celle qu'il a vu dans l'escalier et qu'il a prise pour la fille de Freud, âgée de 12 ans.<sup>(156)</sup>

Ces notes sont suivies d'une autre série, portant la même date du 2 janvier, et avec la notation" (directement)". Toutes ces notes sont omises du cas publié sauf une référence aux scènes nocturnes déjà mentionnées. Freud affirme que selon l'interprétation donnée il se masturbait pour défier son père. Le même passage rappelle également la formule "Puisse Dieu le protéger" dans laquelle se glissait la négation, c'est-à-dire "Puisse Dieu - ne pas - le protéger". Les passages non reproduits touchent les sujets suivants:

- 1) Il s'étonne d'avoir été furieux quand Erika, ce matin, a voulu qu'il aille au théâtre avec elle. Il lui souhaita les rats. Ensuite, le doute à savoir s'il devait y aller ou non. Sa soeur avait dérangé un rendez-vous avec sa couturière et avec sa cousine qui est malade. De mauvaise humeur aujourd'hui, peut-être à cause de la maladie de sa cousine. Pendant qu'il souhaite les rats à Erika, il sent lui-même le rat qui lui ronge l'anus et il le voit. Discussion sur les vers - il a sûrement eu des lavements. Alors, il a dû se rebiffer, puisqu'un plaisir refoulé y était caché. N'a-t-il pas eu un ténia contre lesquels on donne des harengs? Non, mais il continue avec des souvenirs de vers. Il ajoute ce qui fut la plus grande frayeur de sa vie - lorsqu'il avait peut-être moins de 6 ans, sa mère lui avait prêté un oiseau empaillé, retiré d'un chapeau. Pendant qu'il courait, l'oiseau dans la main, ses ailes se mirent à bouger. Effrayé, il le jeta loin de lui. Freud y voit un rapport avec la

mort de la soeur et avec la croyance en la résurrection du père. Comme il ne réagit pas, Freud interprète autrement: une érection causée par l'action de sa main, et lien avec la mort. On l'aurait menacé de mort s'il amenait le pénis à une érection, et il aurait attribué la mort de sa soeur à la masturbation. Il accepte cette idée parce qu'il s'étonne de n'avoir pu se masturber pendant sa puberté. Il rappelle la scène déjà décrite à la première séance où il s'est plaint à sa mère de ses érections. Il résume sa sexualité - regarder Mlle Robert et d'autres femmes. Ensuite, période homosexuelle avec des amis, mais sans toucher.

- 2) Rêve à Munich: Il se tenait sur un tremplin qui tournait en rond. Ensuite il trouva un ver dans ses selles. Les mouvements en rond étaient ceux du ver. Il doit toujours aller à la selle tout de suite après son réveil. À dix ans, il vit son cousin en train de déféquer et celui-ci lui montra un gros ver dans ses selles; grand dégoût. Il pense à Lena Elfenbein, charmante petite fille qui avait 8 ans lorsqu'elle fréquentait sa famille et qu'il n'avait pas encore passé son doctorat. Départ pour Salzbourg à 6 heures du matin. Descendit du train pour ses selles, le rattrapa de justesse. Mme Elfenbein le vit jeter un dernier coup d'oeil à ses vêtements, ce qui déclencha un sentiment de ridicule devant la dame. Par un long détour, retour au hareng: Les deux femmes n'avaient pas de poils pubiens parce que Freud les avait qualifiées de disgracieux lors d'une séance précédente. Freud interprète que sa mère doit signifier la grand-mère de Lehrs, qu'il n'a pas connue, mais la grand-mère de sa cousine lui vient à l'esprit. Maison dirigée par deux femmes. Quant Freud lui avait apporté le petit repas, Lehrs avait pensé tout de suite qu'il avait été préparé par deux femmes. (157)

La séance du 2 janvier n'apporte peut-être pas tellement de matériel nouveau, mais les notes illustrent à merveille les méandres des associations de Lehrs ainsi que certaines particularités de l'approche de Freud à ce moment-là.

Vendredi, le 3 janvier. Voici les passages omis:

- 1) Freud décide de lui dire que si le rat est le ver, il est aussi le pénis.
- 2) Lehrs est très gai; il communique la solution de son dernier fantasme. C'est la science de Freud qui résout le problème et libère les deux femmes de ses souhaits de harengs en dépouillant ses idées de leur déguisement. Après que Freud lui a dit que le rat est le pénis, en passant par le ver, Lehrs ajoute "un petit pénis", queue de rat, queue. Il est submergé par un flot d'idées dont la plupart viennent du côté désir de sa structure, écrit Freud. Quelques mois avant la formation de l'idée de rat, il avait rencontré une femme qu'il prit pour une prostituée ou une personne qui avait des rapports sexuels avec l'homme qui l'accompagnait. Le sourire de cette femme éveilla l'idée bizarre que sa cousine était dans le corps de la femme, qu'elle retirait profit de chaque coït, et qu'elle s'enfla jusqu'à faire éclater la femme. Cela peut signifier que la femme était la mère de sa cousine, tante Irmgard. À propos d'elle, des pensées qui en font presque une putain; l'oncle Alois lui avait dit qu'elle se poudrait comme une chonte (prostituée). L'oncle est mort au milieu de douleurs effroyables et il craint le même sort pour lui-même à cause de ses pensées. Idées d'avoir souhaité des rapports sexuels à la cousine, avant et après la théorie des rats. Associations avec l'argent. Son idéal: Rester toujours sexuellement disponible même tout de suite après le coït. Donc, il songe peut-être à un déplacement dans l'au-delà. Sa mère avait juré sur la tombe de son mari qu'elle remplacerait par ses économies ce qui avait été dépensé sur le capital. Il ne croit pas à ce serment, mais c'est là le motif principal de sa propre parcimonie. Il jura de n'avoir besoin que de 50 florins par mois à Salzbourg. Plus tard, il douta de l'adjonction "à Salzbourg" - ainsi il n'aurait jamais le droit d'avoir besoin de plus d'argent ni d'épouser sa cousine. Cela, dit Freud, remonte en passant par tante Irmgard, au courant hostile à la cousine, comme le fantasme au hareng. Contre

cela, la pensée qu'il n'aurait pas à épouser sa cousine si elle se mettait à sa disposition. Et contre cela, l'objection qu'il aurait à payer chaque coït comme chez les prostituées. C'est ainsi qu'il arrive au germe de ses délires. (Ce "germe" est reproduit, un peu modifié, dans le cas publié - ici, il prend la forme "tant de - queues - coïts, tant de florins").

- 3) Le fantasme à propos des putains vise sa mère, suite à la suggestion de son cousin qui, lorsqu'il avait 12 ans, lui avait fait croire que sa mère était une putain qui faisait des signes comme ces femmes. Pendant que sa mère se peigne, il tire sa natte et l'appelle "queue de rat". Quand il était petit, il vit le derrière de sa mère et pensa que le mariage consistait de se montrer le popotin. Au cours de jeux homosexuels avec son frère, il eut une frayeur intense lorsque le pénis de son frère s'approcha de son anus.

En outre, beaucoup d'idées "qu'il n'y a pas à interpréter" et quelques transferts hostiles envers Freud.

De ce texte, long et touffu, on ne trouve que deux brefs passages dans le cas publié: Un commentaire sur la formule rat-ver-pénis et un autre sur la formule: "Tant de florins, tant de rats".(158)

Samedi, le 4 janvier. Notes entièrement absentes du cas publié:

- 1) Lehrs est joyeux. Quantité d'autres idées, transferts, etc., que Freud renonce à interpréter pour le moment. À propos de l'enfant qui coupe le hareng en deux - la science - il fantasie qu'il lui donne un coup de pied et que son père brise un carreau de fenêtre. Une histoire justifiant son ressentiment envers son père qui était très malheureux parce que Lehrs avait manqué sa première leçon de religion au lycée. Il lui avait dit qu'il n'avait qu'à lui donner un coup de pied lorsque son frère cadet, Hugo, le battait. Une autre histoire de coup de pied impliquant sa soeur Rita, son beau-frère, la fille du Dr Schl. et le docteur lui-même. Cette histoire



a un lien compliqué avec les Speransky. Il est jaloux de son beau-frère. Même les servantes de la maison disent que sa soeur aime Lehrs et qu'elle l'embrasse comme un amant, et non comme un frère.

- 2) Auparavant, Freud avait interprété "un transfert" de la façon suivante: Il joue au type ignoble avec Freud, c'est-à-dire qu'il joue au beau-frère parce qu'il regrette de ne pas avoir sa soeur Rita pour femme. Le transfert était: Freud a tiré profit du repas qu'il lui avait offert car il y avait perdu du temps, et le traitement durerait davantage. En préparant l'argent pour les honoraires de Freud, il avait pensé qu'il devait payer 70 couronnes pour le repas - c'est le montant qu'un fiancé faiblard avait payé au garçon de café pour qu'il le remplace auprès de sa fiancée pour le premier coït (une farce d'un music-hall).
- 3) Quand Freud loue ses idées, il s'en réjouit, mais une seconde voix dit: "Je me fiche de cet éloge" ou "Je chie là-dessus".
- 4) Pas question de la signification sexuelle des rats aujourd'hui. Son hostilité est plus nette, comme s'il avait mauvaise conscience envers Freud. Les poils de sa maîtresse lui ont rappelé une peau de souris, et celle-ci lui semble être en rapport avec le rat. Il ignore que c'est le sens du mot Mausi (petite souris) qu'il emploie lui-même. Lorsqu'il avait 14 ans, son cousin avait montré son pénis à lui et à son frère - (il se rappelle cet incident à cause du mot souris). (Ce passage est assez confus et la première phrase semble être contredite par ce qui suit).<sup>(159)</sup>

Lundi et mardi, les 6 et 7 janvier. Texte encore entièrement omis du cas publié.

- 1) Lehrs est joyeux, sourit comme s'il avait un tour dans son sac.
- 2) Rêve: Le dentiste lui arrache une dent, mais ce n'est pas la dent malade; c'est une dent voisine, légèrement atteinte. Il est étonné

de sa dimension. Discussion sur les rêves de dents qui sont des rêves d'onanie. Mais il ne s'est pas arraché la dent lui-même. Il avoue avoir cette tentation avec sa maîtresse - il s'arrange pour qu'elle saisisse son pénis. Freud lui demande s'il ne s'ennuie pas déjà auprès d'elle. Il répond "si", très étonné. Il a peur d'être ruiné matériellement par elle et de lui donner ce qui est dû à sa bien-aimée. Il ne sait pas combien elle lui a coûté par mois. Il a prêté 100 florins à un ami. Pris de court, il est dans la bonne voie pour se dégoûter de cette liaison et revenir à l'abstinence. Freud dit que cela permet encore une autre interprétation, "que je ne veux pas dire". Qu'est-ce que cela signifie que ce n'était pas la vraie dent? (Il n'est pas clair s'il s'agit d'une question que Freud se pose à lui-même ou d'une question qu'il a posé à Lehrs.)<sup>(160)</sup>

Mardi, le 7 janvier. Encore entièrement omis du cas publié.

Les notes précédentes se rapportaient au lundi et au mardi. Pourquoi alors séparer les notes qui suivent? Peut-être qu'il s'agit d'un autre jour.  
Résumé:

- 1) Lehrs a lui-même l'impression que sa maladie astucieuse a quelque tour dans son sac. Il avait de nouveau été gentil envers la couturière, mais le deuxième coït n'avait pas produit d'éjaculation - il avait craint d'uriner au lieu d'éjaculer. En cinquième année à l'école, un camarade lui avait expliqué que, pour faire des enfants, l'homme pissait dans la femme. Il avait oublié son préservatif. Freud note qu'il est clair qu'il cherche des moyens de se dégoûter de sa liaison par coït interrompu, impuissance, malaise.
- 2) À propos d'hier, une adjonction: la dent semblait être un oignon de tulipe, ce qui lui fait penser à des tranches d'oignon coupé. Freud note: Il ne me suit pas plus loin (orchidées, sa cryptorchidie, l'opération de sa cousine). À l'époque de l'opération, sa jalousie le mettait hors de lui. Il était dans la clinique quand un jeune

médecin vint la visiter et mit la main sous la couverture. Il eut l'idée que sa cousine aimait montrer son beau corps aux médecins. Il s'étonne que Freud ne considère pas cette idée comme tellement stupide.

- 3) Il avait entendu parler de ce beau corps par Ingrid, sa soeur, qui elle-même est très belle de corps. C'est peut-être là l'origine de son amour. La cousine savait de quoi ils parlaient et rougit. La couturière qui s'est suicidée était sûre qu'il considérait sa cousine comme la plus belle des femmes, quoiqu'il sût qu'il y en a de plus belles.
- 4) Oui, la dent est un pénis, car elle a suinté. Que signifie que le dentiste lui ait arraché une "dent"? Ce n'est que difficilement qu'il a pu croire que cette opération consistait à lui arracher la queue. Il admet enfin la suite "toute simple", que le grand pénis ne pouvait être que celui du père, et le reconnaît comme argument de rétorsion et vengeance contre son père. Oui, le rêve ne révèle que très difficilement des souvenirs aussi désagréables, ajoute Freud.<sup>(161)</sup>

Lundi, le 20 janvier, texte entièrement omis du cas publié, sauf une allusion au cousin de la cousine dont Lehrs était très jaloux. Il s'appelait Dick, ce qui veut dire "gros" en allemand. C'est lui que Lehrs voulait tuer par ses courses suicidaires. Les passages omis peuvent se résumer comme suit:

- 1) Longue interruption, humeur extrêmement joyeuse, beaucoup de matériel, rapprochements. (Il n'est pas clair si l'interruption a eu lieu pendant la séance, ou depuis la dernière séance). Pas de solution. (Cette phrase est également assez énigmatique).
- 2) Aujourd'hui, cinq rêves, dont quatre sur des militaires. Le premier révèle sa colère contre des officiers - il avait dû faire un effort pour ne pas provoquer en duel l'un d'eux qui avait botté le derrière

au sale garçon de café, Alois. (Ce Alois est Lehrs lui-même, affirme Freud). Cela mène à la scène du rat, et ensuite à sa première année d'université, quand un ami le soupçonna de "foirer" - il avait été giflé par un camarade, il l'avait provoqué en duel sur la proposition de Guthmann et n'avait pas donné suite. Colère réprimée contre Guthmann et contre un autre qui l'avait trahi et qu'il aida plus tard. Donc, dit Freud, répression de colère, avec retour de la pulsion érogène de saleté.<sup>(162)</sup>

C'est la fin du manuscrit. L'analyse était en marche depuis presque quatre mois, et comme elle a duré en tout, plus de onze mois, il reste entre sept et huit mois de traitement pour lesquels nous n'avons pas de notes.

Si nous prenons un peu de recul pour essayer de prendre une vue d'ensemble du matériel nouveau fourni par le Journal pour la période entre la huitième séance, celle du 10 octobre 1907, et celle du 20 janvier 1908, nous constatons que contrairement aux sept premières séances, ces notes apportent une grande richesse d'informations sur l'individualité empirique de Lehrs - sur ses liens avec son père, sa mère, ses soeurs et son frère, sur ses rêves, sur ses fantasmes, mais aussi sur de nombreux autres sujets tels que ses moyens de défense contre ses obsessions, ses nombreux "transferts" pendant la cure, sa liaison avec sa couturière, son agressivité refoulée, ses manifestations de régression au stade anal, sa peur de la castration, ses ruminations.

C. LES FAITS DANS LE CAS PUBLIÉ QUI NE PARAISSENT PAS DANS LE JOURNAL

Le cas publié ajoute très peu de renseignements sur Lehrs. Voici ceux que nous avons pu identifier, à l'aide des notes de E.R. Hawelka.

La délicieuse petite nièce Ella, à qui il arriverait un malheur s'il se permettait un coït, n'est pas mentionnée dans le Journal.<sup>(163)</sup>

Le Journal ne mentionne pas non plus que l'opération subie par la dame vénérée l'empêcherait d'avoir des enfants.<sup>(164)</sup>

C'est seulement dans le cas publié qu'on trouve la référence au petit Eyolf d'Ibsen.<sup>(165)</sup>

C'est encore uniquement par le cas publié que nous apprenons que Lehrs avait fait la rencontre de la fille de l'aubergiste au même village où se trouvait le bureau de poste et qu'il mettait l'employée du bureau de poste en concurrence avec elle.<sup>(166)</sup>

\*\*\*\*\*

Maintenant que nous avons recueilli en résumé la plupart des faits à notre disposition sur la personnalité de Lehrs, nous allons procéder à la prochaine étape, celle d'identifier les traits-objets susceptibles de constituer l'individualité-écart du patient, c'est-à-dire, trouver lesquels des traits de Lehrs apparaissent comme des problèmes ou des anomalies qui demandent une explication ou une résolution.

Cependant, avant de quitter le Dr Lehrs en chair et en os, notons que Freud continua de se tenir au courant de son état, tel qu'en témoignent deux lettres à Jung. La première, datée du 12 novembre 1908, affirme que "L'homme va excellemment bien".<sup>(167)</sup> La deuxième, en date du 17 octobre 1909, déclare que: "La semaine dernière, l'homme aux rats a annoncé dans le journal ses fiançailles avec la 'dame'; il est courageux et actif dans la vie; l'endroit où il est encore accroché (père et transfert) s'est distinctement montré dans la conversation avec cet homme intelligent et reconnaissant".<sup>(168)</sup>

#### CHAPITRE IV

##### L'INDIVIDUALITÉ-ÉCART DE L'HOMME AUX RATS (LES TRAITS-OBJETS)

Nous devons maintenant identifier les aspects de l'individualité empirique du Dr Lehrs que Freud a retenus comme étant des problèmes ou des anomalies à expliquer. Cette tâche soulève une question préliminaire. En effet, devons-nous conclure que tout ce qui paraît dans le Journal, mais qui n'a pas été reproduit dans le cas publié doit être exclu du modèle hypothétique que nous tentons de reconstruire? Nous pouvons être sûrs qu'une exclusion aussi radicale serait dangereuse: Freud a, dès le début de l'analyse, obtenu de Lehrs son consentement à respecter la règle fondamentale, "la seule condition à laquelle l'engage la cure: dire tout ce qui lui vient à l'esprit, même si cela lui est pénible, même si sa pensée lui paraît sans importance, insensée et sans rapport avec le sujet".<sup>(169)</sup> Nous n'avons aucune raison de croire qu'en 1907-1908 Freud aurait renié la déclaration qu'il faisait déjà en 1901: Dans "la vie psychique, il n'y a rien d'arbitraire, d'indéterminé".<sup>(170)</sup> Est-ce à dire que tous les détails sont d'égale importance? Sûrement pas. Cependant, Freud devait porter une attention égale à tous les détails afin d'y déceler, autant que possible, toutes les manifestations de l'inconscient.

Nous trouvons, à l'intérieur même du Journal, des passages omis du cas publié, mais qui contiennent des commentaires théoriques importants. Ainsi, dans les passages concernant la mère, nous avons des observations comme les suivantes: "Au sujet des rats, il manque une contribution visant la mère, et à ce propos c'est d'elle que part la résistance nettement la plus forte."<sup>(171)</sup> "Aujourd'hui, il ose attaquer sa mère".<sup>(172)</sup> "Il s'identifie à sa mère dans son comportement et dans le transfert de la cure".<sup>(173)</sup>

Lorsqu'un passage du Journal ne paraît pas dans le cas publié, cela ne veut pas dire qu'il n'a pas influencé ce dernier. Les rêves de Lehrs sont mentionnés rarement dans le cas publié, tandis que le Journal en rapporte un

grand nombre.<sup>(174)</sup> Cependant, Freud nous informe qu'en "approfondissant les rêves de notre patient relatifs à ces incidents, on trouvait chez lui les signes les plus nets d'une sorte de création imaginative dans le genre d'un poème épique, dans laquelle les désirs sexuels envers sa mère et sa soeur, de même que la mort prématurée de cette dernière, étaient mis en rapport avec le châtement par le père du petit héros".<sup>(175)</sup> Plus loin, il dit: "Alors seulement il devint possible de comprendre l'obscur processus de la formation de l'obsession; à l'aide des théories sexuelles infantiles et du symbolisme bien connu de l'interprétation des rêves, tout se laissa traduire en pensées pleines de sens".<sup>(176)</sup>

Ces citations confirment bien que même si les rêves de Lehrs sont rarement révélés ou discutés dans le cas publié, ils ont joué un rôle significatif dans l'analyse. Donc, il nous faudra chercher dans le Journal comme dans le cas publié tous les traits qui présentent des problèmes ou des anomalies.

Il reste néanmoins que, contrairement à ce que nous avons vu à propos de l'individualité empirique, c'est dans le cas publié que nous pouvons nous attendre de trouver l'identification la plus explicite des traits qui doivent être expliqués ou résolus. C'est donc là que nous allons concentrer notre attention, mais en prenant soin d'ajouter les points additionnels révélés par le Journal.

Notre démarche comportera deux étapes. Premièrement, nous allons noter selon l'ordre de leur présentation, soit dans le cas publié soit dans le Journal, tous les apports que l'on pourrait qualifier de "bizarreries"<sup>(177)</sup> dans le comportement de Lehrs. Nous ferons cet inventaire pour les sept premières séances, et ensuite pour le reste du matériel disponible.

Dans la deuxième étape, nous ferons un regroupement et une consolidation des problèmes ou anomalies que nous aurons identifiés. C'est ainsi que nous obtiendrons les traits-objets qui constituent l'individualité-écart de Lehrs.

A. Les problèmes ou anomalies révélés dans la rencontre préliminaire et les sept premières séances

Dans le compte-rendu de la rencontre préliminaire, Freud nous apprend que:

- 1) La maladie de Lehrs consiste principalement en **appréhensions**: la crainte qu'il n'arrive quelque chose à son père et à la dame.
- 2) Lehrs dit éprouver des pulsions obsessionnelles, comme à se trancher la gorge.
- 3) Il se forme en lui des **interdictions** se rapportant à des choses insignifiantes.
- 4) Il a des rapports sexuels rares et à des intervalles irréguliers.
- 5) Les prostituées le dégoûtent.
- 6) Sa vie sexuelle a été pauvre.
- 7) L'onanisme n'a joué qu'un rôle insignifiant, à 16 ou 17 ans.
- 8) Le premier coït a eu lieu à 26 ans.

C'est Freud lui-même qui a souligné les mots appréhensions et interdictions. Comme il ne faisait rien à la légère, nous pouvons croire que ces deux traits étaient très importants. Cependant, il a sans doute attaché une aussi grande importance à des pulsions comme celle de se trancher la gorge! Les cinq autres traits pourraient tous être significatifs, mais ne le sont pas au même degré, ni nécessairement. Par exemple, est-ce que le fait que les prostituées le dégoûtent est un trait "normal" ou "anormal", ou encore sans importance? Nous y verrons plus clair plus tard.



Le Journal apporte un autre trait assez inusité:

9) Il doit consulter sa mère avant d'accepter le traitement. (178)

Pendant la première séance, les points suivants attirent l'attention:

10) Chaque fois qu'il est hanté par une pulsion criminelle, il trouve un réconfort auprès d'un ami qu'il estime énormément.

11) Un autre homme avait eu une influence semblable sur lui lorsqu'il était jeune. Il avait exalté la valeur du patient à tel point qu'il s'était cru un génie. Cependant, Lehrs avait eu le premier grand choc de sa vie quand il s'était aperçu que son ami s'était lié à lui seulement parce qu'il s'intéressait à une de ses soeurs.

12) Sa vie sexuelle débuta très tôt et était alors très active.

13) Il en a gardé une curiosité ardente et torturante de voir le corps féminin.

14) Il avait vers l'âge de 6 ans, l'idée morbide que ses parents connaissent ses pensées et pour l'expliquer, il se figurait qu'il avait exprimé ses pensées sans s'entendre parler lui-même. Il y voit le début de sa maladie.

15) En éprouvant le désir de voir des femmes nues, il avait un sentiment d'inquiétante étrangeté: (a) Comme s'il devait arriver quelque chose s'il pensait cela (Exemple: crainte que son père ne meure) et (b) Comme s'il devait tout faire pour l'empêcher.

Quelques-uns de ces éléments sont nouveaux, d'autres apportent des précisions à ceux déjà fournis. (179)

Les deuxième et troisième séances sont, comme nous l'avons déjà vu, racontées surtout dans la section consacrée à la grande appréhension obsédante. Voyons ce qu'elles apportent:

- 16) L'expression complexe et bizarre de Lehrs pendant qu'il raconte le supplice aux rats, comme l'horreur d'une jouissance par lui-même ignorée (souligné par Freud).
- 17) (a) En même temps que l'idée (que le supplice arrivera à une personne qui lui est chère), (b) il y a toujours une "sanction", c'est-à-dire la mesure de défense à laquelle il doit obéir pour empêcher le fantasme de se réaliser.
- 18) Comme son père est mort depuis longtemps, l'idée que le supplice s'applique à lui aussi est encore plus ridicule que son application à son amie.
- 19) (a) La sanction: Ne pas rendre l'argent, sinon le supplice se réalisera pour la dame et le père. (b) Le commandement, pour combattre la sanction: Tu rendras les 3 couronnes 80 au lieutenant A...
- 20) Difficultés en apparence indépendantes de lui (souligné par Freud). (L'échec de ses tentatives pour remettre l'argent au lieutenant A...)
- 21) Il est libre penseur, mais pense que les peines devant frapper les personnes qui lui sont chères les atteindront dans l'au-delà. Il résout cette contradiction en se disant: Que savons-nous de l'au-delà? Comme on ne peut rien savoir, on ne risque rien en pensant que l'au-delà existe. Malgré son intelligence, il se sert de l'incertitude de la raison à l'avantage de ses idées religieuses.
- 22) Lehrs est tourmenté par des pensées qui se contredisent: Je suis lâche: Je veux éviter de demander à A... d'accepter l'argent et passer pour un fou. Mais c'est une lâcheté que de réaliser ce

serment, car je ne veux le faire que pour me débarrasser de mes obsessions.

- 23) Devant des arguments contradictoires, il a coutume de se laisser porter par des événements fortuits, comme par des jugements de Dieu.
- 24) Il savait avant que le capitaine ne lui demande de remettre l'argent à A... qu'il ne le devait à personne d'autre qu'à l'employée de la poste.
- 25) Lehrs fut repris par ses doutes après avoir expédié l'argent à l'employée de la poste. Freud ajoute que plusieurs mois plus tard, quand la résistance était à son comble, il fut tenté à nouveau d'aller trouver A... pour mettre en scène la comédie de la restitution de l'argent.<sup>(180)</sup>

La prochaine section, intitulée "Introduction à l'intelligence de la cure", contient, comme nous l'avons vu, surtout du matériel provenant des séances 4 à 7 inclusivement. Voici les éléments qui pourraient contribuer à identifier les traits-objets qui composeraient l'individualité-écart de Lehrs:

- 26) Lehrs ne réalisa pas la mort de son père avant un an et demi, et donc il ne souffrait pas des reproches qu'il se faisait pendant ce temps, de ne pas avoir été présent lorsque son père était mort.
- 27) La crise déclenchée par la déclaration de l'oncle à la maison funéraire: (a) ses remords intenses, se croyant un criminel; (b) son inhibition au travail; (c) le refus de croire aux explications de sa cousine et de son oncle, à l'effet que ce dernier ne visait nullement le père de Lehrs en mentionnant le libertinage d'autres hommes; (d) la construction imaginaire d'une suite dans l'au-delà; (e) seules les consolations de son ami l'ont soutenu.

28) (a) Plusieurs pensées à propos de la mort de son père avant qu'elle ne se produise. (b) Il refuse de croire que c'était des souhaits: ce n'étaient que des craintes.

29) Des pulsions de vengeance contre son frère et son amie.

30) Son deuil a une durée illimitée.

Dans le Journal, on peut noter un point additionnel, tiré de la cinquième séance. C'est à propos de l'évolution de sa maladie.

31) (a) Au début, c'était des accès suivis de quelques moments de répit. (b) Maintenant, il suppose qu'il a déjà commis la chose: supposition d'une culpabilité antérieure plus terrible que la tentation qu'il combattait au début de faire quelque chose qui le rendrait coupable. (181)

Donc, les sept premières séances ont déjà fourni un nombre assez considérable d'éléments susceptibles d'entrer dans la constitution de l'individualité-écart du patient. Cependant, il y a plusieurs cas de chevauchement entre ces éléments, de sorte qu'il faudra les consolider lorsque nous aurons complété notre inventaire des traits-objets. Dorénavant, nous ne pourrons plus suivre l'analyse séance par séance, mais nous allons continuer d'identifier les points qui se trouvent dans le cas publié et ensuite ajouter ceux que nous pourrons trouver dans le Journal.

B. Les problèmes ou anomalies révélés après les sept premières séances

La prochaine section du cas publié s'intitule: "Quelques obsessions et leur explication". Les points que Freud souligne sont les suivants:

- 32) (a) Compulsion au suicide. (b) Ce processus apparaît à la conscience dans l'ordre inverse de celui auquel on s'attendrait chez une personne normale. (Souligné par Freud). Punition d'abord (se couper la gorge) et à la fin, mention du désir coupable (d'assassiner la grand-mère de la cousine).
- 33) Compulsion à maigrir.
- 34) La compulsion à protéger l'amie. Il faut que rien ne lui arrive. Freud ajoute, en note, "Rien qui eut pu être de sa faute à lui, devons-nous ajouter". Il remet en place la pierre qu'il vient d'enlever de la rue pour éviter que sa cousine n'ait un accident.
- 35) Compulsion à comprendre.
- 36) Compulsion à compter pendant l'orage.
- 37) Compulsion à douter de ce qu'il entend.
- 38) Les prières pour demander la protection, qui deviennent des souhaits de malheur.
- 39) Le rire impertinent qui s'empare de lui lorsqu'il s'agit de la mort de quelqu'un.
- 40) Souhaits et fantasmes de vengeance envers la dame.
- 41) Les impulsions nettes de faire du mal à la dame apparaissent la plupart du temps quand elle est absente.

Le Journal apporte un élément additionnel:

42) Compulsion à courir autour de la pièce (huitième séance)<sup>(182)</sup>

Passons maintenant à la prochaine section du cas publié: "La cause occasionnelle de la maladie". Les éléments suivants peuvent être considérés comme des écarts:

43) Le plan de le marier à une fille de la famille Speransky éveilla un conflit en lui, mais il évita de le résoudre en tombant malade et en retardant ainsi l'achèvement de ses études, ce qui repoussait à plus tard une prise de décision.

44) Il était convaincu que ce projet de mariage n'avait pas fait la moindre impression chez lui.<sup>(183)</sup>

Nous arrivons à la dernière section de la première partie du cas publié, celle qui porte le titre: "Le complexe paternel et la solution de l'obsession aux rats": Comme le titre l'indique, on y trouve surtout des explications, mais aussi les quelques traits suivants qui demandent une explication.

45) Le patient avait un comportement très particulier à propos de la masturbation. Il ne l'avait pas pratiquée lors de la puberté, mais dans sa 21<sup>ème</sup> année, peu après la mort de son père, (souligné par Freud), l'impulsion à l'onanisme apparut chez lui. Il en ressentait de la honte et y renonça bientôt, mais la tentation revenait à l'occasion d'un moment particulièrement beau de sa vie ou suite à la lecture de certains passages qu'il trouvait exaltants.

46) Les scènes nocturnes (ouvrir la porte dans l'attente du père, contemplation de son pénis devant le miroir).

47) L'incident où son père l'avait battu, et où il s'était révolté, avait, au dire de Lehrs, altéré son caractère: Il était devenu lâche et avait gardé une peur terrible des coups pendant toute sa vie, malgré que son père ne l'eût plus jamais battu.

48) Il ne pouvait pas croire à la réalité de cet incident, bien que son père et sa mère lui en avaient souvent fait le récit; la raison qu'il opposait à cette preuve était qu'il ne s'en souvenait pas lui-même. (184)

La deuxième partie du cas publié, les "Considérations théoriques" apporte naturellement elle aussi surtout du matériel explicatif et de la théorisation. Néanmoins, quelques anomalies sont signalées, telles que:

49) La formule de défense "Mais" (aber) prononcée rapidement et avec un geste de rejet. Sa transformation en abér. Autre formule de défense composée des premières lettres de prières, avec un Amen au bout.

50) Idée obsédante: Si j'épouse la dame, il arrivera un malheur à mon père dans l'au-delà.

51) Autre idée obsédante: Si tu te permets un coït, il arrivera un malheur à Ella (elle mourra).

52) Les superstitions de Lehrs et son attitude hésitante et contradictoire envers elles: Parfois il y croyait entièrement, parfois il les prenait pour des balivernes.

53) Son habileté à éviter tout renseignement qui eût pu le porter à prendre une décision dans ses conflits.

54) La toute-puissance que Lehrs attribuait à ses idées.

- 55) Le comportement de Lehrs envers la mort. Sa participation à tous les deuils. En imagination, il tuait les gens pour pouvoir exprimer sa sympathie aux parents.
- 56) Lehrs était un flaireur qui, tel un chien, reconnaissait tout le monde, dans son enfance, d'après l'odeur, et l'odeur garda une plus grande importance pour lui que chez d'autres. Aussi, tendances coprophiles.<sup>(185)</sup>

Voyons maintenant quels sont les principaux points additionnels, qui demandent une explication ou une solution, que nous pouvons trouver dans le Journal, après la neuvième séance, car nous avons déjà signalé ceux qui se trouvent dans les neuf premières séances.

- 57) Il embrasse sa femme de chambre et l'attaque ensuite, sans savoir pourquoi. Chaque fois, quelque chose de vulgaire salit ses moments beaux et joyeux. (Dixième séance, p. 97).
- 58) Il jura d'abandonner la masturbation: "Je jure sur le salut de mon âme d'y renoncer!" Même formule de serment utilisé par sa mère: "Sur mon âme, tu ne feras pas ce voyage!", lorsqu'il voulait rejoindre sa cousine à l'occasion de la mort de la grand-mère de celle-ci. Il se reprocha de mettre en danger le salut de sa mère. Il voulut se persuader qu'il ne devait pas être plus lâche envers lui-même qu'envers les autres et qu'il recommencerait à se masturber s'il persistait dans son intention d'aller rejoindre la dame. (Dixième séance, p. 99).
- 59) Les rares fois qu'il eut des rapports avec des jeunes filles, il ne se faisait jamais de reproches; cependant, il regretta d'avoir pris rendez-vous pour la nuit avec une serveuse lorsqu'il apprit qu'elle avait été appelée au chevet de son premier amant. Seul le scrupule dont elle fit preuve le conduisit à commettre cette injustice contre le mort. Il s'efforce toujours de séparer nettement les rapports en vue du coït et tout ce qui s'appelle amour. (Dixième séance, p. 101).



- 60) La représentation de son membre tranché l'a énormément tourmenté au plein milieu de ses études. Il croit que c'est parce qu'il souffrait de désirs ardents de se masturber. (Onzième séance, p. 105).
- 61) (a) Un jour il crut avoir des raisons de supposer que la dame préférerait son frère à lui-même, et fut pris d'une jalousie telle qu'il craignait de lui faire du mal. (b) Il l'invita à une lutte corps à corps et ce n'est qu'après avoir été terrassé qu'il se sentit en paix. (Onzième séance, p. 107)
- 62) Il n'est pas entré en possession de son héritage, il l'a laissé à sa mère qui lui alloue une très petite somme comme argent de poche. Il se comporte comme un ladre malgré qu'il n'y soit pas du tout enclin. L'aide accordée à un ami lui a valu des difficultés. Il n'ose pas prêter des objets ayant appartenu à son père ou à la dame. (Notes du 18 octobre, p. 111)
- 63) Il a volé un baiser à Reserl, mais en même temps, il a l'idée d'un mal survenant à sa dame. (Notes du 18 octobre, p. 111).
- 64) Jusqu'à sa puberté, il avait été un petit saligaud; après, il était devenu exagérément propre, et depuis sa maladie, fanatiquement propre. (18 octobre, p. 121)
- 65) À son réveil, il a la sensation que la dame avait voulu, dans son rêve, lui dire qu'il n'avait plus besoin de se laver. Il fut saisi d'une émotion épouvantable et se frappa la tête contre le lit. Il a la sensation d'avoir un caillot de sang dans la tête. Dans des circonstances semblables, il avait eu l'idée de se faire un trou dans la tête, en forme d'entonnoir pour laisser sortir la partie malade de son cerveau. (18 octobre, p. 123)
- 66) Assauts répétés sur Rita, sa soeur cadette, après la mort de leur père. (Notes du 17 novembre, p. 141)

- 67) Tentation de ne pas employer les doigts qui avaient touché la couturière pour tirer du tabac de la blague offerte par sa cousine. (Notes du 9 décembre, p. 179)
- 68) Auprès de la couturière, il pense: "À chaque coût, un rat pour la cousine". (Notes du 16 décembre, p. 191)
- 69) Illusion après le discours du capitaine sur les rats: le sol se soulevait devant Lehrs comme s'il y avait un rat par-dessous. Il avait pris cela comme un présage. (Notes du 16 décembre, p. 193)
- 70) Lehrs affirme que tout ce qui est mauvais dans sa nature lui vient du côté maternel. (Notes du 19 décembre, p. 195)
- 71) Le chagrin qu'il éprouve à cause de la rechute du Dr Schl. s'accompagne d'un désir de vengeance. (Notes du 23 décembre, pp. 197 et 199)
- 72) Pendant l'été 1903, lors d'une traversée en bateau, il eut subitement l'idée de se jeter à l'eau. La pensée: S'il te fallait sauter à l'eau pour qu'il n'arrive pas de mal à ton père... et, tout de suite, l'exhortation de sauter. (Notes du 23 décembre, p. 203)
- 73) Toujours une inquiétude à propos de son pénis trop petit. Pendant ses mises en scène nocturnes, un début d'érection. Parfois il se mettait un miroir entre les jambes. (Notes du 27 décembre, p. 207)
- 74) Compulsion au bavardage avec sa mère. (Notes du 28 décembre, p. 215)
- 75) Il reconnaît toutes les raisons logiques d'avoir réellement éprouvé de la colère contre son père, mais il ne le croit toujours pas. (Notes du 2 janvier 1908, p. 221)

- 76) Lehrs résume sa sexualité qui s'est satisfaite de regarder Mlle Robert et d'autres femmes. Ensuite, période homosexuelle avec des amis, mais jamais d'attouchement réciproque, seulement contemplation et tout au plus plaisir à cela. (Notes du 2 janvier, pp. 225 et 227)
- 77) (a) Urgence des selles matinales et (b) embarras imaginé à la rencontre de Mme Elfenbein. (Notes du 2 janvier, pp. 227 et 229)
- 78) Il a peur de subir les mêmes douleurs que son oncle qui avait insulté la tante Irmgard en lui disant qu'elle se poudrait comme une prostituée. (Notes du 3 janvier, p. 233)
- 79) Son idéal est de rester toujours sexuellement disponible, même tout de suite après le coït. (Notes du 3 janvier, p. 233)

### C. Les traits-objets

Nous allons maintenant consolider les problèmes et anomalies signalés ci-haut de façon à éviter autant que possible le chevauchement que nous y avons constaté. Nous allons également regrouper les symptômes ayant une affinité naturelle entre eux. À cette fin, nous avons choisi les cinq en-têtes suivantes, en nous inspirant surtout des indices fournis par Freud et certaines indications du Vocabulaire de la Psychanalyse, surtout dans les articles intitulés: "Névrose obsessionnelle" et "Compulsion, compulsionnel". (186)

- a) Les appréhensions
- b) Les pulsions obsessionnelles
- c) Les problèmes et anomalies de la vie sexuelle
- d) Les inhibitions de la pensée (ruminations mentales, doutes, scrupules, faculté de fausser la logique)
- e) Les interdictions et inhibitions de l'action.

Freud nous apprend que la maladie de son patient consiste principalement en appréhensions. Une section majeure du cas publié est consacrée à "La grande appréhension obsédante", celle qui a fait que le patient a reçu la désignation de l'"Homme aux rats".

Freud mentionne également les pulsions obsessionnelles comme un élément de la maladie. En identifiant les points que nous avons groupés sous cette rubrique nous avons gardé en tête ce que dit le Vocabulaire de la psychanalyse à propos de la névrose obsessionnelle. "Dans la forme la plus typique, le conflit psychique s'exprime par des symptômes dits compulsions: idées obsédantes, compulsion à accomplir des actes indésirables, lutte contre ces pensées et ces tendances, rites conjuratoires, etc." (187)

Nous avons fait une catégorie à part pour les anomalies de la vie sexuelle, parce qu'elles sont très nombreuses et que Freud les a signalées fortement tout au long du cas publié, et particulièrement dans les sections intitulées "La sexualité infantile" et "La vie instinctuelle et l'origine de la compulsion et du doute".

Pour ce qui est des deux dernières catégories, nous les avons établies en pensant à la suite du passage du Vocabulaire de la psychanalyse, déjà cité: "Dans la forme la plus typique, le conflit psychique s'exprime par des symptômes dits compulsionnels:... et par un mode de pensée que caractérisent notamment la rumination mentale, le doute, les scrupules et qui aboutit à des inhibitions de la pensée et de l'action." (188) Dans le cas publié, Freud attire souvent l'attention à l'étrange gymnastique cérébrale qui surprend tellement chez ce patient "très instruit, cultivé et extrêmement intelligent." (189)

Il ne faudrait pas croire que ces catégories sont totalement étanches et mutuellement exclusives. Nous aurons l'occasion de donner quelques exemples de problèmes de classification que nous avons rencontrés et d'expliquer comment nous les avons résolus.

#### a) Les appréhensions

Cette catégorie est évidemment dominée par la "grande appréhension obsédante" selon laquelle la dame vénérée et le père souffriront le supplice aux rats si Lehrs rend l'argent au lieutenant A...

La crainte de la mort de son père avait surgi lorsqu'il pensait aux femmes nues; lorsqu'il avait pensé que la jeune fille serait plus tendre envers lui s'il perdait son père; lorsqu'il avait pensé que si son père mourait il deviendrait peut-être assez riche pour épouser la dame. La veille de la mort du père, il avait pensé qu'il était sur le point de perdre l'être qui lui était le plus cher au monde, mais une pensée contraire lui était venue: la perte de la dame lui serait encore plus douloureuse. Freud a dépensé beaucoup d'énergie pour convaincre son patient qu'il ne s'agissait pas de craintes, mais de souhaits. Cependant, nous avons classé ces pensées sous la catégorie des appréhensions parce que c'est bien ainsi qu'elles étaient perçues par Lehrs au début du traitement.

Lorsqu'il vole un baiser à Reserl, il craint qu'un mal ne survienne à la dame.

Nous avons groupé sous cette rubrique les numéros 1, 15a, 17a, 28a et 63 de l'énumération précédente des problèmes et anomalies.

**b) Les pulsions obsessionnelles**

La première pulsion obsessionnelle de Lehrs que Freud mentionne est celle de se trancher la gorge avec un rasoir. Nous apprenons plus tard qu'il s'est une fois précipité vers l'armoire pour prendre le rasoir, mais qu'il s'est arrêté, poussé par une autre compulsion, celle d'assassiner la vieille dame. Il a déjà eu la compulsion de se jeter à l'eau. Sa compulsion à maigrir avait aussi une composante suicidaire.

Parmi ses autres pulsions, la plupart sont des commandements précis:

- payer la dette au capitaine A..., et à nul autre;
- comprendre exactement chaque syllabe de ce qu'on lui disait;
- compter entre l'éclair et le tonnerre;
- réciter des prières ou des formules de défense;
- rire de façon impertinente à l'occasion d'une mort;
- participer à tous les deuils;
- se venger contre la dame, contre son propre frère, contre le Dr Schl., ou compulsion de leur faire du mal;
- étudier la nuit et faire ses mises en scène;
- courir autour de la pièce où il se trouve;
- cultiver la propreté de façon exagérée;
- se frapper et se percer la tête;
- aller à la selle tout de suite après son réveil;
- se faire peur parce qu'il a eu des pensées hostiles envers tante Irmgard.

D'autres pulsions étaient moins nettes. Quand il était enfant, il éprouvait un sentiment d'inquiétante étrangeté qu'il devait tout faire pour empêcher quelque chose d'arriver suite à son désir de voir les femmes nues. Il devait protéger la dame afin que rien ne lui arrive.

Nous avons groupé sous ce titre les numéros suivants: 2, 15b, 17b, 19b, 29, 31a, 32a, 33 à 42, 46, 49, 55, 61a), 64, 65, 71, 72, 74, 77a et 78.

**c) Les problèmes et anomalies de la vie sexuelle**

On est frappé d'abord par la précocité et la vigueur de la sexualité infantile de Lehrs, ensuite par la pauvreté de sa vie sexuelle adulte.

Freud décèle des signes d'homosexualité, dès la première séance. Le premier grand choc affectif de sa vie était à propos de son attachement envers un homme. Son état de dépendance envers son ami qui le console et le réconforte a quelque chose d'étrange. Son expression bizarre pendant qu'il raconte le supplice aux rats - mélange d'horreur et de jouissance - est fortement souligné par Freud.

Il a eu et a encore un comportement très particulier à propos de la masturbation qu'il n'a commencé à pratiquer activement qu'après la mort de son père. La représentation de son membre tranché l'a énormément troublé pendant ses études, et il croit que c'est parce qu'il voulait se masturber. Maintenant il est tenté de le faire lorsqu'il se passe quelque chose qui en fait un beau moment de sa vie ou lorsqu'il lit un passage émouvant.

C'est également après la mort de son père qu'il a attaqué sexuellement sa soeur Rita, à plusieurs reprises. Il est très jaloux de son mari.

Ses rares rapports sexuels sont toujours avec des filles de condition modeste, et il s'efforce toujours de séparer les rapports en vue du coût de tout ce qui s'appelle amour. Pendant le traitement il commence une liaison avec sa couturière, et il en semble heureux pour quelque temps, mais il cherche bientôt à s'en défaire. Il se demande pourquoi, un jour, il a embrassé sa femme de chambre, et l'a ensuite attaquée.

Les rats ont pour lui une série particulièrement riche de significations à caractère sexuel. Il s'inquiète de la petitesse de son pénis. Pendant ses mises en scène nocturnes, il se contemplait le pénis en attendant la visite de son père.

Son idéal est de toujours rester sexuellement disponible même tout de suite après le coït. Ce dernier trait est un bon exemple de la polyvalence de plusieurs des particularités du patient. L'idéal de disponibilité permanente pourrait être associé à l'homosexualité latente, comme le suggère E.R. Hawelka dans sa note 513 (p.233), ou encore pourrait être une sorte de rumination mentale (un idéal contradictoire), ou bien une inhibition à l'action. Nous avons classé les particularités qui manifestaient ce genre de polyvalence sous la rubrique qui nous a semblée la plus pertinente dans chaque cas. Ici, nous avons pensé qu'il s'agissait surtout d'une anomalie de sa vie sexuelle, bien que les autres aspects ne doivent pas être oubliés. Nous avons tiré la même conclusion à propos de la représentation de son membre tranché, qu'il croit lui être venue à cause de son désir de masturbation. Par contre, il y a là aussi une forme d'appréhension bien évidente.

Dans d'autres cas, nous avons dû tenir compte de ce que nous verrons plus tard à propos des explications et des théorisations de Freud. Ainsi, en soi-même, le fait que Lehrs se faisait reconforter par son ami aurait pu paraître assez normal, mais nous savons que Freud l'a vu comme un des signes d'un penchant homosexuel latent. De la même façon, Freud a lié explicitement à la sexualité, l'importance toute



particulière que Lehrs attachait à l'odorat. Quant à son dégoût pour les prostituées nous verrons qu'il est relié lui aussi à des interprétations de Freud à propos des problèmes sexuels de son patient.

Il y a aussi des traits que nous avons classifiés sous d'autres rubriques, mais qui ont un aspect sexuel significatif. Un exemple: Les scènes nocturnes. Nous les avons classées sous les pulsions obsessionnelles à cause du fait que Lehrs était contraint à répéter une série d'actions qui avaient d'autres volets que le sexuel, mais celui-ci n'en était pas moins une partie importante du scénario.

Nous avons placé sous cette rubrique les numéros suivants: 4 à 8, 10 à 13, 16, 27e, 45, 56 à 60, 66, 68, 69, 73, 76 et 79.

d) **Les inhibitions de la pensée (rumination mentale, doutes, scrupules, faculté de fausser la logique).**

Dès l'entretien préliminaire, nous apprenons que Lehrs, en feuilletant un des livres de Freud, Psychopathologie de la vie quotidienne, aurait trouvé "l'explication d'enchaînements de mots bizarres qui lui rappelèrent tellement ses 'élucubrations cogitatives' avec ses propres idées, qu'il résolut de se confier à moi." (190)

Il voit lui-même le commencement de sa maladie dans l'idée qu'il se faisait que ses parents connaissaient ses pensées, idée qu'il expliquait en se figurant qu'il avait exprimé ses pensées sans s'entendre parler. Adulte, il se sent ridicule pendant toute la journée devant Mme Elfenbein parce qu'elle l'a vu lorsqu'il jetait un dernier coup d'oeil sur ses vêtements en prenant le train. Tout en restant libre penseur, il croit que son père peut subir le supplice des rats dans l'au-delà.

La contrainte qui le pousse à remplir à la lettre le "commandement" du capitaine est d'autant plus difficile à comprendre qu'il savait avant que le capitaine ne lui demande de rembourser le lieutenant A..., que c'était à l'employée de la poste qu'il devait de l'argent. Même après avoir remboursé cette dernière, il était tenté d'aller trouver A... pour le convaincre d'accepter l'argent.

Pendant un an et demi, il ne réalisait pas que son père était mort. Quand la crise se déclencha, il fut pris de remords intenses, se prenant pour un criminel parce qu'il était en train de prendre un peu de repos lorsque son père mourut. Malgré toute l'évidence du contraire, il resta convaincu que son oncle avait fait allusion à son père lorsqu'il avait parlé des hommes qui se permettent toutes sortes de choses.

Malgré le contenu de ses pensées à propos de la mort de son père (e.g., s'il mourait, je serais peut-être assez riche pour épouser la dame), il ne pouvait pas croire qu'il s'agissait de souhaits. Son deuil est interminable.

Sa maladie a évolué. Au lieu d'accès de compulsion suivis de répit, il suppose qu'il a déjà commis la chose et il souffre d'une culpabilité antérieure plus terrible que la tentation qu'il combattait au début de faire quelque chose qui le rendrait coupable.

Sa compulsion à se suicider et ensuite à assassiner la vieille dame lui vient à l'esprit dans l'ordre inverse de celui qui semblerait normal. Punition d'abord, et à la fin le désir coupable.

Malgré son importance et son impact évident, il croit que le projet de mariage que sa mère lui a annoncé n'a pas fait la moindre impression chez lui.

Malgré que son père et sa mère lui aient raconté maintes fois la scène de la colère qu'il avait faite à son père, il ne peut pas croire à la réalité de cet incident parce qu'il ne s'en souvient pas. Il reconnaît toutes les raisons logiques pour lesquelles il aurait réellement éprouvé de la colère contre son père, mais il ne peut pas le croire.

Parfois, il croyait entièrement à ses superstitions, et parfois il les considérait comme des balivernes. Cependant, il prenait très au sérieux la toute-puissance qu'il attribuait à ses idées.

Il était convaincu que tout ce qu'il y avait de mauvais dans sa nature lui venait du côté de sa mère.

Cette rubrique englobe les numéros suivants: 14, 18, 21, 24 à 27a, 27c et d, 28b, 30, 31b, 32b, 44, 48, 52, 54, 70, 75 et 77b.

**e) Interdictions et inhibitions de l'action**

Lehrs manifeste un haut degré de passivité et de dépendance envers sa mère. Il doit la consulter avant d'accepter le traitement. Il lui a laissé son héritage. Elle lui accorde très peu d'argent de poche. Il se comporte comme un avare, contre son inclination.

Lorsqu'il essaie de remettre l'argent à A... il rencontre toutes sortes d'obstacles qui sont apparemment indépendants de lui. Lorsqu'il est tourmenté par des pensées ou des arguments contradictoires, il se laisse porter par des événements fortuits, comme des jugements de Dieu. Le projet de sa mère a éveillé un conflit en lui; il en a évité la solution en tombant malade. Son inhibition au travail a retardé le jour où il pourrait être en mesure de se marier. Il évite les renseignements qui le porteraient à prendre des décisions par rapport à ses conflits.

Il croit que l'incident où son père l'a battu a altéré son caractère - il est devenu lâche et a gardé toute sa vie une peur terrible des coups. Voulant faire du mal à son frère, il l'invite à se battre, mais trouve la paix seulement lorsque son frère l'a terrassé.

Il s'interdit d'épouser la dame parce que s'il l'épousait il arriverait un malheur à son père dans l'au-delà. Il s'interdit le coït parce que s'il se le permettait, sa petite nièce Ella mourrait. Ces deux interdictions sont encore de bons exemples de la polyvalence des symptômes. On pourrait les considérer comme des appréhensions, ou encore comme des exemples de rumination mentale. Freud les cite comme exemples de la technique de l'ellipse, qui sert de moyen de défense contre la compréhension. Nous les avons classées dans les inhibitions de l'action parce qu'elles visent effectivement à interdire une action. Cependant, encore une fois, leurs autres significations ne sont pas à négliger.

Une autre interdiction: Ne pas utiliser les doigts qui ont touché la couturière pour prendre du tabac de la blague donnée en cadeau par la cousine.

Sous cette rubrique, nous avons placé les numéros 3, 9, 19a, 20, 22, 23, 27b, 43, 47, 50, 51, 53, 61b, 62 et 67.

Au terme de cette recherche sur l'individualité-écart de Lehrs, nous voyons que la somme de ses problèmes et difficultés était telle que Freud n'exagérât pas lorsqu'il disait qu'il s'agissait d'un "cas de névrose obsessionnelle, qui peut être considéré comme ayant été assez grave, et d'après sa durée, et d'après les préjudices qu'elle causa à l'intéressé et d'après l'appréciation subjective du malade lui-même".<sup>(191)</sup>

Au prochain chapitre, nous allons nous efforcer d'identifier les théories utilisées par Freud pour démêler cet écheveau d'énigmes.

## CHAPITRE V

### LES THÉORIES UTILISÉES PAR FREUD

#### 1. Introduction

Comme nous l'avons vu au chapitre II, la théorie joue un rôle déterminant dans la construction du modèle freudien tel qu'il est décrit par J.-C. Pariente. Elle intervient à chaque étape du processus: dans le choix des traits-objets, qui doivent être pertinents; dans l'identification des traits-facteurs susceptibles d'expliquer les traits-objets; dans la découverte des opérateurs d'individualisation; dans l'explication des traits-objets par les traits-facteurs; dans la constitution de l'individualité épistémique; dans l'établissement des relations intelligibles entre l'individualité empirique et l'individualité épistémique.

Pariente ne donne pas comme telle une définition de ce qu'il entend par une théorie; cependant il fournit de nombreuses indications qui nous permettent de déduire quel en serait le contenu. Ces divers indices nous conduisent à formuler la définition suivante: "Une théorie est une proposition énonçant des relations en principe universellement valables entre certaines classes".<sup>(192)</sup> Nous avons déjà rencontré un exemple d'une telle proposition en étudiant le modèle de Léonard: "Si un enfant a manifesté une forte curiosité sexuelle qui a été refoulée et sublimée, l'adulte manifestera une forte curiosité scientifique".<sup>(193)</sup>

En parlant de relations universellement valables, on pourrait provoquer l'objection que le langage de Freud était beaucoup plus prudent. Nous avons constaté que, bien longtemps après la parution du cas de l'Homme aux rats, il parlait encore d'"hypothèses incertaines" ainsi que de "suppositions dépourvues de preuves" à propos de la névrose obsessionnelle, et nous avons affirmé qu'il fallait prendre au sérieux ces avertissements.

Il connaissait par sa propre expérience les périls de la théorisation. Après l'avoir affirmée hautement, il fut contraint en 1897 d'abandonner sa

théorie selon laquelle la genèse du refoulement proviendrait d'une scène de séduction traumatisante réellement vécue pendant la tendre enfance. Parmi ses nombreuses rétractations à ce sujet, choisissons celle qui se trouve dans l'article de 1896, celui qui contient justement les "premiers exposés" sur la genèse et les mécanismes des phénomènes de compulsion psychique, exposés que Freud entend compléter et continuer dans le cas publié de l'Homme aux rats. (194)

Voici la note ajoutée en 1924: "Ce chapitre est dominé par une erreur que j'ai depuis lors reconnue et corrigée de façon répétée. Je ne savais pas encore distinguer alors les fantasmes des analyses concernant leurs années d'enfance, de souvenirs réels. Ensuite de quoi, j'attribuai au facteur étio-  
logique de la séduction une importance et une généralité qui ne lui convien-  
nent pas. Une fois surmontée cette erreur, notre regard s'ouvrit sur les manifestations spontanées de la sexualité infantile, que j'ai décrites dans les Trois essais sur la théorie de la sexualité, 1905. Cependant, tout ce qui est contenu dans le texte ci-dessus n'est pas à rejeter; la séduction a conservé une certaine importance pour l'étiologie, et aujourd'hui encore je considère comme valables un certain nombre des développements psychologiques présentés ici". (195)

On peut constater par le contenu de cette note que la découverte de son erreur n'a pas empêché Freud de continuer à formuler des théories. Il a d'ailleurs exprimé des vues très précises à ce sujet quelques années après la publication de l'Homme aux rats, en 1915, dans l'introduction au premier des cinq textes groupés sous le titre de Métapsychologie.

"Le véritable commencement de toute activité scientifique consiste... dans la description de phénomènes, qui sont ensuite rassemblés, ordonnés et insérés dans des relations. Dans la description, déjà, on ne peut éviter d'appliquer au matériel certaines idées abstraites que l'on puise ici ou là et certainement pas dans la seule expérience actuelle. De telles idées - qui deviendront les concepts fondamentaux de la science - sont dans l'élaboration ultérieure des matériaux, encore plus indispensables. Elles comportent d'abord nécessairement un certain degré d'indétermination; il ne peut être question de cerner clairement leur contenu. Aussi longtemps qu'elles sont

dans cet état, on se met d'accord sur leur signification en multipliant les références au matériel de l'expérience, auquel elles semblent être empruntées mais qui, en réalité, leur est soumis. Elles ont donc, en toute rigueur, le caractère de conventions, encore que tout dépende du fait qu'elles ne soient pas choisies arbitrairement mais déterminées par leurs importantes relations aux matériaux empiriques; ces relations, on croit les avoir devinées avant même de pouvoir en avoir la connaissance et en fournir la preuve. Ce n'est qu'après un examen plus approfondi du domaine de phénomènes considérés que l'on peut aussi saisir plus précisément les concepts scientifiques fondamentaux qu'il requiert et les modifier progressivement pour les rendre largement utilisables ainsi que libres de toute contradiction. C'est alors qu'il peut être temps de les enfermer dans des définitions. Mais le progrès de la connaissance ne tolère pas non plus de rigidité dans les définitions. Comme l'exemple de la physique l'enseigne de manière éclatante, même les 'concepts fondamentaux' qui ont été fixés dans des définitions voient leur contenu constamment modifié."(196)

Nous pouvons conclure, d'après cette "petite plate-forme épistémologique"(197) de Freud, qu'il n'aurait pas répudié la définition de la théorie que nous avons proposée ci-haut, en nous inspirant de l'ouvrage de Pariente. N'oublions pas que cette définition comporte aussi une précaution puisqu'il s'agit de relations en principe universellement valables. Cependant, nous pouvons nous attendre à ce que certaines des théories de Freud soient affirmées avec force et confiance en leur solidité et que d'autres soient avancées avec plus de prudence et de nuances.

C'est dans le cas publié que nous allons commencer notre enquête sur les théories utilisées par Freud dans son analyse de Lehrs. Comme dans les chapitres précédents, nous allons ensuite noter ce que le Journal apporte d'additionnel au cas publié.

Dans certains cas nous trouverons des affirmations de Freud qui sont formulées comme des théories, e.g. "... les facteurs qui constituent une psychonévrose ne se trouvent pas dans la vie sexuelle actuelle, mais dans celle de l'enfance"(198). Par contre, il arrivera souvent que le texte suppose une théorie qui n'est pas présentée explicitement. Par exemple, lorsque Freud nous informe qu'au début de la première séance, Lehrs a

consenti "à respecter la seule condition à laquelle l'engage la cure: dire tout ce qui lui vient à l'esprit",<sup>(199)</sup> cela implique un arrière-plan théorique qui présuppose, entres autres, l'existence de phénomènes psychiques inconscients, le refoulement, le retour du refoulé et l'efficacité de la libre association comme moyen de déceler les manifestations de l'inconscient. Dans un cas comme celui-ci, nous avons utilisé l'expression consacrée: "La règle fondamentale" en indiquant qu'elle implique la méthode de la "libre association".

Dans l'identification des théories utilisées par Freud nous avons souvent fait appel au Vocabulaire de la psychanalyse et nous avons la plupart du temps utilisé sa terminologie pour identifier les théories évoquées implicitement dans le cas publié ou dans le Journal.

Une des difficultés que nous avons rencontrées est celle de choisir le niveau de généralité des théories que nous avons décelées. Par exemple, une fois mentionnée la (ou les) théorie(s) de l'interprétation des rêves, est-il nécessaire ou même légitime de parler de composantes comme le déplacement ou la condensation? Si nous répondons par la négative nous risquons de rester à un niveau de généralité trop élevé pour être éclairant. Si nous répondons par l'affirmative, nous devons prendre garde de ne pas tomber dans une profusion excessive de détails.

Nous avons opté pour une solution médiane en nous laissant guider surtout par le texte du cas publié et du Journal lorsqu'ils exposent une théorie de façon assez explicite et en utilisant d'autres oeuvres de Freud ou le Vocabulaire de la psychanalyse lorsqu'une théorie était évoquée de façon plutôt implicite qu'explicite. Nous avons cru que c'était la meilleure façon de rester fidèle au texte de Freud et à sa pensée.

Cette approche va identifier des théories très générales e.g. l'existence de phénomènes psychiques inconscients, et d'autres plus restreintes qui pourraient être considérées comme des parties des théories plus englobantes. Nous aurons souvent l'occasion de constater des liens entre ces diverses théories.



## 2. Les théories utilisées par Freud dans le cas publié

Nous venons de voir la première théorie qui se présente dans le cas publié - l'obligation du patient de dire tout ce qui lui vient à l'esprit. C'est une exigence qui est accompagnée d'une obligation correspondante de la part de l'analyste. Nous pouvons donc dès maintenant identifier:

1. La règle fondamentale (tout dire), ce qui implique la méthode de la "libre association".
2. L'attention également flottante (écouter sans privilégier a priori aucun élément du discours du patient).

La première de ces deux règles pourrait être formulée ainsi. "Si le patient dit tout ce qu'il pense ou ressent, il révélera des traces de son inconscient." La deuxième pourrait prendre la forme suivante: "Si l'analyste écoute le patient avec une attention également flottante, il se placera dans une situation optimale pour saisir les manifestations de l'inconscient."

Immédiatement après la narration de la première séance, on trouve un long développement théorique. Les phénomènes que le patient a décrits, datant de sa sixième ou septième année ne sont pas, comme Lehrs le croit, seulement le début de sa maladie. C'est sa maladie même: une névrose obsessionnelle complète. C'est le noyau et le modèle de sa névrose ultérieure. C'est un organisme élémentaire dont seule l'étude peut nous permettre de comprendre l'organisation de la maladie actuelle.

Le désir de voir des femmes nues correspond à l'obsession ultérieure. Au début, le moi de l'enfant n'est pas en contradiction complète avec ce désir, mais il se forme déjà une opposition au désir puisqu'un affect pénible l'accompagne régulièrement: il est obsédé par l'appréhension qu'il n'arrive quelque chose de terrible. Cette chose terrible a un caractère d'imprécision typique qui dorénavant ne manquera jamais aux manifestations de la névrose. Mais il n'est pas difficile de trouver ce qui se cache derrière cette imprécision. Si on en trouve un exemple précis, on peut être certain que cet

exemple constitue la pensée que la généralisation veut cacher. On peut reconstituer le sens de l'appréhension obsédante du patient: "Si j'ai le désir de voir une femme nue, mon père devra mourir." L'affect pénible prend le caractère d'inquiétante étrangeté (souligné par Freud) et fait naître des impulsions à faire quelque chose pour détourner le désastre, et ces impulsions sont semblables aux mesures de défense qui se feront jour plus tard.

En plus de l'inventaire complet d'une névrose, on trouve chez ce patient "une sorte de formation délirante à contenu bizarre." L'enfant croit que ses parents connaissent ses pensées, et il se l'explique en pensant qu'il les exprime à haute voix sans s'entendre lui-même. C'est comme un "pressentiment vague des phénomènes psychiques étranges que nous appelons inconscients, et dont nous ne pouvons nous passer pour l'explication scientifique de ces manifestations obscures...; il y a là comme une perception endopsychique du refoulé."

En appliquant à cette névrose infantile les connaissances acquises dans d'autres cas, nous pouvons supposer qu'ici encore, "avant la 6<sup>e</sup> année, eurent lieu des événements traumatisants, des conflits et des refoulements sombrés dans l'amnésie, mais qui laissèrent subsister, à titre de résidu, le contenu de l'appréhension obsédante."(200)

Freud connaît plusieurs autres cas de névrose obsessionnelle qui débutèrent dans le jeune âge par de pareils désirs sensuels, avec appréhensions sinistres et tendance à des actes de défense. C'est un début absolument typique, mais probablement pas le seul type possible. Dans tous les autres cas de névrose obsessionnelle que Freud a pu analyser, il a découvert une activité sexuelle précoce. Cette maladie fait voir, "bien plus clairement que ne le fait l'hystérie, que les facteurs qui constituent une psychonévrose ne se trouvent pas dans la vie sexuelle actuelle, mais dans celle de l'enfance."(201)

Cet aparté de Freud contient soit explicitement ou implicitement plusieurs théories:

3. L'existence de phénomènes psychiques inconscients.
4. La théorie des pulsions ("une pulsion érotique" p. 205).
5. Des événements traumatisants et des conflits de caractère sexuel, arrivés dans la première enfance, sont à l'origine des névroses.
6. Une activité sexuelle précoce se trouve dans tous les cas de névrose obsessionnelle.
7. La théorie du refoulement et du retour du refoulé.
8. La théorie des mécanismes de défense.
9. L'imprécision est typique de la névrose obsessionnelle.

Nous obtiendrons plus tard plus de précisions sur les théories touchant le "noyau" et le "modèle" de la névrose ultérieure, ainsi que sur "l'organisme élémentaire" dont seule l'étude peut nous permettre de comprendre l'organisation de la maladie actuelle.

Dans la note 2 au bas de la page 202, il est question du choix objectal homosexuel. Nous identifierons plus tard des phénomènes de ce genre sous une rubrique plus générale (les stades de l'évolution génitale: no. 36 ci-bas).

Freud nous informe que pendant la quatrième séance, il profita de l'occasion pour donner à Lehrs " une première notion de la thérapeutique psychanalytique." Son patient vient de lui raconter ses sentiments intenses de culpabilité de ne pas avoir été au chevet de son père au moment même de sa mort. Le profane dirait que l'affect est trop grand pour la cause, mais le médecin dit que le sentiment de culpabilité est justifié; cependant, il appartient à un autre contenu qui lui est inconnu. Nous pouvons ici ajouter à notre liste une autre théorie que Freud a souvent expliquée auparavant, et notamment dans L'interprétation des rêves.

10. La théorie du déplacement. (Ce qui implique une théorie de l'affect. Les expressions "faux enchaînement", p. 213, et "fausse connexion" font partie de cette théorisation).<sup>(202)</sup>

Dans la cinquième séance, où Lehrs manifeste tant de résistance aux interprétations de Freud, on retrouve quelques déclarations théoriques:

11. L'inconscient reste relativement inaltérable (comme les restes de Pompéi pendant qu'ils étaient enterrés).
12. La personnalité morale, c'est le conscient; le mal en nous, c'est l'inconscient. (Cependant, Freud ajoute la note: "Tout ceci n'est vrai que très approximativement, mais suffit pour une introduction préliminaire." (p. 214)
13. Les rejetons de l'inconscient refoulés sont les éléments qui entretiennent les pensées involontaires.

On trouve en plus, dans le texte à propos de la cinquième séance, la déclaration suivante: "l'affect se surmonte pendant le travail même." On pourrait y voir toute la théorie du traitement psychanalytique.<sup>(203)</sup>

Pendant la sixième séance, Freud "juge utile de lui exposer quelques nouvelles notions théoriques." Ces précisions viennent après que Lehrs vient d'énoncer "avec véhémence" qu'il n'a jamais pu souhaiter la mort de son père: il s'agissait uniquement de craintes. On y trouve des propositions théoriques qui peuvent se formuler ainsi:

14. L'inconscient est l'inverse contradictoire du conscient. (Un ancien souhait, actuellement refoulé se manifeste comme une crainte. La protestation de Lehrs doit laisser supposer l'existence de tendances exactement contraires).
15. Le refoulement ne se produit pas à propos de choses indifférentes. (C'est justement parce qu'il aime intensément son père que sa haine pour lui doit être refoulée).

16. Une précision sur le retour du refoulé (no. 5 ci-haut): Ce qui a été refoulé peut resurgir, par instants, comme un éclair.<sup>(204)</sup>

Pendant la septième séance, Freud parle à son patient de quelques points qui peuvent être formulés comme des théories:

17. La théorie du bénéfice de la maladie ("leurs souffrances procurent aux malades une certaine satisfaction." p. 218).
18. La théorie de la résistance. ("Un traitement comme le nôtre est continuellement accompagné de résistances" p. 218).
19. Une des formes de cette résistance est la dénégation (mentionnée dans la note 1, p. 218).

Ces trois théories sont distinctes mais intimement liées, particulièrement dans cette septième séance. (Freud avait déjà exposé la conception de résistance lors de la deuxième séance (p. 207)).<sup>(205)</sup>

Au début de la section sur "Quelques obsessions et leur explication," Freud compare les rêves et les obsessions. Les deux paraissent absurdes ou immotivés, à première vue. Mais les obsessions les plus absurdes et étranges se laissent résoudre si on trouve à quelle époque une obsession est apparue et dans quelles conditions elle a coutume de revenir. On pourrait donner à cette constatation la formulation suivante:

20. Il y a des rapports intelligibles entre le contenu des obsessions et les moments de leurs apparitions, d'une part, et les événements de la vie, d'autre part.

Dans son analyse de la compulsion au suicide et de celle de maigrir, Freud avait fait ressortir "que les tendances hostiles de notre patient sont particulièrement violentes, semblables à des rages folles,..." (p. 223). Freud constate maintenant "que malgré la réconciliation avec la dame, cette rage contribue encore à former les obsessions." Quand il doute de ce qu'il

entend, ce qu'il exprime, c'est le doute qu'il faille considérer les explications de la dame comme une preuve d'affection. "Le doute, dans sa compulsion à comprendre, signifie qu'il doute de l'amour de son amie." En lui fait rage une lutte entre l'amour et la haine, et cette lutte est manifestée "d'une façon plastique par un acte compulsif à symbolisme très significatif: il enlève la pierre du chemin de son amie mais annule ensuite ce geste d'amour, en la remettant à sa place, afin que la voiture s'y heurte et que son amie se blesse." Ceci nous amène à d'autres affirmations théoriques:

21. Des actes compulsifs, dont le premier temps est annulé par le second, sont caractéristiques de la névrose obsessionnelle.
22. Ces actes à deux temps expriment toujours l'opposition entre l'amour et la haine. (Ici, Freud atténue son assertion: "d'après mon expérience," p. 224)
23. Les deux tendances contradictoires trouvent à se satisfaire l'une après l'autre.
24. Les deux tendances essaient de créer entre elles un lien logique "souvent en dépit de toute logique." (La pensée consciente rationalise ces conflits).

Freud analyse, dans cette section, le premier des deux seuls rêves interprétés dans le cas publié. Nous pourrions donc ajouter "la théorie de l'interprétation des rêves," mais comme il s'agit de plusieurs théories dont quelques unes ont déjà été évoquées ou le seront plus tard, nous avons choisi de les désigner au pluriel.

25. Les théories de l'interprétation des rêves.<sup>(206)</sup>

Nous voici rendus à la section sur "la cause occasionnelle de la maladie." Au tout début, Freud nous affirme: "Cet état de choses réclame une mise au point théorique." Il s'agit d'expliquer pourquoi Lehrs croit n'avoir attaché aucune importance à l'événement que Freud a reconnu immédiatement

comme "la cause occasionnelle de sa maladie, ou du moins la cause occasionnelle récente de la crise actuelle de celle-ci, déclenchée six ans auparavant" (p. 226).

Dans la névrose obsessionnelle, contrairement à l'hystérie, les "sources infantiles de la névrose peuvent avoir subi une amnésie, souvent incomplète; par contre, les causes occasionnelles récentes de la névrose sont conservées dans la mémoire." Le refoulement s'est servi d'un mécanisme différent de celui de l'hystérie, un mécanisme "au fond plus simple: au lieu de faire oublier le traumatisme, le refoulement l'a dépouillé de sa charge affective, de sorte qu'il ne reste, dans le souvenir conscient, qu'un contenu représentatif indifférent et apparemment sans importance" (p. 226). C'est pourquoi il arrive assez souvent que des obsédés qui ont attaché leurs affects de remords à de faux prétextes font part "au médecin des vraies causes de leurs remords, sans même soupçonner que ces remords ne sont que tenus à l'écart desdites causes." (227) Ils croient que les événements qu'ils racontent, et qui sont les causes véritables de leurs remords, ne les touchent pas du tout.

Freud ajoute la note suivante: "Il faut admettre que les obsédés possèdent deux sortes de savoir et de connaissance, et on est également en droit et de dire que l'obsédé 'connaît' ses traumatismes et de prétendre qu'il ne les 'connaît pas'. Il les connaît, en ce sens qu'il ne les a pas oubliés, mais il ne les connaît pas, ne se rendant pas compte de leur valeur. Il n'en est souvent pas autrement dans la vie courante. Les sommeliers qui servaient Schopenhauer, dans l'auberge qu'il avait coutume de fréquenter, le 'connaissaient' dans un certain sens, à une époque où il était inconnu à Francfort comme ailleurs, mais ils ne le 'connaissaient' pas dans le sens que nous attachons aujourd'hui à la 'connaissance' de Schopenhauer". (207)

Cette explication ingénieuse pour montrer comment "connaître" et "ne pas connaître" sont simultanément possibles chez la même personne, nous ramène essentiellement au numéro 3 ci-haut, "L'existence de phénomènes psychiques inconscients." L'ensemble de cette discussion fournit un autre exemple de déplacement (numéro 10 ci-haut).

Le projet de lui donner en mariage une des filles de la famille Speransky éveilla en Lehrs un conflit: "devait-il rester fidèle à son amie pauvre ou bien suivre les traces de son père et épouser la jeune fille, belle, distinguée et riche, qu'on lui destinait? Et c'est ce conflit-là, conflit, au fond entre son amour et la volonté persistante de son père, qu'il résolut en tombant malade; ou, plus exactement, par la maladie, il échappa à la tâche de résoudre ce conflit dans la réalité." (p. 228) Ce qui résulte d'une névrose (inhibition au travail, retard dans les études) en constituait l'intention (remettre aussi longtemps que possible la solution du conflit, puisqu'il ne pouvait épouser ni sa cousine, ni celle qu'on lui destinait).

Ici il s'agit d'événements de la vie adulte de Lehrs. Nous verrons plus clairement plus tard les liens entre la crise actuelle, le déclenchement de sa maladie il y a six ans, et les événements de son enfance. Pour le moment, notons que ce que nous venons de voir fait appel à la théorie du bénéfice de la maladie (numéro 17 ci-haut), et à une autre théorie qui lui est apparentée de très près, mais qui est quand même distincte d'après le Vocabulaire de la psychanalyse.

## 26. La fuite dans la maladie. (208)

Freud explique comment Lehrs a dû passer par la difficile voie du transfert pour en venir à accepter que le projet de mariage avait en effet déclenché sa maladie. Donc, ajoutons à notre liste:

## 27. La théorie du transfert.

Finalement, dans cette section, Freud donne l'interprétation du deuxième rêve qu'il a analysé dans le cas publié. (209)

Ceci nous amène à la section intitulée: "Le complexe paternel et la solution de l'obsession aux rats." Les toutes premières lignes rattachent la maladie actuelle aux événements de l'enfance. Lehrs est dans une situation semblable à celle qu'avait vécue son père avant son mariage; il peut donc s'identifier à lui.



28. La théorie de l'identification.

Freud en vient à parler de l'activité masturbatoire de Lehrs, et au cours de cette discussion, il affirme catégoriquement que:

29. L'onanisme "de la puberté n'est en réalité pas autre chose que la réédition de l'onanisme infantile" (p. 231).

On se souvient que, pour Lehrs, la masturbation n'avait pas été un facteur important lors de la puberté, malgré une activité sexuelle infantile très précoce et très forte. En plus, il commença de se masturber après la mort de son père, mais cette activité était accompagnée de remords intenses et se produisait dans des circonstances que lui-même considérait étranges. En tenant compte de toutes ces anomalies, Freud avança l'hypothèse que l'origine du conflit entre le père et le fils aurait été un châtiment sévère en rapport avec la masturbation. C'est cette construction qui provoqua le récit de la scène où Lehrs avait effectivement été battu par son père et où il s'était révolté contre lui. Cependant, selon la mère, il n'était pas question d'un méfait de caractère sexuel. C'est à ce point que Freud introduit une longue note qui discute de "la valeur de cette scène infantile." (p. 233-235).

Parmi d'autres points, Freud explique longuement pourquoi il faut accepter, malgré le témoignage apparemment contraire de la mère, une composante sexuelle au méfait du petit Ernst Lehrs. Parmi les facteurs qui appuient cette conclusion se trouve l'approfondissement des rêves du patient relatifs à ces incidents. C'est là que Freud a trouvé "les signes les plus nets d'une sorte de création imaginative dans le genre d'un poème épique, dans laquelle les désirs sexuels envers sa mère et sa soeur, de même que la mort prématurée de cette dernière, étaient mis en rapport avec le châtiment par le père du petit héros." Mais Freud nous avertit qu'il n'a pas réussi "à défaire, fil à fil, tout ce tissu de revêtement imaginatif." Le patient était rétabli, et il fallait le laisser aller pour reprendre le temps perdu dans sa vie. Nous pouvons noter que si cet enchevêtrement compliqué avait pu être démêlé complètement, cela aurait peut-être apporté d'autres considérations théoriques.

Toujours est-il que Freud en donne quelques-unes à la fin de sa note.

30. La vie sexuelle infantile consiste: (a) en une activité autoérotique des composantes sexuelles prédominantes; (b) dans des traces d'amour objectal; et (c) dans la formation de ce complexe qu'on serait en droit d'appeler le complexe nodal des névroses.
31. Ce complexe nodal comprend les premiers émois de tendresse ou d'hostilité envers les parents, frères et soeurs.
32. À cause du complexe nodal, dans les fantasmes que l'on forme à propos de sa propre enfance, le père assume le rôle de l'ennemi dans le domaine sexuel, de celui qui gêne l'activité sexuelle auto-érotique.

Le complexe d'OEdipe n'est pas nommé dans le cas de l'Homme aux rats, mais si le nom n'y est pas, on voit par ce qui précède que tous les éléments de la chose y sont bel et bien. Freud avait déjà, bien longtemps auparavant, en rapport avec son auto-analyse, affirmé que chaque "auditeur fut un jour en germe, en imagination, un OEdipe", dans une lettre à Fliess en date du 15 octobre 1897.<sup>(210)</sup> Les éléments essentiels du complexe d'OEdipe furent clairement énoncés dans l'Interprétation des rêves, dès la première édition en 1900<sup>(211)</sup> et dans un article de 1910.<sup>(212)</sup>

Alors, y a-t-il une différence entre le complexe nodal (Kernkomplex) et le complexe d'OEdipe? On peut, encore une fois, faire appel au Vocabulaire de la psychanalyse. "L'âge où se situe le complexe d'OEdipe est d'abord resté pour Freud relativement indéterminé. Dans les Trois Essais sur la théorie de la sexualité..., 1905, par exemple, le choix d'objet ne s'effectue pleinement qu'à la puberté, la sexualité infantile restant essentiellement auto-érotique. Dans cette perspective, le complexe d'OEdipe, bien qu'ébauché dans l'enfance, ne surgirait au grand jour au moment de la puberté que pour être rapidement surmonté. Cette incertitude se retrouve encore en 1916-17

(Leçons d'introduction à la psychanalyse...) même si Freud reconnaît à cette date l'existence d'un choix d'objet infantile très proche du choix adulte."

"Dans la perspective finale de Freud, une fois affirmée l'existence d'une organisation génitale infantile ou phase phallique, l'OEdipe est rapporté à cette phase, soit schématiquement à la période de trois à cinq ans." (213)

On voit dans la note du cas publié que Freud considérait le rôle du père comme étant celui qui gêne l'activité sexuelle autoérotique. Donc, nous pouvons présumer qu'en 1909, Freud considérait la théorie du complexe nodal (comme on le nomme dans la traduction du cas publié) ou du complexe nucléaire (comme on le nomme dans le Vocabulaire), comme une théorie distincte de celle du complexe d'OEdipe. Nous pouvons donc ajouter une autre théorie, tout en sachant qu'elle est intimement liée à celle(s) du complexe nodal.

### 33. La théorie du complexe d'OEdipe.

Vient plus tard un long développement sur une "extraordinaire abondance de matériel associatif." Le supplice des rats avait provoqué des pulsions instinctuelles et réveillé une quantité de souvenirs "et les rats avaient acquis pour cette raison, dans le laps de temps écoulé entre le récit du capitaine et son invitation à rendre l'argent, un certain nombre de significations symboliques auxquelles, ultérieurement, s'en ajoutaient toujours de nouvelles" (p. 238). Ce passage nous permet de constater à l'oeuvre deux théories additionnelles:

### 34. La théorie de l'association (déjà impliquée dans la règle fondamentale).

### 35. La théorie de la surdétermination (surtout dans le sens qu'une formation de l'inconscient renvoie à des éléments inconscients multiples, mais aussi dans le sens que l'obsession aux rats est la résultante de plusieurs causes). (214)

"Le châtement par les rats réveilla, avant tout, l'érotisme anal qui avait joué dans l'enfance du patient, un grand rôle..." Pour comprendre ce commentaire, il faut se référer aux théories de Freud sur l'évolution de la vie sexuelle, et il nous invite, dans la note au bas de la page 238, à comparer ce qu'il en dit dans son article de 1908 portant le titre "Caractère et érotisme anal." (215)

Nous pouvons donc ajouter:

### 36. La théorie des stades de l'évolution génitale.

Nous trouvons un peu plus loin une expression qui a des implications théoriques assez particulières. Freud nous informe, pendant qu'il est en train d'exposer les diverses significations du mot "rat": "Tout ce matériel, et d'autre encore, trouva d'ailleurs sa place dans le contexte du thème des rats, par l'intermédiaire d'une association-écran: 'Se marier'." La note des traducteurs nous apprend qu'en allemand, heiraten, qui signifie "se marier", comprend la syllabe rat (p. 239).

La notion de l'écran se trouve le plus souvent dans l'expression "souvenir-écran" sujet auquel Freud avait consacré un article dès 1899. (216) On trouve l'expression "association-écran" et "fantasme-écran" beaucoup plus rarement, mais le sens du mot écran est le même dans les trois cas. C'est que le phénomène psychique (souvenir, association ou fantasme) en cache un autre surtout au moyen du mécanisme de déplacement. Nous pouvons donc combiner:

### 37. La théorie des souvenirs-écran et des associations-écran.

Dans cette section on rencontre l'expression "une sensibilité complexe" (p. 236) et un peu plus loin une expression semblable: "Le destin lui avait lancé, pour ainsi dire, dans le récit du capitaine, un mot auquel son complexe était sensible, et il n'avait pas manqué d'y réagir par son idée obsédante" (p. 240). Encore un peu plus loin, Freud utilise l'expression "le complexe paternel" (p. 241) qui se trouve d'ailleurs dans le titre de la section que nous sommes en train d'étudier.

Le mot "complexe" se trouve déjà en 1895 dans la partie des Études sur l'hystérie rédigée par Breuer. Freud l'a utilisé assez souvent pendant un certain temps et l'a conservé dans quelques expressions consacrées comme "complexe d'Œdipe", "complexe de castration" et "complexe paternel." Cependant, il s'est de plus en plus méfié de ce mot qu'on utilisait à toutes les sauces. Dès le 10 janvier 1910, il écrivait à Pfister qu'il fallait "être très prudent dans l'emploi du mot 'complexe'." Il ne fallait pas se contenter du seul mot. "Il est certainement trop vague et inadéquat." Il reconnaissait que le mot était indispensable "dans le domaine de la théorie dans les diverses manipulations et démonstrations," mais il fallait "toujours se préoccuper de ce qui se dissimule à l'arrière-plan."<sup>(217)</sup>

Les objections de Freud ne provenaient pas d'un désaccord avec l'idée fondamentale du complexe telle qu'exprimée dans le Vocabulaire de la psychanalyse: "Ensemble organisé de représentations et de souvenirs à forte valeur affective, partiellement ou totalement inconscients."<sup>(218)</sup> C'est plutôt la mauvaise application du terme, et le fait qu'il voulait s'éloigner de ce qu'il appelait "la mythologie du complexe de Jung",<sup>(219)</sup> qui motivèrent ses réactions négatives.

Dans le cas publié, il est bien clair que Freud utilise la théorie des complexes en général, en plus de celles du complexe nodal et du complexe d'Œdipe.

### 38. La théorie du complexe paternel et des complexes en général.

Nous avons vu à plusieurs reprises des références aux théories de Freud sur la vie sexuelle infantile. Il parle souvent également des "théories sexuelles infantiles" et nous en avons un exemple ici. C'est "à l'aide des théories sexuelles infantiles et du symbolisme bien connu de l'interprétation des rêves" que "tout se laissa traduire en pensées pleines de sens" (p. 240). Il s'agit des théories que les enfants s'inventent pour répondre à leur curiosité à propos de la sexualité en général et, en particulier, à la question: "d'où viennent les enfants?"

C'est une des théories de Freud que ces réponses inventées par les enfants jouent un rôle important dans leur évolution psychique. Et c'est justement en 1908 qu'a été publié son article sur ce sujet.<sup>(220)</sup> Ajoutons donc:

#### 39. Les théories sexuelles infantiles.

Dans le même alinéa du cas publié, Freud affirme que le capitaine "avait pris pour le malade la place de son père et attiré sur lui un renouveau d'animosité pareille à celle qui avait jadis éclaté contre la cruauté paternelle" (p. 240). On voit ici deux mouvements: une sorte de déplacement vers le capitaine d'un affect qui s'adressait au père - on pourrait également parler de transfert si on admet que le phénomène du transfert se trouve dans d'autres situations que celles de l'analyste-analysé.

En expliquant les circonstances dans lesquelles s'était formé la grande obsession, Freud affirme que la "libido du malade était sous pression" (p. 242). Nous pouvons donc noter:

#### 40. La théorie de la libido.

Dans le même alinéa, Freud parle de "deux conflits, qui depuis toujours existaient en lui, en un seul." Cette partie du texte est assez obscure, mais, pour le moment, prenons en note seulement comme un exemple de:

#### 41. La théorie de la condensation.

Nous arrivons maintenant à la deuxième partie du cas publié, les "Considérations théoriques" où l'on peut, d'après ce titre, s'attendre à découvrir beaucoup de renseignements sur les théories utilisées par Freud. La première section s'intitule: "Quelques caractères généraux des formations obsessionnelles." Freud rappelle la définition des obsessions qu'il avait donnée dans son article de 1896, ses "Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense." Il avait alors déclaré que les obsessions étaient "des reproches transformés, resurgissant hors du refoulement, et qui se rapportent toujours à une action sexuelle de l'enfance exécutée avec satisfaction." Maintenant,

cette définition lui semble "attaquable au point vue de la forme, bien que composée des meilleurs éléments." Il serait plus correct de parler de pensée compulsive et de souligner que les formations compulsives "peuvent avoir la signification des actes psychiques les plus variés: souhaits, tentations, impulsions, réflexions, doutes, ordres et interdictions" (p. 243).

Nous avons jusqu'à maintenant identifié plusieurs théories spécifiques à propos de la névrose obsessionnelle et à propos des actes compulsifs. Le texte que nous venons de voir nous donne une vue beaucoup plus globale sur les obsessions, ce qui pourrait être identifié de la façon suivante:

#### 42. La définition des obsessions.

Viennent ensuite des considérations sur la défense secondaire contre les obsessions, ce qui nous autorise à ajouter:

#### 43. La théorie du processus primaire et du processus secondaire.

Nous apprenons aussi que le "texte des obsessions apparaît, dans les rêves, sous forme de phrases énoncées, à l'encontre de la règle suivant laquelle les phrases énoncées dans le rêve proviennent des phrases énoncées à l'état de veille" (p. 244). Il s'agit ici d'une modification à la théorie exposée dans L'interprétation des rêves. Freud l'a signalée dans une note ajoutée dès 1909, donc la même année que la parution du cas publié.

"L'unique exception que j'aie rencontrée m'a été fournie par un jeune obsédé dont l'intelligence, d'ailleurs remarquable, était demeurée intacte. Les discours qui apparaissaient dans ses rêves ne provenaient pas de propos précédents, mais correspondaient exactement à ses obsessions, qui pendant la veille se traduisaient tout autrement."(221)

Freud affirme un peu plus loin que "c'est la déformation qui rend l'obsession viable" (p. 245). La déformation est un aspect essentiel de la théorie des rêves, mais nous pouvons noter que:

44. La théorie de la déformation s'applique aux obsessions.

Avant de quitter cette section des "Considérations théoriques" arrêtons-nous un instant pour prendre note d'un conseil que Freud adresse aux philosophes et aux psychologues, tout en en profitant pour leur décocher une pointe un tantinet malicieuse: "Il serait très désirable que les philosophes et les psychologues qui élaborent par ouï-dire, ou à l'aide de définitions conventionnelles, d'ingénieuses doctrines sur l'inconscient, fissent d'abord des observations concluantes en étudiant les phénomènes de la pensée obsessionnelle; on pourrait presque l'exiger, si cette tâche n'était de beaucoup plus pénible que leurs méthodes habituelles de travail" (pp. 247-248).

La prochaine section traite de "Quelques particularités psychologiques des obsédés, leur attitude envers la réalité, la superstition et la mort." Freud déclare que les caractères psychologiques des obsédés dont il veut parler ne semblent pas importants, mais leur connaissance ouvrira la voie vers des notions plus importantes.

On y trouve des références qui évoquent les théories sur les sujets suivants:

45. La projection (p. 250).

46. Le principe de réalité (La névrose retire le malade de la réalité) (p. 250).

47. Les fantasmes (p. 252).

48. L'incapacité "de se décider dans les affaires d'amour" est un trait essentiel du caractère des obsédés (p. 253).

Le principe de réalité évoque inévitablement son compagnon, le principe de plaisir. Bien qu'il ne soit pas mentionné explicitement, il est omniprésent dans l'oeuvre de Freud.



La dernière section du cas publié est celle sur "La vie instinctuelle et l'origine de la compulsion et du doute." On y trouve le terme "ambivalence" dans une note ajoutée en 1923, à propos de la "constellation" si étrange de la vie amoureuse qu'est la présence de l'amour et de la haine à l'égard d'une même personne. Freud attribue la création de ce terme "approprié" à Bleuler. Le Vocabulaire de la psychanalyse signale que, même si le mot ne paraît dans l'oeuvre de Freud qu'en 1912, "l'idée d'une conjonction de l'amour et de la haine se rencontre antérieurement, par exemple dans les analyses du Petit Hans et de L'homme aux rats"<sup>(222)</sup>. Nous pouvons donc inclure dans notre liste:

49. La théorie de l'ambivalence.

Dans la suite de la discussion sur la haine inconsciente, Freud en arrive à conclure que les phénomènes névrotiques seraient déterminés, "d'une part, par la tendresse consciente renforcée réactivement, d'autre part, par le sadisme se manifestant sous forme de haine dans l'inconscient" (p. 255).

Le mot "tendresse" a pris un sens technique dans certains textes de Freud, où il est opposé à la sexualité. Toutefois, il ne semble pas avoir ce sens dans le texte que nous venons de voir. Ajoutons donc à notre liste seulement:

50. La théorie du sadisme.

Une autre notion essentielle figure un peu plus loin (p. 258), celle de la régression.

51. La théorie de la régression (déjà mentionnée dans la note au bas de la page 228).

Finalement, nous arrivons au point où Freud discute de l'importance qu'avait l'odorat pour Lehrs. On y voit, sur le vif, la capacité de Freud de formuler des hypothèses audacieuses et de grande ampleur, à partir de ce qui pourrait paraître comme de petits détails. "D'une façon générale, on peut se demander si l'atrophie de l'odorat chez l'homme, consécutive à la station

debout, et le refoulement organique du plaisir olfactif qui en résulte, ne joueraient pas un grand rôle dans la faculté de l'homme d'acquiescer des névroses. On comprendrait ainsi qu'à mesure que s'élevait la civilisation de l'humanité, ce fût précisément la sexualité qui dût faire les frais du refoulement" (p. 260). Cette question de l'impact des exigences de la civilisation sur la propensité à la névrose a justement été abordée dans l'article que Freud publiait en 1908, "La morale sexuelle civilisée et la maladie nerveuse des temps modernes". Cependant, il n'y fait aucune allusion à la théorie qu'il expose ici.<sup>(223)</sup> Dans le cas de Lehrs, Freud rattache son talent de "fleur" à son érotisme anal, ce qui nous ramène au numéro 36 ci-haut (La théorie des stades de l'évolution génitale).

### 3. Les théories additionnelles utilisées par Freud dans le Journal

Malgré l'abondance de matériel apporté par le Journal, il contient peu de théories additionnelles, ce qui n'est pas surprenant étant donné que son but premier était de recueillir les faits survenus pendant l'analyse. Toutefois, on peut signaler quelques points supplémentaires.

Nous avons déjà noté l'importance des théories sexuelles infantiles (numéro 39). Une de ces théories est que tous les enfants ont un pénis, et que la découverte que les filles n'en ont pas engendre l'idée qu'elles ont été castrées, ce qui mène à une crainte de subir le même sort, la "menace de castration."<sup>(224)</sup> Or, dans un des passages omis du cas publié, nous apprenons que "la représentation de son membre tranché l'a tourmenté à un point extraordinaire" (Journal p. 105). Nous pouvons être assurés que Freud a utilisé la théorisation du thème de la castration dans la construction de son modèle.

#### 52. Le complexe de castration.

Dans les notes rédigées après coup en date du 27 octobre, Freud affirme: "Je soupçonne qu'il est venu à la sexualité par l'intermédiaire de ses soeurs, peut-être pas de lui-même, mais ayant été séduit" (p. 131). Nous savons que Freud avait abandonné la théorie que la séduction avait réellement

eu lieu dans tous les cas d'hystérie et de névrose obsessionnelle. Cependant, il resta toujours convaincu qu'elle avait été réelle dans beaucoup de cas. Nous sommes donc en droit d'ajouter à notre liste:

53. La théorie de la séduction.

Dans les notes du 11 novembre, Freud nous parle d'un "fantasme nécrophili-  
lique qu'il avait eu une fois consciemment, mais qui n'avait pas osé s'avancer au delà de la contemplation du corps entier" (p. 141). Il s'agit d'une application de:

54. La théorie de la censure.

Les notes du 21 novembre après l'analyse d'un rêve, affirment: "Punition pour la volupté ressentie à ce spectacle, ascétisme qui recourt à la technique du dégoût" (p. 151). À cette déclaration peuvent être attachées deux théories.

55. Le besoin de punition.

56. La théorie des formations réactionnelles.

À vrai dire, le besoin de punition se trouve également dans le cas publié, surtout dans l'analyse de la compulsion au suicide<sup>(225)</sup>.

Les formations réactionnelles sont typiques de la névrose obsessionnelle. Le Vocabulaire donne la définition suivante: "Attitude ou habitus psychologique de sens opposé à un désir refoulé, et constitué en réaction contre celui-ci (pudeur s'opposant à des tendances exhibitionnistes par exemple)."(226) Le Journal nous en fournit un autre exemple: Contre la volupté refoulée, un ascétisme qui recourt au dégoût. Freud avait déjà fait ressortir cette tendance dans son article de 1896, où il parle d'un reproche refoulé et remplacé "par un symptôme primaire de défense. Scrupulosité, honte, méfiance de soi-même".<sup>(227)</sup>

#### 4. Conclusion

Nous n'avons pas la prétention de croire que nous avons identifié toutes les théories utilisées par Freud dans son analyse de Lehrs. Encore une fois, on peut utiliser le Vocabulaire de la psychanalyse, cette fois comme moyen d'obtenir une sorte de vue d'ensemble des théories de Freud. En effet, ce précieux instrument de travail contient au delà de 400 articles, et chacun d'eux présente des aspects théoriques. C'est l'oeuvre de Freud qui domine cet ouvrage "sur les principaux concepts de la psychanalyse" (p. ix). Seuls quelques rares articles sont consacrés à des termes qui doivent leur origine et leur contenu essentiel à d'autres auteurs e.g., sur l'interprétation anagogique; l'aphanisis; le "bon" objet et le "mauvais" objet; le complexe d'Électre; le complexe d'infériorité; l'écran du rêve; l'état hypnoïde; l'hospitalisme; l'identification projective; l'imaginaire; l'imgo; l'intellectualisation; le maternage; les mécanismes de dégagement; la névrose d'abandon; la névrose familiale; l'objet transitionnel; les parents combinés; le phantasme; le phénomène fonctionnel; la position dépressive; la position paranoïde; la psychanalyse contrôlée; la réalisation symbolique; la réparation; la schizophrénie; le sentiment d'infériorité; le stade du miroir; le stade statique-oral; le symbolique.

Il reste donc près de 400 sujets qui contiennent des théories de Freud. La liste que nous venons de faire en comporte à peine plus de 50, dont un bon nombre, il est vrai, en implique d'autres. Il ne faut pas prendre trop au sérieux ce genre de quantification, mais on peut s'en servir légitimement comme indicateur d'un ordre de grandeur. Comme notre liste semble couvrir une assez petite proportion des théories freudiennes, nous pouvons nous demander jusqu'à quel point elle est fiable pour nos besoins. Ceci nous a amené à revoir le contenu du Vocabulaire afin de vérifier la pertinence ou la non-pertinence de théories que nous n'avons pas signalées. La réponse n'a pas tardé à devenir claire.

Dès le début, on trouve un article sur l'amnésie infantile. Or, Freud la mentionne explicitement (p. 205 du cas publié). Cependant, nous pouvons dire que ceci fait partie des théories sur l'activité sexuelle des enfants.

Un autre article porte le titre d'"Annulation rétroactive." On en donne comme exemple le texte tiré de "L'homme aux rats" où Freud parle des actes compulsionnels à deux temps. Nous avons identifié ce sujet comme comportant une théorie distincte, mais sans utiliser le mot "annulation". (Voir ci-haut, no. 21).

Plus loin un article sur l'"appareil psychique". Il est bien évident que les théories qui y sont mentionnées étaient à l'arrière-plan de l'analyse de Lehrs (e.g., des notions contenues dans L'interprétation des rêves). Cependant, il ne semble pas utile, ni nécessaire de l'ajouter à notre liste, du moins à ce stade-ci de notre enquête. Il en va de même pour quantité d'autres articles, tels que ceux sur:

- le but pulsionnel;
- le choix de la névrose;
- le choix d'objet;
- le clivage du moi;
- la théorie cloacale;
- le conflit psychique;
- conforme au moi;
- conscience (psychologique);
- construction;
- contenu latent;
- contenu manifeste;
- contre-investissement;
- contre-transfert;
- couple d'opposés.

Nous n'avons identifié explicitement aucun de ces sujets, et pourtant ils sont tous pertinents. Par contre dans beaucoup de cas, les théories correspondantes sont implicitement contenues dans notre liste. Nous avons scruté les autres articles du Vocabulaire, et confirmé qu'il en serait ainsi pour la vaste majorité des articles qu'on y trouve après la lettre "C". Nous

avons conclu qu'il ne serait pas très utile de les énumérer, mais nous pouvons nous attendre à ce que plusieurs de ces sujets et des théories correspondantes viennent sur le tapis dans les chapitres subséquents.

Il est évident que notre liste n'est pas complète, mais elle suffit pour démontrer que Freud a effectivement utilisé une vaste panoplie de théories.

Dans bon nombre de cas, pour élucider nos choix dans le présent chapitre, nous avons dû anticiper sur la prochaine étape, celle où nous allons voir comment Freud explique les traits-objets par des traits-facteurs. Nous avons pensé que cet accroc à l'étanchéité des divisions entre chapitres était justifié pour donner plus de clarté à notre exposé. Une fois de plus, nous pouvons constater que, malgré la nécessité et la légitimité des distinctions entre leurs éléments, les processus psychiques constituent un tout organique, où tout se tient.

## CHAPITRE VI

### L'EXPLICATION DES TRAITS-OBJETS PAR LES TRAITS-FACTEURS

#### 1. Théorie et pratique

Avant d'aller plus loin, il faut nous demander si le mot "explication" est approprié dans le titre du présent chapitre, titre fondé sur la description que Pariente donne du modèle que nous avons vu au deuxième chapitre. "Les traits-facteurs représentent celles des singularités que la théorie met à contribution, en les rapportant aux relations universelles dont elle dispose, pour expliquer les traits-objets".(228)

La recherche d'explications est une recherche de connaissance. Cependant, dans la pratique, le but premier de la psychanalyse n'est pas la connaissance, mais la guérison. Freud nous en avertit justement dans le cas publié: "L'investigation scientifique par la psychanalyse n'est aujourd'hui encore qu'un sous-produit des efforts thérapeutiques;".(229)

Par contre, nous savons que le cas publié contient de nombreuses déclarations théoriques en plus de celles présentées dans la deuxième partie, qui est entièrement consacrée à des "Considérations théoriques". Nous avons également pris note du texte de 1915 où Freud exprime des vues très claires sur la nécessité et l'importance de la théorie.(230)

La question du lien entre la théorie et la pratique soulève celle de savoir si la psychanalyse est une science ou une technique, ou les deux à la fois. Dans un texte de 1913 Freud affirmait: "La psychanalyse est un procédé médical qui tend à la guérison de certaines formes de nervosité (névroses) au moyen d'une technique psychologique".(231) Cette définition place toute l'emphase sur le procédé, sur la technique.

Neuf ans plus tard, en 1922, Freud a donné une autre définition, plus élaborée.

"Psychanalyse est le nom:

- 1° D'un procédé pour l'investigation de processus mentaux à peu près inaccessibles autrement;
- 2° D'une méthode fondée sur cette investigation pour le traitement de désordres névrotiques;
- 3° D'une série de conceptions psychologiques acquises par ce moyen et qui s'accroissent ensemble pour former progressivement une nouvelle discipline scientifique".(232)

Donc, même à cette date relativement tardive, Freud soulignait encore le procédé et la méthode. Comme le dit Paul-Laurent Assoun: "On notera la formule de 1922 qui assigne comme terme à la psychanalyse le statut de 'discipline scientifique': pour le moment, semble dire Freud, c'est une série de conceptions qui sont promises à la réalisation scientifique; la science est donc bien, pour reprendre la distinction kantienne, non 'constitutive' de la psychanalyse; elle joue le rôle fonctionnel d'un 'idéal régulateur' qui oriente son développement: la psychanalyse n'est 'science' qu'asymptotiquement".(233)

Il ne faudrait pas cependant croire que Freud minimisait l'importance de l'aspect scientifique de la psychanalyse. C'était au contraire une de ses préoccupations constantes, dont on peut déjà voir une manifestation dans son "Esquisse d'une psychologie scientifique" de 1895. La première phrase déclare: "Dans cette Esquisse, nous avons cherché à faire entrer la psychologie dans le cadre des Sciences naturelles,...".(234)

En 1904, lorsqu'il s'adressait à ses collègues médecins de Vienne, il utilisa l'expression "une psychothérapie scientifique", expression qui reliait clairement la science à la pratique.(235)

Environ deux ans après la conclusion de l'analyse de Lehrs, Freud s'adressait en 1910 au 2ème Congrès psychanalytique, à Nuremberg, et déclarait: "Nous sommes évidemment encore fort éloignés de posséder toutes les notions qui nous permettraient de comprendre l'inconscient de nos



malades. Mais il est clair maintenant qu'à tout progrès de notre savoir correspond un renforcement de l'efficacité de notre thérapeutique. Tant que nous n'avons rien compris nous n'avons pu non plus rien réaliser. Plus nous comprendrons et plus nous serons en mesure d'agir".(236) On ne pourrait mieux souligner le mariage entre la théorie et la technique.

Le cas publié nous met en face d'un autre problème à propos des explications. Freud nous avertit de l'inefficacité de celles fournies à son patient. À un moment donné, pendant la sixième séance, Lehrs "convient que tout cela paraît assez plausible, mais il n'est naturellement pas convaincu du tout". Freud ajoute en note: "On ne cherche jamais dans de telles discussions à amener la conviction chez le malade. Ces discussions ont pour but d'introduire les complexes refoulés dans le conscient, de provoquer une lutte, dont ils sont l'objet, dans le domaine des processus psychiques conscients et de faciliter l'apparition hors de l'inconscient d'un matériel nouveau. La conviction, le malade ne l'acquiert qu'après avoir retravaillé lui-même le matériel. Tant que la conviction reste chancelante, il faut penser que le matériel n'est pas épuisé".(237)

Un peu plus loin, Freud rapporte d'autres explications qu'il a données, lors de la 7ème séance, sur l'origine infantile des pulsions répréhensibles dont Lehrs ne doit pas se sentir responsable. Il ajoute une autre note: "Je n'émetts ces arguments que pour me prouver une fois de plus leur inefficacité. Je ne puis concevoir comment d'autres psychothérapeutes affirment attaquer avec succès les névroses avec de telles armes".(238)

Pourtant, certains textes de Freud pourraient donner l'impression qu'il suffit de faire connaître son problème au patient pour le guérir. Par exemple:

- ° "J'étudie depuis plusieurs années, dans un but thérapeutique, un certain nombre de processus psychopathiques tels que les phobies hystériques, les obsessions, etc. Je m'y suis attaché notamment depuis qu'une importante communication de J. Breuer a montré que, pour ces phénomènes psychologiques considérés en tant que symptômes morbides, l'explication va de pair avec la guérison".

"Quand on a pu découvrir dans l'esprit du malade les sources d'une telle production pathologique, elle cesse et le malade est délivré".(239)

- ° "... placez-vous à notre point de vue et vous verrez que la traduction de cet inconscient en conscient dans le psychisme du patient doit avoir pour résultat de ramener ce dernier à la normale et de supprimer la contrainte à laquelle est soumise sa vie psychique".(240)
- ° Là où il y a un symptôme, il y a aussi amnésie, un vide, une lacune dans le souvenir, et, si l'on réussit à combler cette lacune, on supprime par là même le symptôme".(241)

Il arrive souvent que l'impression que de tels extraits pourraient créer soit corrigée dans le texte même dont ils sont tirés. Ainsi, dans l'ouvrage dont provient la dernière des citations ci-haut, (les Cinq leçons), on trouve les déclarations suivantes qui soulignent bien clairement que la prise de conscience par elle-même est inefficace si elle n'est pas accompagnée de l'affect qui lui correspond.

- ° En parlant de ses travaux avec Breuer, Freud déclare: "On put, d'autre part, constater que le souvenir de la scène en présence du médecin restait sans effet si, pour une raison quelconque, il se déroulait sans être accompagné d'émotions, d''affects'. C'est apparemment de ces affects que dépendent et la maladie et le rétablissement de la santé".(242)
- ° Freud raconte le cas d'une jeune fille qui présentait des symptômes graves d'hystérie et qui avait oublié des sentiments qu'elle avait refoulés. "Elle s'en souvint au cours du traitement, reproduisit cet incident avec les signes de la plus violente émotion, et le traitement la guérit".(243)

Ces citations nous aident à comprendre en partie pourquoi Freud a si fortement averti ses lecteurs, dans le cas publié, à propos de l'inefficacité, par eux-mêmes, des explications et des arguments présentés par l'analyste.

Cependant, pour y voir encore plus clair, il faut tenir compte des différences fondamentales que Freud voyait entre l'inconscient et le conscient, entre le processus primaire et le processus secondaire. Ces facteurs auront un impact important sur le contenu du modèle que nous étudions et sur la façon de le construire.

Dès 1900, dans L'interprétation des rêves, nous pouvons lire: "Pour bien comprendre la vie psychique, il est indispensable de cesser de surestimer la conscience. Il faut, comme l'a dit Lipps, voir dans l'inconscient le fond de toute vie psychique. L'inconscient est pareil à un grand cercle qui enfermerait le conscient comme un cercle plus petit. Il ne peut y avoir de fait conscient sans stade antérieur inconscient, tandis que l'inconscient peut se passer de stade conscient et avoir cependant une valeur psychique. L'inconscient est le psychique lui-même et son essentielle réalité. Sa nature intime nous est aussi inconnue que la réalité du monde extérieur, et la conscience nous renseigne sur lui d'une manière aussi incomplète que nos organes des sens sur le monde extérieur".<sup>(244)</sup>

Et plus loin: "Quel rôle garde donc, dans notre conception, la conscience jadis toute-puissante et qui recouvrait et cachait tous les autres phénomènes? Elle n'est plus qu'un organe des sens qui permet de percevoir les qualités psychiques".<sup>(245)</sup>

Le détrônement de la conscience n'est pas aussi absolu que l'on pourrait le croire en lisant ces seuls passages. Certes, Freud a toujours gardé la conception que la source première de la vie psychique est l'inconscient. Son article de 1915 sur ce sujet exprime de façon beaucoup plus détaillée ce qui était esquissé en 1900, mais la pensée fondamentale sur le rôle de la conscience n'a pas changé.

Il demande: "Comment parvenir à la connaissance de l'inconscient?" Sa réponse: "Naturellement, nous ne le connaissons que comme conscient, une fois qu'il a subi une transposition ou traduction en conscient".<sup>(246)</sup> Donc, même si la conscience joue un rôle diminué par comparaison à celui qu'on lui attribuait dans la plupart des théories traditionnelles, ce rôle est néanmoins de grande importance et nécessaire.

L'allusion à Kant que nous avons vu dans L'interprétation des rêves devient explicite dans l'article sur l'inconscient. "De même que Kant nous a avertis de ne pas oublier que notre perception a des conditions subjectives et de ne pas la tenir pour identique avec le perçu inconnaissable, de même la psychanalyse nous engage à ne pas mettre la perception de conscience à la place du processus psychique inconscient qui est son objet".<sup>(247)</sup>

Freud donne ensuite une énumération des principales différences entre l'inconscient et le conscient. En parlant du premier, il affirme: "Il n'y a dans ce système ni négation, ni doute, ni degré dans la certitude... Il y règne une beaucoup plus grande mobilité des intensités d'investissements... Les processus du système Ics sont intemporels... n'ont absolument aucune relation avec le temps... Pas davantage les processus Ics n'ont d'égard à la réalité".<sup>(248)</sup> Donc, les processus de l'inconscient sont radicalement différents de ceux du raisonnement logique. Plus loin, Freud nous apprend: "En une formule condensée, on doit dire que l'Ics se prolonge dans ce qu'on nomme ses rejetons, il est accessible à l'action des événements de la vie, il exerce une influence permanente sur le Pcs et il est même de son côté soumis aux influences venant de la part du Pcs".<sup>(249)</sup> Donc l'inconscient peut fortement affecter le conscient par l'intermédiaire du préconscient, et étant donné qu'il n'opère pas selon les mêmes lois, il n'est pas surprenant qu'il puisse perturber le conscient jusque dans les raisonnements que l'homme voudrait totalement logiques.

En résumé, Freud accorde un rôle essentiel à la conscience dans la formation de la théorie - c'est seulement par elle que nous pouvons connaître quelque chose de l'inconscient, mais l'inconscient contient beaucoup de choses qui n'accèdent pas à la conscience et qui pourtant peuvent la déranger.

Nous pouvons conclure que Freud aurait été d'accord pour dire que la théorie explique les symptômes de la maladie. Cependant, il nous aurait averti que ces explications doivent tenir compte des forces vives d'un appareil psychique dont une grande partie opère selon des lois différentes de celles de la pensée, est difficilement accessible à la conscience, et affecte la pensée et le comportement humain sans parvenir à l'état conscient.

Cette conclusion nous permet de passer avec confiance, mais aussi avec prudence à la prochaine étape.

## 2. L'explication des traits-objets par les traits-facteurs

Nous allons maintenant tenter de découvrir comment les traits-facteurs tirés des théories de Freud sont utilisés par lui pour expliquer les traits-objets. Nous allons suivre le même ordre que nous avons adopté au Chapitre IV pour regrouper les traits-objets sous cinq rubriques.

### a) Les appréhensions

La première catégorie de problèmes et anomalies était celle des appréhensions, et elle s'est manifestée dès l'entretien préliminaire. Le patient "craint qu'il n'arrive quelque chose à deux personnes qui lui sont très chères: à son père et à une dame à laquelle il a voué un amour respectueux". (250)

Cependant, c'est à propos d'une autre appréhension plus ancienne que Freud obtient, pendant la première séance, suffisamment de détails pour être en mesure de formuler des explications. Le désir du petit enfant de voir des femmes nues provoque "une opposition à ce désir, puisqu'un affect pénible accompagne régulièrement son apparition". Freud ajoute en note: "Je tiens à rappeler qu'on a tenté d'expliquer les obsessions sans tenir compte de l'affectivité". Et un peu plus loin dans le texte: "... à côté du désir obsédant, se trouve une crainte obsédante, intimement liée à ce désir: toutes les fois qu'il y pense, il est obsédé par l'appréhension qu'il n'arrive quelque chose de terrible". Cette chose terrible manifeste l'imprécision typique de la névrose obsessionnelle. Cependant, si on réussit à connaître "un exemple précis que la névrose obsessionnelle exprime par des généralités vagues, on peut être certain que cet exemple constitue la pensée primitive et véritable que cette généralisation était destinée à cacher" (p. 204). L'exemple fourni par Lehrs est celui de la crainte que son père ne meure. Le Journal dit de façon encore plus concise: "(l'exemple est la chose même)". (251) À partir de ces données, Freud affirme: "On peut donc reconstituer le sens de l'appréhension obsédante de la façon suivante: 'Si j'ai le désir de voir une femme nue, mon père devra mourir'". (252)

En appliquant les connaissances acquises dans d'autres cas, Freud doit supposer qu'avant sa sixième année Lehrs a subi "des événements traumatisants, des conflits et des refoulements sombrés dans l'amnésie, mais qui laissèrent subsister, à titre de résidu, le contenu de l'appréhension obsédante." (p. 205).

À partir de ce que nous venons de voir, nous pouvons formuler des propositions théoriques qui compléteront ce que nous avons identifié au chapitre précédent.

- ° Lorsqu'un jeune enfant ressent des désirs sensuels puissants accompagnés d'un affect pénible, c'est parce qu'il fait face à une opposition à ses désirs.
- ° Dans la névrose obsessionnelle, cet affect pénible est une crainte, une appréhension de caractère imprécis, qui cache le sens de l'appréhension.
- ° Si on réussit à trouver un exemple précis de la crainte obsessionnelle, cet exemple constitue la pensée primitive que l'imprécision est destinée à cacher.
- ° Lorsqu'une personne manifeste des appréhensions obsessionnelles, on doit supposer qu'elle a subi des événements traumatisants et des conflits avant la sixième année et qu'ils ont été refoulés et oubliés sauf pour un résidu qui est le contenu de l'appréhension obsédante.

Tous les éléments, sauf deux ont été confirmés par le patient lui-même. Les éléments manquants sont le traumatisme infantile et les conflits refoulés et oubliés. Freud s'acharnera tout au long du traitement à pourchasser ces facteurs manquants. Il ne s'agit pas seulement pour lui de les trouver intellectuellement. Il faut que lui et son patient, dans une action commune qui prend souvent l'allure d'une lutte, réussissent à produire chez le patient, soit par le souvenir, soit par une répétition dans le transfert, une prise de conscience du refoulé accompagné de sa charge émotionnelle. Le résultat de cette chasse affecte évidemment le contenu du modèle, mais le résultat

dépend de chaque étape de la poursuite. Le modèle n'est donc pas bâti a priori. Il doit se bâtir en cours de route. Nous pouvons ici emprunter les paroles de René Major: "... l'analyse de l'Homme aux rats nous fait assister à l'élaboration d'une relation avec un objet interne au cours de laquelle toute réponse est donnée comme singulière et impliquant le sujet dans sa riche légende familiale; l'interprétation s'y révèle comme défiant à chaque instant tout modèle et demeurant toujours neuve dans son invention".(253)

Lorsque Major parle de défier "à chaque instant tout modèle", il ne songe pas à un modèle du genre que Pariente propose; il a en tête précisément le contraire, c'est-à-dire ce qu'il appelle "la machine à interpréter" qu'il dénonce notamment chez Mark Kanzer et Ernst Kris.(254)

Pour illustrer ce que nous venons de voir, et pour bien saisir comment Freud bâtit son modèle sur mesure et dans l'action, nous allons suivre pas à pas comment il s'y prend pour dénicher le refoulé qui se cache derrière la crainte du petit Ernst Lehrs que son père ne meure. Nous ne pourrions pas suivre ce parcours pour les autres traits-objets, ni même pour les autres appréhensions dont Lehrs souffrait. Nous croyons cependant qu'il est utile de suivre le trajet de Freud dans au moins une de ses recherches afin d'obtenir une connaissance "existentielle" du dépistage du refoulé et de son affect.

Nous avons pris note des considérations théoriques évoquées par Freud d'après le matériel de la première séance. Ce n'est qu'à la quatrième séance que la mort du père revient sur le tapis, lorsque Lehrs raconte la maladie et le décès qui a eu lieu il y a neuf ans. Le patient ne rattache aucunement ces événements ni leur suite aux appréhensions de son enfance. Freud a sans doute jugé qu'il serait prématuré de faire ce lien directement. Il s'est contenté d'exposer "une première notion de la thérapeutique psychanalytique". Il y a un "faux enchaînement" qui, seul, "explique l'impuissance du travail logique contre la représentation obsédante". L'affect de culpabilité est justifié, mais il "appartient à un autre contenu, qui lui est inconnu (inconscient) et qu'il s'agit de rechercher".(255)

C'est deux séances plus tard que le patient lui-même revient à ses craintes à propos de la mort de son père, en racontant une idée qui lui était venue et qu'il avait aussitôt rejetée: que la petite fille serait plus affectueuse envers lui s'il lui arrivait un grand malheur, et "la condition qui s'imposa à lui avec force fut: si son père mourait".<sup>(256)</sup> C'est là que Freud intervient en essayant de convaincre son patient qu'il ne s'agit pas d'une crainte mais d'un souhait. Devant l'opposition de son patient, il fait le lien avec les craintes infantiles racontées lors de la première séance. On peut voir ici sur le vif le fonctionnement du phénomène que Freud a exposé beaucoup plus tard, en 1937, dans son article "Constructions dans l'analyse". (Voir ci-haut p. 24 et la note 66). La construction (à l'effet que l'origine de la pensée relative à la mort du père devait être recherchée dans une époque antérieure) provoque immédiatement un nouveau renseignement sur une pensée semblable venue comme un éclair. "Par la mort de son père il deviendrait peut-être tellement riche qu'il pourrait se marier". Le patient apporte aussitôt un troisième exemple: l'idée, la veille de la mort de son père, qu'il pouvait perdre ce qu'il avait de plus cher, et l'objection: "Non, il y a une autre personne, dont la perte te serait encore plus douloureuse".

Il est à noter que Lehrs ne rattache toujours pas ce nouveau matériel à ses craintes infantiles. Cependant, il s'étonne: "Cela est d'autant plus merveilleux, dit-il, qu'il est sûr de n'avoir jamais pensé qu'il pût souhaiter la mort de son père". C'est après ces paroles prononcées "avec une vigueur accrue" ("avec véhémence", dit le cas publié, p. 215), que Freud croit "nécessaire de lui donner un fragment de la théorie".<sup>(257)</sup> Sans doute, Freud a flairé la présence de l'affect, tout proche. De fait, il engage un long débat avec son patient, débat qui occupe tout le reste de la 6ème séance et se continue pendant la 7ème, sans que Lehrs acquière la conviction que ses craintes étaient des souhaits.

C'est dans ces interventions que Freud fait ressortir tour à tour les éléments théoriques suivants:



- ° Des craintes de ce genre sont des anciens souhaits refoulés. Les protestations du patient doivent laisser supposer l'existence de tendances exactement contraires. L'inconscient est l'inverse contradictoire du conscient.
- ° C'est à cause de son amour intense pour son père qu'il a dû refouler sa haine envers lui.
- ° La haine contre son père est indestructible. (Lors de la cinquième séance, Freud avait expliqué que l'inconscient ne subit pas l'usure qui frappe tout ce qui est conscient, mais c'était en rapport avec la maladie récente de Lehrs).
- ° La haine peut resurgir par instants comme un éclair.

Quelque peu après ces explications, Lehrs en vient à révéler qu'il n'avait pas éprouvé pour la dame les désirs sensuels qui le hantaient dans son enfance. Freud en profite pour lui dire qu'il a découvert le troisième caractère important de l'inconscient, (après les caractères d'inaltérabilité et d'infantilité).

La source de sa haine inaltérable était de l'ordre des désirs sensuels. Son père lui a paru gênant dans l'assouvissement de ses désirs. "Un tel conflit entre la sensualité et l'amour filial est absolument typique". (258)

Il y a eu des pauses dans sa sensualité parce que celle-ci "en raison de son explosion prématurée, a été très étouffée dans la période intermédiaire. Ce n'est que lorsque des sentiments amoureux très intenses avaient reparu, bien que consciemment ils fussent restés loin du caractère sensuel, que cette hostilité, s'accordant bien à la situation, s'était fait de nouveau sentir". (259)

Lehrs veut savoir pourquoi il n'a pas tout simplement conclu que son amour pour son père était bien plus fort que l'obstacle qu'il représentait contre son amour pour la dame. Freud répond qu'il n'est guère possible de tuer quelqu'un in absentia. Cette réponse pourrait prêter à confusion - on

peut se demander si c'est le père qui était absent, mais c'est bien le désir qui ne pouvait pas être tué, étant refoulé et donc "soustrait à une telle destruction"<sup>(260)</sup>, c'est à dire à une destruction par la décision rationnelle qu'il n'y avait pas de commune mesure entre son amour pour son père et la gêne que celui-ci apportait contre son amour pour la dame. Une telle conclusion aurait été possible si le souhait de supprimer le père lui était venu pour la première fois après qu'il fût tombé amoureux de la dame. Mais c'était un souhait refoulé depuis longtemps, qui avait dû naître lorsque les conditions étaient différentes - lorsqu'il n'aimait pas son père plus que la personne désirée ou lorsqu'il n'était pas encore capable d'une décision claire, avant l'âge de six ans. Le désir refoulé est resté dans l'inconscient tel qu'il était à ce moment là.<sup>(261)</sup> Voici un bel exemple de la façon dont l'inconscient peut perturber le raisonnement.

Au début de la prochaine séance, la septième, Lehrs ne peut toujours pas croire que sa crainte était un souhait. Cependant il se souvient d'un roman de Sudermann dans lequel une jeune fille avait souhaité la mort de sa soeur malade afin de pouvoir épouser le mari de celle-ci. Par la suite la jeune fille s'est suicidée "ne méritant pas de vivre après une pareille ignominie". Lehrs "comprend cela parfaitement et trouve qu'il serait juste que ses pensées causassent sa perte, il ne mérite pas mieux". Freud ajoute en note: "Ce sentiment de culpabilité est en contradiction évidente avec sa dénégation précédente au sujet de ses souhaits de mort à l'égard de son père. Il s'agit là d'un type fréquent de réaction à une pensée refoulée que le conscient apprend à connaître: la dénégation est immédiatement suivie d'une confirmation indirecte".<sup>(262)</sup> Un autre exemple intéressant de perturbation de la pensée.

Freud affirme ensuite à son patient que les malades obtiennent une certaine satisfaction de leurs souffrances et qu'un traitement est continuellement accompagné de résistance. Tout de suite après, Lehrs raconte une action criminelle dans laquelle il ne se reconnaît pas, mais qu'il se souvient d'avoir commise. Il cite Nietzsche: "'J'ai fait cela' dit ma mémoire, 'je n'ai pas pu faire cela,' dit ma fierté qui reste implacable. Enfin, c'est ma mémoire qui cède".<sup>(263)</sup> Lehrs ajoute que la sienne sa mémoire n'a pas cédé. (La citation, dans le cas publié, vient de Par delà le bien et le mal, IV, 68, traduction d'Henri Albert, Paris, Mercure de France, 1903).

Freud note dans le Journal qu'il doit chercher la phrase citée par Lehrs, et il répond que si la mémoire de Lehrs n'a pas cédé, c'est: "Précisément parce que vous êtes un bourreau de vous-même, et que, des reproches, vous tirez de la jouissance".<sup>(264)</sup> Nous avons déjà vu que les mots "vous êtes un bourreau de vous-même" ont été omis du cas publié (ci-haut, p.46). E.R. Hawelka se demande dans sa note 126: "Après avoir oublié une citation sur la mémoire, Freud se souvient peut-être d'un auteur qu'il a dû apprécier. Cette expression, omise dans le cas publié, doit provenir de ses souvenirs littéraires: TÉRENCE, L'Héautontimorouménos ('Le bourreau de soi-même')".

La supposition de E.R. Hawelka est probablement fondée. Pensons, par exemple, au fameux passage où Freud explique un autre cas d'oubli par une personne qui voulait citer un vers de Virgile. Cette fois-là, c'est Freud qui lui a rappelé le mot "aliquis" qui manquait.<sup>(265)</sup>

Cette hypothèse serait une très bonne illustration des théories de Freud sur l'inconscient, la mémoire et la communication d'inconscient à inconscient. Finalement, il pourrait s'agir d'un exemple de contre-transfert, comme pour dire: "Tu te souviens d'un texte de Nietzsche dont je ne me souviens pas, mais je me souviens d'un texte de Térence dont tu ne te souviens probablement pas, et que je te communique seulement de façon voilée".

L'incident que Lehrs raconte est celui où il a voulu faire très mal à son frère en lui tirant une baguette dans l'oeil, avec un fusil d'enfant. Freud en profite pour argumenter que s'il a gardé le souvenir d'une action qui lui paraît si étrangère, il ne peut nier la possibilité d'une chose semblable contre son père quelques années auparavant.

Ensuite Lehrs raconte d'autres "élans de vengeance morbide", cette fois contre la dame. Freud lui affirme que tous ces élans répréhensibles viennent de son enfance et sont des rejetons qui survivent dans l'inconscient. Lehrs coopère avec l'analyste en rapportant des exemples de haine contre ses proches, mais il n'est pas encore prêt à reconnaître de tels sentiments envers son père - il reste toujours sceptique.<sup>(266)</sup>

Les huitième et neuvième séances se passent sans retour à la période infantile. Ce n'est que vers la fin de la dixième séance que Freud provoque ce retour. "Ici je ne peux m'empêcher de construire un événement avec le matériel dont je dispose: avant l'âge de six ans, il se serait adonné à la masturbation et son père la lui aurait interdite en employant la menace: 'Cela conduit fatalement à la mort!', et peut-être aussi cette autre: 'On en aura le membre tranché'. D'où la masturbation lors de la délivrance de la malédiction, les commandements et interdictions dans l'inconscient et la menace de mort, maintenant retournée contre son père. Ses pensées suicidaires constantes correspondraient au reproche d'être un assassin. À ce sujet, un très grand nombre de choses lui viennent à l'esprit, dit-il à la fin de la séance". (267)

En effet, lors de la onzième séance, Lehrs apporte beaucoup de matériel nouveau:

- ° Comment la représentation de son membre tranché l'a tourmenté pendant ses études. Il croit que c'est parce qu'il voulait se masturber.
- ° Comment, lors de deux coïts, l'idée lui était venue que pour cela on pourrait faire n'importe quoi: par exemple assassiner son père.
- ° La scène où son père l'avait battu et où il avait fait une terrible colère contre son père.

Freud écrit: "Cela, reconnaît-il, prouve que sa fureur et son désir de vengeance remontent à un passé lointain".(268) Donc, un début de prise de conscience.

À la fin des notes sur la dixième séance, on trouve des adjonctions qui contiennent trois souvenirs se rapportant à la quatrième année de Lehrs, et qu'il avait racontés lors de séances antérieures. Ils sont à propos de la mort de Helga, qui aurait eu lieu lorsqu'elle avait huit ou neuf ans, et lorsque Lehrs en avait trois ou quatre.

Au début des notes de la onzième séance, Freud rapporte un fait qu'il avait lui-même oublié. Lorsque Helga avait huit ans et Lehrs trois ans et demi, elle avait fait le serment: "Sur mon âme, si tu meurs, je me tue". Freud déclare que ce souvenir s'accorde bien avec sa construction. "La mort l'avait touché de près et il a vraiment cru que si l'on se masturbe on en meurt".(269)

Dans ses notes datées du 27 octobre et rédigées après-coup, Freud déclare: "Je soupçonne qu'il est venu à la sexualité par l'intermédiaire de ses soeurs, peut-être pas de lui-même, mais ayant été séduit".(270)

C'est dans les notes du 29 octobre, deux semaines après la onzième séance que l'on trouve le prochain retour de Lehrs à son enfance et, encore une fois, il est provoqué par Freud: "Je lui fais part de mon soupçon que sa curiosité sexuelle se serait enflammée au contact de ses soeurs, ce qui produit un résultat immédiat: il se souvient que c'est chez sa soeur, maintenant décédée, Helga (de cinq ans son aînée), assise sur le pot ou quelque chose comme ça, qu'il a pour la première fois remarqué la différence des sexes".(271)

Il faut ensuite attendre les notes du 17 novembre avant de revoir une mention de la petite enfance du patient. Lehrs avait rêvé qu'il copulait avec Rita (il s'agit probablement de sa soeur, mais E.R. Hawelka évoque dans sa note 263 la possibilité que ce soit une autre Rita de qui il avait été amoureux à l'âge de 20 ans). Ensuite, un grand repentir et une frayeur pour avoir brisé son serment de se tenir éloigné d'elle. Au réveil, il était heureux que ça ne soit qu'un rêve. Il passe ensuite dans la chambre où sa soeur dort, et lui tape le derrière sous la couverture. Il ne comprend pas ce geste et ne peut le comparer qu'à sa masturbation après avoir lu un passage de Dichtung und Wahrheit. C'est à ce point que Freud retourne à l'enfance de Lehrs. "...; de là nous concluons que la punition jadis infligée par son père avait été en rapport avec un méfait commis envers les soeurs".(272) Cependant, il est impossible de savoir avec laquelle des soeurs, ni la nature du méfait.

La prochaine mention de la prime enfance de Lehrs se trouve dans les notes du 22 novembre, alors qu'il éprouve tant de difficultés à raconter ses "transferts". "Maintenant, vous allez me flanquer à la porte". Il s'agit d'une image où moi et ma femme sommes couchés au lit avec un enfant mort entre nous deux. Il en sait l'origine. Étant encore petit (âge incertain, peut-être 5 ou 6 ans), il était couché ainsi entre son père et sa mère; il mouille le lit, après quoi son père le rosse et le flanque dehors. L'enfant mort ne peut sûrement être que sa soeur Helga, et cette mort a dû lui valoir des avantages". (273)

Lorsque nous retrouvons, beaucoup plus tard, dans les notes du 23 décembre, la prochaine mention de la première enfance de Lehrs, c'est encore de la mort de Helga qu'il s'agit. Le patient a demandé d'où provient son idée de toute-puissance. Freud répond qu'il croit "que cela remonte à la première mort dans sa famille, celle de Helga, dont il a gardé trois souvenirs". (274)

Dans les notes du 27 décembre, Freud rapporte une supposition qu'il avait communiquée à son patient, à l'effet que ses masturbations lors des scènes nocturnes auraient constitué un défi au père. Lehrs réagit en disant qu'il a l'impression "qu'à cela se rattache un vague souvenir d'enfance, qui n'émerge pourtant pas". (275) E.R. Hawelka exprime l'opinion dans sa note 456 que le défi au père "se lie probablement à des fantasmes concernant sa mère. Cf. ... ses érections à l'âge de six ans et ... son serment solennel de ne plus se masturber".

Au 2 janvier, 1908, Freud note: "Chose étrange: sa conviction d'avoir éprouvé réellement de la colère contre son père, bien qu'il en reconnaisse toutes les raisons logiques, n'a pas fait de progrès". (276)

Plus loin, dans les notes prises "directement" en date du 2 janvier, Lehrs raconte la plus grande frayeur de sa vie. Il avait peut-être moins de six ans. Sa mère avait retiré d'un chapeau un oiseau empaillé qu'elle lui prêta pour jouer. Pendant qu'il courait en tenant l'oiseau, ses ailes se mirent à bouger. "Effrayé à l'idée que l'oiseau était redevenu vivant, il le

jeta loin de lui. Je pense à un rapport avec la mort de sa soeur - la scène a sûrement eu lieu plus tard - et je lui fais remarquer comment cette supposition a facilité la croyance, ultérieure, en la résurrection du père. Comme il ne réagit pas à cela, j'interprète autrement: une érection causée par l'action de sa main, et je relie cela à la mort. A une époque préhistorique, on l'aurait menacé de trouver la mort s'il se touchait et amenait le pénis à une érection, et il aurait attribué la mort de sa soeur à la masturbation. Il accepte cette idée dans la mesure où il s'étonne réellement de n'avoir jamais réussi à se masturber durant sa puberté, bien qu'il ait tellement souffert de ses érections, et cela dès son enfance; une scène où il montre franchement à sa mère une érection".<sup>(277)</sup>

Le Journal se termine sans que Lehrs ait encore accepté que ses craintes à propos de la mort de son père étaient en réalité des souhaits. Nous savons, par contre, que l'analyse a duré encore environ huit mois. Retournons au cas publié afin de découvrir ce qu'il ajoute à propos de ces craintes-souhaits.

Après avoir rapporté la scène de la punition de Lehrs et de sa colère contre son père, Freud nous dit: "... je ferai remarquer ici que l'apparition du souvenir de cette scène d'enfance ébranla mon patient qui, jusqu'alors ne pouvait croire qu'il ait eu des sentiments de rage envers son père, sentiments s'étant formés à une 'époque préhistorique' de sa vie et devenus latents par la suite. Certes, je m'étais attendu à un effet plus grand encore, car cet événement lui avait été raconté si souvent par son père lui-même qu'on ne pouvait guère douter de sa réalité. Or, avec une faculté de fausser la logique qui ne manque jamais de surprendre chez les obsédés souvent si intelligents, il opposait à la valeur probante de ce récit le fait de ne pas se rappeler lui-même cet événement. Il lui fallut se convaincre, par la voie douloureuse du transfert, que ses rapports avec son père impliquaient véritablement ces sentiments inconscients".

Après le récit de quelques-unes des scènes vécues par Lehrs sous l'influence du transfert, y compris la peur d'être frappé par Freud, ce dernier continue: "Il se souvenait de ce que son père avait été violent et de ce que, dans sa colère, il ne savait parfois pas où s'arrêter. Dans cette école de souffrances que fut le transfert pour ce patient, il acquit peu à

peu la conviction qui, à toute personne étrangère à ces événements, se fut imposée sans aucune difficulté: celle de l'existence inconsciente de sa haine pour son père".(278)

Donc, c'est par le transfert que Lehrs a finalement acquis la conviction que ses craintes étaient des souhaits. Avait-il totalement liquidé cet aspect de sa maladie? On peut en douter d'après l'aveu de Freud que nous avons déjà vu dans un autre contexte (ci-haut p. 114). "Toujours est-il qu'en approfondissant les rêves de notre patient relatifs à ces incidents, on trouvait chez lui les signes les plus nets d'une sorte de création imaginative dans le genre d'un poème épique, dans laquelle les désirs sexuels envers sa mère et sa soeur, de même que la mort prématurée de cette dernière, étaient mis en rapport avec le châtimement par le père du petit héros. Je ne réussis pas à défaire, fil à fil, tout ce tissu de revêtement imaginatif; c'est précisément le succès thérapeutique qui s'y opposa. Le patient était rétabli, et il fallait qu'il s'attaquât aux nombreux problèmes que lui posait la vie, problèmes trop longtemps restés en suspens, et dont la solution n'était pas compatible avec la continuation du traitement".(279)

Il y a aussi la lettre à Jung qui nous apprend en octobre 1909, donc environ un an après la fin de l'analyse, que Lehrs reste encore accroché à un endroit (père et transfert).(280) Il est tout à fait possible que ce point d'accrochage soit les craintes-souhaits.

Déjà en 1904, Freud avait parlé des cas d'analyses inachevées: "De même que la santé et la maladie ne diffèrent pas qualitativement, mais se délimitent progressivement d'une façon empiriquement déterminée, de même le but à atteindre dans le traitement sera toujours la guérison pratique du malade, la récupération de ses facultés d'agir et de jouir de l'existence. Dans un traitement inachevé, ou n'ayant donné qu'un succès incomplet, l'on obtient, malgré tout, une amélioration notable de l'état psychique général, alors que les symptômes, moins graves maintenant pour le patient, peuvent continuer à exister sans pour autant marquer ce dernier du sceau de la maladie".(281) Ce problème continua de hanter Freud jusqu'à la fin. Il y consacra un important article qui parut en 1937, deux ans avant sa mort.(282)



Immédiatement après avoir affirmé que Lehrs avait acquis la conviction de l'existence inconsciente de sa haine pour son père, Freud ajoute: "C'est alors que devint libre l'accès à la solution de l'obsession aux rats." (p. 235) Donc, c'est un changement dans la perception de Lehrs à propos de ses sentiments infantiles qui ouvre la porte à la solution de la crise actuelle dans sa maladie. Cependant, c'est l'apport de matériel nouveau à propos de l'obsession aux rats qui amène un autre retour à l'enfance. Retraçons ce circuit qui évoque une spirale.

Freud indique clairement que la découverte que les rats signifiaient des enfants a joué un rôle déterminant dans le dénouement de l'analyse. "Cependant, malgré la richesse du matériel, la signification de l'obsession demeura obscure jusqu'au jour où, dans ses associations, surgit la demoiselle aux rats du Petit Eyolf d'Ibsen, ce qui permit de conclure irréfutablement au fait que, dans de nombreuses phases du délire obsessionnel, les rats avaient signifié aussi des enfants. Recherchait-on l'origine de cette signification nouvelle, on se heurtait immédiatement aux racines les plus anciennes et les plus importantes ... lui-même avait été un petit animal dégoûtant et sale qui, lorsqu'il se mettait en rage, savait mordre et subissait pour cela de terribles punitions".<sup>(283)</sup> Freud réfère le lecteur à la scène où le père avait battu le petit garçon et au souvenir de la mère à l'effet qu'il "avait mérité ce châtiment parce qu'il avait mordu quelqu'un". Ici, on pourrait objecter que Freud accepte et utilise le témoignage de la mère, tandis que, dans sa longue note au bas des pages 233 à 235, il penche plutôt pour une interprétation selon laquelle Lehrs aurait été puni pour un méfait à caractère sexuel. De fait, Freud envisage les deux possibilités, et il fait appel à l'analyse des rêves, comme nous venons de le voir, pour trouver un rapport entre les désirs sexuels envers la mère et la soeur, et la mort prématurée de celle-ci, d'une part, et le châtiment par le père. (Voir ci-haut, p. 145 et note 279) De toute façon le fait d'avoir mordu n'exclut aucunement la possibilité d'un facteur à caractère sexuel dans cet incident.

Quoiqu'il en soit, retournons à l'identification des rats avec les enfants. Après avoir encore davantage souligné l'importance de cette découverte, Freud fait le lien très explicitement entre la scène de la période

infantile et le récit du capitaine cruel qui avait déclenché la crise récente. "Alors seulement il devint possible de comprendre l'obscur processus de la formation de l'obsession; à l'aide des théories sexuelles infantiles et du symbolisme bien connu de l'interprétation des rêves, tout se laissa traduire en pensées pleines de sens. Lorsque le capitaine avait raconté, pendant l'étape de l'après-midi où mon patient avait perdu son lorgnon, le châtiment par les rats, ce dernier avait d'abord été frappé par le caractère cruel et lubrique de la situation représentée. Mais tout de suite s'établit le rapport avec la scène de son enfance où lui même avait mordu; le capitaine, qui se faisait l'avocat de punitions semblables à celle qu'il avait subie, avait pris pour le malade la place de son père et attiré sur lui un renouveau d'animosité pareille à celle qui avait jadis éclaté contre la cruauté paternelle. L'idée, qui lui avait alors furtivement traversé l'esprit, qu'il pourrait arriver une chose semblable à une personne chérie peut ainsi se traduire par ce souhait: 'C'est à toi que l'on devrait faire ça', lequel s'adressait, à travers le capitaine, aussi au père du patient".(284)

Voici la boucle finalement bouclée. L'appréhension courante est reliée à l'appréhension ancienne.

Comme nous l'avons déjà vu, l'association à propos de la demoiselle aux rats ne paraît pas dans le Journal. Freud y attache une telle importance qu'on peut supposer qu'il l'aurait notée si elle s'était présentée dans la période allant jusqu'au 20 janvier, 1908. Nous pouvons conclure avec un très haut degré de probabilité que cette association est venue plus tard dans l'analyse, probablement après beaucoup d'autres détours.

Voyons quelques autres passages où il est question des craintes-souhaits. "La mort d'une soeur plus âgée, lorsqu'il avait 3 à 4 ans, jouait un grand rôle dans ses fantasmes, et cette mort se montra être en rapport très étroit avec les petits méfaits infantiles commis à cet âge. Nous savons aussi avec quelle précocité il s'était préoccupé de la mort de son père, et nous pouvons même considérer sa maladie comme une réaction au souhait compulsif de cet événement, souhait fait quinze ans auparavant".(285)

Un peu plus loin, après avoir parlé de la lutte entre l'amour et la haine, Freud ajoute: "Mais la même contradiction dans les sentiments prédominants dominait aussi dans ses rapports avec son père, comme nous l'a appris la traduction de ses obsessions, et son père aussi avait dû lui fournir, dans l'enfance, des motifs d'hostilité, que nous avons pu constater avec une quasi-certitude".(286) Voici une autre atténuation qui porterait à croire que Lehrs n'avait pas tout à fait fini la perlaboration sur ses craintes à propos de la mort de son père. Freud ajoute encore: "... l'hostilité envers son père, jadis très intense, lui avait depuis fort longtemps échappé et ne put être ramenée au conscient qu'à l'encontre de résistances très violentes. C'est dans le refoulement de la haine infantile contre son père que nous voyons le processus qui entraîna dans la névrose tous les conflits ultérieurs de sa vie".(287)

En puisant dans le matériel révélé par la longue poursuite du refoulé que nous venons de retracer, nous pouvons identifier les étapes suivantes que Freud avait déjà énumérées dans ses commentaires sur la première séance: (1) une activité érotique précoce; (2) des événements traumatisants qui produisirent (3) une haine contre le père qui à son tour provoqua (4) un conflit avec l'amour pour le père, ce qui força (5) le refoulement et l'oubli de la haine, mais laissa (6) un résidu sous la forme de l'appréhension obsédante.(288)

Tous ces éléments avaient été confirmés par le patient dès le début, sauf les événements traumatisants et la haine contre le père. Parmi les événements traumatisants, il y a évidemment la scène de la punition et de la colère, mais il y a aussi sans aucun doute la mort prématurée de Helga. Nous savons que l'analyse des rêves a révélé un rapport entre les désirs sexuels envers la mère et la soeur et la mort prématurée de celle-ci, d'une part, et le châtimement par le père. Il y a les trois souvenirs (les plus anciens) à propos de la mort de Helga, et le serment qu'elle avait fait: "Sur mon âme: si tu meurs, je me tue". Il y a la conclusion de Freud: "La mort l'avait touché de près et il a vraiment cru que si l'on se masturbe on en meurt". C'est en voyant Helga qu'il a remarqué pour la première fois la différence entre les sexes. Il y a la conclusion de Freud et de Lehrs que la punition

par le père était en rapport avec un méfait envers les soeurs. Quand Lehrs demande d'où provient son idée de toute-puissance, Freud lui dit qu'il croit que cela remonte à la mort de Helga. Freud discute avec lui des raisons pour lesquelles il peut se sentir coupable de cette mort et cela provoque le récit à propos de la couturière qui s'est suicidée après qu'il lui refusa son amour. Le lendemain, Lehrs affirme n'avoir senti aucun remords après la découverte que l'on manifeste sa toute-puissance en donnant ou en refusant son amour. Lehrs pense qu'il ne sent pas de remords parce "qu'il était déjà là". Et Freud ajoute: "(Excellent!)". La note 427 de E.R. Hawelka: "Cette remarque est en effet excellente, car, par là, le patient confirme aussi sa culpabilité à propos de la mort de sa soeur".(289)

Lorsque Lehrs raconte la plus grande frayeur de sa vie (l'oiseau empaillé dont les ailes se mettent à bouger), Freud interprète: une érection causée par l'action de sa main, et il relie cela à la mort. "À une époque préhistorique, on l'aurait menacé de trouver la mort s'il se touchait et amenait le pénis à une érection, et il aurait attribué la mort de sa soeur à la masturbation".(290) Mais pourquoi? Freud ne le dit pas, mais on peut supposer que le petit Ernst aurait cru que c'était lui-même qui devait mourir. Sa soeur l'aurait remplacé en vertu de son serment qui aurait ainsi été transformé en: "Comme tu dois mourir, je me tue".

Un point pourrait soulever une objection. C'est que lorsque Freud a communiqué à Lehrs sa construction qui a provoqué le récit de la scène de la punition, il a postulé une menace de punition (la mort ou le membre tranché) pour s'être adonné à la masturbation. Et cette construction a touché une corde sensible puisqu'elle a apporté une avalanche de renseignements confirmatifs. Par contre, nous venons de voir une autre construction selon laquelle la punition aurait été en rapport avec un méfait commis envers les soeurs. Plutôt que de voir une contradiction entre ces deux causes de la punition, nous sommes en droit de penser que Freud y a vu deux causes complémentaires. Souvenons-nous de la construction de Freud à l'effet que la curiosité sexuelle de Lehrs se serait enflammée au contact de ses soeurs: construction qui a produit un résultat immédiat - le souvenir que c'est par Helga qu'il a connu la différence des sexes.

Le temps est venu d'identifier les traits-facteurs qui expliquent le trait-objet qui se manifestait comme une crainte, sans raison évidente, que le père ne meure.

Une activité sexuelle précoce est explicitement identifiée par Freud comme un facteur qui ne manque jamais dans la névrose obsessionnelle. Les deux événements traumatisants sont intimement liés à l'érotisme infantile. Ils sont justement traumatisants parce que le père gêne l'activité érotique du petit, et la mort de Helga est perçue comme une punition à cause de cette activité. Sans ces événements, la haine contre le père n'aurait pas atteint sa force envahissante au point où elle devenait intolérable en face de l'amour pour le père, et dut donc être refoulée. Cependant le refoulement laissa subsister un résidu qui prit la forme déguisée du contraire de la haine - la peur que la personne aimée (haïe) ne meure.

Donc, nous pouvons conclure que les traits-facteurs suivants expliquent le trait-objet craintes-souhaits:

- l'activité érotique précoce;
- l'expérience d'événements traumatisants qui entravent l'activité érotique
- le conflit entre la haine et l'amour
- le refoulement de la haine
- la persistance d'un résidu déguisé en contraire de la haine

Passons maintenant à la "grande appréhension obsédante". Nous venons de voir le point où Freud rattache l'appréhension actuelle à celle de l'enfance. Comme il s'agit d'une réédition de l'appréhension infantile, nous retrouvons les mêmes trait-facteurs. Ils sont repérables dans la citation portant le no 284, ci-haut:

- "...d'abord... frappé par le caractère cruel et lubrique de la situation"
- "...renouveau d'animosité pareille à celle qui avait jadis éclaté contre la cruauté paternelle"

- "L'idée...qu'il pourrait arriver une chose semblable à une personne chérie"

Cette fois-ci l'appréhension s'applique également à la cousine qui est elle aussi une personne aimée et haïe, qui est elle aussi un obstacle à l'amour.

Nous avons noté une autre appréhension qui n'est pas rapportée dans le cas publié. C'est "l'idée obsédante et affligeante d'un mal survenant à sa dame" après qu'il eut volé un baiser à Reserl. (Journal, p.111) Il s'agit de désirs sexuels, suivis de sentiments hostiles envers la cousine, mais déguisés en crainte pour elle. Donc, on pourrait y voir un autre exemple de réédition du scénario infantile.

Dans les remarques sur la première séance, dans le cas publié, on trouve deux fois l'expression "inquiétante étrangeté" (unheimlich). La première fois, c'est en rapport avec les paroles de Lehrs: "Toutefois, j'avais, en éprouvant ces désirs, un sentiment d'inquiétante étrangeté comme s'il devait arriver quelque chose si je pensais cela et comme si je devais tout faire pour l'empêcher".(p. 204) La deuxième fois, il s'agit d'un commentaire de Freud: "L'affect pénible prend nettement le caractère d'inquiétante étrangeté, et fait naître, à ce moment déjà, des impulsions à faire quelque chose pour détourner le désastre, impulsions semblables aux mesures de défense qui se feront jour plus tard". (p. 205) Ici, Freud souligne surtout l'imprécision des manifestations de la névrose obsessionnelle, mais "l'inquiétante étrangeté" a plusieurs facettes que Freud fera ressortir dans un long article publié en 1919, où il sera question de Lehrs dans un autre contexte, que nous verrons plus tard.<sup>(291)</sup>

b) Les pulsions obsessionnelles

Freud rattache la compulsion de se suicider à la colère ressentie contre la grand-mère de la cousine, au désir de tuer Dick, et à la colère contre la cousine. Dans chaque cas il s'agit de se punir pour avoir eu de tels désirs. (292)

Freud souligne l'intensité des sentiments hostiles de son patient: "un accès de rage inconsciente". "Il était, au fond, plus jaloux et plus furieux qu'il ne voulait se l'avouer, et c'est pourquoi il s'imposait, pour se punir, la torture de la cure d'amaigrissement". (cas publié, p. 221) "Sa colère avait alors été intense". (Journal, p. 203)

Le passage suivant peut nous servir de guide pour découvrir les traits-facteurs qui expliquent la compulsion au suicide. En parlant de la compulsion à se couper la gorge et celle de se faire mourir par la cure d'amaigrissement, Freud affirme: "... un trait important leur est commun: leur genèse en tant que réaction à une rage extrêmement violente soustraite au conscient, rage dirigée contre la personne qui trouble l'amour." (cas publié, p. 222) Dans les passages que nous venons de voir, Freud ne retourne pas à l'enfance de Lehrs, parce qu'il veut parler des causes récentes de ces pulsions. Cependant, nous pouvons être sûrs que la même rage inconsciente s'applique au père, celui qui a le plus troublé la sexualité infantile de Lehrs.

Les traits-facteurs de l'activité sexuelle précoce, des événements traumatisants, du conflit entre la haine et l'amour et du refoulement de la haine sont donc présents ici encore. Cependant, au lieu du résidu déguisé en craintes, il y a deux facteurs additionnels:

- ° des accès de rage d'une force exceptionnelle dirigés contre la personne qui trouble l'amour.
- ° le besoin de se punir pour avoir eu de tels sentiments.

Passons maintenant aux autres pulsions obsessionnelles en commençant par celle de payer la dette au capitaine A ... Lorsque le capitaine remet à Lehrs le colis contenant le lorgnon, la première réaction est une pensée qui exprime une "sanction": ne pas ne pas rendre l'argent, sinon le supplice aux rats se réalisera pour le père et pour la dame. "Alors surgit en lui, suivant un schéma qu'il connaissait bien, un commandement, une sorte de serment, pour combattre la sanction: Tu rendras les 3 couronnes 80 au lieutenant A..."(293) La sanction est un acte de défense contre le désir hostile qui serait réalisé s'il remplissait le commandement. Mais le commandement est également une forme d'autopunition: "il avait insulté les deux personnes qui lui étaient le plus chères... ce qui exigeait une punition, et le châtiement consistait en un serment impossible à tenir..."(294)

Le besoin de protéger la dame prend la forme d'un commandement vague: "il faut que rien ne lui arrive", mais Freud nous avertit: "Rien qui eût pu être de sa faute à lui, devons-nous ajouter". (note 2, p. 222 du cas publié). Donc, il s'agit d'un désir de faire du mal à la dame, suivi d'un acte de défense contre ce désir.

La compulsion de compter se forma lorsque Lehrs était avec la dame pendant un orage, et Freud la donne comme un autre exemple de la compulsion à protéger (p. 223). L'angoisse de mort proviendrait d'un désir hostile envers la dame et d'une peur de sa propre mort, comme nous l'avons vu à la p. 217 du Journal.

"Le doute, dans sa compulsion à comprendre, signifie qu'il doute de l'amour de son amie. Chez cet amoureux, une lutte entre l'amour et la haine, éprouvés pour la même personne, fait rage;" (p. 223 du cas publié). C'est ici que Freud donne ses explications sur les actes compulsifs à deux temps. Un geste pour satisfaire l'amour, une annulation de ce geste pour satisfaire la haine.

Ses prières et leurs modifications subséquentes sont d'autres manifestations des conflits entre l'amour et la haine (p. 224). Il en va de même pour



le rire impertinent à l'occasion des décès (p. 225): " ... en imagination, il tuait constamment les gens pour pouvoir exprimer sa sympathie sincère aux parents des défunts". (p. 252)

Ses gestes et ses fantasmes de vengeance envers sa cousine, son frère et le Dr Schl. sont tous des exemples de conflits entre l'amour et la haine, car consciemment il les aime tous les trois.

Freud fait ressortir les mêmes éléments à propos des scènes nocturnes. "Maintenant, le père pouvait être content de son fils, s'il revenait sous forme de fantôme et le trouvait en train de travailler. Mais son père ne se serait certainement pas réjoui en voyant ses autres actes: c'est pourquoi notre patient s'insurgeait contre lui. Le malade exprimait ainsi par un seul acte compulsif incompréhensible, les deux faces de son sentiment à l'endroit de son père". (p. 232) Ceci ressemble beaucoup aux actes compulsifs en deux temps, comme Freud le souligne.

Voyons maintenant les quelques pulsions obsessionnelles qui ne sont pas mentionnées dans le cas publié. Dans le Journal, celle de courir autour de la pièce fait partie d'un groupe de commandements se rapportant à la dame, comme celui de compter. (p.91) "Il semble qu'il attribue ces commandements à son père". (p. 93) Lorsqu'il revit cette pulsion dans le transfert, il s'agit de la crainte d'être battu par le père (Freud).(p. 157) Donc, encore une fois un désir contrecarré, et mesure de défense contre sa colère. (Je ne me laisserai pas battre, car ma rage toute-puissante tuerait mon père).(295)

Lorsque Lehrs se frappa la tête contre le lit, l'interprétation de Freud évoque encore le père et la cousine. Le père utilisait souvent l'expression "l'entonnoir de Nuremberg", une forme de torture. Freud y voit également une colère contre le médecin que sa cousine avait salué de façon trop aimable. "La colère contre le médecin, il la confirme; la lutte qui subsiste quant à savoir s'il doit épouser la dame, il ne la comprend pas. Il a pourtant eu dans le rêve le sentiment d'être délivré (délivré d'elle dis-je)". (Journal, pp. 123 et 125). Ses désirs sensuels envers la dame amènent la menace du

père et l'acte de défense - se frapper la tête. En plus, l'idée de se percer la tête pour laisser sortir de son cerveau la partie malade. En même temps, des sentiments hostiles envers la dame. On trouve ici toutes les composantes de la compulsion au suicide.

Le Journal fournit un exemple supplémentaire d'autopunition: après les pensées qui rendent la mère de la cousine "pas bien meilleure qu'une putain", Lehrs se fait peur à lui-même avec la menace qu'il serait puni comme l'oncle Alois qui avait insulté sa femme d'une façon assez semblable, en lui disant qu'elle se poudrait comme une prostituée.(p. 233)

Quelques-unes de ses pulsions sont nettement rattachées à l'érotisme anal. On trouve dans le Journal plusieurs mentions de sa propreté exagérée. Suite à l'idée de ne plus se laver, Freud lui pose des questions et ses réponses révèlent : "jusqu'à sa puberté il avait été vraiment un petit saligaud; après, il était devenu plutôt exagérément et, avec sa maladie, fanatiquement propre, et cela en rapport avec ses commandements".(pp. 121 et 123.) "Etant petit il a beaucoup souffert de vers; il avait probablement l'habitude de se fourrer le doigt dans l'anus et il était sans doute un grand cochon, comme son frère. A présent il est d'une propreté excessive".(p.137). "... il devient clair, d'après des idées obsédantes communiquées plus aisément, qu'il existe envers sa mère un courant hostile provenant des reproches qu'elle lui faisait pendant son éducation, surtout à propos de saleté, et contre lequel il réagit maintenant par des égards exagérés".(p. 191) À la toute dernière page du Journal, il est question de cinq rêves. "Le premier révèle une colère contenue contre des officiers et l'effort qu'il avait fait sur lui-même pour ne pas provoquer en duel l'un d'eux, qui avait botté le derrière au sale garçon de café, Alois. (Ce Alois est lui-même) Cela ... concerne un événement remontant à sa première année d'Université, où un ami le soupçonna de 'foirer' parce qu'il s'était laissé gifler par un camarade, l'avait provoqué en duel sur la proposition taquine de Guthmann, et n'avait pas donné suite à cette affaire. Colère réprimée contre son ami Guthmann, dont l'autorité provient donc de là ... Donc, répression progressive de la pulsion de colère, avec retour de la pulsion érogène de saleté qui avait été refoulée". (p. 249)

Il s'agit ici d'une formation réactionnelle: Une propreté exagérée pour remplacer des désirs refoulés à caractère anal. Le besoin urgent des selles matinales fait partie de cette même constellation.

Nous avons plus tôt relevé deux traits-facteurs en rapport avec la compulsion au suicide: des accès de rage et le besoin compulsif de punition. Les explications que nous venons d'étudier à propos des autres pulsions obsessionnelles ont toutes révélé le retour d'un sentiment hostile refoulé, qu'on l'appelle colère, ou haine, ou rage.

Ces explications ont aussi mis de l'avant la notion d'actes de défense. C'est un terme très général qu'il faut expliciter davantage. Nous pouvons distinguer plusieurs formes d'actes de défense à caractère obsessionnel:

- l'autopunition (suicide, se frapper et se percer la tête; souffrir comme l'oncle Alois)
- la "sanction" (ne pas obéir à l'ordre du capitaine)
- des rituels de protection (prières, abér)
- des actes compulsifs à deux temps (satisfaction de l'amour et de la haine l'un après l'autre)
- la fuite afin d'éviter les effets de sa propre colère
- les formations réactionnelles
- des déformations multiples: changement du désir hostile en obligation de protéger; sympathie pour remplacer le désir de tuer; amour conscient de grande intensité pour combattre haine inconsciente (voir cas publié, pp.254-255)

Dans chaque cas, l'acte de défense est bien une impulsion "à faire quelque chose pour détourner le désastre." (cas publié, p. 205) [On pourrait penser que le cas de la pierre sur la route est une exception, puisqu'après l'avoir enlevée pour protéger la dame, il la remet au même endroit. Cependant, le motif conscient de ce second geste est qu'il se dit que le premier

geste était absurde.(p.222) Aussi, comme le souligne Freud, il s'agit d'un seul acte à deux temps. (p. 223-224) Un bon exemple du fait que le processus primaire ne connaît pas le principe de contradiction.]

Pour résumer, les pulsions obsessionnelles sont expliquées par les traits-facteurs suivants:

- l'activité érotique précoce
- l'expérience d'événements traumatisants qui entravent l'activité érotique
- le conflit entre la haine et l'amour
- le refoulement de la haine
- des accès de rage, de colère, ou de haine contre les personnes qui troublent l'amour.
- des actes de défense qui prennent diverses formes pour contrecarrer la pulsion hostile.

À ce stade de notre enquête, nous pouvons nous demander s'il y a vraiment une différence entre les appréhensions et les pulsions obsessionnelles. Plusieurs traits-facteurs leur sont communs, et ne pourrions-nous pas dire que, d'une certaine façon, les appréhensions sont des pulsions de haine déguisées en craintes par un acte de défense? Il y a cependant des différences qui justifient la distinction entre ces deux catégories de manifestations obsessionnelles.

La première, c'est que dans l'appréhension, seul l'amour paraît à la conscience: la peur que quelque chose n'arrive à la personne aimée. Par contre, dans les pulsions obsessionnelles, il y a dans chaque cas une poussée plus ou moins consciente de rage, de colère ou de haine - contre la vieille dame, contre le cousin Dick, contre le capitaine, contre la cousine, contre le frère, contre le Dr Schl. et même contre le père - et, surtout, il y a toujours un acte de défense.

Freud nous affirme que le contenu de l'appréhension obsédante est un résidu des événements traumatisants, des conflits et des refoulements qui sont tombés dans l'amnésie (cas publié, p. 205). Il s'agit d'un refoulement

incomplet, et le résidu persiste dans la conscience sous une forme déguisée. Dans la pulsion obsessionnelle, l'accès de rage est un retour du refoulé qui réussit momentanément à déjouer la censure, mais l'acte de défense est immédiatement déclenché pour colmater cette brèche.

c) Les problèmes et les anomalies de la vie sexuelle

La première anomalie de cette catégorie que nous avons identifiée au chapitre IV était celle de la pauvreté de la vie sexuelle de l'adulte Lehrs, en contraste avec une forte activité sexuelle précoce. Cette activité infantile avait été entravée par des expériences traumatisantes et le refoulement, étapes qui avaient contribué à produire les appréhensions et les pulsions obsessionnelles. Donc une partie de la libido de Lehrs a suivi la voie de l'obsession, mais la pauvreté de sa vie sexuelle adulte nous mène à la conclusion qu'une autre partie a suivi la route de l'inhibition. Cependant, une troisième portion des pulsions sexuelles de son enfance a réussi à s'échapper en partie de l'inhibition au moyen de formations substitutives. Une de celles-ci s'est manifestée dans son "comportement très particulier" en ce qui concerne la masturbation. C'est justement avant d'exposer cet étrange comportement que Freud, dans un passage théorique sur la masturbation, mentionne l'inhibition et les formations substitutives comme résultats possibles de la répression des pulsions sexuelles. "Si tant de personnes supportent sans dommage l'onanisme, c'est-à-dire une certaine mesure de cette activité, il en découle que, chez eux, la constitution sexuelle et l'évolution de la vie sexuelle ont permis l'exercice de cette fonction dans les conditions morales et sociales qu'impose la civilisation, tandis que d'autres réagissent par la maladie à une constitution sexuelle défavorable ou à une évolution troublée de leur sexualité, c'est-à-dire que ces sujets ne peuvent réaliser sans inhibitions ou formations substitutives la répression et la sublimation de leurs composantes sexuelles". (Cas publié, p. 231)

Les formations substitutives sont des symptômes qui apportent une satisfaction de remplacement au désir inconscient.<sup>(296)</sup> Cependant, dans le cas de Lehrs, il s'agit d'une satisfaction bien mitigée. L'onanisme de la puberté n'a pas existé chez lui, ou, en tout cas, il a été très peu important. (À la page 231 du cas publié, Freud dit qu'il n'a pas existé, et à la

page 201, il avait dit que "l'onanisme, à 16 ou 17 ans, n'a joué qu'un rôle insignifiant"). Il a pu se masturber après la mort de son père, mais après "chaque satisfaction masturbatoire, il se sentait très honteux. Et il y renonça bientôt entièrement" (p. 231). Depuis ce renoncement, l'onanisme réapparaissait à de rares occasions (exemples: le son du cor d'un postillon; un passage émouvant de Goethe). Lehrs "trouvait assez étrange d'être contraint à se masturber justement à des moments si beaux et si exaltants". Freud lui fait remarquer le trait commun aux deux exemples: "l'interdiction et le fait d'agir à l'encontre d'un commandement." (p. 232)

L'interdiction avait des racines profondes. Le petit Ernst avait cru que si on se masturbe on en meurt. Il se sentait coupable de la mort de sa soeur aînée qui avait subi à sa place la punition qu'il méritait. Lorsqu'il était en plein milieu de ses études, il était tourmenté à un point extraordinaire par la représentation de son membre tranché, et la seule source qu'il puisse trouver à cela, c'est qu'il souffrait à cette époque de désirs ardents de se masturber. Pendant les scènes nocturnes "il accomplissait ce qu'il considérait lui-même comme un substitut de la masturbation, donc un défi à son père" (Journal, p. 209). Il rêve que le dentiste lui arrache une dent qui n'est pas la vraie mais une dent voisine. Freud interprète que c'est un rêve d'onanie. Une des associations de Lehrs est que la dent ressemble à un oignon de tulipe, ce qui lui fait penser à des tranches d'oignon coupé. "Ce n'est que difficilement qu'il peut être amené à croire que cette opération consistait à lui arracher la queue. La suite aussi, toute simple, que le très grand pénis ne pouvait être que celui du père, il l'admet enfin, comme argument de rétorsion et vengeance contre son père." Freud a noté le mot "castration" dans la marge vis-à-vis ce passage. (Journal, p. 247. Voir aussi pp. 241, 243 et 245).

Dans tout ce matériel, nous pouvons en premier lieu identifier encore une fois les deux traits-facteurs omniprésents, l'activité érotique précoce et les événements traumatisants. Nous pouvons, en plus, ajouter l'inhibition qui a dominé une grande partie de la vie sexuelle de Lehrs. Quant à la masturbation, les traits-facteurs suivants sont tous significatifs.

- ° l'interdiction;
- ° la menace de castration;
- ° le sentiment de culpabilité pour la mort de Helga;
- ° le défi de l'interdiction du père et la vengeance contre lui.

Notons que ces traits-facteurs confirment dans ses grandes lignes la justification que Freud donnait pour sa construction selon laquelle le père aurait interdit la masturbation en menaçant Lehrs de mort ou de voir son membre tranché. "D'où la masturbation lors de la délivrance de la malédiction, les commandements et interdictions dans l'inconscient et la menace de mort, maintenant retournée contre son père" (Journal, p. 103).

L'érotisme de Lehrs a profité quelque peu d'une autre formation substitutive, le voyeurisme qui était déjà fortement présent lorsqu'il était tout petit, et qui refait surface sporadiquement dans sa vie adulte. "Regarder, pour lui, tient lieu de toucher. Je lui rappelle les scènes devant le miroir après ses veilles studieuses" (Journal, p. 227). Il entra une fois dans la chambre pendant que la grand-mère de la cousine s'habillait, et Freud interprète: "Moi: sans doute avait-il aussi été curieux de voir son corps" (p. 153). Ceci lui rappelle un rêve dans lequel la cousine découvre le corps et le sexe de sa grand-mère pour lui montrer comme elle était encore belle à 90 ans.

Freud explique comment le plaisir de voir devient une perversion: "a) quand il se limite exclusivement aux parties génitales; b) quand il ne connaît pas le dégoût (voyeur des fonctions de défécation); c) quand, au lieu de préparer l'acte normal, il en détourne." (297) Lehrs n'a certainement pas atteint ce point; tout comme dans le cas de la masturbation, son plaisir de voyeur est loin d'être libre de toute inhibition. Lorsqu'il était à la campagne, pendant les premières semaines de son séjour à Unterach, "regardant par les fentes d'une cabine de bain, il vit une toute jeune fille nue et se fit les reproches les plus acerbes, en imaginant combien la conscience d'être épiée pourrait l'affecter". (Journal pp. 209 et 211)

Freud nous avertit que "celui qui, dans son inconscient, est exhibitionniste, sera en même temps un voyeur;" (298), et nous pourrions ajouter

"et vice versa". Il y avait sans doute une part d'exhibitionnisme dans le geste de montrer ses érections à sa mère. Il "s'exhibait sans ambages à l'âge de treize ans encore, devant Rosa." Un jour lorsqu'il était adulte, il s'était exhibé devant Maria, une femme de chambre, "de façon fort ingénieuse pendant son sommeil... Il avoue que cela avait été une mise en scène" (Journal, p. 145). Les scènes nocturnes devant le miroir participaient du voyeurisme et de l'exhibitionnisme.

Freud avait décelé au tout début de l'analyse un "choix objectal homosexuel" (cas publié, p. 202 note 2), parce que Lehrs appelait sa gouvernante par son nom de famille, qui était aussi un prénom masculin (Mlle Robert) au lieu de l'appeler par son prénom, selon la coutume, et aussi parce que son premier grand choc émotif avait été une déception concernant une amitié masculine (Journal, p. 35 et note 16). Lorsque Lehrs raconte le supplice aux rats, Freud écrit: "N'avais-je pas reconnu la composante homosexuelle dès ses déclarations de la première séance?" (Journal p. 45).

Dans le cas publié, Freud n'insiste pas sur l'aspect homosexuel après sa description de la première séance. Les renseignements qu'apportent le Journal à cet effet confirment que l'homosexualité de Lehrs est restée latente. Après avoir affirmé que sa sexualité s'est satisfaite de regarder Mlle Robert et d'autres femmes, Lehrs ajoute: "Ensuite, période homosexuelle avec des amis, mais jamais d'attouchement réciproque, seulement contemplation et, tout au plus, du plaisir à cela." (p. 227) "À l'âge de 14 ans, il avait eu des rapports homosexuels avec Kuntz: ils se regardaient réciproquement le pénis". (p. 127) "Au cours de jeux homosexuels avec son frère, il eut un jour une frayeur intense lorsque, pendant leurs ébats dans le bain, le pénis de son frère s'approcha de son anus." (p. 235)

En plus de ces mentions explicites, E.R. Hawelka a relevé plusieurs autres passages qui peuvent être interprétés comme des signes d'homosexualité. "En effet, nous voyons encore une fois ce qui nous a été indiqué dès le début, l'homosexualité latente du patient. Pour payer la postière, celui-ci a besoin de passer par David, comme certains homosexuels latents ont besoin, pour avoir des rapports avec des femmes, de passer par le truchement de rêveries homosexuelles. Et, pour finir, le patient 'loue discrètement' son



analyste" (p. 53, note 63). On pourrait rapprocher cette note du passage suivant du cas publié: "Pour la pensée consciente, l'attraction de Z..., où se trouvait le bureau de poste, était motivée par le besoin d'y tenir son serment avec l'aide du lieutenant A... En réalité, l'objet de ce désir de retourner à Z... était l'employée de la poste; et le lieutenant se substituait dans son esprit à celle-ci parce qu'il avait habité le même endroit et s'y était occupé du service postal militaire. Lorsque le patient eut appris que ce n'était pas le lieutenant A..., mais le lieutenant B... qui avait fait, le jour en question, le service postal, il fit entrer ce dernier dans la combinaison, et put alors reproduire son hésitation entre les deux jeunes filles, en leur substituant dans ses idées quasi délirantes les deux officiers." (Cas publié, p. 237) Lorsque Lehms raconte qu'il voulait obtenir d'un médecin "une attestation selon laquelle sa guérison exigeait la mise en scène avec David, comme il l'avait imaginée;", E.R. Hawelka ajoute: "Une fois qu'il est arrivé chez Freud, il n'est plus question d'une telle attestation: il a trouvé un nouvel objet pour sa composante homosexuelle." (Journal, pp. 61 et 63 et note 75).

À propos du fantasme selon lequel la cousine était dans le corps d'une autre femme "et que ses parties génitales étaient placées derrière celles de la femme de telle façon qu'elle retirait quelque profit de chaque coït", nous trouvons la note suivante: "Fantasme, non rare chez l'homosexuel, d'un coït prénatal avec le père". Ensuite, en rapport avec l'idéal "de rester toujours sexuellement disponible, même tout de suite après le coït", la note: "Il n'est pas rare de trouver, chez les homosexuels latents, et dont l'homosexualité est très refoulée, une espèce d'acting out d'un système Coué, pour se prouver à eux-même leur virilité." (p. 233 et notes 509 et 513). En rapport avec le besoin de prouver sa virilité, on pourrait rapprocher le passage suivant: "Toujours l'inquiétude à propos de son pénis trop petit; pendant ces mises en scène, un début d'érection, ce qui le rassurait." (p. 207).

On peut conclure que la tendance de Lehms vers l'homosexualité a été fortement refoulée et inhibée, et qu'elle ne se manifestait que par des retours du refoulé très voilés.

On ne trouve pas, ni dans le cas publié, ni dans le Journal une explication théorique de ce qui produit l'homosexualité. Cependant dans un autre ouvrage publié seulement un an après la parution du cas publié, Freud discute longuement de l'homosexualité platonique de Léonard de Vinci et y expose des théories qui peuvent être appliquées au cas de Lehrs. Freud explique que la curiosité sexuelle du petit garçon se porte initialement sur ses propres organes génitaux. Il croit que tous les êtres humains possèdent un membre comme le sien. Lorsqu'il constate finalement qu'il n'en est pas ainsi, il en vient à conclure que le membre existait chez les filles mais qu'il a été coupé. Cette conclusion est pénible pour le garçon parce qu'il s'est déjà vu menacé de castration. Il tremble pour sa propre virilité mais méprise celles qui ont subi ce châtiment. La connaissance de l'absence de pénis chez la femme transforme souvent une ardente aspiration vers les parties génitales de la mère en un dégoût qui, à la puberté, peut causer l'impuissance psychique, la misogynie, l'homosexualité durable. (299)

"Chez tous nos homosexuels hommes, nous avons retrouvé, dans la toute première enfance, période oubliée ensuite par le sujet, un très intense attachement érotique à une femme, à la mère généralement, attachement provoqué ou favorisé par la tendresse excessive de la mère elle-même, ensuite renforcé par un effacement du père de la vie de l'enfant." (300)

Ce qui se passe dans un tel cas, c'est que l'amour pour la mère est refoulé. Le petit garçon s'identifie à sa mère et prend sa propre personne comme l'idéal à la ressemblance duquel il choisit ses objets d'amour. C'est ainsi qu'il devient homosexuel. Quand il semble poursuivre en amant de jeunes garçons, c'est qu'il fuit les autres femmes afin de ne pas être infidèle à sa mère pour qui son amour est resté intact dans son inconscient. (301)

L'évolution vers l'homosexualité avait été décrite par Freud en 1908 dans son article sur les théories sexuelles infantiles. Quelques passages de cet article aident à comprendre un des chaînons de cette évolution - celui par lequel une fixation au pénis empêche l'évolution normale. Après avoir parlé de la période où le petit garçon croit que la femme a elle aussi un pénis, il poursuit: "Si cette représentation de la femme au pénis se 'fixe' chez l'enfant, résiste à toutes les influences ultérieures de la vie et rend

l'homme incapable de renoncer au pénis chez son objet sexuel, alors un tel individu, avec une vie sexuelle par ailleurs normale, deviendra nécessairement un homosexuel et cherchera ses objets sexuels parmi les hommes qui, pour d'autres caractères somatiques et psychiques, lui rappellent la femme. La femme réelle, telle qu'elle sera connue plus tard, demeure pour lui impossible comme objet sexuel, car elle manque de l'excitant sexuel essentiel, et même, en relation avec une autre impression de l'enfance, elle peut devenir pour lui objet d'aversion. L'enfant, principalement dominé par l'excitation du pénis, a pris l'habitude de se procurer du plaisir en excitant celui-ci avec sa main; il a été pris sur le fait par ses parents ou les personnes qui s'occupent de lui et la menace qu'on allait lui couper le membre l'a rempli d'effroi. L'effet de cette 'menace de castration' correspond exactement à la valeur accordée à cette partie du corps: il est donc extraordinairement profond et durable... Or les parties génitales de la femme quand, plus tard, elles sont perçues, et conçues comme mutilées, évoquent cette menace et, pour cette raison, provoquent chez l'homosexuel de l'horreur au lieu du plaisir".(302)

On serait porté à croire que les choses se passeraient autrement dans un climat moins cachotier et moins répressif. Cependant, il faut se souvenir que cette partie de l'évolution se passe dans la toute première enfance. Freud note dans le même article qu'il ne semble pas que ce soit la différence des sexes qui déclenche la "poussée de savoir". C'est l'arrivée d'un nouvel enfant qui prend la place du petit, "disons après l'achèvement de la deuxième année".(303) La crainte d'être remplacé peut surgir également s'il voit un nouvel enfant arriver dans une autre maison. Donc, l'enfant se pose ces questions dans une situation fortement chargée d'émotions, dans la méfiance, et les explications raisonnables et logiques peuvent facilement manquer leur but. Quoiqu'il en soit, Freud a fortement encouragé une attitude franche et ouverte dans l'explication de la vie sexuelle aux enfants.(304)

Puisque Freud affirme en 1910 avoir découvert, chez tous ses patients homosexuels hommes, un très intense attachement érotique à une femme, généralement la mère, nous pouvons conclure qu'il avait décelé le même attachement

chez Lehrs. Il n'a fait qu'une seule allusion à un tel attachement, mais elle confirme cette conclusion. Il s'agit du passage-clef qui nous informe qu'on "trouvait chez lui les signes les plus nets d'une sorte de création imaginative dans le genre d'un poème épique, dans laquelle les désirs sexuels envers sa mère et sa soeur, de même que la mort prématurée de cette dernière, étaient mis en rapport avec le châtement par le père du petit héros". (Cas publié, p. 234)

L'absence du père pendant la première enfance de Lehrs semble également être confirmée par le passage suivant du Journal: "La remarque de sa mère provient de choses qu'elle avait racontées d'une époque où elle était à la campagne, et où son mari écrivait si rarement qu'un jour elle était revenue à Vienne pour voir ce qu'il devenait, c'est-à-dire qu'elle se plaignait qu'on la traitât mal." (p. 197). Le rêve qui a provoqué ce souvenir est ancien: "Son père est revenu; il ne s'en étonne pas du tout (force du désir). Il en éprouve une joie immense; sa mère dit, pleine de reproches: 'Franz, pourquoi n'as-tu pas donné de tes nouvelles depuis si longtemps?' Il pense qu'on sera désormais forcé de réduire quand même les dépenses, puisque la famille compte une personne de plus. Son idée représente une vengeance contre son père qui, comme il l'a entendu dire, a été aussi désespéré lors de sa naissance que lors de celle de chaque nouvel enfant." E.R. Hawelka fait le commentaire: "Le sentiment oedipien hostile au père apparaît ici franchement, de même que la défense un peu plus loin: 'Il en a une joie immense'." (p. 197 et note 418).

Que les désirs sexuels du petit Lehrs envers sa mère aient été transformés en dégoût est abondamment confirmé, d'autant plus qu'il y a des raisons objectives pour justifier son dégoût. "Aujourd'hui il ose attaquer sa mère: très ancien souvenir de sa mère allongée sur un canapé, se redressant et tirant de sous la jupe quelque chose de jaune, qu'elle déposa sur un fauteuil. Sur le moment il avait voulu y toucher, mais, grande horreur; plus tard, dans son souvenir, cette chose est devenue une sécrétion, et de là, transfert: tous les membres féminins de ma famille étouffent dans un océan des sécrétions dégoûtantes les plus diverses. Il avait supposé que toutes les femmes avaient des sécrétions dégoûtantes et fut très étonné ensuite de ne pas les avoir trouvées lors de ses deux liaisons. Sa mère souffrait d'une

affection abdominale et dégage maintenant une mauvaise odeur provenant de ses parties génitales, ce qui le fâche terriblement. Elle-même dit qu'elle pue si elle ne se baigne pas assez souvent, mais qu'elle ne peut pas se payer ce luxe, et il en est horrifié" (p. 189). Quelques jours plus tard: "Ensuite une histoire sur les renvois de sa mère: à l'âge de douze ans, il affirmait que de dégoût il ne pouvait pas manger." (p. 191)

Les prostituées dégoûtent Lehrs également. Une des raisons est qu'il les associe à sa mère. Lorsqu'il avait onze ans, il avait été initié à des secrets de la vie sexuelle par un cousin "qui lui avait dépeint toutes les femmes comme des putains, y compris sa mère et ses soeurs". (p. 139) Ce sujet revient sur le tapis beaucoup plus tard. "Tout le fantasme à propos des putains vise évidemment sa mère, à la suite de la suggestion de son cousin qui, lorsqu'il avait lui-même douze ans, lui avait malicieusement fait croire que sa mère était une putain et qu'elle faisait des signes comme ces femmes en font." (p. 235)

La découverte que la femme n'a pas de pénis ne produit pas seulement le dégoût. "Mais la fixation à l'objet auparavant ardemment convoité, le pénis de la femme, laisse d'ineffaçables traces dans la vie psychique de l'enfant chez qui ce stade de l'investigation sexuelle infantile présente une intensité particulière... Les 'coupeurs de nattes' jouent, sans le savoir, le rôle de personnes qui accompliraient, sur l'organe féminin, l'acte de la castration". (305)

Lehrs n'est pas devenu un "coupeur de nattes", mais nous pouvons rapprocher le passage suivant de celui que nous venons de lire. "Pendant que sa mère se peigne, il a l'habitude de tirer sur sa natte, maintenant très clairsemée, et de l'appeler 'queue de rat'". (p. 235 du Journal) En tenant compte du fait qu'une des nombreuses significations du rat est celle du pénis, nous pouvons déduire qu'il s'agit d'un fantasme de castration de l'organe féminin.

Il est frappant avec quelle force Lehrs exprime des sentiments conscients d'hostilité envers sa mère. En rapport avec la propreté, Freud conclut "qu'il existe envers sa mère un courant hostile provenant des reproches

qu'elle lui faisait pendant son éducation, surtout à propos de saleté". (p. 191) "Ainsi, son mépris pour sa mère trouve son apaisement. Il fait donc des économies afin de ne pas avoir à trahir son amour. De même, il laisse tout son argent à sa mère, car il ne veut rien avoir d'elle; l'argent lui appartient à elle et ne serait pas bény.

"Tout ce qui est mauvais dans sa nature, dit-il, lui vient du côté maternel." (p. 195)

Cependant il s'identifie inconsciemment à sa mère "dans son comportement et dans le transfert de la cure... Il est probable que dans sa critique du père, il s'identifie à sa mère et qu'il continue ainsi, dans son intérieur, le conflit des parents." (p. 195). La note 417: "Remarque importante, surtout dans le cas de l'obsessionnel." Freud continue: "Dans un rêve (ancien) qu'il raconte, il établit franchement un parallèle entre ses propres raisons et celles de sa mère de détester le père." (pages 195 et 197) Il s'agit du rêve du retour du père que nous venons de voir.

En parlant des sentiments hostiles qui viennent à Lehrs à propos du Dr Schl., Freud déclare: "S'identifiant à sa mère, qui reproche au docteur de ne pas avoir persuadé le père de se retirer des affaires, il peut même trouver le motif d'une haine personnelle contre lui". (p. 219)

Dans ces formes d'identification à la mère que nous venons de voir, il s'agit de se joindre à elle, pour ainsi dire, pour combattre le père ou un représentant du père. Par contre, il s'identifie également au père: "Il se trouvait dans une situation par laquelle, d'après ce qu'il savait ou supposait lui-même, avait passé son père avant son mariage; il pouvait donc s'identifier à celui-ci." (Cas publié, p. 229). "Il en était ainsi: notre patient, toutes les fois qu'il faisait une période militaire, s'identifiait inconsciemment à son père, qui avait été lui-même, pendant plusieurs années, militaire et avait eu l'habitude de raconter bien des faits de cette époque de sa vie." (p. 236). Il s'identifie encore à son père à propos de la dette que celui-ci n'avait pas payée pendant son service militaire. "Les paroles du capitaine: 'Il faut que tu rendes au lieutenant A... les 3 couronnes 80', étaient pour le fils comme une allusion à la dette que le père n'avait pas

payée." (p. 236) C'est même cette dernière identification qui fournit une des clefs de la signification des rats (Son père avait été un Spielratte). Ces formes d'identification au père sont en vue de l'imiter, de le prendre comme modèle, même en ce qui touchait la dette non-payée.

En résumé donc, Lehrs a refoulé son amour pour sa mère et gardé dans sa conscience une forte hostilité envers elle. C'est le contraire de ce qui s'est produit à l'égard de son père: il a refoulé sa haine pour lui et n'a gardé que son sentiment d'amour dans sa conscience. Il s'est identifié à sa mère pour combattre le père; il s'est identifié à son père pour l'imiter.

Son amour pour sa mère est profondément refoulé, mais il peut manifester un peu plus librement une autre forme d'amour incestueux envers ses soeurs. Les désirs sexuels du petit Lehrs étaient dirigés vers la mère et la soeur aînée. (p. 234) La soeur suivante, Ingrid, paraît dans une sorte de rêverie à propos des dents venue un jour "où il s'était masturbé de nouveau". (p. 117 du Journal) Dans un autre rêve, c'est de Greta qu'il s'agit. Elle est très malade et Kuntz lui dit: "'Tu ne peux sauver ta soeur qu'en renonçant à toute jouissance sexuelle'. Sur quoi il dit (étonné à sa honte): 'à toute jouissance'." (p. 125)

Freud nous avertit, en parlant de quelques-unes des liaisons de Lehrs, qu'il a "toujours plusieurs intérêts simultanés de même que plusieurs courants sexuels (provenant de la pluralité de ses soeurs)". (p. 129) Lorsque Freud révèle son soupçon "qu'il est venu à la sexualité par l'intermédiaire de ses soeurs, peut-être pas de lui-même, mais ayant été séduit" (p. 131), Lehrs confirme que c'est en voyant Helga qu'il a "pour la première fois remarqué la différence des sexes." (p. 135). Il y a peu d'années, Lehrs a découvert la plus jeune de ses soeurs, Érika, lorsqu'elle dormait, "de sorte qu'on voyait tout". (p. 145).

Mais c'est envers Rita qu'il manifeste le plus ouvertement l'attachement le plus fort. "Ensuite viennent des aveux, des rapports avec ses soeurs. Les assauts répétés sur Rita, sa soeur cadette la plus proche de lui, lesquels se placent après la mort de leur père, pourraient être ceux qui expliquent le changement de sa maladie (il dit avoir déjà une fois commis un

méfait)". (p. 141) Il rêve de copuler avec elle ou une fille du même nom et ensuite tape sa soeur sur le derrière; c'est à cause de cet incident que "nous concluons que la punition jadis infligée par son père avait été en rapport avec un méfait commis envers les soeurs" (p. 143).

Une autre scène avec Rita "Après leurs ébats elle s'était jetée en arrière sur le lit d'une façon telle qu'il eut ce spectacle par-devant". (p. 151)

À propos du "plus merveilleux fantasme anal": "Cela vise directement Rita, à qui il avait dit: 'De toi, rien ne me dégoûterait'. Pendant la nuit il a livré un combat difficile, il ne sait pas lequel. Résultat: doit-il épouser ma fille ou sa cousine? On peut facilement ramener cette hésitation à son hésitation entre deux de ses soeurs" (p. 165). Le choix entre les soeurs revient encore: "Il ne se doute pas que, pour éviter ce conflit, il s'est réfugié dans la maladie, vers laquelle le choix infantile entre une soeur aînée et une cadette, ainsi que la régression à l'histoire du mariage de son père, lui ont frayé la voie." (pp. 179 et 181) C'est en revenant en bateau avec Rita d'une visite chez le Dr Palewsky, dont elle était amoureuse, que Lehrs a subitement l'idée de se précipiter à l'eau. E.R. Hawelka demande avec raison: "Cet amour de Rita, sa soeur préférée, pouvait-il être la cause de ses idées suicidaires? D'après notre tableau familial (p. 27), Rita serait née l'année même de la mort de Helga, ou peu avant." (Page 203, note 435). On peut penser que dans l'inconscient de Lehrs, il se sent coupable d'aimer Rita comme il se sent coupable d'avoir causé la mort de Helga.

Lorsque Lehrs rapporte un fantasme montrant le Dr Schl. violant sa soeur Rita, Freud interprète: "(probablement de l'envie à propos d'examens médicaux)." (p. 221).

Freud explique que la haine de Lehrs envers Freud, dans le transfert, est "un cas spécial de haine-de-beaux-frères." (p. 165). Cette haine est très forte envers le mari de Rita: "En outre, il raconte à propos de son beau-frère Jean qu'il est très jaloux de lui ... Même les servantes de la maison disent qu'elle l'aime et l'embrasse comme un amant, pas comme un frère. Lui-même, après avoir été hier pendant un moment avec sa soeur dans une autre pièce, dit à son beau-frère: 'Écoute, s'il arrive à Rita d'avoir



un enfant d'ici neuf mois, il ne faut pas croire qu'il est de moi; je suis innocent.'... je lui avais déjà dit que, dans sa relation avec moi, il joue au type ignoble, c'est-à-dire au beau-frère, et que cela signifie qu'il regrette de ne pas avoir Rita pour femme." (pp. 237 et 239).

En rapport avec son voyeurisme, il aurait voulu une soeur avec des cuisses aussi belles que celles de deux fillettes qu'il avait vues dans une piscine pour femmes. (p. 227)

Après la dispersion de sa libido dans l'obsession, l'inhibition, la masturbation, l'homosexualité latente, le voyeurisme, l'exhibitionnisme, l'amour incestueux pour sa mère et ses soeurs, quelle possibilité lui reste-t-il d'amour pour d'autres femmes?

La seule autre femme qu'il croit aimer est sa cousine, donc toujours de la famille. On retrouve à la fois le voyeurisme et l'intermédiaire des soeurs dans le passage suivant: "De ce beau corps il avait entendu parler par sa soeur Ingrid, en 1898, quand il tomba amoureux d'elle. Cela l'impressionna d'autant plus que Ingrid elle-même est très belle de corps. C'est peut-être là l'origine de son amour." (p. 247). Freud inscrit en marge: "Condition pour tomber amoureux".

Lehrs ne l'aime pas "d'une façon proprement sensuelle. Ses élans sensuels ont été beaucoup plus forts à l'époque de son enfance qu'à celle de sa puberté." (p. 81). Il a contre elle des sentiments de haine et des désirs de vengeance que nous avons eu l'occasion de connaître en rapport avec ces pulsions obsessionnelles. Il lui souhaite la mort (p. 219) et il lui souhaite le supplice des rats, comme à son père. Elle ne lui témoigne que de la froideur. Il a la tentation de lui être infidèle, mais aussi celle de faire un serment d'abstinence (p. 127).

Ce triste bilan est complété par deux craintes qu'il entretient à son égard. Il aime beaucoup les enfants, mais il est à peu près sûr qu'elle ne peut pas en avoir. En plus, il craint que son beau-père ne l'ait infectée de syphilis (p. 171). Il n'y a qu'avec des filles de condition modeste qu'il obtient, mais très rarement, un peu de jouissance sexuelle. Il veut toujours

garder une séparation très nette entre les rapports en vue du coût et tout ce qui s'appelle amour (p. 101). Ce comportement rappelle celui que Freud décrit dans son article de 1912 "Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse". Le thème de cet article est l'impuissance psychique et Freud y décrit pour commencer les conditions qui peuvent produire une impuissance absolue. "La libido se détourne de la réalité, est accaparée par l'activité fantasmatique (introversion), renforce les images des premiers objets sexuels et se fixe à ceux-ci. Mais la prohibition de l'inceste contraint la libido tournée vers ces objets à demeurer dans l'inconscient. Le courant sensuel appartenant maintenant à l'inconscient, se manifeste dans des actes masturbatoires et contribue ainsi à renforcer cette fixation" Ainsi, il peut arriver que "toute la sensualité d'un jeune homme soit liée, dans l'inconscient, à des objets incestueux ou, pour s'exprimer autrement, soit fixée à des fantasmes incestueux inconscients".

Freud passe ensuite à des situations où l'impuissance n'est pas totale. "Il n'est pas besoin, pour que se produise ce que l'on appelle proprement impuissance psychique, de conditions aussi rigoureuses. Le courant sensuel ne doit pas subir en totalité le destin qui l'oblige à se cacher derrière le courant tendre; il doit être resté assez fort ou avoir échappé suffisamment à l'inhibition pour se frayer en partie une voie vers la réalité. Mais les signes les plus manifestes laissent reconnaître que l'activité sexuelle de telles personnes n'est pas portée par la totalité de la force d'impulsion psychique. Cette activité est capricieuse, facile à troubler, souvent incorrecte dans l'exécution et procure peu de jouissance. Mais avant tout il lui faut éviter le courant tendre. Ainsi se trouve établie une limite dans le choix d'objet. Les seuls objets que recherche le courant sensuel resté actif, sont les objets ne rappelant pas les personnes incestueuses qui lui sont interdites; lorsque émane d'une personne une impression qui pourrait conduire à une haute évaluation psychique, elle ne débouche pas dans une excitation de la sensualité mais dans une tendresse sans effets érotiques. La vie amoureuse de tels hommes reste clivée selon deux directions que l'art personnifie en amour céleste et amour terrestre (ou animal). Là, où ils aiment, ils ne désirent pas et là où ils désirent, ils ne peuvent aimer. Ils recherchent des objets qu'ils n'aient pas besoin d'aimer afin de maintenir leur sensualité à distance de leurs objets d'amour et, selon les lois de la

'sensibilité complexuelle' et du 'retour du refoulé', cette étrange défaillance qu'est l'impuissance psychique survient lorsque, dans l'objet choisi pour éviter l'inceste, un trait, souvent peu voyant, rappelle l'objet à éviter.

"Contre un tel trouble, le principal moyen de protection qu'utilise l'homme dont la vie amoureuse est ainsi clivée, c'est le rabaissement psychique de l'objet sexuel, tandis que la surestimation normalement attachée à l'objet sexuel est réservée à l'objet incestueux et à ses représentants. Dans la mesure où est remplie la condition du rabaissement, la sensualité peut se manifester librement, aboutir à des réussites sexuelles et à un haut degré de plaisir. Un autre facteur contribue à ce résultat. Les personnes chez lesquelles les courants tendre et sensuel n'ont pas conflué normalement ont aussi, la plupart du temps, une vie amoureuse qui n'est guère raffinée: chez eux se sont conservés des buts sexuels pervers, dont le non-accomplissement est ressenti comme une vive privation de plaisir, tandis que leur accomplissement ne semble possible qu'avec un objet sexuel rabaissé, déprécié.

"Dans notre première Contribution,<sup>(306)</sup> il a été question des fantasmes du garçon qui abaisse la mère au rang de putain; nous en saisissons maintenant les motifs, qui nous les rendent compréhensibles. Ce sont des efforts pour jeter un pont, au moins de façon fantasmatique sur l'abîme qui sépare les deux courants de la vie amoureuse et pour faire de la mère, en la rabaissant, un objet de la sensualité."<sup>(307)</sup>

Ces extraits combinent une grande partie des éléments que nous venons de voir dans la vie sexuelle troublée de Lehrs. On peut penser qu'il était un des patients que Freud avait en tête en écrivant ces lignes.

La liaison de Lehrs avec sa couturière semble, au moins au début, un peu plus réussie. Lorsqu'elle apparaît pour la première fois, Lehrs est tout fringant: "Jusqu'ici, période d'essor: jovial, libéré, actif, devient agressif envers une jeune fille, une [ou sa] couturière". (p. 141, notes du 17 novembre). Ensuite, "Bonne humeur grandissante à la suite de son rendez-vous avec la couturière, lequel aboutit pourtant à un coït précoce". (p. 179, notes du 8 décembre). "Clara a des yeux particulièrement beaux"

(p. 181, même date). Cette phrase est suivie d'une autre qui ne lui semblerait pas liée à première vue. "Les premiers jours, il a résisté virilement à sa mère, qui voulait se lamenter de ce que le mois précédent il eût gaspillé en argent de poche 30 florins au lieu de 16." (pp. 181-183). Nous verrons plus tard que ces dépenses sont à cause de la couturière.

"Joyeux, tombe amoureux de la jeune fille" (p. 185, notes du 9 décembre). "Sa puissance avec la couturière est excellente" (p. 189, notes du 12 décembre). "Alors que les choses marchent bien avec la jeune fille, qui lui plaît par sa nature spontanée et avec qui il est très puissant..." (p. 191, notes du 14 décembre). "Auprès de sa couturière il pense: 'À chaque coût, un rat pour la cousine'." (p. 191, notes du 16 décembre). "Un jour, il y a quelque temps, comme il m'avait raconté que sa maîtresse s'était couchée sur le ventre et que ses poils pubiens étaient visibles par-derrière, j'avais déploré que de nos jours les femmes n'en prennent pas soin, et je les avais qualifiés de disgracieux; pour cette raison il tient à ce que les deux femmes n'aient pas de poils" (p. 229, notes du 2 janvier). Cette intervention de Freud est assez inattendue! "La présence de poils chez sa maîtresse lui a rappelé une peau de souris, et cette souris lui semble être en rapport avec le rat" (p. 241, notes du 4 janvier). "Il avoue qu'avec la couturière il a cette tentation et sait s'arranger pour qu'elle saisisse son pénis. Quand je lui demande s'il ne s'ennuie pas déjà auprès d'elle, il répond 'si', très étonné. Il avoue sa crainte d'être ruiné matériellement par elle et de lui donner ce qui est dû à sa bien-aimée. Il s'avère qu'en matière d'argent il a eu un comportement très inadéquat, et qu'il n'a rien noté, de sorte qu'il ne peut pas dire combien elle lui a coûté par mois;... Pris de court, il avoue qu'il était dans la bonne voie pour se dégoûter de cette liaison et de revenir à son abstinence." (pp. 243 et 245, notes datées des 6 et 7 janvier). "Il avait de nouveau été gentil envers la couturière, mais le deuxième coût n'avait abouti à aucune éjaculation; il avait craint d'uriner au lieu d'éjaculer. Quand il était un petit élève de cinquième année à l'école primaire, un camarade lui avait dit que pour la reproduction de l'espèce humaine l'homme pissait dans la femme. Il avait oublié son préservatif. Il est clair qu'il cherche des moyens de se dégoûter de sa liaison, comme par coût interrompu, impuissance, malaise." (p. 245, notes du 7 janvier.)

Donc, cette liaison qui semblait prometteuse et différente des autres au début, s'est vite détériorée. On y sent très tôt la présence opposante de la mère et de la cousine, et donc l'illustration vivante qu'il n'était pas possible pour Lehrs d'unir son amour céleste et son amour terrestre dans la même personne.

On peut voir ici un autre facteur que Freud évoquait devant ses collègues et disciples au V<sup>e</sup> Congrès psychanalytique à Budapest en 1918. "Le patient à moitié guéri s'engage parfois aussi dans une voie plus dangereuse, comme le fait, par exemple, un homme qui s'engage à la légère dans quelque liaison... En pareil cas, le devoir du médecin est de s'opposer énergiquement à ces satisfactions de remplacement, prématurément adoptées."

Une des "satisfactions substitutives" peut se trouver dans le mariage. "Remarquons en passant que les mariages malheureux et les infirmités physiques constituent les aboutissements les plus communs des névroses. Ils satisfont tout particulièrement le sentiment de culpabilité (le besoin de punition) qui fait que tant de névrosés tiennent si obstinément à leurs maladies. Ils se punissent eux-mêmes en faisant quelque mariage déraisonnable,..."(308)

Après ce que nous avons vu des difficultés énormes que présentaient les rapports entre Lehrs et sa cousine, nous pouvons nous demander si Freud avait raison de se féliciter, dans sa lettre à Jung, de ce que Lehrs venait d'annoncer ses fiançailles avec la "dame." (309) Son analyse aurait pu n'être que l'instrument qui lui aurait permis de tomber de Charybde en Scylla. Cependant, Freud était trop conscient de ce danger pour ne pas l'avoir perçu si son patient n'avait pas atteint, cette fois, la capacité d'unir le courant tendre et le courant sensuel, comme il les appelait dans son article de 1912. Dans sa note de 1923, il affirme encore que son analyse "restitua la santé psychique" à son patient. (Cas publié, p. 261)<sup>(310)</sup>

Nous avons vu que quelques-unes des pulsions obsessionnelles de Lehrs se rattachaient à l'érotisme anal, par exemple, sa propreté exagérée et son besoin de selles matinales. Avant d'aborder l'impact de l'érotisme anal sur

les aspects plus directement liés à sa vie sexuelle, au moins en apparence, il faut examiner quelques aspects théoriques de cette question.

On associe souvent, avec raison, l'érotisme anal à l'homosexualité que nous venons d'étudier. Cependant, il ne faut pas les confondre. Dans le vocabulaire de Freud, l'homosexualité est une déviation se rapportant à l'objet sexuel tandis que l'usage sexuel de l'orifice anal est une déviation se rapportant au but sexuel. "Le rôle sexuel de la muqueuse anale n'est pas limité aux rapports entre hommes, et la prépondérance qu'elle acquiert n'est pas caractéristique de l'inversion".<sup>(311)</sup>

Cette citation vient des Trois essais sur la sexualité, parus en 1905 et ensuite remaniés à plusieurs reprises. Nous allons nous fier surtout au texte de 1905 comme étant celui qui a le plus de chance de refléter la position de Freud sur la question de l'érotisme anal pendant la période qui s'applique à l'analyse de Lehrs, c'est-à-dire entre 1907 (début de l'analyse) et 1909 (publication du cas).

Le premier essai traite des aberrations sexuelles. Une de ses conclusions est que: "On trouve dans l'inconscient, dans le cas de psychonévroses, une tendance aux transgressions anatomiques qui se traduit en symptômes morbides; et parmi ces transgressions avec une intensité particulière, celle qui donne aux muqueuses anale et buccale une valeur de zone génitale".<sup>(312)</sup>

Pour comprendre ces phénomènes, il faut trouver leurs racines dans l'enfance. "Nous ajouterons que la constitution hypothétique contenant en germe toutes les perversions ne peut être retrouvée que chez l'enfant, bien que l'enfant présente ces pulsions avec une faible intensité. Si nous sommes ainsi amenés à penser que les névrosés sont restés à l'état infantile de la sexualité, ou sont retombés en cet état, il semble que notre intérêt doive se porter sur la vie sexuelle de l'enfant."<sup>(313)</sup> C'est ce qui mène au deuxième essai, justement intitulé "La sexualité infantile". Notons, en passant, que la dernière phrase que nous venons de citer contient implicitement l'idée de fixation (restés à l'état infantile) et celle de régression (retombés en cet état).

C'est le suçotement que Freud prend comme le type des manifestations sexuelles de l'enfant. C'est en partant de cette activité que Freud découvre "trois caractères essentiels de la sexualité infantile" (314). Elle ne connaît pas encore d'objet sexuel, elle est auto-érotique et son but est déterminé par l'activité d'une zone érogène.

"Une zone érogène est une région de l'épiderme ou de la muqueuse qui, excitée de certaine façon, procure une sensation de plaisir d'une qualité particulière".(315) À cette définition on peut ajouter le passage suivant tiré d'un article de 1908, donc contemporain de l'analyse de Lehrs et portant le titre "Caractère et érotisme anal": "Une contribution essentielle à l'excitation sexuelle est fournie par les excitations périphériques de certains endroits remarquables du corps (organes génitaux, bouche, anus, méat urinaire) qui méritent le nom de 'zones érogènes'".(316)

La zone anale est une des plus importantes, et il arrive souvent "que cette région conserve, pendant toute la vie de l'individu, un certain degré d'excitabilité génitale".(317) Voici comment l'érotisme anal de l'enfant se manifeste: "Les enfants qui utilisent l'excitabilité érogène de la zone anale se trahissent parce qu'ils retiennent leurs matières fécales, jusqu'à ce que l'accumulation de ces matières produise des contractions musculaires violentes, et que, passant par le sphincter anal, elles provoquent sur la muqueuse une vive excitation. On peut supposer qu'à une sensation douloureuse s'ajoute un sentiment de volupté".(318) Une autre manifestation d'érotisme anal: "L'excitation masturbatoire de la zone anale à l'aide du doigt, suggérée par un prurit d'origine centrale ou d'origine périphérique, n'est pas rare dans la deuxième enfance".(319)

Après le temps de l'allaitement, d'ordinaire avant la quatrième année, la pulsion sexuelle de la zone anale se réveille et dure quelque temps avant de subir normalement une deuxième répression. "Mais ce qui est commun à toutes les impressions subies pendant cette seconde période d'activité sexuelle, c'est qu'elles laissent des traces profondes (inconscientes) dans la mémoire, qu'elles déterminent le caractère de l'individu, s'il s'agit d'un

sujet sain, et la symptomatologie de la névrose s'il s'agit d'un futur malade. Dans ce dernier cas, on constate que la période sexuelle est tombée dans l'oubli, et que les souvenirs qui pourraient en témoigner ont été déplacés".(320)

En plus des zones érogènes, la sexualité de l'enfant comprend des composantes "qui le poussent à rechercher, dès le début, d'autres personnes comme objet sexuel. Parmi ces composantes, mentionnons celles qui poussent les enfants à être des voyeurs et des exhibitionnistes, ainsi que la pulsion à la cruauté".(321)

Nous avons déjà étudié le voyeurisme et l'exhibitionnisme. Quant à la cruauté, voici ce que Freud nous apprend: "L'enfant est, en général, porté à la cruauté, car la pulsion de maîtriser n'est pas encore arrêtée par la vue de la douleur d'autrui, la pitié ne se développant que relativement tard.... Les enfants qui se montrent particulièrement cruels envers les animaux et envers leurs camarades sont d'ordinaire, et à juste titre, soupçonnés de connaître une activité intense et précoce des zones érogènes et, bien que toutes les pulsions sexuelles aient, dans ce cas, un développement prématuré, il semble que ce soit l'activité des zones érogènes qui l'emporte. L'absence de pitié entraîne un danger: l'association formée pendant l'enfance entre les pulsions érotiques et la cruauté se montrera plus tard indissoluble".(322)

Tout comme l'exhibitionnisme accompagne le voyeurisme, le masochisme est accouplé au sadisme.

Après la seconde période d'activité sexuelle, vient une période de latence qui se termine vers 11 ans par l'arrivée de la puberté. Le troisième des essais sur la vie sexuelle est intitulé "Les transformations de la puberté."

"Avec le commencement de la puberté apparaissent des transformations qui amèneront la vie sexuelle infantile à sa forme définitive et normale. La pulsion sexuelle était jusqu'ici essentiellement auto-érotique; elle va



maintenant découvrir l'objet sexuel. Elle provenait de pulsions partielles et de zones érogènes qui, indépendamment les unes des autres, recherchaient comme unique but de la sexualité un certain plaisir. Maintenant, un but sexuel nouveau est donné, à la réalisation duquel toutes les pulsions partielles coopèrent, tandis que les zones érogènes se subordonnent au primat de la zone génitale."(323) Un mot sur les pulsions partielles: quelques-unes sont spécifiées selon leur source, e.g., pulsion orale, pulsion anale. D'autres sont spécifiées selon leur but, e.g., pulsion de voir, pulsion d'emprise.

Freud explique le rôle que doivent jouer les zones érogènes dans la nouvelle économie. Elles doivent servir à apporter un plaisir préliminaire, qui mènera au plaisir terminal. Exemple: la vue apporte une excitation sexuelle préliminaire qui, elle, éveille une excitation plus forte qui conduira à l'aboutissement de l'acte sexuel. Mais ce mécanisme comporte des dangers. Un de ces dangers est que le plaisir préliminaire devienne trop grand tandis que la tension reste trop faible. L'action préparatoire se substitue au but final. "Selon l'expérience, cela suppose que la zone érogène dont il est question, à laquelle correspond la pulsion partielle, a déjà, au cours de la vie infantile, contribué de manière excessive à la production du plaisir. Si, plus tard, s'ajoutent certaines circonstances qui tendent à créer une fixation, une compulsion apparaîtra, qui s'opposera à ce que le plaisir préliminaire s'intègre au mécanisme nouveau."(324)

Freud retrace les diverses phases que doit parcourir l'individu normal. Certains individus peuvent s'arrêter à chacune de ces phases: "et c'est ainsi que l'on trouve des personnes qui jamais ne se sont soustraites à l'autorité paternelle, qui n'ont pas su détacher de leurs parents leurs sentiments tendres, ou du moins n'ont pu le faire que de manière imparfaite... Plus on considère de près les troubles profonds de l'évolution psychosexuelle, et plus on prend conscience de l'importance que l'élément incestueux a dans le choix de l'objet. Dans les cas de psychonévroses, l'activité psychosexuelle recherchant l'objet reste dans l'inconscient, en grande partie ou en totalité, par suite d'une dénégation de la sexualité... La psychanalyse, qui recherche à travers les symptômes morbides leur pensée inconsciente, et l'amène en même temps à la conscience, pourra sans difficulté prouver à des

individus de ce type qu'ils sont amoureux de leurs parents, dans le sens ordinaire que l'on donne au mot. Il en est de même dans le cas où un individu, qui a commencé par être normal, présente des caractères pathologiques à la suite d'un amour malheureux. On pourra, avec certitude, démontrer que le mécanisme de la maladie consiste en un retour de la libido aux personnes aimées pendant l'enfance".<sup>(325)</sup> Dans les Trois Essais de 1905, Freud ne mentionne pas le mot de régression, mais nous pouvons voir par ce qui précède que l'idée est bien là.

Après cette revue très rapide des théories de Freud sur la sexualité infantile, et en particulier sur l'érotisme anal, nous pourrions mieux comprendre cet élément dans la vie sexuelle de Lehrs, ainsi que l'élément de cruauté.

"Le châtiment par les rats réveilla, avant tout, l'érotisme anal qui avait joué dans l'enfance du patient un grand rôle et avait été alimenté, durant de longues années, par l'existence, chez lui, de vers intestinaux. Les rats acquirent ainsi la signification: argent." (p. 238 du cas publié). Ici Freud nous réfère à son article "Caractère et érotisme anal" dans lequel il exprime l'avis que trois traits de caractère sont reliés à l'érotisme anal: être ordonné, économe et entêté. Ces traits de personnalité seraient le résultat de la sublimation de l'érotisme anal, mais au prix d'une formation réactionnelle. "Le fait d'être propre, ordonné et digne de confiance donne tout à fait l'impression d'une formation réactionnelle contre l'intérêt pour ce qui n'est pas propre, ce qui dérange et ne fait pas partie du corps (Dirt is matter in the wrong place)".<sup>(326)</sup>

Nous avons eu l'occasion de voir que Lehrs possède bien ces trois caractéristiques - il est d'une propreté exagérée, il se comporte comme un ladre (Journal, p. 111), il aime argumenter. Nous pouvons donc conclure que Lehrs a réussi à sublimer, au moins jusqu'à un certain point, son érotisme anal. Mais retournons au cas publié.

"Le pénis, et particulièrement celui de l'enfant, peut très bien être comparé à un ver et, dans le récit du capitaine, les rats grouillaient dans le rectum, comme le faisaient, chez notre malade enfant, les grands ascaris.

Ainsi la signification phallique des rats reposait, une fois de plus, sur l'érotisme anal". (pp. 238-239)

"... il n'est certes pas indifférent que le remplacement du rat par un pénis ait eu pour effet, dans le récit du capitaine, d'évoquer une situation de rapport per anum, lequel, relativement à son père et la femme aimée, devait lui sembler particulièrement odieux". (p. 239)

"Que le récit du supplice aux rats ait réveillé, chez notre patient, toutes les tendances à la cruauté égoïste et sensuelle réprimées précocement, voilà qui est prouvé dans sa propre description et sa mimique au moment où il me le racontait." (p. 239) (À la page 207, Freud avait parlé d'une expression complexe et bizarre, l'horreur d'une jouissance par lui-même ignorée).

Freud attire notre attention au fait que l'odorat avait une grande importance pour Lehrs et nous avertit dans une note: "J'ajouterai que, dans son enfance, il avait eu des tendances coprophiles très marquées. À rapprocher de son érotisme anal mentionné plus haut." (p. 260)

Voyons maintenant quelques passages assez répugnants du Journal, qui se rapportent à l'érotisme anal.

- ° "Plusieurs enfants sont couchés par terre et il s'approche de chacun d'eux et leur fourre dans la bouche. L'un d'entre eux, mon fils (son frère qui a mangé ses excréments à l'âge de deux ans), a derrière une auréole brune autour de la bouche et se poulèche comme si c'était quelque chose de très bon.

Ensuite, changement: c'est moi et je le fais à ma mère.

Tout cela lui rappelle un fantasme où il pensait qu'une cousine, mal élevée, n'était même pas digne que Gisa lui fasse dans la bouche, et où l'image s'est alors inversée. Il y a de l'orgueil et de la considération là-dessous. Il rappelle à ce propos que son père était volontiers vulgaire et aimait beaucoup des mots comme 'cul' et 'chier' à propos de quoi sa mère affichait toujours son épouvante. Une fois il essaya d'imiter son père, et cela l'entraîna dans une

action honteuse restée impunie. Il était un grand petit saligaud et un jour, quand il avait onze ans, sa mère décida de le laver à fond. Il pleura de honte et dit: 'Où vas-tu me frotter encore? Peut-être au cul?' Cela lui aurait valu le châtement le plus sévère de la part de son père, si sa mère ne l'avait pas sauvé." (p. 163)

- ° "Le plus merveilleux fantasme anal: Il est couché de dos sur une jeune fille (ma fille) et copule avec elle au moyen des excréments qui pendent de son anus" (p. 165)
- ° Après la rêverie que s'il gagnait le gros lot, il épouserait sa cousine et cracherait à la figure de Freud, ce qui signifie que Freud le veut pour gendre, ce dernier écrit le commentaire suivant: "Il avait été probablement un nourrisson qui retenait ses selles." (p. 167)
- ° En parlant des vers et des lavements: "Alors il a dû se rebiffer particulièrement contre eux, puisqu'un plaisir refoulé s'y trouvait caché. - Il admet aussi cette réaction. - Auparavant, il a dû passer par une période de démangeaisons à l'anus ... (À Munich, il découvrit un jour un grand ver rond dans ses selles après avoir rêvé qu'il se tenait debout sur un tremplin qui tournait en rond avec lui. C'étaient les mouvements du ver. Il a toujours un besoin pressant d'aller à la selle tout de suite après son réveil). À l'âge de dix ans il vit une fois son cousin en train de déféquer et celui-ci lui montra un gros ver dans ses selles; grand dégoût." (pp. 223 et 225)
- ° Dans le dernier alinéa du Journal (p. 249), Lehrs raconte son rêve qui révèle sa colère contre des officiers qui ont botté le derrière du garçon de café, qui est lui-même. La conclusion de Freud: "Donc, répression progressive de la pulsion de colère, avec retour de la pulsion érogène de saleté qui avait été refoulée".

Nous avons à deux reprises noté que dans les Trois essais sur la théorie de la sexualité, dans sa version de 1905, le mot "régression" ne paraît pas,

mais que l'idée y est exprimée implicitement. La raison pour laquelle nous avons signalé ces passages est que, dans les remaniements ultérieurs des Trois essais (commençant en 1915), la régression au stade anal prend une importance capitale. Déjà en 1913 dans son article sur 'La disposition à la névrose obsessionnelle', Freud reconnaît avoir "découvert la disposition à la névrose obsessionnelle" - dans le "stade de l'érotisme sadique-anal".<sup>(327)</sup> Dans certains cas, la régression peut se produire après un refoulement aisément exécuté; dans d'autres, il peut y avoir un conflit permanent contre la régression.

Cependant, en 1909, Freud n'était pas encore arrivé là. Il parle bien de régression, mais c'est en rapport avec des sujets autres que l'érotisme anal. "Il est à remarquer que la fuite dans la maladie lui fut rendue possible grâce à l'identification à son père. Et celle-ci permit la régression des affects aux vestiges de l'enfance". (Cas publié, p. 228, note 1) Dans le Journal, il est question également de refuge dans la maladie, "vers laquelle le choix infantile entre une soeur aînée et une cadette, ainsi que la régression à l'histoire du mariage de son père, lui ont frayé la voie". (pp. 179 et 181) "De plus, grâce à une sorte de régression ... la pensée se substitue à l'action". (Cas publié, p. 258)

Le châtimement par les rats "réveilla, avant tout, l'érotisme anal" (Cas publié p. 238) et "toutes les tendances à la cruauté égoïste et sensuelle réprimées précocement". (p. 239) L'idée de "réveiller" signifie sans doute le retour du refoulé.

Essayons maintenant d'identifier les traits-facteurs par lesquels Freud explique le comportement de son patient en rapport avec l'érotisme anal et le sadisme. Ils sont:

- ° Un refoulement précoce ["réprimées précocement" (p. 239 du cas publié); "réprimées de façon trop précoce et trop intense" (p. 255)]
- ° Une sublimation partielle (révélée par caractère ordonné, économe et entêté)

- ° Un retour du refoulé, surtout dans le supplice aux rats souhaité au père et à la dame.
- ° Une mesure de défense (la sanction: ne pas remettre l'argent).

Nous allons maintenant tenter de consolider dans le tableau suivant ce que nous avons découvert comme traits-facteurs qui expliquent les anomalies et les problèmes de la vie sexuelle de Lehrs. Les appréhensions et les pulsions obsessionnelles proviennent également de problèmes d'ordre sexuel, mais comme nous les avons examinées séparément, nous ne les avons pas incluses ici.

Traits-objets

Traits-facteurs

|                                                  |                                                                                                                                                                                                                                                               |
|--------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Vie sexuelle pauvre à l'âge adulte               | <ul style="list-style-type: none"><li>° Activité érotique précoce</li><li>° Évènements traumatisants qui entravent l'activité érotique</li><li>° Inhibition</li></ul>                                                                                         |
| Comportement étrange à propos de la masturbation | (En plus des trois traits ci-haut) <ul style="list-style-type: none"><li>° Interdiction</li><li>° Menace de castration</li><li>° Sentiment de culpabilité pour la mort de Helga</li><li>° Défi de l'interdiction du père et la vengeance contre lui</li></ul> |
| Masturbation comme source de plaisir limité      | <ul style="list-style-type: none"><li>° Formation substitutive</li><li>° Inhibition</li></ul>                                                                                                                                                                 |
| Voyeurisme comme source de plaisir limité        | <ul style="list-style-type: none"><li>° Formation substitutive</li><li>° Inhibition</li></ul>                                                                                                                                                                 |
| Exhibitionnisme comme source de plaisir limité   | <ul style="list-style-type: none"><li>° Formation substitutive</li><li>° Inhibition</li></ul>                                                                                                                                                                 |

Homosexualité latente

- ° Fixation érotique à la mère renforcée par absence du père
- ° Refoulement de l'amour pour la mère
- ° Identification à la mère et choix narcissique d'objet d'amour
- ° Inhibition

Amour exagéré envers son père

- ° Refoulement de la haine
- ° Formation réactionnelle sous forme d'accroissement de l'amour pour maintenir la haine refoulée (pp. 254-255 du cas publié)

Hostilité envers sa mère

- ° Refoulement de l'amour
- ° Formation réactionnelle pour maintenir l'amour refoulé

Amour incestueux pour ses soeurs

- ° Formation substitutive
- ° Inhibition partielle

Amour sans sensualité pour la cousine

- ° Refoulement de l'amour incestueux pour la mère
- ° Clivage de la vie amoureuse
- ° Surestimation du représentant de l'objet incestueux

Sensualité sans amour

- ° Refoulement de l'amour incestueux pour la mère
- ° Clivage de la vie amoureuse
- ° Rabaissement de l'objet sexuel

Identification de la mère et de la cousine à des putains

- ° Refoulement de l'amour incestueux pour la mère
- ° Clivage de la vie amoureuse

- ° Tentative de jeter un pont entre les deux courants de la vie amoureuse

Ordonné, économe et entêté

- ° Refoulement de l'érotisme anal
- ° Sublimation partielle

Significations des rats: argent, pénis, vers, enfants, sexualité per anum

- ° Refoulement précoce de l'érotisme anal
- ° Sublimation partielle
- ° Retour du refoulé (souhait contre le père et la dame)
- ° Mesure de défense (ne pas remettre l'argent)

d) Les inhibitions de la pensée (ruminations mentales, doutes, scrupules, faculté de fausser la logique)

Commençons en clarifiant quelques points à propos du titre de ce paragraphe que nous avons adopté en nous inspirant du Vocabulaire de la psychanalyse qui affirme que, dans la forme la plus typique, le conflit psychique dans la névrose obsessionnelle s'exprime par des symptômes "dits compulsifs... et par un mode de pensée que caractérisent notamment la rumination mentale, le doute, les scrupules et qui aboutit à des inhibitions de la pensée et de l'action." (Voir ci-haut, p. 94 et note 188). Donc, la rumination mentale, le doute, les scrupules sont des caractéristiques d'un mode de pensée qui aboutit non seulement à l'inhibition de la pensée, mais aussi à l'inhibition de l'action. Les deux catégories d'inhibition (pensée et action) ont donc une cause commune, et on peut se demander s'il est utile de faire une distinction entre les deux. On peut justifier cette distinction ainsi: une pensée est bien une forme d'action, mais il y a des pensées qui tournent sur elles-mêmes, pour ainsi dire, sans ouvrir "les écluses de la motricité." (328) Par contre, d'autres pensées conduisent à l'action dans le sens de faire quelque chose en plus de penser. Cependant, beaucoup d'actions ne sont pas le résultat d'une pensée consciente; il y a des idées



efficaces et inconscientes.<sup>(329)</sup> Pour bien situer notre enquête, il faudra donc prendre connaissance de certaines théories de Freud sur la pensée et l'action.

Nous avons constaté, au début du présent chapitre, que Freud accordait à la conscience un rôle important mais considérablement diminué par rapport à celui que la plupart des théories traditionnelles lui attribuaient. On peut donc s'attendre à une diminution semblable dans le rôle que Freud assigne à la pensée consciente. Dans le dernier chapitre de L'interprétation des rêves, il s'interroge à un moment donné sur l'évolution qui a introduit la pensée chez l'homme. Sa réflexion prend comme point de départ la faim du nourrisson qui ne peut être soulagée que par une intervention venant de l'extérieur. L'expérience de la satisfaction est liée à l'image de l'objet qui a apporté cette satisfaction. Quand le besoin revient, l'image de l'objet qui donne la satisfaction revient également. Cependant, le nourrisson ne sait pas encore faire la différence entre l'hallucination et la réalité. Lorsque l'image de l'objet déclenche l'acte réflexe qui devrait apporter la satisfaction (e.g., téter le sein), le nourrisson est déçu s'il a pris une hallucination pour l'objet réel. La répétition de cet état de déception amène graduellement l'abandon des tentatives de satisfaction par hallucination: l'enfant doit apprendre à faire la distinction entre le réel et l'hallucinoire. C'est le système de la pensée qui permet de faire cette distinction. Freud présente un schéma dans lequel, à un stade antérieur de l'humanité, avant l'arrivée de la pensée, l'appareil psychique n'aurait été qu'un appareil réflexe: il pouvait immédiatement diriger sur la voie motrice toute excitation sensorielle qui l'atteignait. Les complications de la vie ont rendu nécessaire l'addition de la mémoire à cet appareil simple. La nécessité de faire l'épreuve de la réalité a ensuite rendu la pensée nécessaire.

"Mais toute cette activité de pensée compliquée ... n'est qu'un détour dans l'accomplissement du désir, rendu nécessaire par l'expérience. La pensée n'est qu'un substitut du désir hallucinoire, et on comprend aisément que le rêve ne soit qu'accomplissement de désir, puisque seul le désir peut pousser au travail notre appareil psychique".<sup>(330)</sup>

En 1911, dans un article intitulé "Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques", Freud a retracé de façon plus élaborée le chemin qui a conduit à la naissance de la pensée consciente.<sup>(331)</sup> Cet article contient beaucoup d'autres points d'un grand intérêt pour comprendre une bonne partie de ce qui pourrait être une épistémologie freudienne, mais ce que nous avons déjà puisé là et dans L'interprétation des rêves, nous permet d'explicitier ce que nous entendons par l'inhibition de la pensée. Il s'agit de perturbations qui empêchent ou entravent le fonctionnement normal de la pensée consciente; en empruntant les mots de Freud lui-même nous pourrions dire que l'inhibition de la pensée est "une faculté de fausser la logique". (p. 235 du cas publié).

Lehrs voyait le commencement de sa maladie dans l'idée qu'il se faisait que ses parents connaissaient ses pensées. Il s'expliquait ce phénomène en se figurant qu'il avait exprimé ses pensées sans s'entendre parler lui-même. Freud affirme qu'il s'agit d'une "sorte de formation délirante". (p. 205)

Nous trouvons plus tard dans le cas publié une explication du terme "délires". "Au cours de la lutte de défense secondaire menée par le malade contre les 'obsessions' pénétrées dans son conscient, se forment des phénomènes dignes d'une dénomination spéciale. On se souvient, par exemple, de la suite d'idées qui préoccupait notre malade pendant son voyage au retour des manoeuvres. Ce n'étaient pas des considérations entièrement raisonnables qui s'opposaient aux idées obsessionnelles, mais, en quelque sorte, un mélange des deux formes de pensée: aux idées de défense s'incorporaient certaines prémisses de la compulsion qu'elles avaient à combattre, et elles se posaient (au moyen de la raison) sur le plan de la pensée morbide. Je crois que de pareils phénomènes méritent le nom de délires" (p. 243)

Une note des traducteurs nous affirme que "Freud donne ici le nom de 'délires' à des phénomènes psychiques qui ne correspondent pas à ce que la psychiatrie française dénomme ainsi." Par contre, Jones, dans un passage où il résume la pensée de Freud dans le cas publié de l'Homme aux rats, affirme le contraire. "Freud a mis en lumière une fort utile distinction entre les défenses primaires et secondaires établies au cours du développement de la névrose. Le processus névrotique ne cesse pas avec la dissociation originel-

le mais se poursuit en enchaînements confus de pensées où les idées purement rationnelles se confondent avec les idées illogiques qui caractérisent l'inconscient. Freud a proposé d'appeler ces produits secondaires 'délires', utilisant ainsi ce mot dans son acception française plutôt qu'anglaise."(332)

Quelle que soit l'origine du terme, Freud nous donne un exemple qui nous aide à mieux comprendre ce qu'il appelle des 'délires'. "Lorsque le patient s'adonna pendant un certain temps, au cours de ses études, aux excentricités décrites plus haut: travailler tard dans la nuit, ouvrir la porte à l'esprit de son père et contempler ensuite ses organes génitaux dans la glace (p. 232), il essayait de se raisonner en pensant à ce qu'aurait dit son père s'il avait encore vécu. Mais cet argument restait sans effet tant qu'il s'exprimait sous cette forme raisonnable: le spectre ne cessa de venir que lorsque le malade eut donné à la même pensée la forme d'une menace de caractère 'délirant'. S'il faisait encore une fois une pareille sottise, il arriverait malheur à son père dans l'au-delà". (Cas publié, p. 244).

Arrêtons-nous un instant pour examiner le contenu de cette menace. On peut s'attendre d'y trouver deux formes de pensée, une venant de la conscience, l'autre de l'inconscient. La défense secondaire (consciente) sait bien que son comportement est une sottise, mais l'argument raisonnable "Que dirait ton père s'il te voyait?" n'a aucun effet. Il faut introduire une prémisse de la compulsion venant de l'inconscient, à l'effet que les méfaits de Lehrs en ce monde apportent le malheur à son père dans l'au-delà.

Avec cet exemple en tête, retournons à l'idée du petit Lehrs que ses parents connaissaient ses pensées. Freud y voit une manifestation de l'inconscient: "'Je dis mes pensées sans m'entendre', cela sonne comme une projection à l'extérieur de notre propre hypothèse suivant laquelle on a des pensées sans le savoir; il y a là comme une perception endopsychique du refoulé." (p. 205). Dans son combat contre ses désirs sensuels, l'enfant s'est inventé la défense selon laquelle ses parents connaissent ses pensées, et pour justifier cette défense au moyen de la raison, il fait appel à cette prémisse venue de l'inconscient: "Je dis mes pensées sans m'entendre."

Notons en passant qu'à la page 203, cette idée morbide (que les parents connaissaient ses pensées) n'avait duré que quelque temps. Cependant, à la sixième séance, à la page 214, nous apprenons qu'il garda cette crainte toute sa vie. Le Journal nous fournit une réédition du même phénomène à l'âge adulte, lorsque Lehms se sent ridicule toute la journée devant Mme Elfenbein parce qu'elle l'a surpris au moment où il jetait un dernier regard sur ses vêtements après être descendu du train pour ses selles matinales. (pp. 227 et 229)

Freud donne aussi comme exemple du processus délirant la suite d'idées qui préoccupait le malade pendant son voyage au retour des manoeuvres. En effet, nous pouvons encore une fois trouver les deux formes de pensée dans le texte suivant: "Les pensées qui se contredisaient en notre patient étaient d'une part: 'Je ne suis qu'un lâche, je veux évidemment éviter le déplaisir de demander ce service à A... et d'être pris pour un fou par lui, c'est pour celà que je veux passer outre à mon serment'." Ce n'est qu'en combinant la pensée logique "je veux éviter d'être pris pour un fou" avec la pensée venue de l'inconscient (tu dois remplir ton serment) qu'il peut justifier la conclusion: "Je suis un lâche". Freud présente ensuite l'autre argument: "D'autre part: 'C'est au contraire une lâcheté que de réaliser ce serment, car je ne veux le faire que pour me débarrasser de mes obsessions.'" (Cas publié, pp. 209-210). L'argument logique "C'est une obsession et tu dois y résister" est combiné avec la proposition venant de l'inconscient "Tu dois remplir ton serment", et la conclusion est: "Si tu réalises ton serment tu n'es qu'un lâche." Nous reviendrons à ces deux paires de propositions contradictoires dans le prochain paragraphe, où nous verrons comment leur combinaison produit l'inhibition à l'action.

Le Journal contient une réflexion de Freud où il donne un autre nom aux délires. À la fin de ses courtes notes en date du 11 novembre, il écrit: "Inévitables méprises de l'Inconscient par le Conscient, ou plutôt déformation que la censure fait subir au désir inconscient. De là proviennent les pensées hybrides". (p. 141). L'expression "pensées hybrides" rend bien l'idée du mélange des deux formes de pensée. En effet, les notes du 11 novembre en donnent un autre exemple. "Pendant une maladie de sa cousine..., à la même époque où sa tendresse et sa sympathie étaient à leur comble, et

alors qu'elle était allongée sur un canapé, il eut soudain l'idée: 'Puisse-t-elle toujours rester ainsi, allongée!' Pour lui cela signifie être constamment malade, ce qui le soulagerait, en le déliivrant de la peur qu'elle ne tombe malade. Méprise captieuse! Ce qu'on peut déduire de ses récits antérieurs est en rapport avec le désir de la voir sans défense, parce qu'elle lui avait résisté en refusant son amour, ce qui correspond en gros à un fantasme nécrophilique qu'il avait eu une fois consciemment, mais qui n'avait pas osé s'avancer au delà de la contemplation du corps entier." (pp. 139 et 141)

Le désir de vengeance venant de l'inconscient est combiné avec une pensée venant de la conscience - il veut éviter l'intolérable angoisse que lui causerait la peur qu'elle ne soit malade.

Freud nous avertit que "c'est la déformation qui rend l'obsession viable, car la pensée consciente est forcée de la méconnaître, comme elle le fait du contenu du rêve, qui est lui-même un produit de compromis et de déformation et que la pensée de l'état de veille persiste à ne pas comprendre." (p. 245 du cas publié)

Un exemple de cette méconnaissance de la part de la pensée consciente: pendant le traitement, Lehrs a changé sa formule de défense: il ne disait plus aber mais abér. L'explication de ce changement était que le "e" muet de la seconde syllabe n'empêchait plus "l'immixtion de quelque chose d'étranger et de contraire, et c'est pour cela qu'il avait résolu d'accentuer l'é". Mais cette explication était inexacte; "en réalité, l'abér était une assimilation au mot Abwehr, terme qu'il connaissait par nos conversations théoriques sur la psychanalyse. Le traitement avait donc été utilisé d'une manière abusive et 'délirante' pour renforcer une formule de défense". (p. 245) (Abwehr signifie défense). Un autre exemple: l'accouplement du nom de sa bien-aimée avec le mot Amen pour former le mot Samen (sperme). "Il avait ainsi, peut-on dire, mis en contact le nom de son amie avec du sperme... Lui-même n'avait pas remarqué ce rapport...; la défense s'était laissé duper par le refoulé." On pourrait également dire que la pensée consciente s'était laissée duper par le refoulé. Freud ajoute: "D'ailleurs, c'est là un bon

exemple de la règle suivant laquelle ce qui doit être refoulé arrive, avec le temps, régulièrement à pénétrer dans ce qui le refoule". (pp. 245-246).

Parmi les techniques de déformation, l'ellipse "semble être typique de la névrose obsessionnelle". (p. 247) Un exemple: "Si j'épouse la dame, il arrivera un malheur à mon père (dans l'au-delà)". Les chaînons manquants et révélés par l'analyse: "Si mon père vivait, il serait tout aussi furieux de mon intention d'épouser cette dame que jadis, lors de la scène dans l'enfance, de sorte que je me mettrais de nouveau en rage contre lui, lui souhaiterais du mal, mal qui, grâce à la toute-puissance de mes désirs, se réaliserait certainement". (p. 246)

Lehrs "était à un très haut degré superstitieux, bien qu'il fût très instruit, cultivé et extrêmement intelligent et que, par moments, il assurât ne pas croire à toutes ces balivernes". (p. 248) Freud offre l'explication que Lehrs avait deux opinions différentes et opposées sur cette question, et non une opinion encore indéterminée. Il oscillait entre ces deux opinions, selon son attitude envers ses troubles obsessionnels. S'il avait maîtrisé une obsession, il se moquait de sa crédulité précédente mais lorsqu'il s'agissait d'une compulsion non résolue, ou d'une résistance, il lui arrivait toutes sortes de choses étranges "qui venaient étayer ses croyances" aux présages, aux rêves prophétiques, aux prémonitions. Freud lui prouva "qu'il participait continuellement à la création de ces miracles." (p. 249) Parmi les moyens qu'il utilisait se trouvaient la vue et la lecture indirectes, l'oubli, et surtout des erreurs de mémoire. Le Journal nous dit: "Il ne peut pas s'empêcher de croire au sens prémonitoire des rêves, car il en a eu, dans sa vie, diverses preuves très remarquables: au fond, il n'y croit pas de façon consciente. (Les deux coexistent, mais l'attitude critique est stérile)." (p. 115) Une autre manifestation de la paralysie de la pensée devant le refoulé.

Une de ses superstitions était la toute-puissance qu'il attribuait à ses pensées, sentiments et bons ou mauvais souhaits. Il appuyait cette conviction sur deux événements: la mort du vieux professeur quinze jours après qu'il la lui eût souhaitée, et le suicide de la demoiselle à qui il avait

refusé son amour. L'explication qui s'impose: "notre patient, comme d'autres obsédés, est obligé de surestimer l'effet, sur le monde extérieur, de ses sentiments hostiles, parce qu'il ignore consciemment une bonne part de l'action psychique interne de ces sentiments. Son amour - ou plutôt sa haine - est vraiment tout puissant: ce sont justement ces sentiments qui produisent les obsessions dont il ne comprend pas l'origine et contre lesquelles il se défend sans succès". (p. 252) Deux pages auparavant, Freud avait donné, en rapport avec le besoin d'aider le hasard, une explication connexe à celle que nous venons de lire: "Comme je l'ai exposé plus haut (p. 226), le refoulement, dans cette maladie, s'effectue non pas par l'amnésie, mais par la disjonction des rapports de causalité, disjonction qui est une conséquence d'un retrait de l'affect. Ces rapports refoulés gardent une sorte de force capable d'avertir le sujet, force que j'ai comparée ailleurs à une perception endopsychique, de sorte que le malade introduit les rapports refoulés dans la réalité extérieure au moyen de la projection et là, ils témoignent de ce qui a été effacé dans le psychisme." (p. 250)

Notons cet étrange phénomène - qu'il faut que l'affect soit présent pour que nous reconnaissons les rapports de causalité. À propos de la "perception endopsychique", Freud renvoie à son ouvrage publié en 1901, La psychopathologie de la vie quotidienne. On retrouve cette expression, justement dans un texte à propos de la superstition, texte qui contient plusieurs remarques d'un grand intérêt épistémologique. Notons le passage suivant qui explique avec d'autres mots le besoin qu'a le superstitieux de faire des projections sur le monde extérieur. "J'admets donc que ce sont cette ignorance consciente et cette connaissance inconsciente de la motivation des hasards psychiques qui forment une des racines psychiques de la superstition. C'est parce que le superstitieux ne sait rien de la motivation de ses propres actes accidentels et parce que cette motivation cherche à s'imposer à sa connaissance qu'il est obligé de la déplacer en la situant dans le monde extérieur... L'obscur connaissance (Freud ajoute la note: Qu'il ne faut pas confondre avec la connaissance vraie) des facteurs et des faits psychiques de l'inconscient (autrement dit: la perception endopsychique de ces facteurs et de ces faits) se reflète... dans la construction d'une réalité supra-sensible, que la science retransforme en une psychologie de l'inconscient. On pourrait se donner pour tâche de décomposer, en se plaçant à ce point de vue, les mythes

relatifs au paradis et au péché originel, à Dieu, au mal et au bien, à l'immortalité, etc. et de traduire la métaphysique en métapsychologie." (333) Dans le cas publié, Freud explique que, étant donné leur prédilection pour l'incertitude et le doute, les obsédés trouvent raison "d'appliquer leurs pensées à des sujets qui sont incertains pour tous les hommes et pour lesquels nos connaissances et notre jugement doivent nécessairement rester soumis au doute. De pareils sujets sont avant tout la paternité, la durée de la vie, la survie après la mort, et la mémoire à laquelle nous nous fions habituellement, sans cependant posséder la moindre garantie de sa fidélité." (Cas publié, pp. 250-251).

À propos de la croyance en la toute-puissance, il y a un certain flottement dans la terminologie, que l'on peut illustrer par le commentaire de Jones: "Il a observé que les obsédés sont terrifiés par la perspective de voir leurs propres idées - ou plus exactement leurs désirs - devenir des réalités.... C'est ainsi que 'penser' à la mort d'une certaine personne expose celle-ci au pire danger. Freud a donné à cette croyance le nom de 'toute-puissance de la pensée'." Jones ajoute en note: "Freud a dit, quelques années plus tard..., Totem et Tabou, ... que 'l'homme aux rats' lui avait le premier révélé l'importance de ce trait. Il déclara alors que ce terme était dû au malade en question, mais, dans l'exposé original qui sera bientôt publié, on lit: 'toute-puissance des désirs' ce qui doit être plus exact." (334) Le passage en question de Totem et Tabou (1912) se lit comme suit: "Je dois cette expression 'toute-puissance des idées' à un malade très intelligent qui souffrait de représentations obsessionnelles..." (335)

En 1919, dans son article sur "L'inquiétante étrangeté," Freud raconte l'incident de la mort du vieux professeur ainsi qu'un autre exemple de superstition et ensuite il déclare: "Ces derniers exemples d'inquiétante étrangeté relèvent du principe que j'ai appelé, à l'incitation d'un malade, la 'toute puissance des pensées'." (336)

On trouve dans le Journal: "Il a l'idée qu'il tue Schl. par son désir, de même qu'il pourrait le maintenir en vie. Donc, idée de sa toute puissance." (p. 199) Dans le cas publié à la page 246, c'est la toute-puissance



des désirs qui est mentionnée explicitement. À la page 252, il ne s'agit pas seulement de la toute-puissance des pensées, mais aussi de celle des souhaits. La différence entre désirs et souhaits doit être assez mince. À la même page, dans une note ajoutée en 1923, Freud réfère le lecteur à Totem et Tabou et il parle de la "toute-puissance des pensées, ou plus exactement celle des souhaits." Nous pouvons conclure que si Freud a attribué l'expression "toute-puissance des pensées" à Lehrs, il trouvait plus juste l'expression "toute-puissance des souhaits". Freud aurait sans doute eu de fortes réserves à propos de la déclaration de Renan selon laquelle "Ce sont les idées qui mènent le monde".

Passons maintenant à un autre trouble du raisonnement - celui par lequel Lehrs oublia qu'avant que le capitaine cruel ne lui remette le colis contenant le lorgnon, un autre capitaine l'avait informé que c'était l'employée de la poste qui lui avait avancé les 3 couronnes 80. Freud nous explique que son patient a refoulé ce souvenir et qu'il a raccourci l'intervalle entre le moment où il a placé sa commande et le moment où le colis est arrivé "parce que c'est pendant ce temps que se constituèrent les contextes d'idées décisifs." (p. 241, note 1). En faisant arriver le lorgnon le soir même du jour où il l'avait commandé, il pouvait plus facilement refouler ce que le deuxième capitaine lui avait raconté plus tard.

Dans un des scénarios imaginés par Lehrs pour remplir son serment à la lettre, il oublie également que c'est à l'employée de la poste qu'il doit l'argent. Il irait au bureau de poste avec le lieutenant A... et le lieutenant B... Le premier remettrait 3,80 à la postière, celle-ci les passerait à B..., et lui-même (Lehrs) restituerait à A... Comme le fait remarquer E.R. Hawelka: "Dans ce circuit économique, Ehrlich fait une affaire et la postière n'est toujours pas payée". (Journal, p. 57, note 68) Ehrlich est le lieutenant B...

On peut se demander pourquoi Lehrs a refoulé le souvenir de la conversation avec le deuxième capitaine. Son récit ne contenait rien de déplaisant; au contraire, la postière avait exprimé sa confiance en Lehrs et accompagné la parole du geste. Il faut sans doute associer ce processus au plan qu'avait Lehrs de tenter sa chance auprès de la fille de l'aubergiste et de

faire de la postière une concurrente de la première. (Cas publié, pp. 236-237) C'est par ce plan qu'il reprit "l'ancienne lutte contre l'autorité paternelle, et... osa songer à se satisfaire sexuellement avec d'autres femmes". (p. 242)

Lorsque Lehrs rencontre son ami à Vienne et que celui-ci le tranquillise, il passe une bonne nuit, et le lendemain il va avec son ami envoyer les 3 couronnes 80 au bureau de poste. Donc, le souvenir du récit du deuxième capitaine est redevenu pleinement conscient à ce moment là. Cependant, aussitôt rentré dans sa famille, Lehrs est repris par ses doutes. Cette fois-ci, il se dit que "les arguments de son ami ne différaient pas de ceux qu'il s'était donnés à lui-même et il ne se leurrait pas sur la cause de son calme passager, qui n'était dû qu'à l'influence personnelle de cet ami." (Cas publié p. 211) Donc, lorsqu'une ligne de défense ne fonctionne plus (celle du refoulement du récit du deuxième capitaine), une autre vient aussitôt la remplacer.

"La décision de notre patient d'aller consulter un médecin fut habilement intriquée dans son 'délire', et cela de la façon suivante: il avait l'intention de demander au médecin un certificat comme quoi la façon d'agir avec A..., qu'il avait inventée, était nécessaire à son rétablissement, et il espérait que A... se laisserait certainement déterminer par ce certificat à accepter de lui les 3 couronnes 80." La crainte de passer pour un fou (argument logique) serait diminuée par un argument illogique venu de l'inconscient: l'autorité du certificat médical n'aurait pas eu beaucoup de chances d'être très convaincante auprès du lieutenant A...

Cependant, une fois rendu chez Freud, "il ne fut plus question, chez moi, de ce certificat. Il ne me pria, très raisonnablement, que de le débarrasser de ses obsessions." Donc, triomphe du raisonnable, mais plusieurs mois plus tard, lorsque sa résistance était à son comble, il fut tenté encore une fois de retrouver A... "et de mettre en scène avec celui-ci la comédie de la restitution de l'argent." (p. 211)

Nous pouvons constater la persistance d'une lutte où le rationnel prend parfois le dessus, mais où l'inconscient ne démord jamais et adapte son jeu

aux circonstances: refoulement facilité par un rétrécissement du temps; argument qu'il s'est trop laissé influencé par son ami; scénario fondé sur l'autorité du médecin; augmentation de la résistance, accompagnée d'une nouvelle tentation de jouer la scène du remboursement.

Passons maintenant à une autre anomalie de la pensée. Comment expliquer que, pendant un an et demi, les reproches que Lehrs se faisait à propos de la mort de son père ne lui étaient pas pénibles. Pendant longtemps, "le patient ne réalisa pas la mort de son père". Par contre, il n'oubliait "jamais le fait de la mort de son père". (p. 212) Comment est-ce possible de ne pas réaliser la mort du père et en même temps ne jamais l'oublier? Freud nous explique beaucoup plus loin que Lehrs avait d'abord essayé de rendre non avenue la mort de son père "au moyen de divers fantasmes". (p. 252) Comme il n'avait pas encore ajouté "la suite dans l'au-delà", les fantasmes dont il s'agit doivent être les suivants: "Et il lui arrivait souvent, lorsqu'il entendait raconter une histoire amusante, de se dire: 'Ça, je vais le raconter à Père'. Son imagination aussi était occupée par l'image du défunt, de sorte que, souvent, lorsqu'il entraît dans une pièce, il s'attendait à le trouver;... l'attente de cette apparition fantomatique n'avait aucun caractère terrifiant, au contraire, il la souhaitait très fortement." (p. 212)

En plus des fantasmes destinés à nier la mort du père, il faut invoquer un autre facteur pour comprendre comment, pendant un an et demi, les reproches que Lehrs se faisaient ne lui étaient pas pénibles. Avant d'expliquer comment le projet de lui donner en mariage une fille de la famille Speransky avait provoqué la maladie récente de Lehrs, Freud nous informe que dans la névrose obsessionnelle, les causes occasionnelles récentes restent dans la mémoire. Au "lieu de faire oublier le traumatisme, le refoulement l'a dépouillé de sa charge affective, de sorte qu'il ne reste, dans le souvenir conscient, qu'un contenu représentatif indifférent et apparemment sans importance." (p. 226) Ce mécanisme explique comment Lehrs a pu croire que le projet que sa mère lui avait exposé n'avait eu aucun effet sur lui, tandis qu'en réalité il en était profondément affecté.

Le même processus n'a pas joué aussi complètement à propos de l'idée que Lehrs se faisait de la mort de son père, mais il a suffisamment réduit la charge affective qui y était rattachée pour que le malade ne souffre pas des reproches qu'il se faisait.

Cependant, ce montage compliqué s'est effondré lorsque son oncle déclara que d'autres hommes se permettaient des infidélités. C'est à partir de ce moment qu'il ajouta la suite dans l'au-delà, et en même temps, le souvenir de sa négligence lors de la mort de son père "se mit à le tourmenter effroyablement, de sorte qu'il se crut un criminel." (p. 212)

Comment peut-il se croire un criminel, envers son père, "sachant qu'il n'avait jamais rien commis de criminel envers celui-ci?" Freud lui donne l'explication théorique de ce phénomène, mais comme nous le savons, ça ne sera que beaucoup plus tard qu'elle sera acceptée. "Quand il existe un désaccord entre le contenu d'une représentation et son affect, c'est-à-dire entre l'intensité d'un remords et sa cause, le profane dirait que l'affect est trop grand pour la cause, c'est-à-dire que le remords est exagéré, et que la déduction tirée de ce remords est fausse, par exemple, dans le cas de notre patient, de se croire un criminel. Le médecin dit au contraire: non, l'affect est justifié, le sentiment de culpabilité n'est pas à critiquer, mais il appartient à un autre contenu, qui lui est inconnu (inconscient) et qu'il s'agit de rechercher. Le contenu connu de la représentation ne s'est introduit à cet endroit que grâce à un faux enchaînement. Toutefois, n'étant pas habitués à sentir en nous des affects intenses sans contenu représentatif, nous en prenons un autre comme succédané, qui y correspond à peu près,... Le faux enchaînement, seul, explique l'impuissance du travail logique contre la représentation obsédante." (p. 213) Lehrs a raison de se sentir coupable, car il a souhaité la mort de son père, mais son sentiment de culpabilité (l'affect) s'est attaché à sa petite négligence de la nuit du décès.

L'article mentionné ci-haut (p. 187), "Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques" contient un passage qui semble inspiré de cette période de la vie de Lehrs, peut-être avec un peu de

déguisement: "Un homme, qui a autrefois soigné son père pendant la longue et douloureuse maladie qui l'a mené à la mort, rapporte que, pendant les mois qui ont suivi cette mort, il a rêvé de façon répétée, ceci: son père était de nouveau en vie et il parlait avec lui comme autrefois. Mais en même temps il ressentait de façon extrêmement douloureuse que pourtant son père était déjà mort, seulement il ne le savait pas. Il n'y a pas d'autre moyen pour comprendre ce rêve d'allure absurde que d'ajouter 'selon son désir' ou 'par suite de son désir' après les mots 'que pourtant le père était mort' et d'adjoindre aux derniers mots 'qu'il le désirait'. La pensée du rêve est alors: il lui était douloureux de se souvenir qu'il n'avait pu s'empêcher de désirer pour son père la mort (comme délivrance), lorsque celui-ci vivait encore, et comme c'aurait été terrible si son père s'en était douté. Il s'agit alors du cas bien connu des reproches qu'on s'adresse à soi-même après la mort d'une personne aimée, et le reproche renvoie dans cet exemple à la signification infantile du désir de mort dirigé contre le père".(337)

Une autre démonstration de la façon que la conscience est dupe du refoulé.

Lehrs avait été sincèrement croyant jusqu'à l'âge de 14 ou 15 ans. Il était ensuite devenu libre penseur et l'était toujours lors du traitement. Pour justifier la contradiction entre l'état de libre penseur et la croyance dans l'au-delà, Lehrs faisait le raisonnement suivant: "'Que sais-tu de la vie dans l'au-delà? Qu'en savent les autres? Or, comme on ne peut rien savoir, tu ne risques rien, alors, fais-le'. Cet homme, habituellement si intelligent, croyait ce raisonnement impeccable, et utilisait de la sorte l'incertitude de la raison en ce qui concerne ce problème à l'avantage de ses idées religieuses abandonnées." (Cas publié, p. 209). Le pari de Pascal ressemble tellement à ce raisonnement, qu'il vaut la peine de le comparer avec l'argumentation de Lehrs.

Pascal se sert lui aussi de l'incertitude de la raison à l'avantage de ses idées religieuses: "'Dieu est ou il n'est pas.' Mais de quel côté pencherons-nous? La raison n'y peut rien déterminer: ... Pesons le gain et la perte, en prenant croix que Dieu est. Estimons ces deux cas: si vous gagnez, vous gagnez tout; si vous perdez, vous ne perdez rien."(338)

Pascal argumente uniquement en faveur d'une des possibilités. Il incite son interlocuteur à choisir. Mais Lehrs veut ménager la chèvre et le chou. Il veut rester libre penseur, et accepter la croyance dans l'au-delà en autant que cette croyance satisfait un besoin venu de l'inconscient. Puisque son père ne vit plus, son désir inconscient est de l'attaquer dans l'autre monde.

Mais la croyance dans l'au-delà joue un autre rôle. "Et l'extension si étrange à 'l'au-delà' de ses inquiétudes obsédantes n'est qu'une compensation à ses souhaits de la mort paternelle. Cet état de choses s'était établi lorsque le chagrin de la mort de son père avait été ranimé un an et demi après ce décès, état destiné, à l'encontre de la réalité, à rendre non avenue cette mort..." (p. 252) Donc, l'extension dans l'au-delà permettait d'un côté de continuer d'attaquer le père, e.g., en lui souhaitant les rats, et de l'autre côté de nier sa mort, trop difficile à accepter. Un autre exemple du fait que l'inconscient ne s'embarrasse pas du principe de contradiction.

Le Journal ajoute un point qui illustre de façon frappante l'incapacité de la raison devant le retour du refoulé. Lehrs se disait: "Comme il doit être effrayant de ne pas voir ni entendre et de ne rien sentir!" Freud commente: "Il n'a pas du tout remarqué cette conclusion fausse." (p. 203)

Lehrs manifesta une étrange obstination à croire que son oncle visait son père lorsqu'il parla des hommes qui s'amusaient au-dehors. Mais pourquoi cette remarque a-t-elle produit un effet si grand? Freud ne l'explique pas; il dit seulement: "Bien que son oncle eût nié énergiquement cette interprétation de ses paroles, leur influence demeura." (p. 212, note 1). On peut supposer qu'en interprétant les paroles de l'oncle comme une critique du père, son propre désir inconscient de défier le père fut enhardi par l'exemple que lui fournissait cette fausse interprétation. La vraie cause occasionnelle du déclenchement de la maladie était le projet de mariage avec une fille de la famille Speransky, mais, comme nous l'avons vu, Lehrs n'était pas en mesure de reconnaître cette cause. Il fallait trouver un autre prétexte, et les paroles de l'oncle en fournirent un.

L'évolution de sa maladie présente une autre anomalie de la pensée. Au début c'était des accès: "l'idée s'emparait de lui subitement et se maintenait aiguë pendant 8 à 10 jours, puis était surmontée et il en était complètement libéré pour quelques jours jusqu'à l'apparition de l'accès suivant." L'idée était sans doute le sentiment de culpabilité dont il est question au début de la cinquième séance. "Maintenant il en est autrement; il s'est en quelque sorte résigné, suppose qu'il a déjà commis la chose en question et se dit alors dans sa lutte défensive: 'Tu ne peux de toute façon plus rien faire, puisque tu as déjà perpétré la chose.' Cette supposition d'une culpabilité antérieure est pour lui plus terrible que la tentation, qui existait au début, de faire quelque chose qui le rendrait coupable". (Journal, p. 73).

Cette culpabilité antérieure plus terrible que la tentation de faire quelque chose qui le rendrait coupable fait penser au criminel par sentiment de culpabilité que Freud a identifié dans son article sur "Quelques types de caractère dégagés par la psychanalyse", publié en 1915. "La recherche analytique permit alors de faire cette surprenante constatation que ces actes avaient été commis avant tout parce qu'ils étaient défendus et parce que leur accomplissement s'accompagnait pour leur auteur d'un soulagement psychique. Leur auteur souffrait d'un oppressant sentiment de culpabilité de provenance inconnue et, une fois la faute commise, l'oppression en était amoindrie ... Si paradoxal que cela puisse paraître, il me faut dire que le sentiment de culpabilité préexistait à la faute: ce n'est pas de celle-ci qu'il procédait, mais au contraire la faute procédait du sentiment de culpabilité. On pourrait à bon droit taxer ces personnes de criminelles par sentiment de culpabilité."(339)

L'explication que Freud donne de ce phénomène est probablement différente de celle qu'il aurait donné en 1909. La psychanalyse fournit la réponse selon laquelle "cet obscur sentiment de culpabilité provient du complexe d'Oedipe, il est une réaction aux deux grandes intentions criminelles, celles de tuer le père et d'avoir avec la mère des relations sexuelles. Par rapport à ces deux crimes, ceux ensuite commis afin que se fixe sur eux le sentiment de culpabilité constituent un soulagement pour le malheureux."(340) Nous avons vu qu'en 1909 tous les éléments du complexe d'Oedipe étaient présents dans le cas publié mais que Freud parlait plutôt de complexe nodal.

Il est intéressant, en passant, de noter que Freud rappelle que le criminel par sentiment de culpabilité "n'était pas non plus inconnu à Nietzsche. La préexistence du sentiment de culpabilité et l'emploi de l'acte pour rationaliser ce sentiment transparaissent dans les paroles de Zarathoustra: 'Du pâle criminel'." (341) En effet, Zarathoustra parle d'une folie avant l'action: "c'est du sang que son âme voulait et non un butin: il avait soif du bonheur du couteau... Et maintenant, de nouveau le plomb de sa faute pèse sur lui et, de nouveau, sa pauvre raison est si roide, si engourdie, si pesante." (342)

Un autre camouflage par lequel le conscient est déjoué: la compulsion de se trancher la gorge, et ensuite d'assassiner la grand-mère de la cousine. "Tout ce processus apparaît à la conscience de l'obsédé, accompagné des affects les plus violents, mais dans l'ordre inverse: punition d'abord, et, à la fin, mention du désir coupable". (p. 221 du cas publié). Cet ordre est l'inverse de celui qui viendrait à l'esprit d'un homme normal: colère, désir de vengeance, remords. En plus, ces sentiments surgissent chez Lehrs de façon beaucoup plus intense que chez une personne normale; il s'agit d'un "accès de rage inconsciente". On peut s'étonner également de la violence que manifeste Lehrs à propos du projet de mariage de son frère - il s'est proposé "d'assassiner cette personne pour qu'il ne puisse l'épouser". (p. 218) La force de la rage inconsciente est telle qu'elle masque au malade la disproportion frappante entre le mal et le remède.

Quelques autres raisonnements manifestement faux, mais qui convainquent Lehrs. Le père et la mère lui ont raconté maintes fois la scène de la punition, mais il n'y croit pas parce qu'il ne s'en souvient pas lui-même. (p. 235) Il est convaincu que tout ce qui est mauvais dans sa nature lui vient du côté maternel. (Journal, p. 195) La raison est comme paralysée devant le refoulé. On comprend pourquoi Freud peut parler d'une "faculté de fausser la logique qui ne manque jamais de surprendre chez les obsédés souvent si intelligents." (p. 235 du cas publié).

Nous pouvons noter que l'inhibition de la pensée faisait partie des trois autres catégories d'anomalies que nous avons déjà étudiées, et qu'elle fait partie également de l'inhibition de l'action, comme nous le verrons



bientôt. Nous pouvons mieux comprendre maintenant comment, dans ses appréhensions, Lehrs prenait ses souhaits hostiles pour des craintes. Le résidu qui n'avait pas été refoulé était déguisé en son contraire et déjouait la conscience, tout aussi efficacement que le retour du refoulé dans les pulsions obsessionnelles et dans la vie sexuelle de Lehrs.

Essayons maintenant de ramasser, dans le tableau suivant, les traits-facteurs que nous venons de voir, en sachant que, comme toujours, et même davantage ici, ils s'imbriquent souvent les uns dans les autres.

Traits-objets

Traits-facteurs

|                                                                       |                                                                         |
|-----------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------|
| Croyance que ses parents (et Mme Elfenbein) connaissent ses pensées.  | ° Délire (mélange de pensée consciente et inconsciente).                |
| Cogitations pendant le voyage du retour à Vienne.                     | ° Même explication.                                                     |
| Raisonnement pour cesser les scènes nocturnes.                        | ° Même explication.                                                     |
| Souhait que la cousine soit toujours malade, pour éviter angoisse.    | ° Même explication.                                                     |
| Formule de défense changée de <u>aber</u> à <u>abér</u> .             | ° Même explication (exemple de méconnaissance de la pensée consciente). |
| Formule de défense: Gleijsamen.                                       | ° Même explication.                                                     |
| Si j'épouse la dame il arrivera un malheur à mon père dans l'au-delà. | ° Déformation par l'ellipse.                                            |

- Si tu te permets un coït, il arrivera un malheur à ta petite nièce.
- ° Déformation par l'ellipse.
- Être superstitieux tout en ne l'étant pas.
- ° Oscillation entre deux opinions opposées, selon l'état des troubles obsessionnels.
- Croyance aux présages, rêves prophétiques, prémonitions.
- ° Refoulement par retrait de l'affect (disjonction des rapports de causalité).
- ° Projection de perceptions endopsychiques sur l'extérieur.
- Toute-puissance attribuée aux pensées, sentiments et bons ou mauvais souhaits.
- ° Sentiments hostiles inconscients.
- ° Ignorance dans la conscience de l'action psychique interne de ces sentiments.
- ° Surestimation de l'effet des sentiments hostiles sur le monde extérieur.
- Oubli que c'était à la postière qu'il devait l'argent.
- ° Refoulement et rétrécissement du temps entre la commande et sa réception.
- Reprise de compulsion de remettre l'argent à A... après remise à la postière.
- ° Délires (il s'est trop laissé influencé par son ami; un certificat du médecin convaincra A...)
- ° Augmentation de la résistance au traitement.

- |                                                                                                     |                                                                                                                         |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Ne pas réaliser la mort de son père.                                                                | ° Fantômes selon lesquels le père vivait encore.                                                                        |
|                                                                                                     | ° Refoulement par retrait de l'affect.                                                                                  |
| Croire que le projet de le marier n'a eu aucun effet sur lui.                                       | ° Refoulement par retrait de l'affect.                                                                                  |
| Se croire un criminel parce qu'il n'était pas au chevet de son père lors de sa mort.                | ° Fausse connexion du remords inconscient pour avoir souhaité la mort du père.                                          |
| Être libre penseur, mais croire dans l'au-delà.                                                     | ° Utilisation de l'incertitude de la raison pour satisfaire désir hostile inconscient et pour compenser à ces souhaits. |
| Obstination à croire que son oncle visait son père.                                                 | ° Cette fausse interprétation lui fournissait un modèle pour satisfaire son désir inconscient de défier le père.        |
| Culpabilité antérieure plus terrible que tentation de faire quelque chose qui le rendrait coupable. | ° Déplacement de culpabilité pour avoir voulu tuer le père.                                                             |
| Ordre inverse: punition d'abord, et à la fin, désir coupable.                                       | ° Rage inconsciente.                                                                                                    |
|                                                                                                     | ° Renversement de l'ordre dans le processus primaire pour camoufler le désir.                                           |
| Idée de tuer celle que son frère veut marier.                                                       | ° Rage inconsciente.                                                                                                    |
|                                                                                                     | ° Aveuglement à propos de la disproportion entre le mal et le remède.                                                   |

Refus de croire à la scène de la ° Le jugement est troublé afin d'em-  
puniton racontée par ses parents. pêcher le refoulé de se révéler.

Croire que tout ce qui est mauvais ° Même explication.  
dans sa nature lui vient du côté  
maternel.

e) Interdictions et inhibitions de l'action

Commençons par les diverses manifestations de passivité de Lehrs. Celle envers sa mère se présente aussi à l'égard des femmes qu'il choisit ou est tenté de choisir pour satisfaire son courant sensuel. Il s'agit la plupart du temps, sinon toujours, de femmes qui lui font beaucoup d'avances, que ce soit sa femme de chambre (Journal, p. 97), Reserl (p. 111), Edith (p. 125), la fille de l'aubergiste et l'employée de la poste (p. 211, 236-237 et 242 du cas publié), et la demoiselle qui s'est suicidée (p. 251).

Après avoir raconté les arguments contradictoires qu'il ruminait pendant son retour des manoeuvres, il explique que dans de telles circonstances, "il a coutume de se laisser entraîner par des événements fortuits, comme par des jugements de Dieu." (Cas publié, p. 210) Devant son indécision sur quel train prendre, il laisse le porteur décider pour lui. C'est parce qu'il a acheté un ticket pour le déjeuner qu'il abandonne son idée de descendre du train. D'arrêt en arrêt, il développe de nouveaux plans et trouve des raisons pour les changer jusqu'à ce qu'il arrive à Vienne pour y trouver son ami et, "suivant la décision de celui-ci", il se propose de retourner à P... par le train de nuit. Ce qui confirme également, une fois de plus, sa passivité envers Guthmann. Freud ne donne pas directement une explication de toutes ces formes de passivité, mais ses considérations théoriques nous permettent de les comprendre. "Si à un amour intense s'oppose une haine presque aussi forte, le résultat immédiat en doit être une aboulie partielle, une incapacité de décision dans toutes les actions dont le motif efficient est l'amour. Mais cette indécision ne se borne pas longtemps à un seul groupe d'actions. Car d'abord, quels sont les actes d'un amoureux qui ne soient pas en rapport

avec sa passion? Et puis, le comportement sexuel d'un homme a une puissance déterminatrice par laquelle se transforment toutes ses autres actions; et, enfin, il est dans les caractères psychologiques de la névrose obsessionnelle de se servir dans une large mesure du mécanisme du déplacement. Ainsi la paralysie du pouvoir de décision s'étend peu à peu à l'activité entière de l'homme." (p. 256)

C'est ainsi que se constitue l'empire du doute et de la compulsion. "Le doute correspond à la perception interne de l'indécision qui s'empare du malade à chaque intention d'agir, par suite de l'inhibition de l'amour par la haine. C'est au fond un doute de l'amour, lequel eût dû être subjectivement la chose la plus sûre, doute qui se répand sur tout le reste et se déplace de préférence sur le détail le plus insignifiant. Celui qui doute de son amour est en droit de douter, doit même douter, de toutes les autres choses de valeur moindre que l'amour." (p. 256) Ici Freud cite les vers d'amour de Hamlet:

Doute que les astres soient de flammes,  
Doute que le soleil tourne,  
Doute que la vérité soit la vérité,  
Mais ne doute jamais de mon amour!

Le doute mène aux mesures de protection, à l'incertitude, à la répétition continuelle pour bannir l'incertitude, de sorte que les actions défensives elles-mêmes deviennent inexécutables. L'incertitude d'avoir exécuté une mesure de défense provient du trouble apporté par des fantasmes inconscients, "mais ces fantasmes contiennent précisément l'impulsion contraire qui doit justement être écartée...". (p. 257) Exemple: la prière "Que Dieu le protège," convertie en malédiction.

L'obsédé se sert de l'incertitude de la mémoire pour étendre le doute à tout. La compulsion tente de compenser le doute. "Si le malade réussit enfin, à l'aide du déplacement, à se décider pour l'une des décisions inhibées, celle-ci doit être exécutée;... La tension, si le commandement compulsif n'est pas exécuté, est intolérable et est perçue sous forme d'angoisse très intense. Mais la voie même vers cette action substitutive... est

si âprement disputée que l'action ne peut le plus souvent se faire jour que sous forme d'une mesure de défense, étroitement liée à l'impulsion à écarter". (pp. 257-258)

Par une sorte de régression, des actes préparatoires remplacent les décisions définitives, la pensée se substitue à l'action. "Selon le degré de cette régression de l'acte à la pensée, la névrose obsessionnelle prend le caractère de la pensée compulsive (obsessions) ou de l'acte compulsif proprement dit. Mais les véritables actes compulsifs ne sont rendus possibles que grâce à une sorte de conciliation en eux des deux impulsions antagonistes et cela par des formations de compromis. À mesure que la névrose se prolonge, les actes compulsifs se rapprochent de plus en plus d'actes sexuels infantiles d'un genre masturbatoire. De cette façon, des actes amoureux quand même ont lieu dans cette forme de névrose, mais, là aussi, uniquement à l'aide d'une nouvelle régression, non par des actes dirigés vers des personnes, objets d'amour ou de haine, mais par des actes autoérotiques comme dans l'enfance." (p. 258)

La régression de l'acte à la pensée est favorisée par le refoulement précoce du voyeurisme et de la curiosité sexuelle. Freud ajoute en note que les "grands dons intellectuels des obsédés sont probablement en rapport avec ce fait." "Là où les pulsions de curiosité sexuelle prévalent dans la constitution des obsédés, la rumination mentale devient le symptôme principal de la névrose. Le processus même de la pensée est sexualisé: le plaisir sexuel, se rapportant ordinairement au contenu de la pensée, est dirigé vers l'acte même de penser et la satisfaction éprouvée en atteignant à un résultat cogitatif est perçue comme une satisfaction sexuelle. Ce rapport entre la pulsion à connaître et les processus cogitatifs rend celle-ci particulièrement apte ... à attirer l'énergie, qui s'efforce vainement de se manifester par un acte, vers la pensée qui, elle, permet une autre forme de satisfaction". (pp. 258-259)

Ces quelques éléments théoriques apportent encore une fois une lumière additionnelle sur les traits-objets et les traits-facteurs que nous avons déjà examinés dans les autres paragraphes de ce chapitre.

Pour ce qui est de la passivité de Lehrs envers sa mère, nous avons vu ses intenses sentiments d'amour et de haine qui se combattaient. Nous avons également pu voir jusqu'à quel point son comportement sexuel était inhibé par des formations de compromis, et des régressions vers la masturbation et l'érotisme anal. Nous savons aussi quels conflits profondément refoulés le poussaient à aimer et haïr Guthmann. Ses cogitations pendant son retour à Vienne nous fournissent un excellent exemple de la rumination mentale qui remplace l'action.

Les aspects théoriques que nous venons de voir expliquent également sa fuite dans la maladie, sa perpétuelle indécision et ses vacillements à propos de sa cousine.

Sa façon de se remettre aux "jugements de Dieu" explique son comportement envers son frère lorsqu'il l'invite à se battre, mais se sent soulagé lorsqu'il est terrassé. Il se croit lâche, mais nous savons que c'est "par crainte de la violence de sa propre rage". (p. 233)

Nous avons vu que si le malade se décide pour l'une des décisions inhibées, celle-ci doit être exécutée. "Elle se manifeste dans des commandements et dans des interdictions, suivant que la pulsion tendre ou la pulsion hostile a gagné le chemin de la décharge." (p. 257) On serait porté à croire d'après l'ordre de cet énoncé que l'action substitutive sera un commandement lorsque la pulsion tendre a gagné le chemin de la décharge et une interdiction lorsque c'est la pulsion hostile qui s'approche de la décharge. L'examen de quelques commandements et interdictions que nous connaissons bien confirme l'assertion de Freud, mais dans l'ordre opposé, i.e., les commandements sont le signe de la décharge d'une pulsion hostile, et les interdictions le signe de la décharge d'une pulsion tendre. Voyons pour les commandements:

- se trancher la gorge:            pulsion hostile envers la grand-mère.
- tu rendras les  
  3 couronnes 80 à A:            s'il remplit ce commandement, son père et sa bien-aimée subiront le supplice des rats.

- tu te feras maigrir:                   hostilité contre le cousin Dick.

Voyons maintenant quelques interdictions (dont les deux premières sont également des exemples de déformation sous forme d'ellipse):

- ne pas épouser la dame:           lorsque le désir d'épouser la dame prend le dessus, l'interdiction l'empêche (il arrivera un malheur à son père).
- ne pas se permettre un  
  coït:                               le désir sensuel apporte l'interdiction:  
                                     il arrivera un malheur à la petite Ella.
- ne pas utiliser les  
  doigts qui ont touché  
  la couturière:                   désir sensuel interdit par crainte de mélanger les deux courants - les doigts qui ont touché la couturière ne doivent pas toucher le cadeau venu de la cousine.

On pourrait dire sans grande exagération que toute la maladie de Lehrs se résume dans l'inhibition de l'action; sa vie affective, son travail et ses activités sociales sont, pour ainsi dire paralysés: la première définition que donne le petit Robert du mot "paralyse" est: "diminution ou arrêt de la motricité, de la sensibilité." Le passage suivant montre le caractère englobant de cet aspect des malaises de Lehrs. "Appuyé sur les considérations précédentes, j'oserais maintenant définir le facteur psychologique, si longtemps recherché, qui prête aux produits de la névrose obsessionnelle leur caractère 'compulsionnel'. Deviennent compulsionnels les processus représentatifs qui s'effectuent avec une énergie, laquelle... n'est d'ordinaire destinée qu'à l'action, c'est-à-dire des pensées qui régressivement doivent remplacer des actes." (p. 259)



Le tableau suivant est une tentative d'identifier les traits-facteurs qui expliquent l'inhibition à l'action. Cependant, cette forme d'anomalie affecte tellement toute la vie de Lehrs que nous sommes obligé de nous en tenir aux principaux symptômes et aux principaux facteurs explicatifs.

| <u>Traits-objets</u>                                                                                                   | <u>Traits-facteurs</u>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                          |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Consulter sa mère avant de commencer le traitement; lui laisser son héritage; ne recevoir qu'un peu d'argent de poche. | <ul style="list-style-type: none"><li>° Conflit entre amour refoulé et sentiments hostiles, surtout conscients.</li><li>° Incapacité de décider entre la haine et l'amour.</li><li>° Déplacement (extension de la paralysie du pouvoir de décision à l'activité entière).</li></ul>                                                                             |
| Inhibition au travail.                                                                                                 | <ul style="list-style-type: none"><li>° Conflit entre amour et le projet familial (épouser la jeune fille, belle distinguée et riche, ou sa cousine pauvre).</li><li>° Incapacité de décider.</li><li>° Refuge dans la maladie.</li></ul>                                                                                                                       |
| Habitude de se laisser entraîner par des événements fortuits.                                                          | <ul style="list-style-type: none"><li>° Conflits entre pulsion inconsciente et défense consciente (éviter de passer pour un fou versus remplir son serment; être lâche en réalisant son serment seulement pour se débarrasser de son obsession).</li><li>° Incapacité de décider et tendance à s'en remettre au sort (comme à des jugements de Dieu).</li></ul> |

- |                                                                                                                                                                        |                                                                                                                                                                                                                                      |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Attraction sexuelle seulement envers des femmes qui lui font "beaucoup d'avances".                                                                                     | <ul style="list-style-type: none"><li>° Conflit entre courant sensuel et courant tendre.</li><li>° Incapacité de décider.</li><li>° Ne profiter que des occasions qui se présentent.</li></ul>                                       |
| Besoin de consulter Guthmann et de se faire soutenir par lui.                                                                                                          | <ul style="list-style-type: none"><li>° Colère réprimée contre Guthmann.</li><li>° Compensation en lui conférant de l'autorité.</li><li>° Remise de son sort à cette autorité. (voir p. 249 du <u>Journal</u>).</li></ul>            |
| Vacillement à propos de la cousine.                                                                                                                                    | <ul style="list-style-type: none"><li>° Conflit entre courant hostile et courant amoureux.</li><li>° Incapacité de décider.</li></ul>                                                                                                |
| Habitude de créer des rivalités: père et cousine; cousine et fille des Speransky; cousine et fille de Freud; postière et fille de l'aubergiste; couturière et cousine. | <ul style="list-style-type: none"><li>° Conflits entre amour et haine pour le père et la cousine.</li><li>° Incapacité de décider (aidée par fixation à l'amour de ses soeurs et incapacité de choisir entre elles).</li></ul>       |
| Rumination mentale.                                                                                                                                                    | <ul style="list-style-type: none"><li>° Refoulement précoce du voyeurisme et de la curiosité sexuelle.</li><li>° Régression de l'acte à la pensée.</li></ul>                                                                         |
| Commandements, e.g., se trancher la gorge; rendre les 3 couronnes 80 à A...; se faire maigrir.                                                                         | <ul style="list-style-type: none"><li>° Conflit entre pulsion hostile et pulsion tendre.</li><li>° "Décision" en faveur de pulsion hostile.</li><li>° Substitution du commandement à l'action désirée par pulsion hostile.</li></ul> |

- Interdictions, e.g., ne pas épouser la dame; ne pas se permettre un coït; ne pas utiliser les doigts qui ont touché la couturière.
- ° Conflit entre pulsion hostile et pulsion tendre.
  - ° "Décision" en faveur de pulsion tendre.
  - ° Substitution de l'interdiction à l'action désirée par la pulsion tendre.

\*\*\*\*

Avant de passer au chapitre suivant, prenons note de l'explication la plus générale que Freud nous a donnée de la maladie de Lehrs: "Je ne puis quitter mon malade sans parler de l'impression qu'il faisait d'être scindé en trois personnalités: une personnalité inconsciente et deux personnalités préconscientes, entre lesquelles oscillait son conscient. Son inconscient englobait des tendances précocement refoulées, qu'on pourrait appeler ses passions et ses mauvais penchants; à l'état normal, il était bon, aimait la vie, était intelligent, fin et cultivé; mais, dans une troisième organisation psychique, il se révélait superstitieux et ascétique, de sorte qu'il pouvait avoir deux opinions sur le même sujet et deux conceptions de la vie différentes. Cette dernière personnalité préconsciente contenait en majeure partie des formations réactionnelles à ses désirs inconscients, et il était facile de prévoir que, si sa maladie avait duré plus longtemps, cette personnalité-là aurait absorbé la personnalité normale." (p. 260 du cas publié) Le Journal dit de façon plus concise: "Il a trois personnalités: une, pleine d'humour, normale; une, ascétique, religieuse; et une, vicieusement perverse." (p. 141)

Ces textes sont comme une condensation de l'explication des traits-objets par les traits-facteurs: "les traits-objets que sont la dualité des attitudes constatées et l'oscillation entre les deux sont expliqués par les traits-facteurs suivants: la dualité des préconscients, les désirs inconscients, les formations réactionnelles comme mesures défensives contre ces désirs." (343)

## CHAPITRE VII

### L'INDIVIDUALITÉ ÉPISTÉMIQUE DE L'HOMME AUX RATS

Revenons à quelques-uns des éléments que nous avons constatés au Chapitre II. Selon J-C. Pariente, le modèle freudien part de l'individualité empirique. De cette masse virtuellement infinie de données, un certain nombre de traits sont retenus pour constituer l'individualité-écart. Celle-ci est composée de traits-objets qui sont des problèmes ou des anomalies que l'on trouve chez l'individu et qui sont pertinents selon la théorie psychanalytique. L'individualité-écart n'est que provisoire: "les traits qui faisaient de Léonard un écart vont servir à constituer une classe (ou une conjonction de classes) jusqu'alors inédite, celle des hommes dont le comportement présente ces mêmes traits".(344)

Connaître Léonard, c'est chercher pourquoi il appartenait à la classe des hommes qui ont le même comportement que lui, à la "classe des léonards". Pariente compare ce processus à celui d'égaliser les plateaux d'une balance. On peut déterminer le poids de A en le confrontant avec "un élément de la classe des objets qui ont le même poids que lui: la théorie des conditions d'équilibre des plateaux d'une balance explique pourquoi cet instrument peut donner la garantie demandée. La théorie freudienne joue un rôle comparable à celui de la théorie de la balance: elle permet d'expliquer pourquoi tel individu est membre de la classe des hommes qui ont le même comportement que lui; corrélativement, le but d'une analyse sera précisément de donner cette explication.."(345)

Quand l'analyse est considérée comme achevée, nous avons établi que "le Léonard historique était membre de la classe des léonards, mais non pas qu'il en était le seul membre. Dans ce cas particulier, il paraît certes difficile de penser que la classe des léonards n'est pas nécessairement une classe-unité, d'un côté parce que la personne de Léonard est très fortement singularisée dans notre culture, et, d'un autre côté, parce que notre représentation

individualiste de la création artistique nous suggère irrésistiblement que l'auteur d'une oeuvre d'art ne peut qu'être unique. Mais ces difficultés ne tiennent qu'à des contingences propres à l'exemple étudié; nous ne les aurions pas rencontrées si nous avions analysé le cas de Dora ou celui du petit Hans, à propos de qui les traits pertinents retenus par Freud apparaissent évidemment compatibles avec plus d'une destinée individuelle."(346)

Lorsqu'on a établi "que Léonard appartient à la classe en question, on peut dire que Léonard est connu: tous ceux de ses prédicats qui apparaissent dans le premier temps de la recherche comme autant de singularités le rendant inclassable, faisant de lui un écart, découlent maintenant de son appartenance à cette classe. On connaît Léonard parce qu'on explique cette appartenance". Cependant, Pariente se demande: "Mais, en transformant son individualité en classe et Léonard en élément, la connaissance n'a-t-elle point fait évanouir l'individualité de Léonard?" La réponse doit être affirmative si on pense à l'individualité empirique. Mais la "classe des léonards" n'est pas dépourvue d'individualité: "obtenue par conjonction des classes qui correspondent aux prédicats pertinents du Léonard historique, elle est clairement et distinctement individualisable au sein d'une quelconque de ses classes d'inclusion. Il y a là une troisième forme d'individualité qu'on distinguera des précédentes en l'appelant individualité épistémique puisqu'elle convient non à un objet d'expérience, mais à un objet de connaissance."(347)

D'un côté, les individualités épistémiques sont des individualités, et de l'autre, elles sont des classes. "Ce sont des individualités, puisque, sur le plan de la connaissance, elles se distinguent nettement les unes des autres. À certains égards, on pourrait même soutenir qu'elles méritent mieux que les individualités empiriques d'être considérées comme des individualités: les différences qui les séparent les unes des autres peuvent faire l'objet d'une appréhension parfaitement claire, puisqu'elles sont conceptualisées et qu'elles forment un ensemble fini, alors que, au niveau de l'expérience, on a affaire à des différences en nombre infini et dont beaucoup échappent à la prédication." Ainsi, l'individualité épistémique de l'Homme aux rats se distingue nettement de celle qui pourrait être construite pour l'Homme aux loups.

Par contre, les individualités épistémiques sont aussi des classes: "si on les réfère aux objets empiriques à propos desquels elles ont été construites, elles se présentent comme autant de classes puisqu'elles sont susceptibles de convenir à des éléments en nombre indéfini." (348) C'est-à-dire que l'individualité épistémique freudienne des léonards pourrait s'appliquer à d'autres personnes: ainsi elle fonctionnerait comme une classe par rapport aux individualités empiriques auxquelles elle s'appliquerait.

"Ainsi l'entité épistémique est-elle dotée d'un statut logique différent selon l'angle sous lequel on l'envisage. Si l'on s'en tient au plan de la connaissance et qu'on l'oppose à d'autres entités constructibles au sein de la même théorie, elle se présente comme une individualité. Elle a, en revanche, valeur de classe si on la rapporte aux objets auxquels elle s'applique. Cela revient à dire que, ici comme ailleurs, la qualité d'être un individu ou d'être une classe ne figure pas au rang des propriétés intrinsèques d'une entité, mais dépend de ses propriétés formelles, c'est-à-dire de la position qu'elle occupe par rapport à un langage donné." (349)

Cette conclusion éclaire ce que Pariente avait déclaré au tout début de son ouvrage: "L'individualité n'est pas présentée comme une propriété, un attribut qui appartiendrait pour toujours, par nature et exclusivement à certains êtres et dont les autres seraient irrévocablement privés, mais comme une propriété qui est accordée ou non à un être selon qu'il fait ou non l'objet d'une procédure d'individualisation. Même si elle s'accomplit sur la base d'informations transmises par les sens, cette procédure parvient à la conscience sous une forme linguistique; c'est pourquoi l'individualité ne peut être définie que relativement au type ou au niveau de langage par lequel elle est appréhendée, c'est pourquoi on la traite ici comme une caractéristique formelle." (350)

Le passage suivant fait ressortir quelques implications philosophiques du fait que les entités épistémiques présentent, sous un certain angle, le caractère d'individualité, et sous un autre, le caractère de classe: "Il n'est pas possible de résoudre aussi simplement que le faisaient un empirisme

ou un rationalisme ontologique la question des rapports entre objet empirique et entité épistémique. Contre l'empirisme, nous refusons de réserver le statut d'individualité aux seules données spatio-temporelles; mais nous n'acceptons pas non plus de traiter l'individualité comme une notion négative, définie par l'extra-conceptualité, l'écart ou la redondance.-(351) Auparavant, Pariente avait marqué son désaccord avec Bergson, lorsque certaines de ses analyses, notamment dans l'Essai sur les données immédiates de la conscience, conduisent à voir l'individualité comme étant extra-conceptuelle. (352) Pariente s'était également objecté à la terminologie de Gilles-Gaston Granger lorsque celui-ci présente l'individuel comme déviant, résidu, redondance. (353)

Pour "qu'il y ait véritablement connaissance, il ne suffit pas de constater que l'individualité empirique présente tel ou tel des traits que reproduit l'individualité épistémique, il faut s'être donné les moyens de rendre compte rationnellement de ce phénomène". (354)

C'est la théorie qui fournit le moyen de rendre compte rationnellement des traits pertinents de l'individualité empirique. "Le modèle n'est pas modèle en et par soi, mais relativement à une certaine théorie. Or, du point de vue qui nous intéresse ici, une théorie peut être présentée comme composée de trois ensembles articulés les uns sur les autres: un ensemble de classes, un ensemble de relations entre les éléments de ces classes et un ensemble d'opérateurs d'individualisation. La constitution de chacun de ces ensembles n'est pas indépendante de celle des deux autres, et elle se réalise par l'intermédiaire d'un processus de sélection ou de choix au terme duquel seuls certaines classes, certains types de relations et certains opérateurs sont retenus par le théoricien... C'est par cet ensemble de démarches que se définissent les variables efficaces pour la théorie en question.-(355)

Pour comprendre une individualité épistémique, il faut identifier les variables efficaces qui sont pertinentes, l'espace de différenciation de chacune, le point repérable où se trouve l'individualité empirique dans cet espace, et comment la théorie rend compte des traits-objets à expliquer.

Une variable est efficace si une modification de la variable est associée à une modification du phénomène considéré. (Voir ci-haut p. 9) Dans le modèle de Léonard, la variable efficace identifiée était le destin de la curiosité sexuelle infantile. Son espace de différenciation, après le refoulement, comprenait trois positions repérables, la sublimation, l'inhibition ou l'obsession. La curiosité sexuelle de Léonard avait suivi la voie de la sublimation, qui jouait en même temps le rôle d'opérateur d'individualisation: Léonard était individualisé par le fait qu'il occupait cette position dans l'espace de différenciation. Ces éléments étaient reliés par la proposition théorique: "Si un enfant a manifesté une forte curiosité sexuelle qui a été refoulée et sublimée, l'adulte manifestera une forte curiosité scientifique." Cette proposition relie plusieurs classes:

- ° l'adulte qui manifeste une forte curiosité scientifique;
- ° l'enfant qui manifeste une forte curiosité sexuelle;
- ° l'enfant dont la curiosité sexuelle a été refoulée;
- ° l'adulte qui a sublimé sa curiosité sexuelle refoulée.

La proposition théorique établit une relation nécessaire entre la curiosité scientifique de l'adulte et la curiosité sexuelle de l'enfant, si cette dernière a été refoulée et sublimée. Comme nous l'avons signalé (p. 17), il y a d'autres voies possibles pour arriver, à l'âge adulte, au trait-objet que constitue la curiosité scientifique exceptionnellement forte, et ces autres chemins font l'objet de d'autres propositions théoriques.

Passons maintenant à l'individualité épistémique de Lehrs. Comme la curiosité sexuelle infantile était très forte chez lui aussi, et comme c'est un des premiers points révélés par l'analyse, nous allons tenter de retracer le cheminement de cette pulsion.

Prenons comme premier indice le passage suivant: "On retrouve presque régulièrement dans l'histoire des obsédés l'apparition et le refoulement précoces du voyeurisme et de la curiosité sexuelle, lesquels, chez notre patient également, avaient régi une partie de l'activité sexuelle infantile." (p. 258 du cas publié) Freud nous explique que la régression de l'acte à la



pensée est favorisée par ce facteur. Quelques lignes plus loin, il ajoute: "Là où les pulsions de curiosité sexuelle prévalent dans la constitution des obsédés, la rumination mentale devient le symptôme principal de la névrose." Nous avons vu au chapitre précédent que, suite au refoulement de la curiosité sexuelle du petit Lehrs, des formations substitutives se sont produites sous forme de voyeurisme et d'exhibitionnisme. C'est-à-dire que malgré une forte inhibition, une partie de la pulsion s'est libérée suffisamment pour laisser survivre un semblant de plaisir. Nous assistons donc à une fragmentation de la pulsion en plusieurs éléments. Une partie se trouve consacrée à chacune des activités suivantes:

- ° inhibition;
- ° formations substitutives: voyeurisme et exhibitionnisme;
- ° obsession (pensée compulsive: rumination mentale).

Voyons ce qui en est du destin d'autres pulsions sexuelles partielles. Nous avons vu que le refoulement de l'érotisme anal et de la tendance au sadisme a produit les effets suivants:

- ° une sublimation partielle;
- ° l'obsession (sous forme de pulsions obsessionnelles et mesures de défense);
- ° la régression.

La répression du désir de se masturber a laissé les traces suivantes:

- ° l'obsession;
- ° une formation substitutive.

Le refoulement de l'homosexualité a été suivi d'une inhibition quasi complète.

Le refoulement de l'amour pour la mère a contribué à la composante homosexuelle, a produit une formation réactionnelle (hostilité) et un clivage entre le courant sensuel et le courant tendre de la libido de Lehrs.

Donc, chacune de ces pulsions partielles a suivi sa propre voie, ou plutôt une combinaison de voies, entre l'inhibition, l'obsession et la sublimation. En plus, chacune d'elles a trouvé diverses façons de se libérer partiellement du refoulement soit par des formations substitutives, le clivage de la vie amoureuse, le retour du refoulé, ou la régression.

Ceci a des implications importantes par rapport à l'espace de différenciation. Nous voyons que les positions occupées par la libido de Lehrs dans cet espace sont très complexes. Par contre, elles sont bien repérables, et leur grande variété individualise Lehrs, et la connaissance que nous avons de lui, bien davantage que s'il s'agissait toujours d'un choix de la totalité d'une de trois possibilités.

Nous avons terminé le chapitre précédent en citant les passages du cas publié et du Journal dans lesquels Freud parle des trois personnalités de son patient. Dans le Journal, une de ces personnalités est "vicieusement perverse". Dans le cas publié, nous apprenons qu'il s'agit de l'inconscient, et dans un langage plus pudique que celui du Journal, on nous dit qu'il englobait des tendances précocement refoulées qu'on pourrait appeler ses passions et ses mauvais penchants. Nous revenons à ces deux passages pour soulever la question de savoir si les pulsions sexuelles de Lehrs ont suivi une autre voie possible, celle de la perversion. On pourrait s'inspirer du texte du Journal pour répondre dans l'affirmative. En plus: "La pulsion sexuelle des névrosés connaît toutes les déviations que nous avons étudiées comme variations d'une vie sexuelle normale et manifestations d'une vie sexuelle morbide." (356)

Nous avons souvent eu l'occasion de voir que Lehrs avait des tendances perverses (homosexualité, voyeurisme, exhibitionnisme, sadisme) mais dans chaque cas, nous avons pu constater que ces tendances étaient latentes ou se manifestaient d'une façon très inhibée, de sorte que l'on ne pourrait pas parler de perversions qui s'exercent plus ou moins ouvertement comme l'homosexualité active, ou le voyeurisme des fonctions de défécation (voir ci-haut, p. 160) ou la pratique des "coupeurs de nattes" (voir ci-haut, p. 166).

Les perversions soulèvent une question par rapport à l'espace de différenciation. Jusqu'ici, nous avons trouvé cet espace dans les possibilités qui se présentent après le refoulement. Dans certains cas de perversion, il semblerait qu'une pulsion partielle n'a pas subi le refoulement, puisque le perversi y donne libre cours consciemment. Ceci suggère qu'il existe d'autres espaces de différenciation que celles qui suivent le refoulement. Cependant, le Vocabulaire de la psychanalyse nous avertit, en parlant des formules freudiennes telles que "la névrose est le négatif de la perversion": "Ces formules sont trop souvent données sous leur forme inverse (perversion, négatif de la névrose) qui revient à faire de la perversion la manifestation brute, non refoulée de la sexualité infantile. Or les recherches de Freud et des psychanalystes sur les perversions montrent qu'il s'agit-là d'affections hautement différenciées. Certes Freud les oppose souvent aux névroses par l'absence du mécanisme de refoulement. Mais il s'est attaché à montrer que d'autres modes de défense intervenaient. Ses derniers travaux, sur le fétichisme en particulier, soulignent la complexité de ceux-ci: déni de la réalité, clivage (Spaltung) du moi, etc., mécanismes qui ne sont d'ailleurs pas sans s'apparenter à ceux de la psychose".<sup>(357)</sup> Le Vocabulaire renvoie à deux ouvrages de 1938, l'Abrégé de psychanalyse, et Le clivage du moi dans le processus de défense. Cet avertissement nous indique le danger de trop simplifier la question du non-refoulement dans les cas de perversion, mais il confirme l'existence d'autres mécanismes de défense et par conséquent de d'autres espaces de différenciation que la triade obsession/inhibition/sublimation.

Par exemple, en rapport avec l'homosexualité, nous avons vu (ci-haut, p. 163) que lorsque le petit garçon s'aperçoit que la femme n'a pas de pénis, son aspiration vers les parties génitales de la mère peut se transformer en dégoût, et à la puberté ce dégoût peut causer soit l'impuissance psychique, la misogynie ou l'homosexualité durable, ce qui est bien un champ de différenciation. Dans le cas de Lehrs, une partie de sa libido s'est orientée vers l'homosexualité, et celle-ci a été presque totalement inhibée. Cependant, comme d'habitude, il ne s'agit pas d'une direction entièrement et totalement consacrée à une seule des positions repérables. Lehrs manifeste de nombreux indices de tendances vers l'impuissance psychique et vers la misogynie, mais sans que celles-ci deviennent dominantes.

En 1910, Freud mettait en opposition les pulsions qui servent la sexualité et celles qui ont pour but l'auto-conservation de l'individu, les pulsions du moi.<sup>(358)</sup> Il voyait sans doute les pulsions de la même façon en 1909 lors de la parution du cas publié. On peut en voir la confirmation dans la phrase suivante: "Et si ce désir n'a pas encore le caractère obsessionnel, cela tient à ce que le moi de l'enfant n'est pas encore en contradiction complète avec ce désir, ne le ressent pas encore comme étranger à lui-même" (cas publié, p. 204).

Nous allons maintenant tenter de suivre le parcours des pulsions d'auto-conservation. Elles sont moins voyantes que les pulsions sexuelles. Cependant, nous savons qu'à l'époque de l'analyse de Lehrs, c'est le moi qui est considéré comme la source du refoulement, et que celui-ci est accompli au moyen de l'énergie des pulsions du moi. Les mêmes pulsions combattent le retour du refoulé et mettent en branle les actes de défense, y compris les formations réactionnelles. Les pulsions du moi créent, pendant la période de latence, "les forces psychiques qui, plus tard, feront obstacle aux pulsions sexuelles et, telles des digues limiteront et resserreront leur cours (le dégoût, la pudeur, les aspirations morales et esthétiques)." La pitié est ajoutée à cette liste dans le Résumé à la fin des Trois-essais.<sup>(359)</sup>

Nous avons eu l'occasion, tout au long du précédent chapitre de voir à l'oeuvre les pulsions du moi dans le refoulement. Quant aux actes de défense, nous avons vu qu'elles peuvent prendre plusieurs formes (voir ci-haut, p. 156). Donc, elles constituent un espace de différenciation. Nous avons également vu plusieurs exemples de formations réactionnelles (e.g., ci-haut, pp. 156 et 184) et de commandements et d'interdictions (e.g., ci-haut, pp. 208-209).

Les formations réactionnelles nous fournissent l'occasion de retourner à une autre des 3 personnalités de Lehrs. En effet, une des deux personnalités préconscientes, celle qui était superstitieuse et ascétique, "contenait en majeure partie des formations réactionnelles à ses désirs inconscients" (Cas publié, p. 260). En cours de route, nous avons étudié plusieurs superstitions de Lehrs mais nous ne nous sommes pas attardé longuement sur l'aspect ascétique. Nous avons cependant noté sa propreté exagérée, ses serments

d'abstinence, et la pauvreté de sa vie sexuelle adulte. Nous pouvons ajouter l'interprétation d'une représentation rapportée dans le Journal, et que Lehrs avait eu énormément de difficulté à révéler. C'était la vision, d'un derrière féminin nu, avec des lentes entre les poils. La source était une scène avec sa soeur Rita: après leurs ébats, elle s'était jetée en arrière sur le lit d'une façon telle qu'il la voyait par-devant, "sans les poux bien entendu. Quant aux poux, il confirme ma supposition que le mot 'lente' [Nisse] indiquait que quelque chose de semblable était une fois arrivé, à une époque lointaine, dans la chambre des enfants." Freud interprète: "Les motifs sont clairs. Punition pour la volupté ressentie à ce spectacle, ascétisme qui recourt à la technique du dégoût, colère contre moi pour l'avoir forcé à cela; d'où le transfert: 'La même chose doit sûrement arriver parmi vos enfants'." (pp. 151 et 153).

Les digues que constituent le dégoût, la pudeur, les aspirations morales et esthétiques, ainsi que la pitié ont subi, chez Lehrs, plusieurs brèches, sans toutefois sombrer complètement. Son dégoût en rapport avec les sécrétions de sa mère n'était pas dépourvu de raisons objectives. Il manifestait par contre une exagération névrotique du sens moral en se considérant comme un criminel. La régression vers l'érotisme anal a ressuscité la cruauté (sadisme) qui caractérise cette pulsion partielle.

À quelques reprises nous avons signalé qu'on pouvait déceler une hiérarchie dans les théories de Freud. On peut en trouver une semblable dans les explications des anomalies de Lehrs. Au sommet on pourrait y placer les trois personnalités qui, comme nous l'avons signalé à la fin du chapitre précédent, sont, pour ainsi dire, une condensation des diverses explications des traits-objets par les traits-facteurs. Au niveau suivant, nous pourrions placer les destins des pulsions sexuelles et des pulsions du moi que nous venons de voir. Au prochain niveau, nous pourrions loger les explications des cinq catégories d'anomalies que nous avons étudiées. Finalement, nous pourrions, à l'intérieur de chacune de ces cinq catégories, constituer un quatrième niveau composé de l'explication de chaque anomalie individuelle.

Chaque niveau donnerait une vue d'ensemble sur la même individualité épistémique, mais à des degrés différents de généralisation.

Nous allons maintenant examiner des aspects plus généraux du modèle freudien et de la pensée freudienne mais en gardant en tête ce que nous avons pu constater jusqu'ici.

## CHAPITRE VIII

### CONCLUSIONS: LES POSSIBILITÉS ET LES LIMITES DU MODÈLE FREUDIEN

#### 1. Introduction

Afin d'identifier les possibilités et les limites du modèle freudien, il est utile de le situer dans la pratique, où il est construit en premier lieu pour des fins thérapeutiques.

D'une certaine façon, que ce soit dans la psychanalyse ou dans toute autre branche de la médecine, l'individualité-écart est le résultat du diagnostic de l'analyste ou du médecin, et l'individualité épistémique est l'explication des symptômes à la lumière de la théorie appropriée. Cette explication aide à choisir le traitement qui sera en principe le plus susceptible de guérir le patient, mais le traitement lui-même dépend de beaucoup d'autres facteurs tels que l'équipement et les médicaments disponibles, l'attitude du patient, ou encore le flair du médecin ou de l'analyste. On peut trouver, à divers niveaux de complexité, les mêmes éléments dans l'application de toute technique où il s'agit de corriger une déviation, comme dans la réparation d'une automobile ou d'un ordinateur. On peut donc se demander pourquoi le modèle freudien mérite une attention particulière.

Pour répondre à cette question, il faut retourner au but de la recherche de Pariente. Il se proposait de "chercher si les sciences humaines peuvent élaborer des concepts capables d'obtenir les mêmes succès que ceux des sciences exactes parce qu'ils présenteraient les mêmes caractéristiques qu'eux" (Voir ci-haut, p. 11 et note 25). Il avait vu dans l'histoire du développement de la clinique un exemple de l'intégration des opérateurs d'individualisation aux concepts: c'est-à-dire que les opérateurs étaient des concepts et qu'ils étaient intégrés aux concepts théoriques.

À l'intérieur de la clinique, Pariente a choisi la médecine psychosomatique parce qu'à ses yeux elle illustrait un progrès de la connaissance à la fois dans les concepts proprement théoriques et dans les concepts qui servent d'opérateurs d'individualisation. Cependant, il est arrivé à la conclusion que l'approche de Jung ne rencontrait pas ces conditions. La principale

raison est que, contrairement à Freud, Jung n'utilise pas de concepts qui agissent comme opérateurs d'individualisation. Les procédés qu'il utilise fonctionnent comme opérateurs de classification seulement.<sup>(360)</sup>

C'est justement avant d'exposer en détail ses raisons de choisir la méthode de Freud plutôt que celle de Jung, que Pariente indique certaines limites importantes de son enquête. "Il n'est pas de la compétence de l'épistémologie, telle que nous essayons de la pratiquer, de discuter quant au fond les thèses qu'elle étudie; l'aspect proprement analytique des arguments n'est pas ce qui l'intéresse dans la mesure où elle ne se confond pas avec la connaissance même dont elle tente de faire la théorie. Elle prend seulement pour objet les procédures mises en oeuvre dans l'opération de connaissance, afin d'en discerner et d'en apprécier la portée par rapport au but qu'elles visent à atteindre. En particulier, quand elle travaille, comme il arrive ici, sur un mode de connaissance qui est lié à une intention thérapeutique, elle ne porte pas d'appréciation sur sa valeur pratique. On le verra plus bas, l'analyse freudienne répond plus exactement que l'analyse jungienne aux exigences de la connaissance de l'individu; il serait abusif de conclure sans autre précaution que la première seule détienne une valeur curative, car la relation de la théorie à la pratique médicale proprement dite repose sur des médiations encore bien mal connues".<sup>(361)</sup>

Pariente signale également qu'il n'examinera pas le problème épistémologique à la façon dont Paul Ricoeur l'a fait dans son essai sur Freud.<sup>(362)</sup> "D'une part, en effet, nous ne traitons ici que de la connaissance de l'individu, et cette question n'est pas abordée sous l'angle épistémologique dans le livre cité. D'autre part, nous avons déjà récusé, dans le chapitre précédent, les tentatives visant à extraire d'une science ou d'un groupe de sciences données, comme les sciences de la nature, les normes de la scientificité... nous approuvons M. Ricoeur de se refuser à poser la question de la théorie en psychanalyse dans le cadre d'une science de faits, et nous acceptons de distinguer avec lui les disciplines qui reposent sur l'interprétation de celles qui reposent sur l'observation. Simplement, nous ajoutons que toutes les questions ne sont pas résolues par l'affirmation de



la spécificité de la psychanalyse; après avoir refusé de la réduire à une science d'observation, il faut encore se demander en quoi elle est connaissance. S'il est vrai que l'interprétation ne peut être purement et simplement assimilée à l'activité du physicien, il faut aussi essayer positivement de montrer qu'elle n'est pas une fantaisie subjective de l'analyste, mais qu'elle met en oeuvre des démarches intellectuelles qui conduisent à une véritable connaissance."(363)

Dans les chapitres précédents, nous avons pu confirmer que l'approche de Freud comprenait tous les éléments que Pariente avait dégagés dans le concept scientifique, tel qu'illustré par Bachelard. Nous avons vu en effet que la théorie freudienne contient deux sortes de concepts, ceux qui sont proprement théoriques e.g., l'inconscient, et ceux qui sont des opérateurs d'individualisation, e.g., la sublimation. Nous avons confirmé que chaque variable efficace comporte un espace de différenciation et nous avons pu identifier les positions occupées par Lehrs dans ces espaces. Nous avons même pu constater que le degré d'individualisation était plus prononcé qu'on aurait pu le croire d'après l'analyse d'un seul trait-objet de Léonard. En effet, chacune des pulsions de Lehrs occupe plus d'une position dans son espace de différenciation, mais l'analyse de Freud permet de repérer ces positions clairement et d'identifier, au moins de façon relative, la proportion de la pulsion attachée à chacune des positions. En plus, nous avons découvert quelques autres espaces de différenciation, qui permettent eux aussi une plus grande individualisation. Nous pouvons conclure que le cas de Lehrs a confirmé que "la problématique de l'individualisation peut être importée des sciences de la nature dans les sciences humaines, ou que la démarche de la connaissance est une même quand elle fait appel à des médiations différentes." (Voir ci-haut, p. 11 et note 29)

## 2. Mise à l'épreuve des théories

Cette confirmation est sans doute un acquis important. Cependant, elle soulève une autre question: celle de la validité des relations en principe universellement valables entre les traits-objets et les traits-facteurs. Car les théories utilisées dans la construction du modèle fournissent une explication des traits-objets, mais non des traits-facteurs. Les traits-

facteurs ne sont que les instruments de l'explication. "La théorie au sein de laquelle se produit l'explication n'a rien à dire sur les traits-facteurs;..."<sup>(364)</sup> C'est probablement ici que se trouve la limite la plus importante du modèle. Cependant, il ne faut pas prendre le mot "limite" dans un sens péjoratif. "Pourquoi ce désintérêt qu'on pourrait être tenté de reprocher à la théorie? La raison en est claire, et exigeante dans sa simplicité: c'est qu'il faut bien commencer en quelque point et que, si la théorie prétendait être totale, expliquer non seulement les traits-objets mais aussi les traits-facteurs, elle serait emportée dans une régression à l'infini."<sup>(365)</sup>

Il faut donc sortir du modèle pour trouver comment sont établies les relations en principe universellement valables. Dans le cas de la psychanalyse, nous avons déjà pris note de la façon dont Freud concevait le développement des concepts fondamentaux de la science, dans son article de 1915, "Pulsions et destins des pulsions". (Ci-haut, pp. 103-104 et note 196). Nous avons également vu l'affirmation de Freud en 1922, dans son texte définissant la psychanalyse, où il déclarait que la psychanalyse produisait une série de conceptions psychologiques qui s'accroissent ensemble pour former progressivement une discipline scientifique. (Ci-haut, p. 129 et note 232)

Freud était tout à fait convaincu du caractère scientifique de la psychanalyse, et il l'a âprement défendu, mais beaucoup d'auteurs ont soit émis des doutes à ce sujet ou bien ont carrément nié que la psychanalyse soit une science.<sup>(366)</sup> En faisant la démonstration que dans le modèle freudien on retrouve les mêmes éléments essentiels que dans les concepts des sciences exactes, Pariente entend confirmer que la psychanalyse est une science.

"Considérons maintenant un langage de connaissance: les opérateurs d'individualisation y sont des concepts, et chacun d'eux correspond à l'une des variables efficaces du phénomène étudié...: c'est une même chose de dire quelle position singulière occupe un objet déterminé et de dire pourquoi il occupe cette position. Quand on sait que la capacité  $C_1$  d'un condensateur est le double de la capacité  $C_2$  d'un autre, on sait aussi que ce rapport

s'explique par celui qui unit les surfaces des armatures ou les pouvoirs diélectriques des isolants, par exemple: grâce à la formule de la capacité, le savant peut partir de la connaissance de la capacité et déterminer quelle est la variable responsable de la différence; il peut également partir de la mesure de chacune des variables et en déduire la différence dans les capacités. Le fait de la mesure mis à part, ce sont des démarches intellectuelles comparables que, pour reprendre un exemple cité plus haut, on retrouve chez un Montesquieu différenciant la législation relative aux femmes chez les Germains, selon qu'ils étaient installés sur le territoire de l'actuelle Allemagne ou en Espagne: à climat de passions calmes, législation légère; à climat de passions vives, législation plus lourde et sanctionnant des crimes d'imagination. On voit bien que, ici aussi, en individualisant la loi considérée comme une loi de pays chaud ou de pays froid, on en explique le contenu. Certains langages sont construits de telle sorte que le processus de l'individualisation y recouvre celui d'où résulte l'individualité concernée. C'est à ces langages que doit être réservé le titre de langage de connaissance; dans la mesure où les disciplines qui étudient les faits humains mettent au point des langages qui présentent cette caractéristique, elles méritent à bon droit le nom de sciences."<sup>(367)</sup>

Pariante a expliqué pourquoi il ne considère pas qu'il soit nécessaire que l'espace de différenciation soit d'ordre numérique (voir ci-haut, page 10 et note 23). Il répond à une autre objection possible, celle selon laquelle toute science devrait posséder la capacité de prévision. "Il est clair... que nous ne considérons pas la possibilité de la prévision comme essentielle à la connaissance. La comparaison... entre la formule de la capacité et la théorie du climat chez Montesquieu a négligé le fait que, à partir de la connaissance des valeurs prises en un cas par les variables, on peut prévoir la capacité, tandis que, même en connaissant le climat espagnol, il est évident qu'on ne pouvait prévoir le contenu que recevrait telle ou telle loi germanique en changeant de ciel... On pourrait... essayer de doser et d'atténuer la différence qui existe entre la causalité prévisionnelle des sciences de la nature et les formes de pensée causale qui sont à l'oeuvre dans les sciences de l'homme. Ne vaut-il pas mieux reconnaître que la capacité de prévoir est liée à l'allure que prend la pensée de la variation

dans les sciences de la nature, c'est-à-dire appliquée à un certain type d'objet, et qu'elle dépend donc non pas de la forme même de la connaissance, mais de la nature de son objet? Que les mathématiques non plus ne prévoient pas, bien que ce soit pour d'autres raisons que les sciences humaines, n'a jamais rendu contestable leur titre de science".(368)

Freud lui-même a fortement souligné l'impossibilité de la prédiction en psychanalyse, dans un article de 1920: "Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine". En comparant l'analyse (qui suit le développement d'un processus psychique à partir de son résultat, en remontant dans le passé) et la synthèse (qui part des présuppositions découvertes par l'analyse et tente de suivre celles-ci jusqu'à leur résultat), Freud déclare: "De la sorte la causalité dans la direction de l'analyse peut chaque fois être sûrement connue, alors que sa prédiction dans la direction de la synthèse est impossible".(369)

Pariante ne parle pas directement de la règle selon laquelle toute théorie scientifique doit être falsifiable. Karl Popper, qui insiste beaucoup sur cette exigence, la justifie à partir du fait qu'il rejette catégoriquement la proposition selon laquelle les sciences empiriques utiliseraient des méthodes dites inductives. "Or il est loin d'être évident, d'un point de vue logique, que nous soyons justifiés d'inférer des énoncés universels à partir d'énoncés singuliers aussi nombreux soient-ils; toute conclusion tirée de cette manière peut toujours, en effet, se trouver fausse: peu importe le grand nombre de cygnes blancs que nous puissions avoir observé, il ne justifie pas la conclusion que tous les cygnes sont blancs".(370)

L'exposé d'une expérience n'est d'abord qu'un énoncé singulier. Comment justifier le saut du singulier à l'universel? Il faudrait pouvoir établir un principe d'induction, c'est-à-dire un énoncé à l'aide duquel nous pourrions faire des inférences inductives dans une forme logique acceptable. Mais l'oeuvre de Hume devrait avoir montré clairement que le principe d'induction peut aisément engendrer des incohérences qu'on ne peut éviter - si cela est possible - que difficilement".(371) Le principe d'induction doit lui-même être un énoncé universel. Si on tente de considérer sa vérité comme

connue par expérience, on devra assumer un principe inductif d'un ordre supérieur et ainsi de suite. La tentative de fonder le principe de l'induction sur l'expérience conduit à une régression infinie.

Kant a tenté de contourner cette difficulté en considérant le principe d'induction comme valide a priori. Mais Popper ne pense pas que cet essai est concluant. Il s'oppose à tous les travaux tentant d'utiliser les notions de la logique inductive. Il propose la méthode déductive de contrôle c'est-à-dire "la conception selon laquelle une hypothèse ne peut être que soumise à des tests empiriques et seulement après avoir été avancée." (372)

Popper fait une distinction entre la psychologie de la connaissance et la logique de la connaissance. La première traite des faits empiriques, la seconde des seules relations logiques. Il faut éviter la confusion entre les deux, le "psychologisme".

La question de savoir comment une idée nouvelle prend naissance peut être d'un grand intérêt pour la psychologie empirique mais ne relève pas de l'analyse logique de la connaissance scientifique. Celle-ci ne s'occupe pas des questions de fait (le quid facti? de Kant) mais seulement des questions de justification ou de validité (le quid iuris? de Kant).

La principale raison de rejeter la méthode inductive, c'est qu'elle ne fournit pas de critère adéquat de démarcation entre la science empirique et la métaphysique. Popper s'élève contre ceux qui veulent nier à la métaphysique un sens ou une signification. Il mentionne Hume, Mill, Wittgenstein, entre autres, comme représentants de la tendance à vouloir éliminer la métaphysique. Tel n'est pas son propos. Il entend "caractériser la science empirique de manière adéquate ou de définir les concepts de 'science empirique' et de 'métaphysique' de telle façon que nous soyons en mesure de dire d'un système d'énoncés donné s'il est ou non du ressort de la science empirique d'en faire une étude plus approfondie". Le critère de démarcation qu'il propose "invite à un accord ou à une convention." Il ne voit qu'une seule façon de présenter des arguments rationnels en faveur de ses propositions.

"C'est d'analyser leurs conséquences logiques: mettre en évidence leur fécondité, leur pouvoir d'élucider les problèmes de la théorie de la connaissance".<sup>(373)</sup>

Avant de présenter son critère de démarcation, Popper souligne qu'il n'accepte pas la théorie selon laquelle on doit pouvoir décider de manière définitive de la vérité et de la fausseté de tous les énoncés de la science empirique. Il appelle une telle décision une vérification, et il affirme que les théories ne sont jamais vérifiables empiriquement parce qu'il est logiquement inadmissible d'inférer des théories à partir d'énoncés singuliers supposément "vérifiés par l'expérience." Cependant, un système, pour être empirique ou scientifique, doit être susceptible d'être soumis à des tests expérimentaux. Le but de ces tests ne peut pas être une vérification, mais il peut être une falsification. "En d'autres termes, je n'exigerai pas d'un système scientifique qu'il puisse être choisi, une fois pour toutes, dans une acception positive mais j'exigerai que sa forme logique soit telle qu'il puisse être distingué, au moyen de tests empiriques, dans une acception négative: un système faisant partie de la science empirique doit pouvoir être réfuté par l'expérience."<sup>(374)</sup> Exemple: l'énoncé "Il pleuvra ou ne pleuvra pas demain" n'est pas empirique parce qu'il ne peut pas être réfuté par l'expérience, tandis que l'énoncé "Il pleuvra ici demain" est empirique.

Le fondement de l'acception négative proposée par Popper est ce qu'il appelle une asymétrie entre la vérifiabilité et la falsifiabilité. Les énoncés universels "ne peuvent être déduits d'énoncés singuliers mais ils peuvent être en contradiction avec eux. Il est, en conséquence, possible de conclure de la vérité d'énoncés singuliers à la fausseté d'énoncés universels, à l'aide d'inférences purement déductives..."<sup>(375)</sup>

Popper prend soin de souligner que son critère de démarcation n'est pas un critère de signification. "La falsifiabilité sépare deux espèces d'énoncés parfaitement pourvus de signification: les falsifiables et les non falsifiables. Elle trace une ligne à l'intérieur du langage pourvu de sens, non autour de lui".<sup>(376)</sup> Popper se donne beaucoup de peine pour montrer que le terme de "métaphysique" n'a rien, pour lui, de péjoratif.

Quelle serait l'attitude de Pariente par rapport à ce critère de falsifiabilité? On peut présumer qu'il donnerait une réponse semblable à celle qu'il a avancée à propos de la possibilité de la prévision. C'est-à-dire qu'il affirmerait probablement que la possibilité de la falsification ne dépend pas de la forme même de la connaissance, mais de la nature de son objet. (Voir ci-haut, pp. 228-229). Il y a des objets de connaissance qui se prêtent à la prévision, et d'autres qui ne s'y prêtent pas, e.g., les mathématiques. De manière analogue, il y a des objets de connaissance qui sont plus facilement falsifiables que d'autres.

La falsifiabilité est intimement liée à la capacité de prévision, car, dans les sciences empiriques on corrobore ou on infirme souvent la validité d'une théorie en mettant à l'épreuve des prévisions qui en sont déduites. En parlant de la mise à l'épreuve (testing) des théories, Popper déclare: "À l'aide d'autres énoncés préalablement acceptés, l'on déduit de la théorie certains énoncés singuliers que nous pouvons appeler 'prédictions' et en particulier des prévisions que nous pouvons facilement contrôler ou réaliser". (377)

Donc, en déclarant que la possibilité de prévision n'est pas essentielle à la connaissance, Pariente parlait d'une forme que prend la falsifiabilité, et probablement celle qui est la plus utile dans les sciences empiriques. En plus, même si Pariente ne touche pas explicitement la question de la falsifiabilité, il l'aborde d'une autre façon lorsqu'il explique comment de nouvelles théories viennent à remplacer celles qui étaient admises auparavant: "Pour qu'une telle substitution ait lieu, il faut que la théorie régnante apparaisse comme insuffisante. Il est souvent difficile de comprendre pourquoi une théorie cesse à un moment plutôt qu'à un autre d'être considérée comme satisfaisante. Une des raisons qu'allèguent souvent ses adversaires peut s'exprimer sans ambiguïté en termes de modèle. On se détourne d'une théorie quand on est contraint d'admettre qu'elle ne permet pas de construire le modèle d'une certaine individualité empirique. Une des objections majeures que Keynes adressait à la théorie classique en Économie politique, c'était son incapacité d'expliquer le chômage involontaire; et le système keynésien se caractérise comme non classique au sens où les géométries modernes sont non euclidiennes;... les exemples qu'on vient de rappeler suffisent à le montrer, on attend de la nouvelle théorie qu'elle possède une capacité de construction de modèles plus large que la théorie précédente, car elle doit pouvoir rendre compte de tous les faits qu'on expliquait antérieurement et de ceux qu'on ne parvenait pas à expliquer". (378)

Voilà sans doute une forme importante de mise à l'épreuve.<sup>(379)</sup> L'oeuvre de Freud est un exemple frappant de ce processus. Voyons quelques-uns des changements qu'il a apportés à ses théories et les explications qu'il en a données. Commençons par le changement évoqué plus haut - l'abandon de la théorie de la séduction, ou plutôt sa modification, car il s'agissait d'en réduire l'extension: de reconnaître que la séduction réelle n'avait pas toujours eu lieu (voir ci-haut, pp. 102 et 103). Dans un article de 1896, les "Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense", Freud avait formulé, à partir de 13 cas, une proposition qu'il considérait comme universellement valable: "Pour causer une hystérie, il ne suffit pas qu'à n'importe quelle période de la vie survienne un événement qui touche de quelque façon la vie sexuelle et devient pathogène par la libération et la répression d'un affect pénible. Au contraire, ces traumatismes sexuels doivent appartenir à la première enfance (à l'époque d'avant la puberté) et leur contenu doit consister en une irritation effective des organes génitaux (processus ressemblant au coIt)."<sup>(380)</sup>

Un an plus tard, dans sa lettre à Fliess du 21 septembre 1897, Freud déclare ne plus croire à sa neurotica, et il donne quatre motifs pour justifier ce changement.

- 1) les déceptions répétées lors de tentatives de pousser ses analyses jusqu'à leur véritable achèvement, la fuite des gens dont les cas semblaient le mieux se prêter à ce traitement, l'absence du succès total escompté, et la possibilité d'expliquer plus simplement ces succès partiels (1er groupe de raisons);
- 2) la surprise de constater que dans chaque cas il fallait accuser le père de perversion, ce qui semblait peu croyable;
- 3) dans l'inconscient, il n'existe aucun "indice de réalité", de sorte qu'il est impossible de distinguer l'une de l'autre la vérité et la fiction investie d'affect;
- 4) dans les psychoses les plus profondes le souvenir inconscient ne jaillit pas, le secret de l'incident de jeunesse ne se révèle pas même dans les états les plus délirants.<sup>(381)</sup>



La théorie de la séduction était accompagnée d'un corollaire que Freud a également dû abandonner. En effet, dans les "Nouvelles remarques..." de 1896, on y trouvait l'affirmation suivante: "Dans l'étiologie de la névrose obsessionnelle, les expériences sexuelles de la première enfance ont la même importance que dans l'hystérie, mais ici il ne s'agit plus d'une passivité sexuelle, mais d'agression pratiquée avec plaisir, d'une participation, éprouvée avec plaisir, à des actes sexuels: donc d'une activité sexuelle".(382) Dans un autre article de 1896, "L'hérédité et l'étiologie des névroses", il écrivait: "Expérience de passivité sexuelle avant la puberté: telle est donc l'étiologie spécifique de l'hystérie," et: "Dans la névrose d'obsessions il s'agit au contraire d'un événement qui a fait plaisir".(383) Par contre, dans un troisième texte de 1896, il était déjà beaucoup plus prudent. Dans "L'étiologie de l'hystérie", il déclarait que le nombre des cas analysés n'était pas encore assez grand pour donner une réponse assurée à la question de savoir ce qui décide si les scènes infantiles produiront l'hystérie, l'obsession ou la paranoïa.(384)

Nous savons que la modification de la théorie de la séduction a amené Freud à tourner son attention vers la sexualité infantile, dont il a exposé la théorie en 1905 (voir ci-haut, p. 103 et la note 195). En 1908, trois ans après la parution des Trois essais sur la théorie de la sexualité, on trouve un article qui tient compte des nouvelles découvertes, et où on voit jusqu'à quel point la théorie s'est compliquée entre 1896 et 1908. Le titre lui-même nous signale la nouvelle importance des fantasmes et de la bisexualité: "Les fantasmes hystériques et leur relation à la bisexualité". Il n'est plus question d'une simple distinction entre activité et passivité pour expliquer l'origine de l'obsession ou de l'hystérie.(385) On comprend pourquoi, en 1913, Freud doit déclarer catégoriquement: "Quant aux tentatives que j'avais entreprises très-tôt pour deviner quelles étaient ces deux dispositions, pensant par exemple que l'hystérie devait avoir pour condition la passivité et la névrose obsessionnelle l'activité au cours de la vie infantile, je dus bientôt les rejeter comme manquées".(386)

L'article dont ce texte est tiré, "La disposition à la névrose obsessionnelle"(387) est une excellente illustration de la "plate-forme épistémologique" de Freud (voir ci-haut, pp. 103-104 et les notes 196 et 197).

On y trouve les suppositions qui avaient amené Freud, quelques années auparavant, à "oser aborder" le problème du choix de la névrose; un rappel de diverses tentatives d'explication, dont celle de la passivité/activité; un retour "sur le terrain de l'observation clinique"; ensuite, un "embryon de théorie...tout récemment formé". Cet embryon n'est rien moins qu'un stade additionnel dans le développement de la fonction libidinale: le stade sadique-anal où Freud trouve la disposition à la névrose obsessionnelle.

Ce processus est une mise à l'épreuve de la théorie du moment par rapport à de nouveaux éléments révélés par l'expérience, et l'oeuvre de Freud en est une illustration du début à la fin, qu'il s'agisse des exemples que nous venons de voir, ou d'exemples plus tardifs comme la deuxième topique et ses séquelles, qui ont des rebondissements jusque dans les toutes dernières publications.

Mais, que dire des théories qui n'ont pas été corrigées, et qu'est-ce qui nous assure que les nouvelles théories sont plus valables que les anciennes? La seule réponse possible semble être que la théorie encore considérée comme valable explique mieux que toute autre théorie connue les faits révélés jusqu'à présent. Qu'il s'agisse de Freud ou de Popper, ils auraient été d'accord pour dire qu'aucune science ne peut prétendre que ses théories d'aujourd'hui seront toujours toutes considérées comme valables. Un des derniers textes de Freud, l'Abrégé de psychanalyse, se voulait "un exposé, d'une façon pour ainsi dire dogmatique" des doctrines de la psychanalyse. Malgré cette intention, Freud sent la nécessité de nous avertir du point suivant, en parlant des hypothèses formulées pour étudier le psychisme. "Il convient de les regarder sous le même angle que les hypothèses de travail habituellement utilisées dans d'autres sciences naturelles et de leur attribuer la même valeur approximative. C'est d'expériences accumulées et sélectionnées que ces hypothèses attendent leurs modifications et leurs justifications ainsi qu'une détermination plus précise. Comment être surpris si les concepts fondamentaux de la nouvelle science, ses principes (pulsion, énergie nerveuse, etc.) restent aussi longtemps indéterminés que ceux des sciences plus anciennes (force, masse, attraction, etc.)?"(388)

En affirmant que Pariente reconnaît certaines formes de mise à l'épreuve et en montrant que Freud a effectivement corrigé ses hypothèses selon ces processus, nous n'avions nullement l'intention de tenter de concilier les vues de Pariente et celles de Popper. Pour ce dernier, le terme de "Science" ne s'applique pas à la psychanalyse.<sup>(389)</sup>

Il est clair que Pariente donne une extension plus large au mot "science" que ne le fait Popper et d'autres théoriciens, tels que Hempel. Revenons à la justification que Pariente donne de sa thèse (voir ci-haut, pp. 227-228, et la citation portant le no. 367).

Une discipline qui étudie des faits humains porte à bon droit le nom de science dans la mesure où elle a réussi à mettre au point un langage dans lequel le processus d'individualisation recouvre celui d'où résulte l'individualité concernée. Dans un seul processus, ce langage (a) individualise un objet déterminé en indiquant quelle position il occupe dans un espace de différenciation, et (b) il explique pourquoi il occupe cette position.

Revoyons plus en détail l'exemple tiré des sciences exactes présenté par Pariente: le condensateur de Bachelard. Le point de départ est, disons, le condensateur A (individualité empirique). Le trait à expliquer est sa capacité: en autant qu'il s'agit d'un problème à solutionner, nous pourrions le comparer à l'individualité-écart (trait-objet).

La solution se trouve au moyen de variables efficaces, c'est-à-dire des variables dont la modification est associée à une modification du phénomène considéré. La capacité peut être modifiée par un changement dans:

- ° la surface de l'armature  
ou
- ° le pouvoir diélectrique de l'isolant  
ou
- ° l'épaisseur de l'isolant.

À chaque variable efficace correspond un opérateur d'individualisation: il s'agit ici de la mesure dans le condensateur A de chacune des variables efficaces (c'est-à-dire l'identification de la position occupée par le con-

densateur A dans l'espace de différenciation de chacune des trois variables). Dans ce cas-ci, comme ailleurs, chaque opérateur d'individualisation est aussi un trait-facteur.

Nous avons vu que la théorie est composée de trois ensembles: un ensemble de classes, un ensemble de relations entre les éléments de ces classes et un ensemble d'opérateurs d'individualisation. Ici, les classes sont:

- ° les condensateurs
- ° les capacités des condensateurs
- ° les trois variables efficaces.

Les relations entre les éléments de ces classes sont contenues dans la formule:

$$C = \frac{KS}{4\pi e}$$

où les éléments des classes sont:

C = la capacité du condensateur A

K = le pouvoir diélectrique de l'isolant du condensateur A

S = la surface de l'armature du condensateur A

e = l'épaisseur de l'isolant du condensateur A.

Lorsque ces éléments sont entrés dans la formule, et que l'on trouve la solution de l'équation, on a produit une individualité épistémique.

Dans le même processus on a individualisé le condensateur A par rapport à sa capacité, et en même temps, on a expliqué pourquoi il occupe telle position dans ce domaine. La capacité du condensateur A est l'équivalent de la classe des léonards. Il peut exister d'autres condensateurs ayant la même capacité. Parmi ceux-ci, certains auront la même capacité parce qu'ils occupent la même place dans chacun des espaces de différenciation des trois variables efficaces, mais d'autres auront la même capacité à cause de d'autres combinaisons. L'individualité épistémique construite à partir du condensateur A opère comme une classe par rapport aux autres condensateurs qui ont la même capacité à cause des mêmes positions dans les champs de différenciation. Cependant, elle est individualisée par rapport à toutes les autres individualités qui pourraient être produites par d'autres positions.

Elle est unique par rapport à toutes les autres individualités épistémiques que cette théorie pourrait produire.

Il faut souligner que cette individualité épistémique a été construite non seulement à partir d'un trait-objet tiré de l'individualité empirique, mais aussi à partir des traits-facteurs obtenus de la même source (les positions du condensateur A dans chacune des trois variables efficaces).

C'est la différence essentielle entre la connaissance de l'individuel par systèmes et celle par modèles. Dans le premier cas, on fait appel aux particularités de l'individualité empirique seulement une fois: pour trouver les caractéristiques qui permettront de placer l'individualité dans une classe préconstituée, un peu comme un employé des Postes lit l'adresse d'une lettre pour décider dans quelle boîte la classer. Dans la construction du type de modèle proposé par Pariente pour la connaissance de l'individuel, il y a deux recours à l'individualité empirique. Dans un premier temps, on identifie les problèmes qui demandent une solution. Dans le cas du condensateur, ce premier recours répond à la question: "À propos du condensateur A, qu'est-ce que je veux savoir?" Une fois que j'ai déterminé que c'est sa capacité que je veux connaître, il faut que je fasse appel à la théorie pertinente, et il faut que je retourne au condensateur pour identifier les traits-facteurs qui me permettront d'appliquer la théorie au condensateur A. C'est l'application de la théorie qui, au moyen des relations universellement valables qu'elle exprime, fournit l'explication que je cherche. Et c'est en appliquant la théorie que je construis une individualité épistémique, avec les caractéristiques que nous venons de revoir. Dans le cas de la connaissance par systèmes, la théorie ne sert aucunement à donner une connaissance de l'individuel. Une fois que l'individualité empirique a fourni ce qu'il faut pour classer l'individuel dans une classe (boîte) déjà constituée, on n'a plus besoin d'elle. Après ce point, l'individualité empirique est utilisée uniquement comme membre de la classe dans laquelle elle a été rangée: ses particularités ne jouent plus aucun rôle, et elles ne sont pas expliquées.

Nous voyons le même processus à l'oeuvre dans la constitution des individualités épistémiques de Léonard et de Lehrs. Cependant, dans ces cas, les positions dans les espaces de différenciation sont identifiées autrement que par une mesure. Dans le tableau suivant, nous allons tenter d'illustrer ce processus et l'articulation de ses principaux éléments, à propos de quelques aspects de ces deux individualités épistémiques.

| <u>Individua-<br/>lités<br/>empiriques</u> | <u>Traits-<br/>objets à<br/>expliquer</u>                                         | <u>Variables<br/>efficaces</u>                          | <u>Relations entre<br/>éléments des<br/>classes perti-<br/>nentes pour<br/>la théorie</u>                                                                                                                                                                          | <u>Traits-<br/>facteurs</u>                                                                                             | <u>Opérateurs<br/>d'individu-<br/>alisation</u> |
|--------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------|
| Léonard                                    | Adulte, il est inves-<br>tigateur<br>acharné                                      | Destin de<br>la curio-<br>sité<br>sexuelle<br>infantile | Si un enfant a<br>manifesté une<br>forte curiosité<br>sexuelle qui a<br>été refoulée et<br>sublimée, l'a-<br>dulte manifeste-<br>ra une forte<br>curiosité<br>scientifique                                                                                         | Léonard<br>enfant a<br>manifesté<br>forte cu-<br>riosité<br>sexuelle.<br>Adulte, il a<br>une vie<br>sexuelle<br>étiolée |                                                 |
|                                            |                                                                                   |                                                         |                                                                                                                                                                                                                                                                    | Sublimation                                                                                                             | Sublimation                                     |
| Lehrs                                      | Adulte, il<br>a une<br>tendance<br>au voyeu-<br>risme<br>accompagné<br>de remords | Destin de<br>la curio-<br>sité<br>sexuelle<br>infantile | Si un enfant a<br>manifesté une<br>forte curiosité<br>sexuelle qui a<br>été refoulée et<br>inhibée, avec<br>formation subs-<br>titutive, cette<br>dernière tendra<br>à se manifester<br>chez l'adulte<br>sous forme de<br>voyeurisme ac-<br>compagné de<br>remords | Lehrs enfant<br>a manifesté<br>forte cu-<br>riosité<br>sexuelle.<br>Adulte, il a<br>une vie<br>sexuelle<br>étiolée      |                                                 |
|                                            |                                                                                   |                                                         |                                                                                                                                                                                                                                                                    | Inhibition                                                                                                              | Inhibition                                      |
| Lehrs                                      | Haine<br>envers sa<br>mère                                                        | Destin de<br>l'amour<br>pour la<br>mère                 | Si un enfant a<br>manifesté un<br>grand amour pour<br>sa mère et que<br>cet amour a été<br>refoulé, avec<br>formation réac-<br>tionnelle, cette<br>dernière tendra<br>à se manifester<br>sous forme de<br>haine envers la<br>mère                                  | Lehrs enfant<br>aimait sa<br>mère<br><br>Formation<br>réaction-<br>nelle<br><br>Obsession                               | Obsession                                       |

Notons, dans chacun des exemples résumés ci-haut, le double recours à l'individualité empirique. On en retire en premier lieu les traits-objets à expliquer. Ensuite, on revient à l'individualité empirique pour y trouver les traits-facteurs susceptibles d'expliquer les traits-objets. Dans le cas de Léonard, il n'est pas évident à première vue qu'il manifestait précocement une forte curiosité sexuelle. C'est en analysant un souvenir d'enfance de Léonard que Freud arrive à cette conclusion. Le contraste entre la vigueur de la curiosité sexuelle de l'enfant et la pauvreté de la vie sexuelle adulte confirme le refoulement. Cependant, le refoulement aurait pu produire plusieurs résultats très différents les uns des autres. C'est le fait que Léonard soit un chercheur exceptionnellement énergique et tenace qui mène à la conclusion que le refoulement a été suivi de la sublimation.

Le destin de la curiosité sexuelle infantile est également une variable efficace dans le cas de Lehrs, mais cette fois le trait-objet à expliquer est bien différent: au lieu de chercher la cause de l'acharnement dans la recherche, il s'agit d'expliquer pourquoi Lehrs manifeste une tendance au voyeurisme et souffre d'un sentiment de culpabilité à cause de cette tendance. L'explication, c'est que l'inhibition est la suite principale du refoulement, mais avec un soulagement partiel au moyen de la formation substitutive que constitue la tendance au voyeurisme accompagné de remords. Nous avons vu que la curiosité sexuelle précoce s'était révélée au tout début de l'analyse. Cependant, nous avons vu également combien de temps et d'effort il a fallu de la part de Freud et de Lehrs avant que celui-ci puisse reconnaître la cause du refoulement, le conflit avec son père, pourtant bien évident. Le retour à l'individualité empirique identifie de nouvelles singularités de l'individu, et il est impossible de savoir lesquelles elles seront avant de les avoir trouvées par des moyens tels que l'association libre, l'analyse des rêves, l'analyse du transfert et du contre-transfert, les lapsus, etc...

Dans le troisième exemple du tableau ci-haut, c'est surtout par l'analyse des rêves que Freud confirme que l'enfant Lehrs ressentait des désirs sexuels envers sa mère et qu'il percevait son père comme son ennemi dans le domaine sexuel (voir la note 2 commençant à la page 233 du cas publié et se

terminant à la page 235). Que l'amour pour la mère se soit transformé en haine s'explique par le besoin obsessionnel de combattre le retour du refoulé (l'amour inconscient) par son contraire (la haine consciente).

Dans chaque cas, le retour à l'individualité empirique fournit l'évidence que les traits-facteurs existent ou ont existé chez l'individu, et ces particularités, ainsi que les traits-objets, sont conservés et mis à contribution dans la construction de l'individualité épistémique.

Le processus que nous venons de suivre dans ces exemples remplit les conditions que Pariente demande pour que la psychanalyse puisse être considérée à juste titre comme une science. Dans un seul processus, le langage de la psychanalyse individualise un objet déterminé en indiquant quelles positions il occupe dans les espaces de différenciation pertinentes, et il explique pourquoi l'objet occupe ces positions.

Cependant, est-ce que les explications offertes par la psychanalyse méritent vraiment ce nom? Nous avons vu que Freud considérerait toutes ses propositions théoriques comme des hypothèses et nous avons vu que ces hypothèses ne peuvent pas être corroborées par la prévision. On peut dire qu'elles peuvent être falsifiées d'une certaine façon, mais non pas au sens fort que Popper donne à ce processus. Quelle force explicative leur reste-t-il donc? Elles ne rencontrent certainement pas les critères énumérés, par exemple, par Carl Hempel pour les explications déductives nomologiques.<sup>(390)</sup> Par contre, W.H. Dray affirme avec force qu'il y aurait plusieurs autres sortes d'explications valables en histoire.<sup>(391)</sup> Michael Sherwood présente une thèse semblable à propos de la psychanalyse.

Pour ce dernier, toutes les explications ont comme but de combler un manque d'entendement ou de compréhension (understanding) à propos de la façon dont certains faits ou événements sont reliés entre eux, ou à propos de la façon qu'ils s'intègrent dans les autres éléments des croyances admises (accepted belief). Donc, les explications visent à organiser la connaissance (knowledge) en plaçant des renseignements dans un cadre dont les parties sont reliées entre elles. Le genre de cadre explicatif employé, ainsi que le genre de relations qui seront révélées, dépendent de la façon dont l'objet à



expliquer se présente comme une anomalie (is found to be ill-fitting or incongruent). Si on réussit à identifier les diverses formes d'anomalies (incongruities), on peut développer une classification des types d'explications.

Celle qu'il propose divise les explications en cinq genres. Il souligne que cette classification n'est pas la seule possible, et que les genres proposés ne sont pas mutuellement exclusifs. Les cinq sortes d'explications sont en termes:

1. d'origine
2. de genèse
3. de fonction
4. de sens
5. d'attente (expectation)

Les explications en termes d'origine sont celles qui identifient un événement qui est à l'origine du fait qu'on cherche à expliquer, e.g., à la question: "Pourquoi cette pierre contient-elle beaucoup de nickel, dans cette région, où les autres pierres en contiennent peu?", la réponse suivante pourra fournir une explication suffisante dans certains contextes: "Cette pierre est un fragment d'un météorite".

Les explications en termes de genèse sont celles qui répondent à une question à propos d'un changement ou d'une différence dans un état ou une condition ou un lieu. Un exemple d'une telle question: "Pourquoi les fermes au nord du pays sont-elles beaucoup plus petites que celles au sud?"

Les explications en termes de fonction sont celles qui répondent à des questions telles que: "Comment fonctionne cet appareil?" ou "Comment un mélange de verre en poudre et de peinture appliqué sur une route pavée peut-il réduire le nombre d'accidents de circulation?"

Les explications en termes de sens répondent à des questions aussi variées que: "Quelle est la signification de ce mot?" ou "Comment expliquez-vous mon rêve?"

Finalement, les explications en termes d'attente (expectation) présentent des réponses à des questions comme: "Comment aurait-on pu s'attendre à tel événement, ou comment aurait-on pu le prédire?"

Sherwood montre que dans le cas de l'Homme aux rats, Freud fournit de nombreux exemples de chacun des quatre premiers genres d'explications. Quant au cinquième genre, qui s'apparente à la prédiction, il en discute en rapport avec sa critique de l'approche nomologico-déductive (ou modèle H-D, abréviation de "hypothetical-deductive"). Voici la conclusion de cette critique: "In conclusion, then, we can say that the H-D thesis is completely inadequate as an analysis of the actual process of psychoanalytic explanation".<sup>(392)</sup> Comparons cette conclusion à celle de W.H. Dray: "Ce qui me gêne, en fin de compte, dans la théorie hempelienne, c'est son peu de pertinence à l'égard d'une grande partie du travail des historiens... La première tâche d'une analyse est d'être correcte en ce qui concerne les concepts fondamentaux du domaine en question. Mais c'est exactement sur ce plan que l'approche hempelienne échoue".<sup>(393)</sup>

On peut tirer trois conclusions de la discussion précédente:

- (1) Les tentatives de fondre les explications psychanalytiques dans le moule des déductions nomologiques sont vouées à l'échec. Ce qui ne veut pas dire que des études comme celles de Wisdom (voir note 379) soient inutiles: au contraire, elles servent à identifier certaines façons de mettre à l'épreuve les théories et les explications psychanalytiques. Cependant, malgré beaucoup d'ingéniosité, elles se butent à un cadre beaucoup trop restrictif pour rendre compte de ce qui se passe dans le domaine de la psychanalyse (ou encore dans celui de l'histoire).
- (2) Pour comprendre et évaluer les explications psychanalytiques il faut prendre ce qu'il y a d'utilisable et d'utile chez des théoriciens tels que Popper et Hempel, mais il faut éviter de se laisser enfermer dans ce cadre. L'analyse de Sherwood (comme celle de Dray) fournit deux éléments essentiels. D'une part, elle montre comment l'approche des déductions nomologiques ne tient compte que d'une

infime partie de ce qu'il faut expliquer lorsqu'il s'agit de psychanalyse (ou d'histoire). Deuxièmement, elle montre que d'autres formes d'explication sont valables et utiles.

- (3) La question de la "scientificité" de la psychanalyse dépend surtout de la définition que l'on donne à la science et des critères qu'on adopte pour établir la "scientificité". Il est important de constater que c'est à ce niveau que se trouve la source du problème. Aussitôt que l'on adopte une des définitions courantes, le fardeau de la preuve est transféré à la psychanalyse. Ceux qui croient qu'elle est une science s'obligent à prouver qu'elle rencontre les normes de la définition adoptée. Il est sans doute beaucoup plus profitable de concentrer son attention sur la nature de l'objet que l'on étudie, comme le soulignent vigoureusement, chacun à sa façon, Sherwood, Dray et Pariente. Ce n'est qu'à partir des caractéristiques de l'objet étudié que l'on peut connaître les questions auxquelles il faut répondre et établir des critères qui permettent d'évaluer la pertinence ou la justesse des réponses. Des auteurs comme Sherwood ou Pariente, pour ne mentionner que ceux-là, oeuvrent utilement dans ce sens.

### 3. Mise à l'épreuve des interprétations et des constructions

Il y a une autre dimension des explications psychanalytiques que nous ne pouvons pas éluder. C'est qu'entre les faits observés et leurs liens avec les théories, il y a l'interprétation. Ce problème existe dans toutes les disciplines qui se veulent scientifiques, mais il se présente avec une acuité particulièrement grande dans le cas de la psychanalyse. Par exemple, comment pouvons-nous être assurés de la validité de l'interprétation que Freud fait du fantasme du vautour de Léonard? Quelle foi pouvons-nous accorder à l'interprétation des rêves de Lehrs qui a conduit à la conclusion que, dans son enfance, il avait des désirs sexuels envers sa mère et sa sœur et qu'il mettait ces désirs ainsi que la mort prématurée de sa sœur en rapport avec le châtiment que lui avait infligé son père? Dans ce dernier cas, pour en être convaincu, il faut faire un acte de foi, puisque Freud ne donne aucune

explication de son interprétation. S'agit-il d'un acte de foi comme celui qu'on pourrait faire à propos des dires d'une diseuse de bonne aventure ou encore à propos des affirmations d'un astrologue, pour prendre une comparaison faite par Popper?

Nous avons ici une autre question que celle de la validité des théories. Même si celles-ci étaient considérées comme valides, on pourrait encore se poser la question de la validité des interprétations. C'est un autre sujet qui a fait couler beaucoup d'encre et que Wisdom a abordé avec beaucoup de ténacité et d'esprit d'invention, sans pourtant réussir à proposer des mises à l'épreuve plus convaincantes que celles qu'il a proposées pour les théories psychanalytiques.

Freud fait une distinction entre les interprétations et les constructions. Les premières sont directement fondées sur un élément isolé du matériel fourni par l'analyse. L'élément à interpréter est donc relativement circonscrit, et il se prête à être rattaché à un élément de la théorie, e.g., s'il s'agit d'un rêve, l'analyste pourra, à partir du contenu manifeste, avec l'aide des associations libres de l'analysé, déceler les mécanismes du travail du rêve, la condensation ou le déplacement, la prise en considération de la figurabilité, ou l'élaboration secondaire. Mais comment savoir si l'interprétation est juste? Freud ne répond pas à cette question dans son article de 1937, mais il fournit quelques indices à propos de la justesse des constructions. Celles-ci sont faites par l'analyste lorsqu'il tente d'aider l'analysé à retrouver une période oubliée de son enfance. L'analyste présente une tentative de reconstitution d'une partie de l'histoire infantile. Il s'inspire de ce qu'il connaît déjà de l'analysé, mais aussi des théories psychanalytiques, de sorte qu'il s'agit d'une "élaboration de l'analyste plus extensive et plus distante du matériel que l'interprétation". (394) Freud pose explicitement la question: "Qu'est-ce qui nous garantit, pendant que nous travaillons aux constructions, que nous ne faisons pas fausse route et que nous ne compromettons pas la réussite de la cure en soutenant une construction inexacte?" (395) Il nous assure que des constructions inexactes, pourvu qu'elles ne soient pas trop nombreuses, ne compromettront pas la cure. Il ne faut pas se fier à l'assentiment de l'analysé; il pourrait se dire d'accord avec la construction pour éviter que ne soit révélée

une vérité encore cachée. Le "oui" de l'analysé n'a de valeur que s'il est suivi de confirmations indirectes, c'est-à-dire s'il produit immédiatement de nouveaux souvenirs qui complètent et élargissent la construction. Il faut se méfier également du "non" de l'analysé, car il peut n'être que le résultat de la résistance. Quelquefois, l'analysé révélera par un lapsus ou autre manifestation inconsciente que la construction a frappé juste. Nous avons vu plus haut (p. 137) comment une construction de Freud provoqua une foule de renseignements nouveaux en rapport avec les pensées de Lehrs à propos de la mort de son père. Si l'analysé ne réagit d'aucune façon, s'il ne semble pas touché, il s'agit probablement d'une construction inexacte.

Freud nous avertit que la construction n'a que "la valeur d'une supposition qui attend examen, confirmation ou rejet".<sup>(396)</sup> Nous pouvons rapprocher cette affirmation d'une autre que Freud avait déjà faite en 1923 dans ses "Remarques sur la théorie et la pratique de l'interprétation du rêve." À propos des doutes que peut avoir un analyste au sujet de la valeur des rêves de confirmation, il dit: "Ce qui finalement l'amène à la certitude, c'est précisément la complication du problème qui lui est posé, comparable à la solution d'un de ces jeux d'enfant nommés 'puzzle'. Un dessin en couleurs collé sur une planchette de bois et exactement adapté à un cadre de bois a été découpé en de nombreux morceaux, dont les frontières dessinent les lignes courbes les plus irrégulières. Si l'on parvient à ordonner ce tas désordonné de plaquettes de bois, dont chacune porte un dessin incompréhensible, de sorte que le dessin prenne un sens, qu'il ne reste nulle part un manque dans les emboîtements, et que le tout remplisse complètement le cadre, si toutes ces conditions sont remplies, on sait qu'on a trouvé la solution du puzzle, et qu'il n'en existe pas d'autre".<sup>(397)</sup> Cette comparaison confirme bien que "le travail de l'analyste ne consiste pas d'abord à déduire des événements, à les prédire ou à les rétrodire à partir des lois universelles, mais plutôt à reconstituer le sens perdu, à élucider ce qui se donne et se cache dans les symptômes, dans les rêves, dans la relation transférentielle".<sup>(398)</sup>

Si telle est bien la tâche de l'analyste, il a besoin, pour la mener à bien, de la grande variété de genres d'explications présentée par Sherwood.

Il ne peut pas plus se laisser enfermer dans le cadre étroit des déductions nomologiques que ne peut le faire le théoricien de la psychanalyse.

Après cette discussion sur la mise à l'épreuve des théories, des interprétations et des constructions, revenons à d'autres aspects des possibilités et des limites du modèle freudien.

#### 4) Autres possibilités et limites

Comme le contenu du modèle dépend de façon essentielle de la théorie, il est évident qu'un changement de théorie doit entraîner un changement dans le modèle. Nous avons constaté à plusieurs reprises que les théories de Freud avaient évolué après 1909, de sorte que si son patient s'était présenté à lui plusieurs années plus tard, le modèle qu'il en aurait construit aurait sans doute été différent. Le contenu du modèle est affecté également par l'âge du patient. S'il est analysé pendant son enfance, comme le petit Hans, les résultats seront bien différents de ceux obtenus à l'âge adulte. L'avancement de la maladie doit encore jouer un rôle capital. Freud affirme que si la maladie de Lehrs avait duré plus longtemps, sa personnalité préconsciente superstitieuse et ascétique aurait absorbé sa personnalité normale (voir cas publié, p. 260).

Est-ce à dire que le modèle est comme le fleuve d'Héraclite? Quelle sorte de "connaissance" peut-il donner s'il est à la merci des changements dans la théorie, des changements chez le patient et des changements chez l'analyste? Ce sont là, certes, des limites bien évidentes, mais qui n'ont rien de surprenant. Pour que le modèle reflète les traits individuels, il faut bien qu'il se conforme à l'état actuel du patient. Que le modèle dépende de l'état de développement de la théorie n'a rien de particulier à la psychanalyse. La dépendance du modèle à l'égard des interprétations de l'analyste apporte, par contre, un élément de contingence plus grand, même en présumant un contrôle rigoureux de la formation des psychanalystes. Et cette contingence est doublée d'une autre - celle de la relation entre le patient et l'analyste. L'allure que prendront le transfert et le contre-transfert dépend de forces inconscientes dont l'effet est très variable. Cependant, si

cette relation s'établit de façon efficace, son produit ne sera pas totalement inconsistant d'une analyse à une autre. Si Lehrs avait été analysé par un autre analyste compétent, et qu'une relation efficace de transfert s'était établie, elle aurait tôt au tard fait ressortir à peu près les mêmes éléments qui ont dominé la relation avec Freud, c'est-à-dire une reviviscence des conflits refoulés, surtout ceux envers le père.

Jusqu'ici, nous avons concentré notre attention sur le modèle produit par l'analyse d'un patient. Est-ce la seule situation où un modèle peut être utilisé? Prenons une analyse didactique. Puisqu'il ne s'agit pas d'un malade, en principe, en tout cas, quel sera le contenu de l'individualité-écart? Sans doute, toute personne "normale" manifeste suffisamment de conflits intérieurs pour fournir matière à une individualité-écart, mais on voit tout de suite que cette entité sera différente de celle de la situation clinique, non seulement par son contenu, mais aussi par la qualité de la charge affective qui l'accompagnera et par l'utilisation qui en sera faite. On se souviendra que les écarts ne sont pas nécessairement pathologiques. Leur caractère essentiel est de constituer des énigmes que le modèle tentera d'expliquer.

Une autre possibilité est celle d'une psychanalyse entreprise afin de "mieux se comprendre" soi-même, ou dans le but de mieux comprendre la psychanalyse. Encore une fois, l'élément de l'individualité-écart pourra exister, mais sous une forme bien modifiée.

Que penser des ouvrages biographiques à caractère psychanalytique? Pariente a vu un exemple du modèle freudien dans le cas de Léonard et on pourrait en dire autant du cas Schreber. Il n'y a aucun doute que ce genre d'analyse apporte une connaissance des individus que seule la psychanalyse peut fournir. Ceci s'appliquerait aussi à des biographies écrites, e.g., par le Dr René Laforgue à propos de Baudelaire<sup>(399)</sup> et de Talleyrand.<sup>(400)</sup>

On se souviendra que c'était justement dans des biographies particulièrement réussies que Sartre avait vu un pressentiment de la psychanalyse existentielle. "Cette psychanalyse n'a pas encore trouvé son Freud: tout au

plus peut-on en trouver le pressentiment dans certaines biographies particulièrement réussies. Nous espérons pouvoir tenter d'en donner ailleurs deux exemples, à propos de Flaubert et de Dostoïevski".<sup>(401)</sup>

Il est fort probable que le Baudelaire de Sartre fut écrit en réaction contre celui de Laforgue dont la première édition était parue en 1931.<sup>(402)</sup> De toute façon, il est clair qu'il s'agissait pour Sartre de prendre le contre-pied des théories de Freud. Il a réalisé son objectif en partie, à propos de Flaubert, dans L'idiot de la famille. Après au-delà de 2,100 pages, il se proposait d'ajouter encore deux autres dimensions importantes, ce qui aurait sans doute requis plusieurs autres tomes.<sup>(403)</sup> C'est probablement un des exemples les plus célèbres de ce que peut donner une biographie qui se veut psychanalytique tout en niant catégoriquement la plupart des thèses les plus fondamentales de Freud.

Est-ce qu'une biographie qui tient compte des thèses que Freud considérait comme scientifiques est elle-même scientifique? Il semblerait bien que oui, si l'on admet que ces thèses sont véritablement scientifiques. Cependant, ceux qui n'acceptent pas que la psychanalyse soit une science sont portés à croire que l'histoire l'est encore moins, et ils lanceraient sans doute un double anathème contre le mariage de ces deux disciplines. Des biographies d'inspiration psychanalytique et portant sur un personnage historique utilisent parfois les théories psychanalytiques pour expliquer l'impact du personnage sur la collectivité de même que l'impact de la collectivité sur lui. Le Talleyrand du Dr Laforgue porte justement le sous-titre "Essai psychanalytique sur la personnalité collective française". On trouve bien chez Freud quelques tentatives d'aborder certains phénomènes de psychologie collective. Mentionnons "La morale sexuelle 'civilisée' et la maladie nerveuse des temps modernes" (1908);<sup>(404)</sup> "Psychologie des foules et analyse du moi", (1921);<sup>(405)</sup> "Malaise dans la civilisation" (1930).<sup>(406)</sup> Ces incursions dans le domaine de la psychologie collective sont pleines de suggestions intéressantes, mais il serait bien difficile de soutenir qu'elles sont des oeuvres scientifiques. Ce qui ne veut pas dire que des phénomènes psychologiques collectifs n'existent pas, ni que la psychanalyse n'a rien à y



apporter. Cependant, c'est un domaine extrêmement difficile, et les contributions que Freud y a apportées lui-même sont plutôt élémentaires comparées à ses apports à la psychologie de l'individu.<sup>(407)</sup>

Nous pouvons conclure que rien n'empêche la construction de modèles freudiens hors de la clinique. Si de tels modèles utilisent la théorie freudienne pour suivre les mêmes démarches que nous avons retracées, on serait en droit de croire qu'ils pourraient donner une certaine connaissance scientifique de l'individualité des personnes étudiées. Par contre, lorsque des modèles de ce genre abordent la psychologie collective, ils entrent dans un terrain qui comporte beaucoup plus d'incertitude.

Une autre partie de l'oeuvre de Freud semble s'éloigner encore davantage de l'individu. C'est celle exemplifiée par des ouvrages tels que Totem et Tabou (1912) et Moïse et le Monothéisme (1939). Freud y avance des hypothèses très audacieuses à propos de l'origine de l'humanité, au point où l'on a, à juste titre, qualifié cette partie de son oeuvre de mythique. Il y a pourtant un certain lien entre ces hypothèses sur l'ensemble de l'humanité et l'individu.

Ce lien se trouve dans la théorie propagée par Haeckel, à l'effet que le développement de l'individu était une répétition abrégée du développement de l'humanité (ontogénèse comme récapitulation de la phylogénèse). Freud a certainement accordé beaucoup de poids à cette théorie dont la scientificité est loin d'être prouvée, bien qu'elle puisse contenir un grain de vérité ou même davantage.<sup>(408)</sup> Cette théorie se retrouve, soit implicitement ou explicitement, non seulement dans Totem et Tabou et Moïse et le Monothéisme, mais dans plusieurs écrits à caractère un peu moins "mythique", comme ceux que nous avons mentionnés ci-haut en rapport avec les tentatives d'étudier la psychologie collective. Son plus grand attrait pour Freud était qu'elle semblait pouvoir expliquer des traits communs à tous les individus, e.g., le complexe d'Oedipe, le complexe de castration, les fantasmes originaux. À ce propos, on peut noter, avant de quitter le modèle freudien, qu'il était

question des fantasmes originaux dans le cas publié, dans la longue note sur la sexualité. "Le fait que l'on forme généralement les mêmes fantasmes concernant sa propre enfance, indépendamment de ce que la vie réelle y apporte, s'explique par l'uniformité des tendances contenues dans ce complexe [il s'agit du complexe nodal des névroses] et par la constance avec laquelle apparaissent ultérieurement les influences modificatrices." (p. 234) Ce n'est que trois ans plus tard, en 1912, que Freud offrait son hypothèse sur le meurtre du père primitif dans Totem et Tabou.

Malgré son caractère mythique, cette hypothèse n'est pas totalement dépourvue de valeur, comme le signale le Vocabulaire de la psychanalyse. "Discutable du point de vue historique, cette hypothèse [celle du meurtre du père primitif considéré comme moment originel de l'humanité] doit être entendue avant tout comme un mythe qui traduit l'exigence posée pour tout être humain d'être un 'bourgeon d'Oedipe'. Le complexe d'Oedipe n'est pas réductible à une situation réelle, à l'influence effectivement exercée sur l'enfant par le couple parental. Il tire son efficacité de ce qu'il fait intervenir une instance interdictrice (prohibition de l'inceste) qui barre l'accès à la satisfaction naturellement cherchée et lie inséparablement le désir et la loi..."<sup>(409)</sup> Ce qui suggère qu'on ne saurait bâtir un modèle freudien sans y inclure la théorie du complexe d'Oedipe, mais qu'il serait prudent de ne pas la faire dépendre de la partie mythique des explications de Freud.

En résumant la démarche de Pariente, nous avons vu la vaste gamme de questions épistémologiques qu'il pose. Il va sans dire que ces questions rappellent souvent des positions prises dans les grands systèmes philosophiques depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, et l'auteur fait ressortir les liens avec plusieurs d'entre eux.

Il est clair que la connaissance de l'individuel est une des questions les plus tenaces de la philosophie occidentale. Aristote affirmait qu'il n'y a "de science que de l'universel."<sup>(410)</sup> L'analyse de Pariente confirme cette affirmation à propos de l'individualité empirique, mais la contredit à propos de l'individualité épistémique.

Pendant le moyen âge, une bonne part des philosophes et des théologiens ont pensé que l'être humain ne pouvait pas, en cette vie, connaître l'individuel autrement que par les sens. Cependant, d'autres auteurs ont tenté d'atténuer cette incapacité en attribuant à l'homme la possibilité soit d'une connaissance indirecte (e.g. Saint Thomas d'Aquin), soit d'une intuition (e.g. Guillaume d'Ockham) de l'individuel.<sup>(411)</sup>

Parmi les philosophes plus près de nous, c'est à Bergson que Pariente fait le plus souvent appel pour illustrer les difficultés associées à la connaissance de l'individuel. Les "hésitations bergsonniennes" se situent entre:

- (1) une position selon laquelle les concepts ne retiennent que ce qu'il y a d'identique dans les objets auxquels ils s'appliquent (dont ils ne peuvent donc pas saisir l'individualité); et
- (2) une autre approche fondée sur des concepts fluides "capables de suivre la réalité dans toutes ses sinuosités et d'adopter le mouvement même de la vie intérieure des choses".<sup>(412)</sup>

Pariente se demande pourquoi Bergson n'a pas complètement explicité la théorie des concepts fluides dont il n'a donné qu'un seul exemple emprunté au calcul infinitésimal. Cependant, le "choix de cet exemple est pourtant plein de sens. Bergson considère, en effet, que, pour former la notion de dérivée, l'esprit doit invertir la direction habituelle de son travail: au lieu de s'intéresser au 'tout fait', il doit s'intéresser au 'se faisant'; il doit se retourner vers la genèse au lieu de s'attacher au résultat."<sup>(413)</sup>

Mais Bergson se serait de plus en plus détourné des problèmes posés par l'individu. Pariente est d'avis que dans l'argumentation de Bergson contre la connaissance de l'individuel par concepts, il y aurait confusion entre le plan empirique et le plan de la connaissance proprement dite. Pariente s'est donc proposé de trouver une façon d'éviter cette confusion, en distinguant nettement entre une notion formelle et une notion matérielle de l'individuel.<sup>(414)</sup>

Après son chapitre sur les systèmes et les modèles, Pariente revient à Bergson. "On comprend alors que, assimilant l'usage de concepts et l'élaboration d'un système, Bergson n'ait pas cru à la possibilité pour la connaissance analytique d'appréhender une individualité. De là le recours à l'intuition, procédé de sympathie qui nous transporte à l'intérieur d'un objet et nous fait coïncider avec ce qu'il a d'unique."<sup>(415)</sup>

Mais, peut-on connaître le différent en s'enfermant dans le différent? Ne faut-il pas une distance entre le sujet et l'objet pour qu'il y ait connaissance? C'est peut-être parce qu'il a eu conscience de cette difficulté que Bergson a proposé la théorie des concepts fluides. Pariente conclut que la méthode des modèles paraît capable de répondre aux exigences des concepts fluides. Les modèles peuvent suivre la réalité dans toutes ses sinuosités car ils se transforment en fonction de l'objet auquel ils doivent s'appliquer. Les règles de construction communes à plusieurs modèles représentent l'élément constant dans la connaissance que Bergson symbolisait par le terme de "concept". Comme les concepts fluides, les modèles sont taillés "sur mesure" au lieu de ressembler à des "vêtements de confection" comme les concepts ordinaires. Les expressions "sur mesure" et "vêtements de confection" sont celles de Bergson.<sup>(416)</sup>

Il semblerait que Pariente, en s'inspirant de Bachelard, a apporté une nouvelle contribution, et des plus valables, à ce long débat sur la possibilité de connaître l'individuel, et nous avons vu que le quatrième type de modèle qu'il propose (voir ci-haut, p. 13) s'applique très bien à une cure effective - celle de l'Homme aux rats.

## 5. Résumé

Nous allons maintenant résumer le contenu de ce chapitre et préciser quelques conclusions. Nous avons examiné, en premier lieu, le modèle freudien comme produit de la clinique. À première vue, le processus de sa construction n'a rien de particulier si on le compare au processus de diagnostic médical ou aux processus semblables que l'on retrouve dans toute technique dont le but est de corriger une déviation d'une norme. Cependant, le but de Pariente n'était pas d'examiner le modèle freudien au niveau de la

technique. Son objectif était de l'utiliser comme illustration d'un processus où les opérateurs d'individualisation sont des concepts et où ces concepts sont intégrés à d'autres concepts purement théoriques, de la même façon que dans des modèles utilisés par les sciences exactes. Nous avons conclu que ce postulat de Pariente était confirmé dans le cas de l'Homme aux rats.

Nous avons noté que le modèle lui-même n'aborde pas la question de la validité des théories qu'il utilise. Il faut donc sortir du modèle pour trouver une réponse à cette question qui est d'importance capitale puisque le modèle dépend de la théorie dans toutes les étapes de sa construction.

Pariente estime que la psychanalyse est une science parce qu'elle utilise un langage de connaissance qui comporte les démarches essentielles identifiées dans le langage des sciences exactes. Nous avons vu ou revu les explications selon lesquelles la connaissance ne requiert pas nécessairement un espace de différenciation d'ordre numérique, ni une capacité de prévision. Nous avons retracé le fondement de la théorie de Popper sur la falsifiabilité. Bien que Pariente ne parle pas directement de cette théorie, nous avons noté qu'il ne pense pas que la capacité de prévision soit essentielle pour qu'une discipline soit scientifique. Pourtant, la prévision est un des moyens les plus utiles pour mettre en pratique le critère de falsifiabilité. Cependant, nous avons également constaté qu'en discutant comment une ancienne théorie vient à être abandonnée et remplacée par une autre, Pariente a illustré une façon de pratiquer une mise à l'épreuve qui s'apparente à la falsification. Une théorie est falsifiée, pour ainsi dire, lorsqu'elle ne réussit plus à construire un modèle conforme aux faits connus. Nous avons retracé quelques changements de théorie opérés par Freud, et nous avons vu qu'il avait suivi le processus décrit par Pariente.

Cependant, nous n'avons pas tenté de concilier les vues de Popper et Pariente. Nous avons plutôt revu en plus grand détail les raisons pour lesquelles Pariente est d'avis que la psychanalyse mérite le nom de science, et nous avons tenté d'illustrer l'agencement des divers éléments de son approche dans l'exemple tiré de Bachelard à propos de la capacité d'un condensateur et dans d'autres exemples tirés du cas de Léonard et de celui de l'Homme aux rats.

Nous nous sommes interrogés sur la force explicative des théories freudiennes et nous avons conclu qu'il n'était pas possible ni désirable de les fondre dans le moule des déductions nomologiques. Comme Sherwood, Dray et Pariente, nous sommes d'avis qu'il faut concentrer l'attention sur les caractéristiques de l'objet étudié afin d'identifier correctement les questions auxquelles il faut répondre et afin d'établir les critères pour évaluer la pertinence et la justesse des réponses.

Nous avons tiré des conclusions analogues en réponse à la question de la mise à l'épreuve des interprétations et des constructions en psychanalyse.

Nous nous sommes demandé si un modèle freudien pouvait être construit hors de la clinique. Nous avons conclu que des psychanalyses didactiques ou éducatives pouvaient produire des modèles, mais que leur individualité-écart posséderait certaines caractéristiques différentes de celles du modèle produit en clinique. Des modèles freudiens peuvent aussi se trouver dans des biographies à caractère psychanalytique. Nous avons conclu que de telles oeuvres peuvent fournir une connaissance scientifique de l'individu dans la mesure où elles utilisent les mêmes démarches que nous avons retracées dans les chapitres précédents. Certaines biographies peuvent tenter d'utiliser des notions de psychologie collective. Sans nier ni déprécier cette possibilité, nous avons noté qu'elle comporte un plus haut degré d'incertitude.

Nous avons examiné la place que pourraient tenir dans un modèle freudien les explications "mythiques" que Freud a proposées pour expliquer des phénomènes qu'il jugeait universels, comme le complexe d'Edipe, le complexe de castration ou les fantasmes originaires. Nous avons conclu qu'un modèle freudien devait tenir compte des théories sur ces phénomènes mais qu'il serait prudent de ne pas les faire dépendre des explications mythiques.

Finalement, nous avons vu que le type de modèle proposé par Pariente semble capable de satisfaire aux exigences que Bergson attendait des concepts fluides.

NOTES

- (1) J.-C. Pariente, Le langage et l'individuel, Paris, Armand Colin, "Philosophies pour l'âge de la science", 1973, p. 197.
- (2) Cf. Michael Sherwood, The Logic of Explanation in Psychoanalysis, New York and London, Academic Press, 1969, pp. 69-73.
- (3) J. Breuer et S. Freud, Études sur l'hystérie, Paris, P.U.F., 8e éd., 1973.
- (4) Paris, P.U.F., 13e éd., 1985.
- (5) Névrose, psychose et perversion, Paris, P.U.F., 5e éd., 1985, pp. 245-270.
- (6) Cinq psychanalyses, p. 263.
- (7) Ibid., p. 325.
- (8) Ibid., Note 2.
- (9) Ibid., p. 327.
- (10) Voir ibid., p. 420, Note 1.
- (11) Cette suite longue et complexe est retracée dans: - L'homme aux loups par ses psychanalystes et par lui-même. Textes réunis et présentés par Muriel Gardiner, Paris, Gallimard, 1981. Voir aussi Karin Obholzer, Entretiens avec l'Homme aux loups, Paris, Gallimard, 1981.
- (12) Michel Schneider dans la Préface à Entretiens avec l'Homme aux loups, op.cit., p. 9.
- (13) Paris, P.U.F., 1974.
- (14) Ottawa, Ed. de l'Université d'Ottawa, 1979.
- (15) Op.cit., p. 148.
- (16) Ibid., pp. 143-150.
- (17) J.-C. Pariente, op.cit., p. 6.
- (18) Ibid.
- (19) Ibid., p. 141.
- (20) Cf. ibid., pp. 145-146.
- (21) Voir ibid., pp. 152-155. Ici, Pariente s'inspire du chapitre 8 sur le "Rationalisme électrique" du livre de Gaston Bachelard, Le rationalisme appliqué, Paris, P.U.F., 1949.
- (22) Ibid., p. 157.

- (23) Ibid., p. 158.
- (24) Ibid., Note 10.
- (25) Ibid., p. 161.
- (26) Voir ibid., pp. 161-165. Il s'agit de l'ouvrage de L. Walras, Études d'économie politique appliquée, Lausanne-Paris, Rouge, Rochon et Durand-Auzias, 2e éd., 1936.
- (27) Voir ibid., pp. 165-170. Il s'agit de l'oeuvre de 1748 de Ch. L. de Montesquieu, De l'esprit des lois, Paris, Garnier, 1956.
- (28) Voir ibid., pp. 170-174. Le développement de la clinique est exposé surtout dans: M. Foucault, Naissance de la clinique, Paris, P.U.F., 1963.
- (29) J.-C. Pariente, op.cit., p. 170.
- (30) Ibid., pp. 173-174.
- (31) Ibid., p. 182.
- (32) Ibid.
- (33) Voir ibid., pp. 273-278 pour la description et la comparaison des quatre types de modèles.
- (34) Voir ibid., p. 219.
- (35) Ibid., p. 197.
- (36) Sur l'individualité empirique, voir ibid., pp. 267 sq.
- (37) Ibid., p. 199.
- (38) Ibid., p. 290.
- (39) Sur la constitution de l'individualité-écart, voir ibid., pp. 198-199; 267-269; 290. À la page 267, Pariente explique comment, à partir de l'infinité de prédicats dont le Léonard historique est le porteur, on constitue une individualité-écart. "C'est cette forme d'individualité que Freud constitue dans son premier chapitre en relevant les quatre traits qu'il se propose d'expliquer, acharnement dans l'investigation, homosexualité, négligence à l'égard de ses créations et choix de certains sujets." On trouve une autre confirmation, à la page 290, que l'individualité-écart est constituée des traits-objets. Après avoir affirmé que les traits pertinents sont distribués en objets et en facteurs de l'explication, il déclare: "Les premiers sont constitués par celles des singularités de l'individualité à connaître que la théorie se charge d'expliquer, celles que nous avons appelé plus haut l'individualité-écart".



Par contre, on trouve aux pages 268 et 269 deux affirmations qui pourraient porter à croire que l'individualité-écart contiendrait également les traits-facteurs. En effet, Pariente déclare que l'individualité épistémique "a même contenu que l'individualité-écart puisqu'elle est composée des mêmes traits:..." Un peu plus loin, il affirme que l'individualité épistémique est partielle par rapport à l'individualité empirique "puisque'elle ne comporte pas plus de traits que l'individualité-écart". Comme l'individualité épistémique contient de toute évidence les traits-objets et les traits-facteurs, ces deux affirmations pourraient induire le lecteur à penser que l'individualité-écart doit également contenir les deux espèces de traits. Ainsi, Pariente semblerait contredire aux pages 268 et 269 ce qu'il affirmait à la page 267 et qu'il répète à la page 290.

Cependant, cette contradiction n'est qu'apparente. L'individualité-écart contient les objets de l'explication et on retrouve dans l'individualité épistémique ces mêmes objets transposés et expliqués par les facteurs d'explication.

- (40) Ibid., pp. 199-200.
- (41) Ibid., p. 201.
- (42) Ibid., pp. 201-202.
- (43) Ibid., p. 204.
- (44) Voir les notes (23) et (24) ci-haut.
- (45) J.-C. Pariente, op.cit., p. 204.
- (46) Voir ibid., pp. 291-292.
- (47) Ghyslain Charron, op.cit., p. 144.
- (48) J.-C. Pariente, op.cit., p. 202. L'ouvrage de Freud sur Léonard a subi plusieurs critiques. Quelques-unes de ses conclusions sont faussées par une erreur de traduction. Le souvenir d'enfance que Léonard a raconté ne se rapportait pas à un vautour comme Freud le pensait, mais à un milan. (Voir S. Viderman, La construction de l'espace analytique, pp. 146-164, et Le céleste et le sublunaire, pp. 153-169; K.R. Eissler, Léonard de Vinci. Étude psychanalytique, pp. 25-36). On a aussi mis

en doute la déduction de Freud à l'effet que Léonard aurait été élevé par sa mère seule jusqu'à un moment entre l'âge de 3 et 5 ans. Cependant, ce point de vue n'est pas partagé par K.R. Eissler. (Voir, op.cit., pp. 95-104). Après avoir longuement analysé les diverses critiques formulées contre l'ouvrage de Freud, Eissler conclut (p. 329): "je peux affirmer que la première entreprise majeure que Freud a risquée en 1910 pour reconstruire quelques processus psychiques significatifs chez un génie du passé résiste parfaitement à la lumière des recherches qui se sont accumulées pendant les cinquante dernières années."

- (49) Ibid.
- (50) Ibid., p. 203.
- (51) Ibid.
- (52) Ibid., p. 205.
- (53) Ibid., p. 206.
- (54) Ibid., p. 220.
- (55) Ibid., p. 267.
- (56) Ibid., p. 269.
- (57) Ibid.
- (58) Ibid., pp. 221-222.
- (59) Ibid., p. 289.
- (60) Ibid., p. 267.
- (61) C'est ainsi que nous désignerons dorénavant L'Homme aux rats. Journal d'une analyse, Paris, P.U.F., 1974.
- (62) C'est ainsi que nous identifierons "Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle (L'homme aux rats)" Cinq psychanalyses, Paris, P.U.F., 13e éd., 1985, pp. 199-261.
- (63) Cinq psychanalyses, p. 202, note 1.
- (64) E. Jones, La vie et l'oeuvre de Sigmund Freud, Paris, P.U.F., 1972, Vol. II, pp. 244-245.
- (65) Voir Journal, p. 13.
- (66) Cf. Freud "Constructions dans l'analyse", Psychanalyse à l'Université, Tome 3, no. 11, juin 1978, p. 377.
- (67) Voir M. Sherwood, op.cit., pp. 262-266.

- (68) Voir Elizabeth R. Zetzel: "1965: Notes supplémentaires sur un cas de névrose obsessionnelle: Freud 1909", Revue française de Psychanalyse, 1967, no. 4, pp. 525-538.
- Il s'agit de la traduction d'un texte présenté au 24e Congrès international de Psychanalyse, à Amsterdam, en 1965, et reproduit dans l'International Journal of Psycho-Analysis, 1966, Vol. 47, pp. 123-129.
- (69) Voir Journal, pp. 252-268.
- (70) Voir ibid., pp. 281-286.
- (71) Ibid., p. 269.
- (72) Sur la fonction du nom propre, voir J.-C. Pariente, op.cit., pp. 59-84 et pages 233-241.
- (73) Dans son livre intitulé Freud and the Rat Man, p. XLV, Patrick J. Mahony nous apprend que l'on peut obtenir facilement de la Bibliothèque du Congrès une photocopie des notes de Freud sur l'analyse de l'Homme aux rats. Il n'y a donc plus de raison de cacher son nom qui est Ernst Lanzer. Le professeur Mahony apporte plusieurs autres renseignements nouveaux sur la carrière professionnelle et militaire du patient, sur sa famille, sur la "dame vénérée", et sur d'autres personnes qui figurent dans le cas de l'Homme aux rats.
- (74) Cinq psychanalyses, p. 211.
- (75) Ibid., pp. 203 et 212.
- (76) Ibid., p. 261.
- (77) Voir The Standard Edition of the Complete Psychological Works of Sigmund Freud, éd. par James Strachey, Londres, Hogarth Press, Vol. X, p. 254. La portion du Journal qui a été publiée dans la Standard Edition porte le titre "Addendum: Original Record of the case" et se trouve aux pp. 253-318. Une traduction en français, à partir du texte de la Standard Edition est parue sous le titre: "L'Homme aux rats. Protocole original du cas" dans la Revue française de Psychanalyse, Tome XXXV, no. 4, juillet 1971, pp. 475-526.
- (78) Journal, p. 91.
- (79) Voir Cinq psychanalyses, p. 199.
- (80) Ibid.
- (81) Ibid., p. 201.
- (82) Inhibition, symptôme et angoisse, Paris, P.U.F., 3e éd., 1981, pp. 33-34.

- (83) Cinq psychanalyses, p. 199.
- (84) Journal, pp. 281-283.
- (85) Ibid., p. 41.
- (86) Ibid., p. 63.
- (87) Cinq psychanalyses, p. 202, note 2.
- (88) Journal, p. 31.
- (89) Cinq psychanalyses, p. 201.
- (90) Journal, p. 31.
- (91) Ibid., p. 33.
- (92) Cinq psychanalyses, p. 201.
- (93) Journal, p. 33.
- (94) Cinq psychanalyses, p. 202.
- (95) Journal, p. 35.
- (96) Ibid., p. 39.
- (97) Cinq psychanalyses, p. 202, note 2.
- (98) Journal, p. 45.
- (99) Cinq psychanalyses, p. 207.
- (100) Journal, pp. 47, 49 et 51.
- (101) Cinq psychanalyses, pp. 206-211.
- (102) Journal, p. 49.
- (103) Ibid., p. 51.
- (104) Cinq psychanalyses, p. 242.
- (105) Journal, p. 53.
- (106) Ibid., p. 53.
- (107) Ibid., p. 55.
- (108) Ibid.
- (109) Ibid., p. 61.
- (110) Ibid., p. 67.
- (111) Cinq psychanalyses, p. 212.
- (112) Journal, pp. 69 et 71.
- (113) Cinq psychanalyses, p. 214.
- (114) Journal, p. 71.
- (115) Voir Cinq psychanalyses pp. 214 et 217 et Journal pp. 71, 81 et 83.  
Freud indique dans le cas publié que le sexuel (ou le sensuel) est le troisième caractère important de l'inconscient. Nous savons que l'infantile en est un autre. Mais quel est l'autre membre de ce trio?

G. Bessis-Rubin, dans sa thèse (voir la bibliographie), à la page 215, opte pour le refoulement, ce qui semblerait justifié par le fait que Freud souligne le mot refoulée dans le cas publié. Cependant, il se pourrait aussi que Freud songeait à l'inaltérabilité de l'inconscient, qu'il venait d'expliquer à son patient lorsque celui-ci découvrit l'infantile, et qu'il évoque encore lorsque Lehms découvre le sensuel.

- (116) Journal, p. 71 et 73.
- (117) Ibid., p. 75.
- (118) Cinq psychanalyses, p. 215.
- (119) Journal, p. 77.
- (120) Cinq psychanalyses, p. 215.
- (121) Journal, p. 87.
- (122) Ibid., p. 89.
- (123) Ibid., p. 91.
- (124) Cinq psychanalyses, p. 219.
- (125) Voir Journal pp. 91 et 93 et Cinq psychanalyses pp. 220-222.
- (126) Voir Journal, p. 157 et Cinq psychanalyses, p. 235.
- (127) Voir Journal, pp. 93, 95 et 97 et Cinq psychanalyses, pp. 224-225 et 251.
- (128) Voir Journal, pp. 97, 99, 101, 103 et 105 et Cinq psychanalyses, pp. 231 et 232.
- (129) Voir Journal, pp. 105, 107, et 109 et Cinq psychanalyses, pp. 225-226; 230; 232-235.
- (130) Voir Journal, pp. 109, 111, 113, 115, 117, 119 et 121 et Cinq psychanalyses, pp. 249 et 252.
- (131) Voir Journal, pp. 121, 123, et 125.
- (132) Voir Journal, pp. 125, 127, 129, 131 et Cinq psychanalyses, pp. 230 et 244.
- (133) Voir Journal, pp. 131, 133, et 135 et Cinq psychanalyses, pp. 212, 232, 243-244.
- (134) Voir Journal, pp. 135 et 137.
- (135) Voir Journal, pp. 137 et 139 et Cinq psychanalyses, p. 224, note 4.
- (136) Voir Journal, pp. 139 et 141 et Cinq psychanalyses, p. 225 et 260.
- (137) Voir Journal, pp. 141, 143 et 145 et Cinq psychanalyses, p. 246.
- (138) Voir Journal, pp. 145 et 147.

- (139) Voir Journal, pp. 147, 149, 151, 153 et 155 et Cinq psychanalyses, pp. 245-246.
- (140) Voir Journal, pp. 155, 157 et 159 et Cinq psychanalyses, pp. 225 et 235.
- (141) Voir Journal, pp. 159 et 161.
- (142) Voir ibid., pp. 161 et 163.
- (143) Voir Journal, pp. 163, 165 et 167 et Cinq psychanalyses, p. 238.
- (144) Voir Journal, pp. 167, 169 et 171 et Cinq psychanalyses, pp. 238 et 240.
- (145) Voir Journal, pp. 171, 173, 175, 177 et 179 et Cinq psychanalyses, p. 228 et 236.
- (146) E.R. Hawelka est d'avis que Clara est la couturière, contrairement à la Standard Edition pour laquelle il s'agit de la fille que sa mère destinait à Lehrs.
- (147) Voir Journal, pp. 179, 181 et 183 et Cinq psychanalyses, pp. 228-229.
- (148) Voir Journal, pp. 185 et 187 et Cinq psychanalyses, p. 240 et 245.
- (149) Voir Journal, pp. 187, 189 et 191 et Cinq psychanalyses, p. 260.
- (150) Voir Journal, pp. 191 et 193 et Cinq psychanalyses, pp. 240 et 242.
- (151) Voir Journal, pp. 193 et 195 et Cinq psychanalyses, p. 228.
- (152) Voir Journal, pp. 195-197.
- (153) Voir Journal, pp. 197, 199, 201, 203, 205 et Cinq psychanalyses, pp. 212 et 251-252.
- (154) Voir Journal, pp. 205, 207, 209 et 211 et Cinq psychanalyses, pp. 232.
- (155) Voir Journal, pp. 211, 213, 215, 217 et 219 et Cinq psychanalyses, pp. 221, 222, 223 et 249.
- (156) Voir Journal, pp. 219 et 221.
- (157) Voir Journal, pp. 221, 223, 225, 227, 229, et 231 et Cinq psychanalyses, pp. 224 et 232.
- (158) Voir Journal, pp. 231, 233 et 235 et Cinq psychanalyses, pp. 238-239.
- (159) Voir Journal, pp. 235, 237, 239 et 241.
- (160) Voir ibid., pp. 241, 243 et 245.
- (161) Voir ibid., pp. 245 et 247.
- (162) Voir Journal, pp. 247 et 249 et Cinq psychanalyses, p. 221.
- (163) Cinq psychanalyses, p. 246.
- (164) Ibid., p. 240.

- (165) Ibid., p. 239.
- (166) Ibid., p. 236.
- (167) Freud, S., et Jung, C.-G., Correspondance I: 1906-1909, Paris, Gallimard, 1975, p. 247.
- (168) Ibid., p. 336.
- (169) Cinq psychanalyses, p. 202.
- (170) Psychopathologie de la vie quotidienne, Paris, Payot, 1984, p. 260.
- (171) Journal, p. 183.
- (172) Ibid., p. 189.
- (173) Ibid., p. 195.
- (174) Voir les "Passages concernant les rêves", ibid., pp. 285-286.
- (175) Cinq psychanalyses, p. 234, dans la note au bas de la page.
- (176) Ibid., p. 240.
- (177) Voir J.-C. Pariente, op.cit., p. 203.
- (178) Voir Cinq psychanalyses, p. 201 et Journal pp. 31 et 33.
- (179) Voir Cinq psychanalyses, pp. 202-206.
- (180) Voir ibid., pp. 206-211.
- (181) Voir Cinq psychanalyses, pp. 211-220 et Journal, pp. 71 et 73.
- (182) Voir Cinq psychanalyses, pp. 220-226 et Journal, p. 91.
- (183) Voir Cinq psychanalyses, pp. 226-229.
- (184) Voir ibid., pp. 229-242.
- (185) Voir ibid., pp. 242-261.
- (186) J. Laplanche et J.-B. Pontalis, Vocabulaire de la psychanalyse, Paris, P.U.F, 8e éd., 1984. pp. 84-86 et 284-285.
- (187) Ibid., p. 284.
- (188) Ibid.
- (189) Cinq psychanalyses, p. 248.
- (190) Ibid., p. 201.
- (191) Ibid., p. 199.
- (192) Les éléments de cette définition se trouvent surtout aux pages 200, 201 et 216 de l'ouvrage de Pariente.
- (193) Voir ci-haut, p. 21.
- (194) Voir Cinq psychanalyses p. 199.
- (195) "Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense", Névrose, psychose et perversion, p. 66, note 1.

- (196) "Pulsions et destins des pulsions", Métapsychologie, Paris, Gallimard, 1968, pp. 11-12.
- (197) Cette expression vient de Paul-Laurent Assoun, Introduction à l'épistémologie freudienne, Paris, Payot, 1981, p. 73. Assoun démontre que les vues exprimées par Freud sont très semblables à celles qu'on trouve dans un livre de Ernst Mach, Connaissance et erreur, paru en 1905.
- (198) Cinq psychanalyses, p. 206.
- (199) Ibid., p. 202.
- (200) Ibid., p. 205.
- (201) Ibid., p. 206; pour l'ensemble de la première séance, voir pp. 202-206.
- (202) Voir ibid., pp. 212-213 et pour l'expression "fausse connexion", "Les psychonévroses de défense," Névrose, psychose et perversion, p. 6.
- (203) Cinq psychanalyses, p. 213. Pour l'ensemble de la cinquième séance, voir pp. 213-214.
- (204) Voir ibid., pp. 214-218.
- (205) Voir ibid., pp. 218-220.
- (206) Voir ibid., pp. 220-226.
- (207) Ibid., p. 227, note 1.
- (208) Voir l'article "Fuite dans la maladie", Vocabulaire de la psychanalyse, p. 174, pour une discussion sur les points communs et les différences entre le bénéfice de la maladie et la fuite dans la maladie.
- (209) Voir Cinq psychanalyses, pp. 226-229.
- (210) La naissance de la psychanalyse, Paris, P.U.F., 5e éd., 1986, p. 198.
- (211) L'interprétation des rêves, Paris, P.U.F., 1980, pp. 227-232.
- (212) "Un type particulier de choix d'objet chez l'homme", La vie sexuelle, Paris, P.U.F., 7e éd., pp. 47-55.
- (213) Vocabulaire de la psychanalyse, p. 81.
- (214) Voir l'article du Vocabulaire de la psychanalyse "Surdétermination (ou détermination multiple)", pp. 467-469.
- (215) Névrose, psychose et perversion, pp. 143-148.
- (216) "Sur les souvenirs - écrans", Névrose, psychose et perversion, pp. 113-132.
- (217) E. Jones, La vie et l'oeuvre de Sigmund Freud, Paris, P.U.F., 1958, tome II, p. 470.



- (218) Op.cit., p. 72.
- (219) Lettre du 17 novembre, 1911, à Ferenczi, dans E. Jones, op.cit., tome II, p. 177.
- (220) "Les théories sexuelles infantiles", La vie sexuelle, pp. 14-27.
- (221) Op.cit., p. 263, note 1.
- (222) Vocabulaire de la psychanalyse, p. 20.
- (223) Voir La vie sexuelle, pp. 28-46. Freud reprend le thème du lien entre la coprophilie et la sexualité dans son article de 1912 "Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse". Voir ibid., pp. 64-65.
- (224) "Les théories sexuelles infantiles", La vie sexuelle, p. 20.
- (225) Voir Cinq psychanalyses, p. 221.
- (226) Op.cit., p. 169.
- (227) Névrose psychose et perversion, p. 67.
- (228) J.-C. Pariente, op. cit., p. 290.
- (229) Cinq psychanalyses, p. 234.
- (230) Voir, ci-haut, pp. 103-104 et la note 196.
- (231) L'intérêt de la psychanalyse, Paris, RETZ-C.E.P.L., 1980, p. 53.
- (232) Vocabulaire de la psychanalyse p. 351. Le texte en question portait le titre: "Psychanalyse" und "Libidotheorie".
- (233) P.-L. Assoun, Commentaire du texte de S. Freud, L'intérêt de la psychanalyse, p. 104.
- (234) S. Freud, La naissance de la psychanalyse, Paris, P.U.F., 1969, p. 315.
- (235) "De la psychothérapie", La technique psychanalytique, Paris, P.U.F., 6<sup>e</sup> éd., 1977, p. 11.
- (236) "Perspectives d'avenir de la thérapeutique analytique", La technique psychanalytique, p. 24.
- (237) Cinq psychanalyses, p. 216.
- (238) Ibid., p. 219.
- (239) L'interprétation des rêves (1900), pp. 93-94.
- (240) "De la psychothérapie" (1904), La technique psychanalytique, p. 20.
- (241) Cinq leçons sur la psychanalyse (1909), Paris, Payot, 1985, p. 20.
- (242) Ibid., pp. 17-18.
- (243) Ibid., p. 26.
- (244) Op. cit., p. 520.

- (245) Ibid., p. 522.
- (246) "L'inconscient", Métapsychologie, Paris, Gallimard, 1940, p. 65.
- (247) Ibid., p. 74.
- (248) Ibid., pp. 96-97.
- (249) Ibid., pp. 101-102.
- (250) Cinq psychanalyses, p. 201.
- (251) Journal, p. 39.
- (252) Cinq psychanalyses, pp. 204-205.
- (253) René Major, "Interprétation 1907", Revue française de psychanalyse, avril 1971, pp. 541-542. cf. M. Dayan, L'arbre des styles, Paris, Aubier Montaigne, 1980, p. 48, note 15.
- (254) Voir ibid., pp. 539-542.
- (255) Cinq psychanalyses, pp. 212-213.
- (256) Journal, p. 75.
- (257) Ibid., p. 77.
- (258) Cinq psychanalyses, p. 217.
- (259) Journal, p. 83.
- (260) Ibid.
- (261) Voir Cinq psychanalyses, pp. 217-218 et Journal, pp. 83 et 85.
- (262) Cinq psychanalyses, p. 218, note 1.
- (263) Ibid.
- (264) Journal, p. 87.
- (265) Psychopathologie de la vie quotidienne, pp. 13-19.
- (266) Voir Cinq psychanalyses, pp. 218-219 et Journal, pp. 87, 89 et 91.
- (267) Journal, pp. 101 et 103.
- (268) Ibid., p. 107.
- (269) Ibid., p. 105.
- (270) Ibid., p. 131.
- (271) Ibid., p. 135.
- (272) Ibid., p. 143.
- (273) Ibid., p. 157.
- (274) Ibid., p. 199.
- (275) Ibid., p. 209.
- (276) Ibid., p. 221.
- (277) Ibid., p. 225.
- (278) Cinq psychanalyses, pp. 234-235.

- (279) Ibid., p. 234 dans la note au bas de la page.
- (280) Voir ci-haut page 78, et la note 168.
- (281) "La méthode psychanalytique de Freud" La technique psychanalytique, p. 6.
- (282) "Analyse terminée et analyse interminable" Revue française de psychanalyse, 1939, XI, no. 1, pp. 3-38.
- (283) Cinq psychanalyses, pp. 239-240.
- (284) Ibid., pp. 240-241.
- (285) Ibid., p. 252.
- (286) Ibid., p. 253.
- (287) Ibid., p. 254.
- (288) Cf. ibid., pp. 204-206.
- (289) Voir Journal pp. 199 et 201.
- (290) Ibid., p. 225.
- (291) "L'inquiétante étrangeté (Das Unheimliche)," Essais de psychanalyse appliquée, Paris, Gallimard, 1971, pp. 163-210.
- (292) Voir Cinq psychanalyses, p. 220-222 et Journal, pp. 203-205 et p. 219.
- (293) Cinq psychanalyses, p. 208.
- (294) Ibid., p. 241.
- (295) Cf. la discussion sur l'idée: "Si j'épouse la dame, il arrivera un malheur à mon père," p. 246 du cas publié.
- (296) Voir Vocabulaire de la psychanalyse, p. 171.
- (297) Trois essais sur la théorie de la sexualité, Paris, Gallimard, 1985, p. 44.
- (298) Ibid., p. 56.
- (299) Voir S. Freud, Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci, Paris, Gallimard, 1936, pp. 98-102.
- (300) Ibid., pp. 109-110.
- (301) Voir ibid., pp. 112-113.
- (302) "Les théories sexuelles infantiles", La vie sexuelle, p. 20.
- (303) Ibid., p. 16.
- (304) Voir son article de 1907 "Les explications sexuelles données aux enfants", La vie sexuelle, pp. 7-13.
- (305) Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci, p. 102.

- (306) Il s'agit du premier de trois articles groupés sous le titre "Contributions à la psychologie de la vie amoureuse". Le premier, publié en 1910, porte le titre: "Un type particulier de choix d'objet chez l'homme." On le trouve aux pages 47 à 55 de La vie sexuelle. Il contient lui aussi plusieurs traits semblables à ceux de Lehrs. La deuxième Contribution est celle sur le plus général des rabaissements.
- (307) "Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse, "La vie sexuelle", pp. 58-59.
- (308) "Les voies nouvelles de la thérapeutique" La technique psychanalytique, pp. 136-137.
- (309) Voir ci-haut p. 78 et note 168.
- (310) Pour une opinion contraire, voir Patrick J. Mahony, op.cit., passim.
- (311) Trois essais sur la théorie de la sexualité, pp. 39-40.
- (312) Ibid., p. 55.
- (313) Ibid., p. 62.
- (314) Ibid., p. 77.
- (315) Ibid.
- (316) "Caractère et érotisme anal", Névrose, psychose et perversion., p. 144.
- (317) Trois essais, p. 81.
- (318) Ibid.
- (319) Ibid., p. 82.
- (320) Ibid., pp. 84-85.
- (321) Ibid., p. 88.
- (322) Ibid., pp. 89-90.
- (323) Ibid., p. 109.
- (324) Ibid., pp. 115-116.
- (325) Ibid., pp. 133-134.
- (326) Op. cit., Névrose, psychose et perversion, p. 146.
- (327) Op. cit., Névrose, psychose et perversion, p. 195.
- (328) L'interprétation des rêves, p. 456.
- (329) Voir "Note sur l'inconscient en psychanalyse", Métapsychologie, p. 179.
- (330) L'interprétation des rêves, p. 482.
- (331) Résultats, idées, problèmes, I, 1890-1920, Paris, P.U.F., 1e éd., 1984, pp. 135-143.

- (332) E. Jones, op. cit., Vol. II, p. 282.
- (333) Op. cit., pp. 276-277.
- (334) E. Jones, op. cit., Vol. II, p. 283 et note 1.
- (335) Totem et Tabou, Paris, Payot, 1973, p. 101.
- (336) Op. cit., Essais de psychanalyse appliquée, p. 193.
- (337) Op. cit., Résultats, idées, problèmes, p. 142.
- (338) Pascal, Pensées, Lausanne, Éditions Rencontre, 1960, p. 359, (n° 233).
- (339) Op. cit., Essais de psychanalyse appliquée p. 134. Voir aussi Ghyslain Charron, op cit., pp. 43-45.
- 340) Ibid., p. 135.
- (341) Ibid., pp. 135-136.
- (342) F. Nietzsche, Ainsi parlait Zarathoustra, Paris, Le livre de poche, 1972, p. 48.
- (343) G. Charron, op cit., p. 148.
- (344) J.-C. Pariente, op cit., p. 267. Voir ci-haut, p. 19 et note 55.
- (345) Ibid., pp. 267-268.
- (346) Ibid., p. 268.
- (347) Ibid.
- (348) Ibid., p. 270.
- (349) Ibid., p. 271.
- (350) Ibid., p. 6.
- (351) Ibid., p. 273.
- (352) Voir ibid., p. 30-36.
- (353) Voir ibid., p. 148 et Gilles-Gaston Granger, Pensée formelle et sciences de l'homme, Paris, Aubier-Montaigne, pp. 188, 200 et 203.
- (354) Ibid., p. 278.
- (355) Ibid., pp. 279-280.
- (356) Trois essais sur la théorie de la sexualité, p. 54-55.
- (357) Op. cit., p. 309.
- (358) Voir "Le trouble psychogène de la vision dans la conception psychanalytique", Névrose, psychose et perversion, p. 170.
- (359) Voir Trois essais sur la théorie de la sexualité, pp. 71-73 et 142-143.
- (360) Voir J.-C. Pariente, op. cit., pp. 217-218.
- (361) Ibid., p. 196.
- (362) P. Ricoeur, De l'interprétation. Essai sur Freud, Paris, Seuil, 1965.

- (363) J.-C. Pariente, op.cit., p. 197.
- (364) Ibid., pp. 291-292.
- (365) Ibid., p. 292.
- (366) On trouvera un résumé et une critique des vues de plusieurs auteurs sur cette question, ainsi que des conclusions personnelles de l'auteur, chez G. Charron, op. cit., pp. 127-151.
- (367) J.-C. Pariente, op. cit., pp. 177-178. Le texte de Montesquieu se trouve dans De l'esprit des lois XIV, 14. Ayant manifesté son accord avec Ricoeur pour refuser de poser la question de la théorie en psychanalyse dans le cadre d'une science de faits (voir ci-haut, pp. 225-226, la citation portant le no 363), on pourrait croire que Pariente se contredit ici en attribuant le nom de science à des disciplines qui incluent manifestement la psychanalyse. Il faut tenir compte du sens que Ricoeur donne à l'expression "science de faits". Il entend par là une science dont les hypothèses peuvent être reliées de manière significative ou mises en corrélation avec des faits observables. Or, pour Ricoeur, la psychanalyse n'est pas une science d'observation. Ce qui ne veut pas dire qu'elle n'étudie pas des faits. Ricoeur a expliqué ce qu'il entend par un fait en psychanalyse dans son article intitulé "La question de la preuve dans les écrits psychanalytiques de Freud." Voir aussi le premier chapitre du livre III dans De l'interprétation, pp. 337-406.
- (368) Ibid., p. 178.
- (369) Op.cit., Névrose, psychose et perversion, p. 266. Pour une analyse très éclairante de cet article de Freud, voir M. Dayan, "La causalité psychique. Introduction critique à quelques apories freudiennes", Psychanalyse à l'Université, 1982, no. 26, pp. 185-198.
- (370) Sir Karl R. Popper, La logique de la découverte scientifique, Paris, Payot, 1973, p. 23.
- (371) Ibid., p. 25.
- (372) Ibid., p. 26.
- (373) Ibid., p. 34.
- (374) Ibid., p. 37.
- (375) Ibid., p. 38.
- (376) Ibid., note \* 3, p. 37.
- (377) Ibid., p. 29.

- (378) J.-C. Pariente, op. cit., pp. 278-279.
- (379) Pour d'autres formes de mise à l'épreuve, voir les articles suivants de J.O. Wisdom qui sont d'un grand intérêt, mais qui confirment l'extrême difficulté de cette entreprise.
- J.O. Wisdom, "Criteria for a Psycho-Analytic Interpretation", Proceedings of the Aristotelian Society, Supplementary volume 36, 1962, pp. 101-120.
- , "Testing a Psycho-Analytic Interpretation", Ratio, vol. VIII, 1966, no. 1, pp. 55-76.
- , "Testing an Interpretation within a session", International Journal of Psycho-Analysis, 1967, vol. 48. pp. 44-52.
- (380) "Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense", Névrose, psychose et perversion, p. 62.
- (381) Voir La naissance de la psychanalyse, pp. 190-193.
- (382) Op. cit., Névrose, psychose et perversion, p. 66.
- (383) Op. cit., ibid., pp. 55 et 58.
- (384) Voir op. cit., ibid., pp. 110-111.
- (385) Op. cit., ibid., pp. 149-155. Voir surtout les neuf formules ou thèses aux pp. 153-154.
- (386) "La disposition à la névrose obsessionnelle," ibid., p. 191.
- (387) Ibid., pp. 189-197.
- (388) Op. cit., Paris, P.U.F., 10e éd., 1985, p. 21.
- (389) Voir Sir Karl Popper, La quête inachevée, Paris, Calmann-Levy, 1981, pp. 59, 63, et 65; Conjectures and Refutations. The Growth of Scientific Knowledge, New-York, Harper and Row, 1968, p. 34; Objective Knowledge, Oxford, Oxford University Press, 1972, p. 38, note 5.
- (390) Voir Carl G. Hempel, Éléments d'épistémologie, Paris, Armand Colin, 1972, pp. 77-90.
- (391) Voir W.H. Dray, "Les explications causales en histoire", Philosophiques, Vol. IV, no. 1, avril 1977, pp. 3-34.
- (392) Michael Sherwood, op.cit., p. 240-241.
- (393) W.H. Dray, op.cit., p. 34.
- (394) Vocabulaire de la psychanalyse, p. 99.
- (395) "Constructions dans l'analyse", p. 376.
- (396) Ibid., p. 380.
- (397) "Remarques sur la théorie et la pratique de l'interprétation du rêve", Résultats, idées, problèmes. II., Paris, P.U.F., 2e éd., 1987, p. 86.

- (398) Ghyslain Charron, op.cit., p. 143.
- (399) Dr René Laforgue, L'échec de Baudelaire, Genève, Éditions du Mont-Blanc, 1964.
- (400) Talleyrand, Genève, Éditions du Mont-Blanc, 1962.
- (401) Jean-Paul Sartre L'être et le néant, Paris, Gallimard, 1943, p. 635.
- (402) Voir Michel Dansereau, Freud et l'athéisme, Paris, Desclée, pp. 123-124.
- (403) Voir L'idiot de la famille. Gustave Flaubert de 1821 à 1857, Paris, Gallimard, 1971, III, pp. 2135-2136.
- (404) La vie sexuelle, pp. 28-46.
- (405) Essais de psychanalyse, Paris, Payot, 1983, pp. 117-217.
- (406) Paris, P.U.F., 4e éd., 1971.
- (407) Pour une discussion très éclairante sur les liens possibles entre l'histoire et la psychanalyse, voir Alain Besançon, Histoire et expérience du moi, Paris, Flammarion, 1971, et particulièrement la partie intitulée "Vers une histoire psychanalytique", pp. 15-105.
- (408) Voir Paul-Laurent Assoun, Introduction à l'épistémologie freudienne, Paris, Payot, 1981, pp. 209-211.
- (409) Op.cit., p. 83.
- (410) Voir Emile Bréhier, Histoire de la philosophie, I, Paris, P.U.F., 1983, p. 169 et, e.g., Aristote, La métaphysique, I, Paris, Vrin, 1964, Livre B, ch. 4, p. 145.
- (411) Voir Camille Bérubé, La connaissance de l'individuel au moyen-âge, Montréal et Paris, Presses de l'Université de Montréal et P.U.F., 1964.
- (412) H. Bergson, "Introduction à la métaphysique", Oeuvres, Paris, P.U.F., 1963, p. 1422. Cf. J.-C. Pariente, op.cit., p. 27.
- (413) J.-C. Pariente, op.cit., p. 24.
- (414) Voir ibid., pp. 30-38.
- (415) Ibid., pp. 225-226. Pour une vue d'ensemble et une appréciation de la pensée de Bergson à propos du concept, voir Jean Theau, La critique bergsonienne du concept, Toulouse, Privat, 1968. Sur l'intuition, chez Bergson, voir, ibid., surtout les pages 135-147 qui présentent une analyse de l'"Introduction à la métaphysique", article dans lequel Bergson compare les concepts raides et les concepts fluides.
- (416) Voir ibid., pp. 226-227, et H. Bergson, op.cit., p. 1408.



BIBLIOGRAPHIE

ARISTOTE, La métaphysique, Paris, Vrin, 1964.

ASSOUN, Paul-Laurent, Freud, la philosophie et les philosophes, Paris, P.U.F., 1976.

~, Introduction à l'épistémologie freudienne, Paris, Payot, 1981.

BACHELARD, Gaston, Le rationalisme appliqué, Paris, P.U.F., 1949.

BERGSON, Henri, "Introduction à la métaphysique", Oeuvres, Paris, P.U.F., 2e éd., 1963, pp. 1392-1432.

BÉRUBÉ, Camille, La connaissance de l'individuel au moyen âge, Montréal et Paris, Presses de l'U. de Montréal et P.U.F., 1964.

BESANÇON, Alain, Histoire et expérience du moi, Paris, Flammarion, 1971.

BESSIS-RUBIN, Gabrielle, Les 4e, 5e et 6e séances de "L'Homme aux Rats. Journal d'une Analyse" (Une étude psychanalytique). Thèse pour le doctorat de 3e cycle, sous la direction de Jean Laplanche, Paris, Université de Paris VII, 1979.

BRÉHIER, Émile, Histoire de la philosophie, 3 tomes, Paris, P.U.F., 2e éd., 1983.

CHAO, Yuen-Ren, "Models in Linguistics and Models in General", Logic, Methodology and Philosophy of Sciences, édité par Nagel, Suppes et Tarski, Stanford, Stanford University Press, 1962, pp. 558-566.

CHARRON, Ghyslain, Freud et le problème de la culpabilité, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1979.

DANSEREAU, Michel, Freud et l'athéisme, Paris, Desclée, 1971.

DAYAN, Maurice, L'arbre des styles, Paris, Aubier-Montaigne, 1980.

- , "La causalité psychique. Introduction critique à quelques apories freudiennes", Psychanalyse à l'Université, tome 7, no. 25, décembre, 1981, pp. 19-59 et no. 26, mars, 1982, pp. 173-198.

DRAY, William H., "Les explications causales en histoire", Philosophiques, Vol. IV, no. 1, avril, 1977, pp. 3-34.

EISSLER, K.R., Léonard de Vinci. Étude psychanalytique, Paris, P.U.F., 1980.

FREUD, Sigmund, Gesammelte Werke, 18 vol., Londres, Imago, 1940-1952.

- , The Standard Edition of the Complete Psychological Works of Sigmund Freud, éd. par James Strachey, 24 vol., Londres, Hogarth Press, 1953-1966.
- , (1887-1902) La naissance de la Psychanalyse, Paris, P.U.F., 5e éd., 1986.
- , (1894) "Les psychonévroses de défense", Névrose, psychose et perversion, Paris, P.U.F., 5e éd., 1985, pp. 1-14.
- , (1895) Études sur l'hystérie, Paris, P.U.F., 8e éd., 1973.
- , (1896) "L'hérédité et l'étiologie des névroses", Névrose, psychose et perversion, pp. 47-59.
- , (1896) "Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense", ibid., pp. 61-81.
- , (1896) "L'étiologie de l'hystérie", ibid., pp. 83-112.
- , (1899) "Sur les souvenirs-écrans", ibid., pp. 113-132.

- , (1900) L'interprétation des rêves, Paris, P.U.F., 1980.
- , (1901) Psychopathologie de la vie quotidienne, Paris, Payot, 1984.
- , (1904) "La méthode psychanalytique de Freud", La technique psychanalytique, Paris, P.U.F., 3e éd., 1970, pp. 1-8.
- , (1904) "De la psychothérapie" ibid., pp. 9-22.
- , (1905) Trois essais sur la théorie de la sexualité, Paris, Gallimard, 1985.
- , (1905-1918) Cinq psychanalyses, Paris, P.U.F., 13e éd., 1985.
- , (1907-1908) L'Homme aux rats. Journal d'une Analyse, Paris, P.U.F. 1974.
- , (1907) "Les explications sexuelles données aux enfants", La vie sexuelle, Paris, P.U.F., 7e éd., 1985, pp. 7-13.
- , (1908) "Les Théories sexuelles infantiles" ibid., pp. 14-27.
- , (1908) "La morale sexuelle 'civilisée' et la maladie nerveuse des temps modernes", ibid., pp. 28-46.
- , (1908) "Caractère et érotisme anal", Névrose, psychose et perversion, pp. 143-148.
- , (1908) "Les fantasmes hystériques et leur relation à la bisexualité", ibid., pp. 149-155.
- , (1909) Cinq leçons sur la psychanalyse, Paris, Payot, 1985.

- , (1910) "Perspectives d'avenir de la thérapeutique analytique", La technique psychanalytique, pp. 23-34.
- , (1910) Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci, Paris Gallimard, 1936.
- , (1910) "Un type particulier de choix d'objet chez l'homme", La vie sexuelle, pp. 47-55.
- , (1910) "Le trouble psychogène de la vision dans la conception psychanalytique", Névrose, psychose et perversion, pp. 167-173.
- , (1911) "Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques", Résultats, idées, problèmes, I, Paris, P.U.F., 2e éd., 1984, pp. 135-143.
- , (1912) "Sur les types d'entrée dans la névrose", Névrose, psychose et perversion, pp. 175-182.
- , (1912) "Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse", La vie sexuelle, pp. 55-65.
- , (1912) "Note sur l'inconscient en psychanalyse", Métapsychologie, Paris, Gallimard, 1985, pp. 175-187.
- , (1912) Totem et Tabou, Paris, Payot, 1968.
- , (1913) "La disposition à la névrose obsessionnelle", Névrose, psychose et perversion, pp. 189-197.
- , (1913) L'intérêt de la psychanalyse, Paris, RETZ-C.E. P.L., 1980.
- , (1915) "Pulsions et destins des pulsions", Métapsychologie, pp. 11-44.

- , (1915) "Le refoulement", ibid., pp. 45-63.
- , (1915) "L'inconscient", ibid., pp. 65-123.
- , (1916) "Quelques types de caractère dégagés par la psychanalyse", Essais de psychanalyse appliquée, Paris, 1971, pp. 105-136.
- , (1918) "Les voies nouvelles de la thérapeutique psychanalytique", La technique psychanalytique, pp. 131-141.
- , (1919) "L'inquiétante étrangeté", Essais de psychanalyse appliquée, pp. 163-210.
- , (1920) "Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine", Névrose, psychose et perversion, pp. 245-270.
- , (1921) "Psychologie des foules et analyse du moi", Essais de psychanalyse, Paris, Payot, 1983, pp. 117-217.
- , (1923) "Remarques sur la théorie et la pratique de l'interprétation du rêve", Résultats, idées, problèmes, II, Paris, P.U.F., 2e éd., 1987, pp. 79-91.
- , (1926) Inhibition, symptôme et angoisse, Paris, P.U.F., 7e éd., 1981.
- , (1930) Malaise dans la civilisation, Paris, P.U.F., 4e éd., 1973.
- , (1937) "Analyse terminée et analyse interminable", Revue française de psychanalyse, 1939, XI, no. 1, pp. 3-38.
- , (1937) "Constructions dans l'analyse", Psychanalyse à l'Université, Tome 3, no. 11, juin 1978, pp. 373-382.

- , (1938) Abrégé de psychanalyse, Paris, P.U.F., 10e éd., 1985.
- , (1939) Moïse et le monothéisme, Paris, Gallimard, 1948.
- GARDINER, Muriel (éd.), L'homme aux loups par ses psychanalystes et par lui-même, Paris, Gallimard, 1981.
- GRANGER, Gilles-Gaston, Pensée formelle et sciences de l'homme, Paris Aubier-Montaigne, 1967.
- GUTTMANN, S.A., The Concordance to the Standard Edition of the Complete Psychological Works of Sigmund Freud, 6 vol., New York, International University Press, 1984.
- JONES, Ernest, La vie et l'oeuvre de Sigmund Freud, 3 tomes, Paris, P.U.F., 1958.
- HEMPEL, Carl G., Éléments d'épistémologie, Paris, Armand Colin, 1972.
- LAFORGUE, René, L'échec de Beaudelaire, Genève, Éditions du Mont-Blanc, 1964.
- , Talleyrand, Genève, Éditions du Mont-Blanc, 1962.
- LAPLANCHE, Jean, "Les normes morales et sociales, leur impact dans la topique subjective", Bulletin de psychologie, XXVI, 306, 1972, No. 705-728.
- LAPLANCHE, Jean et PONTALIS, J.-B., Vocabulaire de la psychanalyse, Paris, P.U.F., 8e éd., 1984.
- MAHONY, Patrick J., Freud and the Rat Man, New Haven and London, Yale University Press, 1987.
- MAJOR, René, "Interprétation 1907", Revue française de psychanalyse, avril, 1971, pp. 527-542.

- MANNONI, O., "L'homme aux rats", Clefs pour l'imaginaire ou l'autre scène, Paris, Seuil, 1969, pp. 131-149.
- NIETZSCHE, Friedrich, Ainsi parlait Zarathoustra, Paris, Le livre de poche, 1972.
- OBHOLZER, Karin, Entretiens avec l'homme aux loups, Paris, Gallimard, 1981.
- PAJOT, Olivier, L'exemple est la chose même. Sur la première séance du journal de l'analyse de l'Homme aux rats. Thèse pour le doctorat de 3e cycle, sous la direction de Jacques Gagey, Paris, Université de Paris VII, 1979.
- PARIENTE, Jean-Claude, Le langage et l'individuel, Paris, Armand Colin, 1973.
- PASCAL, Blaise, Pensées, Lausanne, Éditions Rencontre, 1960.
- POPPER, Sir Karl R., La logique de la découverte scientifique, Paris, Payot, 1973.
- , Conjectures and Refutations. The Growth of Scientific Knowledge, New York, Harper and Row, 1968.
  - , Objective Knowledge, Oxford, Oxford University Press, 1972.
  - , La quête inachevée, Paris, Calmann-Levy, 1981.
- RICOEUR, Paul, De l'interprétation, Paris, Seuil, 1965.
- , "La question de la preuve dans les écrits psychanalytiques de Freud," Qu'est-ce que l'homme? Hommage à A. de Waelhens, Publications des facultés Saint-Louis, Bruxelles, 1982, pp. 591-619.
- SARTRE, Jean-Paul, L'être et le néant, Paris, Gallimard, 1943.
- , L'idiot de la famille. Gustave Flaubert de 1821 à 1857, 3 tomes, Paris, Gallimard, 1971.

SHERWOOD, Michael, The logic of Explanation in Psychoanalysis, New York and London, Academic Press, 1969.

THEAU, Jean, La critique bergsonienne du concept, Toulouse, Privat, 1968.

VIDERMAN, S., La construction de l'espace analytique, Paris, Denoël, 1970.

-, Le céleste et le sublunaire, Paris, P.U.F., 1977.

WISDOM, J.O., "Criteria for a Psycho-Analytic Interpretation", Proceedings of the Aristotelian Society, Supplementary volume 36, 1962, pp. 101-120.

-, "Testing a Psycho-Analytic Interpretation", Ratio, vol. VIII, 1966, no. 1, pp. 55-76.

-, "Testing an Interpretation Within a Session", International Journal of Psycho-Analysis, 1967, vol. 48, pp. 44-52.

ZETZEL, Elizabeth R., "1965: Notes supplémentaires sur un cas de névrose obsessionnelle: Freud 1909", Revue française de psychanalyse, 1967, pp. 525-538.

|                                                                        | <u>PAGE</u> |
|------------------------------------------------------------------------|-------------|
| Ch. VIII                                                               |             |
| <u>Conclusions: les possibilités et les limites du modèle freudien</u> |             |
| 1. Introduction                                                        | 224         |
| 2. Mise à l'épreuve des théories                                       | 224         |
| 3. Mise à l'épreuve des interprétations et des constructions           | 226         |
| 4. Autres possibilités et limites                                      | 244         |
| 5. Résumé                                                              | 247         |
|                                                                        | 253         |
| NOTES                                                                  |             |
| BIBLIOGRAPHIE                                                          | 256         |
|                                                                        | 274         |



# TABLE DES MATIÈRES

|                                                                                                      | <u>PAGE</u> |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------|
| INTRODUCTION                                                                                         | 1           |
| Ch. I <u>Le choix d'un cas</u>                                                                       | 4           |
| Ch. II <u>Le modèle freudien selon Pariente</u>                                                      | 8           |
| 1. La démarche de Pariente                                                                           | 8           |
| 2. Le modèle freudien de Léonard de Vinci                                                            | 14          |
| Ch. III <u>L'individualité empirique de l'Homme aux rats</u>                                         | 22          |
| A. Présentation de l'Homme aux rats à partir du cas publié                                           | 26          |
| B. Les faits nouveaux révélés par le Journal                                                         | 38          |
| C. Les faits dans le cas publié qui ne paraissent pas dans le Journal                                | 78          |
| Ch. IV <u>L'individualité-écart de l'Homme aux rats (Les traits-objets)</u>                          | 79          |
| A. Les problèmes ou anomalies révélés dans la rencontre préliminaire et les sept premières séances   | 81          |
| B. Les problèmes ou anomalies révélés après les sept premières séances                               | 86          |
| C. Les traits-objets                                                                                 | 93          |
| Ch. V <u>Les théories utilisées par Freud</u>                                                        | 102         |
| 1. Introduction                                                                                      | 102         |
| 2. Les théories utilisées par Freud dans le cas publié                                               | 106         |
| 3. Les théories additionnelles utilisées par Freud dans le Journal                                   | 123         |
| 4. Conclusion                                                                                        | 125         |
| Ch. VI <u>L'explication des traits-objets par les traits-facteurs</u>                                | 128         |
| 1. Théorie et pratique                                                                               | 128         |
| 2. L'explication des traits-objets par les traits-facteurs                                           | 134         |
| a) Les appréhensions                                                                                 | 134         |
| b) Les pulsions obsessionnelles                                                                      | 152         |
| c) Les problèmes et les anomalies de la vie sexuelle                                                 | 158         |
| d) Les inhibitions de la pensée (ruminant mentale, doutes, scrupules, faculté de fausser la logique) | 185         |
| e) Interdictions et inhibitions de l'action                                                          | 205         |
| Ch. VII <u>L'individualité épistémique de l'Homme aux rats</u>                                       | 213         |